Publications du Département de Géographie de l'Université de Paris-Sorbonne
N° 13

Michel CHEVALIER

LES MONTAGNARDS CHRÉTIENS DU HAKKÂRI ET DU KURDISTAN SEPTENTRIONAL

Paris, 1985

INSTITUT KURDE DE PARIS
Bibliothèque

LES MONTAGNARDS CHRÉTIENS DU HAKKÂRI ET DU KURDISTAN SEPTENTRIONAL

Bibliothèque

LIV. 2796
04/08/2016
1260 CHE MON

Publications du Département de Géographie de l'Université de Paris-Sorbonne
N° 13

Michel CHEVALIER

LES MONTAGNARDS CHRÉTIENS DU HAKKÂRI ET DU KURDISTAN SEPTENTRIONAL

Paris, 1985

ISBN n° 2-901165-13-3

I

Problèmes de transcription

La transcription en français des langues orientales pose au géographe un problème irritant et quasi-insoluble(1). Transcrire selon des règles linguistiques strictes (c'est ce qu'a fait par exemple le P. Fiey pour les noms de lieux araméens) n'est guère possible qu'à un orientaliste, et surtout aboutit à des graphies hérissées de signes diacritiques rebutantes pour les non-spécialistes.

En ce qui me concerne, j'ai eu affaire à des noms propres et à des mots de caractère local appartenant à cinq langues orientales : arabe, kurde, persan, soureth (néo-araméen), turc, et relevés, du XVIIe s. à nos jours, par des auteurs et cartographes occidentaux écrivant, selon les cas, en allemand, anglais, italien ou en français, pour ne pas parler du latin...

Le problème est relativement facile pour le turc qui, depuis 1928, emploie une graphie très simple fondée sur un alphabet latin à peine modifié. S'agissant du territoire turc actuel, j'ai utilisé les graphies de la carte au 1/200.000e et des annuaires officiels turcs, à l'exception, d'une part, des anciens noms araméens du Hakkâri (souvent remplacés depuis 1918 par des noms turcs ou kurdes) d'autre part, de quelques toponymies ou hydronymes importants qui possèdent un équivalent français. De même que je parle du Tigre, et non du Dicle, j'utilise

(1) Au début de sa thèse sur le Tâlech (1980), M. Bazin donne par exemple un tableau des neuf systèmes de transcription utilisés pour le persan.

au lieu de Diyarbakir, de Başkale, de Harput et d'Erzurum, Diarbékir, Bachkalé, Kharpout et Erzeroum, seuls employés jusqu'après 1920 par les auteurs français (1).

La question est plus délicate dans les pays qui emploient l'alphabet arabe (Irak, Iran, Syrie) et où la plupart des cartes, même récentes, recourent à des transcriptions anglaises souvent déroutantes pour des lecteurs français. J'ai employé ici une transcription phonétique française, faisant toutefois exception pour les noms de lieu pour lesquels notre langue dispose d'une graphie traditionnelle. Je parle de Mossoul, non de Mosul ou d'Al Mawsil. Pour les localités mésopotamiennes de quelque importance, je recours le plus souvent aux graphies de l'éminent orientaliste que fut le cardinal Tisserant. Tel est le cas des évêchés chaldéens d'Irak : Akra, Alkoche, etc... ou des principaux fleuves et massifs : Khabour, Makloub, Sindjar, etc... Une présence française de plus d'un siècle avait fini en effet par créer une tradition onomastique qu'il n'y a pas de raison de ne pas respecter. Pour les noms soureth, j'ai recouru essentiellement au P. Rhétoré, spécialiste reconnu du néo-araméen.

Tout ceci ne va évidemment pas sans quelques incohérences de détail. C'est ainsi que, de part et d'autre de la frontière turco-iranienne, j'écris le mot signifiant ruisseau çay (orthographe turque actuelle) ou tchay (transcription phonétique du persan) dağ et dagh, etc...

(1) Même chose, s'agissant d'une étude rétrospective, pour la ville turque de Cizre, que l'unanimité des auteurs de la période qui m'intéresse ne connaît que sous le nom arabe de Djezireh-ibn-Omar ; et pour Nisibe, qu'en raison de son prestige antique, je préfère au turc Nusaybin.

Avant-Propos

Ce petit livre représente l'aboutissement d'une tenace curiosité pour les étranges tribus chrétiennes des monts du Hakkâri, curiosité née, un quart de siècle plus tôt, à la lecture de quelques pages de l'ouvrage du général Rondot sur Les Chrétiens d'Orient. Ajoutons-y une attraction déjà ancienne pour les montagnes méditerranéennes, l'attirance de l'Orient (bien que je ne sois pas moi-même orientaliste), un intérêt constant pour la géographie et la sociologie religieuses.

Le présent travail s'arrête à 1914. Plus précisément, il cherche à faire revivre un monde irrémédiablement disparu au cours de la première guerre mondiale. De façon indiscutable, il s'agit donc de géographie historique ou, pour employer un terme plus explicite, de géographie rétrospective, genre davantage pratiqué dans les pays anglo-saxons que chez nous, mais auquel Allix a donné en France ses lettres de noblesse dès 1929. Je laisse à de plus doctes le soin de "se demander s'il s'agit encore de géographie" (A. Reynaud, 1981). Avouerai-je d'ailleurs que je n'ai jamais éprouvé grand intérêt pour les découpages épistémologiques et les critères dogmatiques.

Accumulant décidément les déviations, j'ai donné à mon étude un contenu un peu plus large que ne le comportent d'ordinaire les monographies géographiques. Il ne m'a pas paru possible d'étudier un peuple resté, durant un millénaire et demi, accroché à sa foi chrétienne au milieu d'un océan d'ennemis sans parler de religion et de spiritualité. J'aime, je l'avoue, comprendre la façon dont les sociétés sont structurées, faire revivre la vie quotidienne des gens, savoir ce qu'ils mangent, com-

ment ils sont vêtus, quelle est leur mentalité. J'ai essayé de reconstituer cela, dans la mesure où me le permettaient les sources éparses, souvent maigres et contradictoires, dont je disposais. J'ose espérer que certains, à une époque où l'on cherche à dépasser l'orthodoxie léguée par les Vidaliens de stricte obédiance et à redécouvrir Elisée Reclus et les "primitifs" de notre discipline, voudront bien approuver ces timides hardiesses.

Cet ouvrage représente, avec un assez gros article destiné à une revue d'histoire missionnaire sur les rapports entre les Nestoriens et les missionnaires catholiques et protestants, les fragments d'un plus vaste projet. Je souhaitais notamment présenter un tableau d'ensemble de la situation actuelle du christianisme dans la moitié orientale du Croissant fertile et dans ses bordures montagneuses. Les révolutions, guerres et troubles divers qui n'ont cessé d'affecter, postérieurement à 1977, l'Iran et l'Irak et, dans une mesure à peine moindre, la Turquie et la Syrie, ont interrompu mes enquêtes sur place et ont rendu caduque une partie de leurs résultats. J'espère sincèrement qu'il me sera possible de reprendre, un jour prochain, le chemin de la Mésopotamie et du Kurdistan !

La préparation et la publication d'un tel ouvrage ne peuvent guère se concevoir sans de multiples appuis, s'agissant surtout du néophyte grisonnant que je suis. J'ai circulé sans difficulté, entre 1975 et 1977 (sans parler d'assez nombreux autres séjours au Levant), de Diarbékir jusqu'à Téhéran et Bagdad. Partout, j'ai bénéficié d'un accueil aimable et, souvent, d'une hospitalité toute orientale de la part des prélats et du clergé, notamment ceux des églises unies que les dominicains de Mossoul et les lazaristes d'Ourmiah avaient jadis gagnés à la culture française. Je ne citerai aucun nom, afin d'éviter à mes hôtes des ennuis toujours possibles dans des pays politiquement aussi instables. De la même façon, je ne remercierai que globalement les nombreux spécialistes que j'ai été amené à consulter

ou avec lesquels je suis entré en correspondance. Je citerai seulement le regretté pasteur J.M. Hornus († 1982), remarquable spécialiste du Proche-Orient chrétien au XIXe siècle.Je tiens cependant à exprimer ma gratitude à mon excellent collègue et ami de la Sorbonne, le professeur X. de Planhol, qui m'a fait bénéficier de sa connaissance approfondie des pays islamiques, et en particulier du monde turco-iranien, et a accepté d'accueillir le présent ouvrage dans la collection qu'il dirige. Par ailleurs, l'orientaliste expérimenté qu'est M. Bacqué-Grammont m'a donné, en matière linguistique, de précieux conseils que j'espère n'avoir pas trop trahis.

A Paris, les pères dominicains du Saulchoir,et particulièrement les P.P. Albaric et Duval, m'ont très libéralement ouvert leur bibliothèque et leurs archives, où se trouve en particulier le fonds de la mission de Mossoul, qui a constitué le centre de mes recherches sur les Nestoriens du siècle dernier ; le P. Chalumeau, bibliothécaire de la maison des lazaristes de la rue de Sèvres, m'a réservé le même aimable accueil (mission d'Ourmiah). J'ai naturellement recouru, durant plusieurs années, aux ressources des bibliothèques parisiennes : grandes bibliothèques publiques et bibliothèques spécialisées. La bibliothèque de l'Ecole des Langues orientales, qui possède d'assez nombreux ouvrages absents de la Nationale, m'a été particulièrement utile. Je dois également une large dette de reconnaissance à Melle Paulian, responsable du service de prêt de la bibliothèque de la Sorbonne, qui a déployé des talents quasi policiers pour retrouver la trace d'ouvrages étrangers n'existant pas à Paris. Enfin, M. A.Bourgey, directeur du Centre d'Etudes et de Recherches sur le Moyen-Orient contemporain de Beyrouth, a eu l'extrême obligeance de faire procéder à mon intention, à une époque où les déplacements dans Beyrouth étaient déjà très difficiles, à la photocopie de deux thèses de l'université américaine de cette ville.

L'appui de Mme Saunier-Seïté, alors secrétaire d'Etat aux Universités, a facilité en 1976 mon voyage en Irak, tandis que l'Université de Paris-Sorbonne a bien voulu, l'année suivante, m'accorder une subvention pour un voyage en Iran.

Je remercie enfin Mme Fontanel, technicienne du C.N.R.S., et ma belle-soeur, Mme Seuzaret, qui ont bien voulu taper un texte souvent difficile, ainsi que les dessinatrices de l'U.E.R. de Géographie de l'Université de Paris-Sorbonne.

Chomérac (Ardèche),
été 1982.

Introduction

La survivance nestorienne.

Le maintien jusqu'à la guerre de 1914 dans le haut massif du Hakkâri, à l'extrêmité sud-est de la Turquie actuelle, de tribus nestoriennes, quasi autonomes sous l'autorité de leur patriarche, constitue sans doute l'exemple le plus significatif de ces "survivants prodigieux" qui abondent dans les montagnes du Proche-Orient.

Redécouverts par l'Occident chrétien et savant à la suite des publications des missionnaires anglo-saxons du second tiers du XIXème siècle, les Nestoriens de la montagne - aujourd'hui plutôt désignés sous le nom d'Assyriens - sont surtout connus en France par les publications de P. Rondot. On a souvent insisté sur l'extraordinaire contraste entre la situation des tribus nestoriennes telles qu'elles existaient au début du XXème siècle : quelques dizaines de milliers d'individus perdus dans des vallées qui comptent parmi les plus inaccessibles du Kurdistan, et la grandeur de l'église nestorienne du haut moyen âge. Certes, celle-ci n'a jamais approché les cent millions de fidèles qu'on lui a attribué sans preuve ; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle a failli, grâce à la puissance de son action missionnaire, conquérir l'Asie au christianisme (1).

(1) Rappelons pour mémoire que l'église nestorienne n'est autre que l'ancienne Eglise de Perse (c'est-à-dire l'église de l'empire sassanide, implantée davantage d'ailleurs en Mésopotamie qu'en Iran), née sans doute au cours des IIème et IIIème siècles et passée, à la fin du Vème siècle, à l'hérésie condamnée à Ephèse (431) qui lui a donné son nom. Sur ces origines, abbé J. Labourt 161 et E. Tisserant 195. Mise au point récente du P. J.M. Fiey (1970) 140 ; également F. Decret (1979) 130.

On ne reviendra pas ici sur des faits bien connus : l'évangélisation de l'Arabie pré-islamique et de l'immense domaine turco-mongol, la pénétration nestorienne en Chine effectuée le long des routes terrestres et maritimes suivies par les marchands syriens et persans (stèle nestorienne de Si-ngan-fou datée de 781), la conquête d'une partie de l'Inde du sud, marquée aujourd'hui encore par l'existence, au Kérala, de plusieurs millions de chrétiens de rite syrien, enfin la présence de colonies nestoriennes jusqu'à Ceylan et à Malacca. Encore au début du XIVème siècle, alors qu'il ne s'agissait sans doute déjà plus que d'un "squelette d'organisation ecclésiastique", l'église nestorienne comptait trente provinces métropolitaines, plus de deux cents évêchés couvrant non seulement l'ancien empire sassanide, mais encore de vastes territoires de l'Asie centrale, aujourd'hui russes ou chinois, jusqu'aux confins du Thibet.

Il n'existera plus aux temps modernes, après un "trou" de deux siècles qui correspond à peu près à la fin de la "paix mongole", aux conquêtes de Tamerlan et à leurs séquelles, qu'un patriarche héréditaire (ou, le plus souvent, plusieurs patriarches rivaux) réfugié dans le nord des pays du Tigre ou vers Ourmiah, quelques évêques et un clergé ignare ayant totalement rompu avec la gloire littéraire et théologique qu'avait connu l'Eglise de Perse entre le IVème et le XIIIème siècles, de modestes communautés citadines, des rayas misérables établis en plaine et en montagne et exploités par Kurdes, Turcs et Persans et, enfin, ces tribus des monts du Hakkâri, presque entièrement intégrées, par leur genre de vie agro-pastoral et par leurs moeurs guerrières, dans la société féodale kurde (1).

(1) "Déplorables héritiers, écrivait J. Labourt 161 dans sa thèse de 1904, p.351, d'une église qui, pendant onze siècles, a été, pour les populations de l'Asie antérieure et de l'Extrême-Orient, la dispensatrice de la civilisation et de la culture chrétiennes".

Qu'il s'agisse des différentes églises chrétiennes, des sectes hérétiques de l'Islam ou même des lointains héritiers de l'ancien dualisme iranien, de telles survivances, le plus souvent étroitement localisées, sont fréquentes en Orient. Mais l'originalité des Nestoriens, c'est évidemment l'existence, en haute montagne, de ces "tribus indépendantes", comme disaient les auteurs du siècle dernier, à peu près totalement affranchies des lourdes incapacités qui frappent juifs et chrétiens en terre d'Islam. Non seulement noyau chrétien au milieu des musulmans sunnites (ou chiites, dans le bassin d'Ourmiah), mais aussi îlot de langue sémitique au sein d'un Kurdistan qui constitue, linguistiquement, une avancée du monde iranien (1). De même que l'église syrienne occidentale (essentiellement les Jacobites), l'église nestorienne, qui appartient au groupe syrien oriental, procède en effet de la vieille culture araméenne qui a régné dans le Croissant fertile du Ier millénaire avant notre ère jusqu'à la conquête arabe. Le syriaque, ancien parler araméen de la métropole chrétienne d'Edesse, est resté la langue liturgique de l'église nestorienne au même titre que des églises maronites et jacobites. Mais surtout, la plupart des Nestoriens sont demeurés fidèles, dans leur vie quotidienne, à un dialecte néo-

(1) Si le kurde appartient, de même que l'arménien et le persan, au groupe indo-européen, il est lui-même enveloppé à l'ouest et au nord-est, en Anatolie et en Azerbaïdjan, par le turc, langue ouralo-altaïque, et au sud, en Mésopotamie, par l'arabe, autre langue sémitique.

araméen, le soureth (1), dont dépendait notamment la toponymie ancienne du Hakkâri.

X

X X

(1) Le soureth (c'est-à-dire le syrien) était parlé par l'ensemble des Nestoriens de la montagne et des villages des plaines bordières, ainsi que par les juifs, jadis nombreux au Kurdistan. Seuls faisaient exception les Chaldéens de Mossoul et des autres grandes villes, précocement arabisés. Ce dernier cas était généralement celui des Jacobites, à l'exception de ceux du djebel Tour, à l'est de Mardin, qui parlaient le tourani, dialecte proche du soureth. Fait significatif, les arabophones appelaient le soureth le fallehi (langue des paysans) dans la plaine de Mossoul, ou le djebelli (langue des montagnards), plus au nord. On comptait cependant quelques exceptions. Par exemple, les Nestoriens et Chaldéens du Soldouz, en Azerbaïdjan, parlaient le turc azeri (Maclean) et les Jacobites du Bichair et de la région de Siirt, le kurde (Parry).

Note sur la terminologie des religions chrétiennes

Essayons de régler dès le départ les questions de terminologie. Les églises de langue et tradition syriennes (ou, plus exactement, syriaques) se divisent, les Maronites mis à part, entre :

a) les Syriens orientaux ou Nestoriens, fidèles à une doctrine christologique mettant surtout l'accent sur l'humanité du Christ et condamnée à Ephèse en 431 ;

b) les Syriens occidentaux ou Jacobites qui, de même que les Coptes d'Egypte et les Arméniens grégoriens, ont refusé la doctrine des deux natures du Christ définie en 451 au concile de Chalcédoine (hérésie dite monophysite : "une seule nature", qui insiste sur la divinité du Christ) (1).

Dans les temps modernes, chaque groupe s'est scindé en deux du fait de l'union à Rome d'une partie des Jacobites et des Nestoriens qui conservaient en principe leur liturgie et leur discipline propre : Chaldéens (le terme paraît avoir été utilisé à partir du milieu du XVème siècle) d'un côté, Syriens catholiques (ou unis) de l'autre.

Cette classification assez simple a été compliquée depuis le siècle dernier, ne serait-ce que parce que Nestoriens et Jacobites n'acceptent plus ces dénominations forgées par leurs adversaires sur le nom de Nestorius, porte-parole de l'hérésie condamnée à Ephèse, et de Jacques Baradaï, organisateur de la nouvelle église d'Antioche au VIème siècle. D'une part, les Nes-

(1) Bon exposé de J.B. Segal 186 sur le clivage religieux et socio-culturel du VIème s. entre Nestoriens et Jacobites.

toriens ont généralement pris au XXème siècle le nom d'Assyriens, expression qui, à la différence de celle de Chaldéens, a vite comporté un contenu ethnique, voire nationaliste. D'autre part, les Syriens monophysites ont, de même que les Arméniens, les Coptes et les Ethiopiens, eu tendance à adopter l'épithète d'orthodoxe, pour mieux se différencier de leurs coreligionnaires devenus catholiques ou protestants. Autre source de confusion, puisqu'il s'agit d'églises non-chalcédoniennes, donc étrangères par définition à l'orthodoxie de tradition byzantine qui englobe les églises grecques, slaves, etc...(1).

J'ajoute que si, dans les pages qui suivent, je me suis avant tout intéressé aux Nestoriens de la montagne, et particulièrement à ceux du Hakkâri, je n'ai pas systématiquement écarté de mon étude les Chaldéens qui sont toujours des Nestoriens passés au catholicisme entre le milieu du XVIème siècle et le début du XXème siècle. Il s'agit évidemment de la même unité ethnique et culturelle. Les anciennes populations nestoriennes de la plaine étaient pratiquement toutes devenues chaldéennes (à l'exception partielle de la plaine d'Ourmiah), ne serait-ce que parce qu'elles étaient plus facilement accessibles aux missionnaires romains. Il existait néanmoins au XIXème siècle des montagnards chaldéens dans les zones bordières (Zakho, Amadia, Akra, etc.) et même, quoique de façon très minoritaire, dans le Hakkâri. Je les ai naturellement étudiés en même temps que les Nestoriens et je ne me suis même pas interdit d'empiéter parfois sur la plaine chaldéenne (notamment la plaine de Mossoul) lorsque cela me paraissait utile.

(1) Il existait d'ailleurs, au siècle dernier, plusieurs villages d'"Arméniens orthodoxes" au sens propre du terme, c'est-à-dire passés à l'église grecque, dans la région d'Ani ; certains riches banquiers de Constantinople provenaient de là.
"Pious confusion", disait Gertrude Bell des églises chrétiennes de l'est de l'empire ottoman ! Elle exagère cependant un peu, lorsqu'elle écrit 291 p. 268 :"There are none (country) so rich in faiths as the mountain frontiers of eastern Turkey".

Notons enfin que, lorsque je parle de l'ensemble Nestoriens-Chaldéens, je recours à l'expression Syriens orientaux, et non à celle d'Assyro-Chaldéens qui semble avoir été surtout vulgarisée par la S.D.N. après 1920, et qui serait donc anachronique dans une étude concernant des faits antérieurs à 1914 (1).

La connaissance de l'ancien Hakkâri

Le réduit nestorien du Hakkâri et les montagnes christianisées qui l'entouraient ont disparu définitivement en 1915 du fait de la défaite et de l'exode des tribus, face à l'armée turque. Le peuplement en est aujourd'hui purement kurde (2).

Le Hakkâri chrétien ne saurait pourtant être considéré comme une terra incognita disparue sans retour. Il a fait, en effet, durant plus d'un siècle, l'objet de multiples témoignages, indirects à l'origine, puis vécus (3).

(1) Pour fixer les idées, je donne les effectifs actuels, très approximatifs de ces différentes églises (églises syriaques de l'Inde non comprises). Les Nestoriens doivent être environ 150 000,dont la moitié en U.R.S.S., aux Etats-Unis et dans le reste de la diaspora ; les Chaldéens sont peut-être 300 ou 400 000, les Jacobites 200 000, dont le quart aux Etats-Unis, et les Syriens unis 100 000.

(2) A l'exception des territoires rayas inclus dans les frontières de l'Irak. Mais ces montagnes bordières se sont, à leur tour, partiellement vidées de leur population chrétienne à la suite de la révolte kurde commencée en 1961.

(3) Nombreux sont, antérieurement aux premiers découvreurs, Grant et Ainsworth, les auteurs qui, n'ayant pas pénétré eux-mêmes au Hakkâri, ont recueilli des indications parfois intéressantes. On citera au XVIIème siècle Pietro della Valle et le missionnaire capucin Michel Febvre, au XVIIIème siècle Niebuhr (édition de 1780, t.III, p.70) et, au début du XIXème siècle, parmi bien d'autres, le dominicain italien Campanile, Rich, résident britannique à Bagdad (voyage en 1820-1821), Mgr Coupperie, évêque latin de Babylone, etc...

Si l'on met à part un éventuel passage de Tavernier à Djoulamerk avant ou après 1650 (1), le pays est traditionnellement considéré comme inaccessible par tous les voyageurs du premier tiers du XIXème siècle en raison de la sauvagerie de ses habitants : Kurdes, mais aussi Nestoriens.
L'assassinat en 1829 près de Bachkalé, à l'instigation de Nouroullah, émir du Hakkâri, de l'orientaliste allemand Schulz, envoyé en mission par le gouvernement français, a encore renforcé sur le tard cette légende noire du Hakkâri.

Les nombreuses missions pontificales qui, à partir du milieu du XVIème siècle, oeuvrent pour la réunion des Nestoriens abordent d'autant moins la haute montagne que, jusqu'à l'installation à Kotchannès, à la fin du XVIIème siècle, de la lignée des Schimoun, c'est dans l'avant-pays que résident les patriarches : au monastère de Rabban Hormuzd, près d'Alkoche, pour les Mar Elie ; à Diarbékir, puis à Siirt, puis dans la région d'Ourmiah pour la dynastie rivale des Mar Schimoun. Cependant, un carme de la mission d'Ispahan, Denis Grignard, se rend en 1652 et en 1654 auprès de Mar Schimoun XI, qui réside alors à Khosrova, au nord d'Ourmiah ; ses rapports à la Propagande constituent le meilleur tableau de la situation des Nestoriens du Hakkâri et d'Azerbaïdjan que nous possédions antérieurement au XIXème siècle (2).

Passé le milieu du XVIIème siècle, la plaine d'Ourmiah ne sera plus guère, en effet, abordée par les Européens avant le

(1) Je reprends plus bas la question de l'itinéraire supposé de Tavernier à travers le Hakkâri.

(2) Denis Grignard, en religion le P. Denis de la Couronne d'Epines (1605-1661), est originaire du Hainaut, dans les Pays-Bas espagnols. Ses rapports (1653 et 1655) sont reproduits dans la Chronique anonyme des Carmes de Perse publiée en 1939, 216, p. 382 sq. On notera qu'en 1619, le franciscain Thomas de Novare avait déjà rendu visite dans la plaine de Salmas à Mar Schimoun X G. de Vaumas 268, p. 332 sq.

début du XIXème siècle : officiers instructeurs de l'armée persane, missionnaires anglais (J. Wolff, 1825), puis américains (E. Smith, 1831). Du côté méridional, les missionnaires catholiques ne dépasseront pas, jusqu'à la même période, la région d'Amadia et de Zakho.

Il n'est cependant pas impossible,qu'ainsi qu'il l'affirme, un officier français au service de la Perse, G. Drouville, ait séjourné durant trois mois, en 1812 ou en 1813, au château de Djoulamerk auprès de Mustapha bey, émir kurde du Hakkâri. Il en a rapporté en tous cas un tableau rapide, mais assez exact de la vie des Nestoriens du Hakkâri (1).

Ce fut néanmoins l'arrivée au Hakkâri des presbytériens américains et des anglicans qui fut décisive. Elle fut précédée et, dans une certaine mesure, suscitée par les publications de Robert Walsh, chapelain de l'ambassade d'Angleterre à Constantinople (2). Ce dernier avait reçu, sans doute peu avant 1825, l'évêque chaldéen de Djézireh-ibn-Omar et avait, à la suite des récits de l'évêque, présenté une description d'un Etat indépendant des Nestoriens du Hakkâri où invraisemblances et exagérations se mêlent à un fond de vérité. L'article de Walsh de la Gazette littéraire de Londres fut repris, peu après (1826), dans la Biblio-

(1) Gaspard Drouville 317 bis, p.158-166. Le colonel Drouville s'est mis successivement au service du Châh (ou, plus exactement, du prince royal, gouverneur de l'Azerbaïdjan), puis du Tsar. Si, en matière religieuse, ses erreurs sont évidentes, Drouville semble avoir effectivement bien connu les Nestoriens du Hakkâri ; on s'étonne cependant que la distinction fondamentale entre tribus et rayas lui ait échappé. Après une édition à tirage très restreint à Saint-Petersbourg en 1819, son livre est publié à Paris en 1825. Malgré l'assez large extrait du texte de Drouville concernant les Nestoriens que donne Parrot, auteur de la première ascension de l'Ararat (1829), dans un livre publié en allemand en 1834 (traduction anglaise en 1845), le récit de Drouville paraît être passé inaperçu.

(2) R. Walsh 421, t.II, p.404-413.

thèque universelle de Genève et dans une revue américaine, The Missionary Herald,qui alerta les milieux de Nouvelle-Angleterre.

Le contact avec les Nestoriens de la montagne fut établi à partir de la mission américaine d'Ourmiah, fondée en 1834. Les Américains réussirent à joindre le patriarche nestorien de Hakkâri, ce que n'avaient pu faire, malgré leur héroisme, les dominicains italiens de Mossoul de la fin du XVIIIème siècle, lesquels n'avaient guère dépassé Amadia et Zakho.

On est frappé de l'aisance avec laquelle le médecin-missionnaire Asahel Grant, parti d'Amadia, accèda au Hakkâri en octobre 1839, puis y revint à plusieurs reprises au cours des années suivantes (1). Il fut bientôt suivi, comme après une première alpine, par de nombreux visiteurs anglais (Ainsworth en juin 1840), américains et français. En dépit de ses réelles difficultés d'accès, le Hakkâri avaient donc brusquement cessé de constituer un domaine interdit. Cependant, la légende subsista. Chantre (2), allant en 1881 de Diarbékir à Van, présente encore le Hakkâri comme une "petite Chine" interdite aux étrangers.

A partir de 1840, le pays a, en dépit de son relief difficile et de son insécurité chronique, été constamment parcouru par des missionnaires anglais, américains et français, par des

(1) Citons ce passage, caractéristique de l'état d'esprit des premiers découvreurs, où Grant décrit son arrivée sur les crêtes qui dominent au sud le Tiari: "La contrée des Nestoriens indépendants s'ouvrait à mes yeux étonnés comme un vaste amphithéâtre de hautes montagnes à pic, coupées par de profonds et obscurs défilés, par d'étroites vallées, dont à peine quelques-unes permettent à l'oeil de pénétrer jusqu'aux riants villages qui en tapissent le fond. Là était le secret asile de cent mille chrétiens, autour desquels le bras du Tout-Puissant avait amoncelé, comme d'inébranlables remparts, ces immenses parois de roches aux cimes neigeuses". Sur les voyages de Grant, thèse de J.P. Meno (1969) 435, à l'université américaine de Beyrouth; également Finnie (1967) 225 bis.

(2) E. Chantre 303 p.179

agents britanniques en mission plus ou moins officielle ou par de simples voyageurs. Descriptions et récits concernant le Hakkâri au siècle dernier sont donc nombreux. Pourtant, quelle que soit la qualité de certains de ces travaux, il n'existe aucune description véritablement géographique du Hakkâri chrétien. On ne dispose même, à ma connaissance, que de croquis très approximatifs concernant la localisation des tribus nestoriennes, de leurs annexes et des rayas de la périphérie.

En fait, les préoccupations proprement scientifiques ne se feront jour que bien après le départ des Nestoriens. La première véritable étude géographique sur le Hakkâri est celle de H. Bobek en 1938. Les auteurs français qui se sont le plus intéressés aux Nestoriens du Hakkâri, le général Rondot et le P. J.M. Fiey, o.p., n'ont pu étudier eux-mêmes le pays, pratiquement fermé aux étrangers de la révolution kémaliste jusque vers 1965, et ont surtout travaillé d'après les récits des réfugiés nestoriens de Syrie et d'Irak (1).

La chance, ou plus précisément les conseils éclairés du regretté P. Francis de Ruder, o.p., m'ont permis d'accéder à une nouvelle source relative à la vie ancienne du Hakkâri chrétien. Il s'agit des papiers d'un dominicain français de la mission de Mossoul, le P. Jacques Rhétoré (1841-1921), aujourd'hui conservés à Paris, dans la bibliothèque dominicaine du Saulchoir, parmi les archives de la mission de Mossoul. Apôtre et voyageur infatigable, ce missionnaire était également un excellent connaisseur du soureth et des autres langues de la région, et un écrivain abondant qui a accumulé manuscrits, notes, cartes, correspondances de toute sorte. Le P. Rhétoré a parcouru, entre 1874 et 1914, les montagnes du Kurdistan septentrional ; il a

(1) H. Bobek 19 ; R. Rondot (1955) 262 ; J.M. Fiey (1964) 136.

même séjourné, de 1908 à 1911, à Achita, le village nestorien le plus important et aussi l'un des plus élevés du Hakkâri. Certes, la documentation accumulée par le P. Rhétoré nous laisse trop souvent sur notre faim, au même titre que celle qui est souvent fournie par les missionnaires et les voyageurs de cette époque ; mais son abondance pallie dans une certaine mesure ses insuffisances (1).

Bien entendu, nous avons, pour cette mise au point, systématiquement recoupé les indications trouvées au Saulchoir avec celles fournies par les publications contemporaines, notamment par les très abondants et parfois remarquables ouvrages anglo-saxons. Nous sommes pourtant sans illusion sur le caractère fatalement provisoire du présent travail. Notre dépouillement des archives du Saulchoir a été loin d'être exhaustif. De toute évidence, ces recherches devraient être complétées dans les archives des lazaristes qui, à partir de 1841, ont possédé durant plus d'un siècle une importante mission à Ourmiah, immédiatement à l'est du Hakkâri, dans les archives romaines de la Congrégation de la Propagande, dans les fonds de l'église anglicane et de

(1) On trouvera en annexe une notice consacrée au P. Rhétoré et une autre sur les voyageurs du XIXe siècle dans la montagne nestorienne (annexes IV et V).

l'American Board (1) et, enfin, dans ceux du ministère français des affaires étrangères (la France étant, jusqu'en 1914, la protectrice des catholiques d'Orient), dont un ouvrage récent de H. Hajjar (1979) a montré toute la richesse (2). Le présent travail constitue donc plus une introduction à des recherches ultérieures qu'une étude à prétention exhaustive.

(1) Les publications émanant de l'église anglicane et de l'American Board of Commissioners for Foreign Missions, de Boston, ont été recensées et en partie exploitées par le regretté pasteur J.M. Hornus. Nous n'avons consulté qu'une faible partie de ces publications d'accès difficile ; par exemple, nous n'avons pu accéder à la centaine de fascicules(1890-1915) des Quarterly Papers publiés par The Archbishop of Canterbury's Assyrian Mission (auprès des Nestoriens du Hakkâri). On notera d'ailleurs le caractère parfois décevant de ces publications missionnaires, par opposition aux documents non imprimés de même origine, du fait de leur caractère édifiant (il s'agit notamment de s'assurer l'indispensable bienveillance des fidèles). Par ailleurs, les publications catholiques françaises : Annales de la Propagation de la Foi (depuis 1823) et le bulletin hebdomadaire illustré de la même association, Les Missions catholiques (depuis 1868), Annales de la Congrégation de la Mission (depuis 1837) (cette publication déjà utilisée, en ce qui concerne la mission lazariste d'Ourmiah, par A. Chatelet, 215), Oeuvre des Ecoles d'Orient (depuis 1856), Année dominicaine (depuis 1859), constituent, sous la réserve qui vient d'être faite et bien que l'on retrouve parfois les mêmes articles d'une revue à l'autre, une véritable mine de renseignements : rapports administratifs sur les missions, lettres de missionnaires, récits de voyage, etc...

(2) Je me suis borné, me fondant sur les indications de l'ouvrage d'histoire diplomatique du P. Hajjar 237, à de rapides coups de sonde dans le fonds des Affaires Etrangères, à Paris. On trouvera in fine ces références d'archives.

Chapitre I

Le cadre de vie

1) La montagne

a) Le relief

C'est le Taurus oriental et, notamment, les monts du Hakkâri, dans le bassin supérieur du Grand Zab, qui constituaient le coeur du territoire nestorien (1). Rappelons cependant que, du fait des vicissitudes de l'histoire, le peuplement nestorien ou, plus exactement, syrien oriental s'étalait assez largement sur les plaines du pourtour : à l'est, les plaines de la bordure occidentale du lac d'Ourmiah ; au sud, les plaines du Tigre dont l'élément essentiel est représenté par la plaine de Mossoul ; au nord, dans la région de Van, la partie méridionale du haut-plateau arménien. A l'ouest enfin, le domaine nestorien se dissolvait parmi les plaines, les bas plateaux et les chaînons qui, en avant du Taurus, constituent la région de Siirt, Mardin et Diarbékir.

Le Taurus oriental, qui a longtemps fourni aux tribus nestoriennes un refuge apparemment inexpugnable, représente, avec ses crêtes à plus de 4000 mètres d'altitude, la partie la plus élevée du Taurus (2). Enorme bourrelet de plus de 150 kilomètres d'épaisseur qui sépare la cuvette du lac de Van (1640 mètres) des

(1) De là, le rôle privilégié donné au Grand Zab, considéré par la tradition nestorienne comme l'un des fleuves du Paradis.

(2) Le Resko, dans le massif du Cilo Dağ (dit parfois Geliasin au siècle dernier) constitue le point culminant de la Turquie, à l'exception des grands volcans arméniens.

plaines du Tigre moyen, lequel est à Mossoul à moins de 300 mètres d'altitude. L'élément culminant en est formé par les deux massifs englacés du Cilo Dağ (4170 mètres) et du Sat Dağ (3810 mètres) que sépare l'ample ensellement structural du Roudbar-e-Sin, affluent de gauche du Grand Zab (1). Il s'agit de blocs basculés, constitués de calcaires crétacés, de roches vertes et de formations éruptives et métamorphiques, dominant vers le sud le socle hercynien enveloppé d'épaisses couches de calcaire triasique. Vers le nord, au contraire, le matériel des grands massifs plonge sous le flysch et le calcaire qui recouvrent le môle arménien. Les étendues relativement peu accidentées de ce dernier sont d'ailleurs morcelées non seulement par des éléments volcaniques, mais par des reliefs structuraux et des réapparitions du socle (sud du lac de Van) qui dépassent largement les 3000 mètres.

On sait que tout l'est du plateau arménien est également accidenté par de vastes bassins d'effondrement dont les lacs de Van et d'Ourmiah (ce dernier à 1275 mètres) occupent les parties les plus déprimées. Mais, vers le sud, existent également, au contact de la montagne ou à l'intérieur même de la masse montagneuse, des bassins plus réduits limités par des escarpements de faille généralement très frais. Citons seulement, à côté des bassins qui se succèdent sur le versant iranien (bassins de Somay, Baradost, Tergavar et Mergavar), les deux grandes plaines, à

(1) L'expression de Monts du Hakkâri s'applique, depuis le siècle dernier, aux grands massifs du Cilo et du Sat Dağ, ainsi qu'aux hauts reliefs qui les prolongent à l'ouest et à l'est, de part et d'autre de la vallée supérieure du Grand Zab. Précisons qu'il s'agit d'une expression historique, et non géographique. Le terme Hakkâri a désigné successivement une principauté kurde remontant au moyen âge, puis un sandjak ottoman du XIXe siècle. C'est aujourd'hui le nom de l'ancienne ville de Djoulamerk (dans la graphie turque actuelle, Cölemerik), centre traditionnel du pays.

2000 mètres et plus d'altitude, de Bachkalé (ou Albag), que draine le Grand Zab supérieur, et de Gavar, immédiatement au pied du Cilo Dağ et du Sat Dağ.(Fig. 2).

La haute montagne du Taurus est classiquement flanquée vers le sud (régions de Zakho, Amadia, Akra) de plis bordiers, essentiellement établis dans le calcaire et dont l'altitude ne dépasse pratiquement pas 2500 mètres. On a là, sur quelques dizaines de kilomètres de largeur, un relief typiquement jurassien, caractérisé aussi bien par l'alternance des barres rocheuses et des couloirs synclinaux que par le typique tracé en baïonnette du réseau hydrographique. Vers le sud-est, ces plis de couverture du Taurus se raccordent sans solution de continuité avec le système du Zagros qui s'élève entre le plateau iranien et les plaines de l'Irak. Vers l'ouest, au delà du Khabour et du Hezil, les plis bordiers prennent en Bohtan (entre le Bohtan Su, au nord, et le Tigre, à l'ouest et au sud) davantage de vigueur ; on arrive même à des hauteurs de près de 3000 mètres dans le Herakol Dağ, lequel apparaît plutôt, il est vrai, comme une avancée méridionale du plateau arménien (1).

Enfin, la plaine tertiaire qui, au nord et à l'est de Mossoul, borde la montagne kurde constitue une typique région d'avant-pays. A plus ou moins grande distance du Zagros et du Taurus, des barres anticlinales dont les plus connues sont le djebel Sindjar (1460 mètres), la célèbre montagne yézidie, à

(1) Le style structural change complètement à l'ouest de Siirt et du bas-Bitlis Su. Tandis que le Taurus se rehausse vers le nord-ouest à près de 3000 mètres (monts du Sasun), la plaine de Mésopotamie est bordée, au delà de la grande aire de subsidence tertiaire de Diarbékir, par le bloc karstique du djebel Tour (1450 mètres) et par des hauteurs volcaniques, dont la plus importante est la grande coupole basaltique du Karaca Dağ, à près de 2000 mètres, à l'ouest de Mardin et de Diarbékir. L'escarpement célèbre que couronne Mardin souligne le contact brutal entre cette bordure du Taurus et la Mésopotamie.

l'ouest de Mossoul, et, sur la rive gauche du fleuve, le sanctuaire jacobite du djebel Makloub (1060 mètres), un peu au nord-est de Mossoul, viennent compartimenter cette région de basses collines et de plaines steppiques. Ces accidents avancés n'altèrent pas la netteté du contact entre la plaine et les plis bordiers du Taurus et du Zagros. Il suffit à cet égard d'évoquer la longue barre du djebel Abyad (1250 mètres) qui ferme vers le nord la plaine de Mossoul, et la cluse de Dehok, l'une des portes d'entrée traditionnelle du Kurdistan (1).

Le caractère très déprimé du niveau de base mésopotamien est à l'origine des gorges sauvages à travers lesquelles les cours d'eau de la montagne rejoignent la région bordière. Les formidables cañons, par lesquels les affluents de gauche du Grand Zab (Chemdinan Su, Rawandouz Su, etc...) (2) scient l'énorme chappe calcaire suhorizontale qui flanque au sud-est la haute montagne, sont à cet égard célèbres. Mais la sauvagerie de ces attaques d'érosion ne s'explique pleinement que par un régime général d'antécédence, dû lui-même au caractère tardif de la surrection montagneuse. C'est ainsi que le Grand Zab, dont le cours supérieur est établi parmi les formes assez molles du bassin arménien de Bachkalé (Albag), scie plus bas en gorges prodigieuses toute la masse des monts du Hakkâri avant de se faufiler vers le

(1) Cluse marquée par le célèbre bas-relief assyrien de Maltai (id, plus à l'est, à Bavian, dans la cluse du Gomel). Nombreux sont les auteurs qui ont insisté sur la netteté du contact entre la steppe mésopotamienne, nue et aride, et les hauteurs boisées qui la surplombent ; même chose pour les types humains, l'habitat, les genres de vie, etc... Par exemple, M. Sykes 411, p.435 : vigueur du contraste entre le nord et le sud d'Akra, considérée comme la dernière ville du Kurdistan.

(2) S'agissant d'une vieille principauté kurde, j'utilise la graphie traditionnelle, et non l'actuelle orthographe turque de Şemdinan.

sud-est entre les plis serrés de la zone bordière (1).

Un tel réseau hydrographique esquisse, avec ses percées, les grands axes traditionnels de circulation qui unissent à travers la montagne la Mésopotamie du nord à l'Arménie et au nord-ouest iranien. Mais il impose aussi à la circulation de terribles contraintes qui contribuent à expliquer la longue résistance des populations chrétiennes du Kurdistan.

b) Une montagne frontière

De la même façon, le Hakkâri et le Taurus oriental constituent, de l'antiquité jusqu'à nos jours, une zone frontière particulièrement persistante. Au début du Ier millénaire avant notre ère, les montagnes sauvages du Hakkâri abritent une principauté, le Mousasir, vassale à la fois de l'Assyrie et de l'Ourartou, ce dernier, dont le centre est à Van, constituant la préfiguration de la future Arménie ; quant au Mousasir, il apparaît comme un Etat-tampon, peut-être organisé autour de la plaine de Gavar. Aux VIIIe et VIIe siècles, les rois d'Assyrie se feront gloire de leurs incursions victorieuses à travers ces montagnes inaccessibles, incursions qui les conduiront à plusieurs reprises dans la région de Djoulamerk ; c'est ainsi qu'en 714, Sargon

(1) L'étude de H. Bobek (1938), 19, continue à constituer la base de la géographie physique du Hakkâri et des régions périphériques. L'ouvrage de la collection Orbis (1955) de P. Birot et J. Dresch sur les Balkans, l'Asie Mineure et le Moyen-Orient donne une bonne synthèse de la tectonique et la morphologie du Taurus et de son avant-pays. Voir aussi N. Güldalı (1979), 38.

II pille de fond en comble le Mousasir (1).

A la fin de l'antiquité, le Taurus oriental constituera à plusieurs reprises une frontière, ou plus précisément un no man's land, entre les puissances affrontées. De 297 à 363, des conquêtes de Dioclétien à la désastreuse "paix de Jovien" qui suit la mort de Julien, l'empire romain annexe sinon le Hakkâri, du moins les "provinces transtigritanes" (pour certaines d'entre elles, cantons montagnards plutôt que provinces dignes de ce nom) qui bordent la rive gauche du Tigre, en amont de son confluent avec le Khabour (2) et qui constituaient sans doute la marche méridionale de l'Arménie de l'époque parthe. Il s'agit notamment de la Gordyène, qui correspond au Bohtan moderne, et de la Moxoè-

(1) R. Grousset 147 ; F. Thureau-Dangin 194. Cet auteur traduit ainsi la description épique faite par Sargon II qui a sans doute franchi les cols situés vers 3000 mètres entre le Nordouz (haut Bohtan Su) et la vallée du Grand Zab, vers Kotchannès : "Entre le Seiok, l'Ardiksi, l'Oula'ian,l'Allariou,monts élevés, crêtes altières, aiguilles de montagnes difficiles qui excluent toute description, à travers lesquels il n'y avait pas de chemin pour le passage des fantassins, au milieu desquels de puissantes chutes d'eau se produisent, et dont les versants retentissent jusqu'à une distance d'une lieue d'un bruit pareil à celui du tonnerre, qui étaient couverts de toutes espèces d'arbres et de tous les arbres à fruits et vignes désirables". Mise au point récente (1979) d'A. Erzen 134, sur l'Ourartou qui a connu son apogée du IXe au VIIe siècle. A. Erzen paraît situer le Mousasir dans la région de Rawandouz. La "carte topographique" de l'Ourartou de W. Kleiss et H. Hauptmann (1976) reproduite par lui met bien en évidence le caractère presque vide du Taurus oriental antique (Hakkâri) par opposition aux zones densément occupées du lac de Van et de la plaine d'Ourmiah.

(2) Il s'agit du Khabour oriental (Habur), affluent de rive gauche du Tigre qui conflue avec ce dernier en aval de Djézireh-ibn-Omar (actuelle Cizre) ; on ne le confondra pas avec le Khabour occidental, affluent de rive gauche de l'Euphrate, en Djéziré syrienne.

ne, vallée de Müküs, au sud du lac de Van (1).

La montagne servira à nouveau de frontière avec la reconquête byzantine des Xe et XIe siècles. Partis du moyen Euphrate, les empereurs macédoniens finissent par mettre la main sur l'ensemble de l'Arménie. L'annexion, en 1021, du royaume arménien du sud, le Vaspourakan, les conduit sur le Hakkâri et aux confins du Bohtan, au contact des musulmans installés dans la plaine de Mossoul. Cette frontière, qui durera quelques dizaines d'années, jusqu'à l'arrivée des Seldjoukides, correspond assez largement à celle qui fut établie avec l'annexion des provinces transtigritanes. Mais, par un curieux renversement, les mêmes massifs montagneux servaient au IVe siècle de rempart face au nord, vers une Arménie placée sous l'influence perse, à l'empire romain maître des steppes de la Djéziré ; au XIe siècle au contraire, ce même empire occupait le bastion arménien, tandis que les plaines mésopotamiennes étaient devenues le domaine des Arabes.

En réalité, la vocation du Taurus oriental et du Hakkâri était, dans l'antiquité et au moyen âge, de constituer une marche-frontière plutôt qu'une zone d'extension pour les Etats du pourtour. L'occupation romaine des provinces transtigritanes semble, d'après L. Dillemann, avoir été particulièrement précaire ; F.B. Charmoy écrivait déjà, au siècle dernier : "Les troupes romaines occupèrent pendant quelques temps une partie de la Carduchia (Kurdistan) ; mais il est à présumer que leur domination avait pour limites celles de leurs postes militaires" (2). B. Ni-

(1) Longue discussion sur ces problèmes frontaliers dans L.Dillemann (1962), 132, qui reprend tous les auteurs antérieurs. Voir notamment, page 205, sa carte des provinces transtigritanes. Egalement J.M. Fiey 143, chap. III.

(2) F.B. Charmoy. Introduction à Cheref-Oûddîne. Chéref-Nâmeh 125, t.I, p. 34.

kitine et les voyageurs du siècle dernier ont relevé en Hakkâri et dans les régions périphériques, de multiples vestiges archéologiques : routes assyriennes, forts ourartéens (construction cyclopéenne de Sat), ponts et tours de guet romains (par exemple en Moxoène), etc... Tout ceci n'est pas invraisemblable (1) ; mais il est possible que les méthodes de l'archéologie moderne remettent en cause beaucoup de ces attributions.

Ce rôle de marche subsistera à l'époque moderne, du XVIe siècle au début du XIXe siècle, mais cette fois dans le sens est-ouest, entre Perse et empire ottoman. Quoique relevant nominalement de la Porte, les grandes principautés kurdes restèrent longtemps très sensibles à l'influence persane, qu'il s'agisse des faits de civilisation ou des interférences politiques. Les Safavides et, encore au XVIIIe siècle Nadir Châh, n'a-

(1) En particulier, les stèles ourartéennes établies en haute montagne, dans la région de Rawandouz, sont bien connues. H. Thoma et A. Vogel (1969-1970) 90 signalent rapidement un certain nombre de découvertes archéologiques récentes au Hakkâri.

vaient pas renoncé à imposer leur autorité au Kurdistan comme à la Mésopotamie (1).

De toutes façons, la frontière moderne entre Turquie et Perse, notamment au nord du massif du Hakkâri et à l'est de l'Albag, là où elle court à travers des reliefs élevés, mais aux formes très molles, est extrêmement perméable (une partie des hautes vallées du versant persan est d'ailleurs en territoire ottoman). Les Kurdes semi-nomades de la plaine de Mossoul allaient estiver sur le versant persan, dans la région du Tergavar et du Mergavar ; tribus kurdes et parfois même diocèses nestoriens étaient établis à cheval sur la frontière ; enfin, les tribus kurdes pillardes trouvaient systématiquement, jusqu'en 1914, refuge dans l'Etat voisin après avoir commis leurs déprédations

(1) Poullet 380, t.II, p.363, montre bien en 1660 comment tous ces confins étaient organisés autour de la citadelle ottomane de Van, tombée aux mains des Turcs en 1548. "Van est toute frontière au royaume de Perse, et tellement postée qu'elle arrête dans l'obéissance du Grand Seigneur, une quantité de princes kurdes, qui seraient du parti du Sofi (Châh), s'ils n'étaient retenus par l'appréhension qu'ils ont de cette ville et des forces qui y sont dedans, y ayant toujours six ou sept mille hommes en garnison".
Dans les toutes premières années du XIXe siècle, le Hakkâri et le Beilam (il s'agit du Chemdinan ou, plus vraisemblablement, du Soldouz) sont des sortes d'Etats-tampons entre Turquie et Perse. La principauté de Hakkâri, en particulier, fait figure de territoire indépendant, grâce au soutien que les milices nestoriennes apportent au bey. G. Drouville 317 bis, t.I, p.160 et t.II, p.176.
Le résident britannique à Bagdad, Rich, insiste beaucoup, dans le récit de son voyage de 1820, sur l'importance des influences persanes dans la vie des grands seigneurs kurdes. Encore à cette époque, le prince kurde du Hakkâri payait un tribut annuel au gouverneur persan de Tabriz, de même qu'en 1807, celui de Karaciolan. A. Dupré 319, t.I, p.89, et en 1809 le bey kurde de Bayazit. Morier 361, t.II, p.84. Observations comparables de Layard au cours de son voyage de 1850 chez les féodaux kurdes de Girdi et de Chemdinan.

en Turquie ou en Perse.

c) Une montagne arrosée

Mais cette montagne frontière est aussi, grâce à sa relative humidité, une montagne agricole. Défense naturelle et possibilité locale de subsistance, ce sont là les deux fondements de ces montagnes-refuges dont le Proche-Orient est si riche et dont le Hakkâri constitue sans doute l'exemple le plus grandiose (1).

Interposé entre les aires de sécheresse plus ou moins poussée des plaines du Tigre et du plateau arménien, le Taurus oriental reçoit une eau relativement abondante. Il ne tombe qu'à peine 400 mm à Mossoul ;si les plaines deMossoul et de Djéziré, sur la rive droite du fleuve, sont de typiques steppes à blé, la limite sud de la culture pluviale des céréales n'est cependant pas très loin (2). Sécheresse comparable, malgré l'altitude, des grandes cuvettes de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan : 382 mm à Van (1725 mètres), 403 mm à Ourmiah et, même, 440 mm seulement à Bachkalé, en dépit d'une altitude proche de 2400 mètres.

Les chiffres bondissent au contraire sitôt qu'on arrive au contact du front montagneux ; Siirt (900 mètres d'altitude) reçoit 755 mm, Cizre (ancienne Djézireh-ibn-Omar, à 400 mètres) 804 mm, Zakho 700 mm, Amadia 880 mm, Akra 935 mm. A l'intérieur de la montagne, les chiffres, comme il est normal, tendent à redescendre : 768 mm à Hakkâri (ancienne Djoulamerk), malgré ses 1700 mètres. Cependant tous les massifs importants reçoivent plus d'un mètre d'eau, et certainement plus de deux mètres dans leurs

(1) J'utilise essentiellement les cartes et les données chiffrées de G. Schweizer 83, et de la thèse de 3e cycle d'Ibrahim Hasson 43, l'un et l'autre ouvrages parus en 1975.

(2) En dépit de la prépondérance des influences méditerranéennes, l'aspect continental du climat de Mossoul est bien connu : extrêmes thermiques absolus variant entre -9° et 51°, près de 30 jours de gel en moyenne.

parties sommitales. Même si l'indice d'aridité peut rester localement assez élevé en raison des chaleurs estivales, cette humidité est à l'origine des masses de neige des hautes vallées, des glaciers et des lacs du Cilo et du Sat Dağ, de la présence constante du manteau forestier (même s'il ne s'agit, le plus souvent, que d'une chênaie chétive et clairsemée) et surtout, grâce aux multiples eaux vives, des rizières et des cultures irriguées qui caractérisent le Hakkâri et le Bohtan.

2) Les marges du réduit syrien oriental

La zone de peuplement nestorien (ou, plus exactement, syrien oriental depuis le milieu du XVIe siècle) présente une structure assez complexe. Vers le nord, isolé en plein Kurdistan de part et d'autre du Grand Zab, c'était, sur près de 1500 km2, le territoire des cinq tribus (aşiret) situé uniquement en haute montagne et peuplé avant tout de Nestoriens. Tout autour, soit en haute montagne (notamment en Chemdinan, au sud-est du Sat Dağ), dans les plaines de Gavar et de Bachkalé et les hauts bassins du versant persan, soit dans le secteur des plis bordiers : du Bicheir (actuel Beşiri), à l'ouest de Siirt, et du Bohtan à la région de Rawandouz, en passant par le Berwari, le Sapna et le Zibar, on trouvait un semis plus ou moins dense de villages de raya nestoriens qui vivaient généralement en symbiose avec la population dominante des Kurdes.

Ces pays de raya nestoriens se prolongeaient, loin vers le nord, sur le plateau arménien et même en Transcaucasie russe ; nous les étudierons à propos de la montagne nestorienne. Vers l'ouest, le sud et l'est, en revanche, l'aire nestorienne s'établit plus ou moins largement dans l'avant-pays mésopotamien et azerbaïdjanais (1).

(1) Si l'on tient compte des noyaux urbains de l'ouest mésopotamien, l'aire nestorienne s'étend donc, d'est en ouest, du lac d'Ourmiah à l'Euphrate ; mais l'on s'arrêtera au Tigre et au Batman Su si l'on ne considère que le peuplement rural.

Le secteur occidental.

La région de contact entre la Mésopotamie, le Taurus et son avant-pays et, au-delà, le plateau arménien est une vieille région urbaine. A côté de villes déchues, réduites à de simples villages, dont Nisibe est l'exemple le plus connu, on y voit s'organiser tout un réseau urbain, le plus souvent hérité de l'antiquité : Mardin, Siirt, Djézireh-ibn-Omar (ruiné par les guerres kurdes du début du XIXe siècle) et, avant tout, Diarbékir (l'ancienne Amida), métropole du haut-Tigre depuis la fin du IVe siècle. Toutes ces villes, qui furent de grands marchés caravaniers et des centres industriels réputés, participent au XIXe siècle au déclin général de l'empire (1). Mardin ne dépasse pas 25 000 habitants et Siirt 15 000 ; Diarbékir, très inférieur à 50 000 habitants, n'est plus que le reflet de l'époque (1660) où Poullet voyait s'y presser des marchands persans, égyptiens, géorgiens, polonais et russes (2).

Dans toute la zone de plaines et de reliefs bordiers (toujours inférieurs à 1500 mètres d'altitude) qui s'étend en avant du Taurus, entre le Bohtan et le massif volcanique du Karaca Dağ, et de part et d'autre du cours longitudinal du Tigre, le nestorianisme était réduit à des vestiges épars dès la fin du XIXe siècle.

Avec sa minutie coutumière, le P. Fiey a retracé, dans son livre de 1977 (3), le recul, dans toute cette région, des Syriens orientaux, peu à peu grignotés par les Syriens occidentaux (Jacobites). Ces derniers étaient favorisés par la proximité de leur bastion monastique du Tour Abdin (actuel djebel Tour,

(1) Bon tableau des activités industrielles de Diarbékir et Mardin dans les premières années du XXe siècle dans Vannutelli 91, p.311 sq.

(2) Poullet 380, t.II, p.416. Je renvoie, pour l'estimation des populations urbaines, aux tableaux placés en annexe (annexe I).

(3) J.M. Fiey 143.

autour de Midyat) et de leur siège patriarcal, qui glisse au XIIIe siècle des pays de l'Euphrate (Mélitène) vers la région de Diarbékir et de Mardin (1), alors que les Nestoriens se trouvaient ici en position avancée par rapport à leurs points forts du Hakkâri et de la plaine de Mossoul.

Ajoutons que, dans toute la région qui s'étend à l'ouest de Siirt et du bas Bohtan Su, la présence des Arméniens, farouchement hostiles à la doctrine des Nestoriens, a contribué à favoriser, au détriment de ces derniers, l'installation des Jacobites monophysites, très proches à cet égard des Arméniens ; ceux-ci appuyèrent systématiquement la nouvelle église dans les premiers temps de son existence. Tel fut par exemple le cas de l'Arzanène antique, vieux pays d'obédience arménienne entre Bitlis Su et Batman Su, dont les Nestoriens finirent par être à peu près totalement éliminés par les Jacobites au sein de la population d'origine araméenne (2).

La pénétration des Jacobites dans la grande métropole ecclésiastique de Nisibe, laquelle fut le point de départ de la nestoriarisation de l'Eglise de Perse à la fin du Ve siècle, a pu être suivie du VIe siècle au XIXe siècle. Le siège archiépiscopal nestorien de Nisibe, qui n'est plus désormais qu'un village, disparaît au début du XVIIe siècle et la communauté nestorienne de la ville cesse d'être mentionnée après le passage de Tavernier en 1644. La dernière étape de cet effacement sera atteinte au milieu du XIXe siècle, lorsque les Jacobites mettront la main sur les restes de l'église Saint-Jacques de Nisibe, qui remonte

(1) Mardin était devenu, au XIXe siècle, "the capital of Syrian church" (R. Anderson 201, t.II, p.75). A côté de l'Oriens Christianus du P. Le Quien (1740),163, t.II, col. 1343-1604, l'ancienne implantation jacobite en Mésopotamie est bien connue par les travaux d'Honigmann 154, 155 et du P. Fiey 141, 143.

(2) J.M. Fiey 141 (diocèse jacobite d'Arzun).

au milieu du IVe siècle (1).

C'est de la même façon que s'est peu à peu vidée de sa substance l'immense province ecclésiastique nestorienne de Nisibe, le Bét Arabayé (pays des Arabes), qui s'étendait au Ve siècle de la Moxoène, au sud du lac de Van et de l'Ingilène, au nord de Diarbékir (où des évêques nestoriens sont signalés respectivement jusqu'au VIIIe siècle et jusqu'au milieu du VIe siècle) jusqu'aux steppes de la Djéziré. La plus grande partie de ce territoire n'est plus, postérieurement au XVIe siècle, qu'un cimetière d'évêchés et de couvents nestoriens. Citons seulement, après le P. Fiey, l'évêché nestorien d'Hasankeyf, sur la rive droite du Tigre, à mi-chemin entre Diarbékir et Djézireh-ibn-Omar qui, succédant à l'évêché d'Arzen, apparaît au XIIIe siècle pour disparaître au début du XVIIe siècle (à la fin du XIXe siècle, la population chrétienne d'Hasankeyf était uniquement jacobite et arménienne) ou encore, à Hezzo (à 70 kilomètres à l'ouest de Siirt), l'évêché nestorien établi du XVe au XVIIe siècles dans le couvent de Mar Kuriakos, devenu ensuite jacobite. Même chose pour les couvents nestoriens, particulièrement nombreux dans la région de Nisibe, surtout au nord-est de la ville, sur les premières pentes du djebel Tour, qui passèrent tous, les uns après les autres, aux Jacobites. Tel fut le cas du grand couvent de Mar Awgin (Saint-Eugène) qui devint jacobite au début du XVIIe siècle, après plus d'un millénaire d'existence.

Au XIXe siècle, les Syriens orientaux n'étaient plus

(1) Néanmoins, il y aura de nouveau des Chaldéens à Nisibe, de la fin du XIXe siècle à 1915 (en 1914, d'après Tfinkdji 265, 200 Chaldéens et 200 Jacobites à Nisibe, sur 2000 habitants). Il n'y a plus aujourd'hui que quelques familles jacobites à Nisibe, en territoire turc ; mais la ville syrienne en partie chrétienne de Kamechlié, créée sous le Mandat français immédiatement au sud de la nouvelle frontière, peut être considérée comme successeur de la Nisibe antique et médiévale.

guère représentés, dans tout l'espace compris entre Bohtan et Karaca Dağ, que par des noyaux urbains. Type de rétraction classique en Orient, où une minorité religieuse ne peut guère subsister en zone rurale en dessous d'un certain seuil numérique. Jusqu'en 1914, un certain nombre de villes possède encore, à côté des Syriens occidentaux et des Arméniens, une communauté chaldéenne, parfois même un archevêque ou un évêque : notamment Diarbékir, Mardin et Siirt (1). Cette communauté est d'ailleurs souvent en partie constituée de riches familles de marchands, telles les grandes familles des Abboche à Siirt ou des Chouha à Mardin (2).

D'autres communautés chaldéennes existaient encore, au début du XXe siècle, à l'ouest de Mardin. C'était le cas à Derik et surtout à Viranşehir (la Constantia antique), centre des Kurdes Milli, à une centaine de kilomètres de Mardin (3). Plus à l'ouest encore, on trouvait quelques Chaldéens à Siverek, immé-

(1) Je n'évoque qu'au passage l'importance ancienne de Diarbékir en tant que centre chrétien. Ses églises du VIIe siècle sont presque aussi anciennes que les églises nestoriennes et jacobites de Mossoul. G. Bell, in Berchem et Strzygowski 108 bis ; J.M. Fiey 135.

(2) Hommaire de Hell 336, donne, en 1847, la description et le dessin d'une riche demeure chaldéenne de Diarbékir.

(3) Les chiffres donnés par le P. Rhétoré. Les Chrétiens aux bêtes ! Liasse 17, sur les chrétiens de Viranşehir au moment des massacres de 1915 paraissent très exagérés, si on les compare à ceux fournis par Tfinkdji, 265, immédiatement avant la guerre de 1914. On trouvera les chiffres de ce dernier, suivis, entre parenthèses par ceux du P. Rhétoré. Sur 7000 habitants, environ 1200 Chrétiens, dont 600 Arméniens catholiques (650), 150 Arméniens grégoriens (1000), 200 Jacobites (750), 100 Syriens unis (250), 100 Chaldéens (450), 80 protestants.

diatement à l'ouest du Karaca Dağ (1), et à Urfa (l'ancienne Edesse), ville d'environ 50 000 habitants au début du XXe siècle, où 200 Chaldéens cohabitaient avec plus de 15 000 Arméniens, presque tous grégoriens, et avec un millier de Jacobites (2).

Il y avait de même des Chaldéens à Miyafarkin (Martyropolis antique, et actuel Silvan), à 80 kilomètres au nord-est de Diarbékir. L'état publié par Chabot en 1896 signale la présence dans cette dernière ville, à côté d'un évêché jacobite, d'un vicaire patriarcal chaldéen et note qu'une belle église vient d'y être construite. Quelques villages syriens orientaux subsistaient sans doute encore, au début du XXe siècle, sur les plateaux entre Tigre et Sasun (3).

(1) Chaldéens de Siverek mentionnés en 1860 par le P. Rose 387 ; mais Mgr Lion 349 ter n'y trouve plus en 1881 qu'Arméniens, Jacobites, Syriens unis et protestants.

(2) Tout à fait à l'ouest, il y avait en 1627 à Alep une communauté nestorienne avec un prêtre. G. de Vaumas 268, p.329. Les Chaldéens y réapparaîtront au XIXe siècle : création vers 1855 d'un vicariat patriarcal chaldéen, qui avait 300 fidèles en 1896. J.B. Chabot 214.

(3) J.B. Chabot 214. Oriens Christianus 163, fait remonter au VIIIe siècle l'évêché jacobite de Miyafarkin et au moyen âge l'évêché nestorien de cette ville, qui possède des églises en ruines des Ve et VIe siècles. D'après le P. Rhétoré. Liasse 17, il y avait à Miyafarkin, en 1915, 1500 Chaldéens pour 2500 grégoriens, plus un certain nombre de Jacobites, Syriens unis et Grecs orthodoxes. J'ignore où se trouve le village nestorien de Jiza, à 7 ou 8 jours de marche de Diarbékir (environ 350 kilomètres), dont une partie des habitants vient, vers 1875, travailler dans la ville pendant l'hiver. Cutts 314, p.97. Mais le village de Bochat (500 habitants), à une dizaine de kilomètres de Miyafarkin, passé au catholicisme vers 1910, paraît avoir été nestorien jusqu'à cette date. M.C, 1911, p.100. Il en allait sans doute de même de trois villages de néo-convertis chaldéens (Navdacht, Zéré et Attche) cités par Tfinkdji 267, en 1913, également dans le diocèse de Diarbékir. Ajoutons qu'une communauté chaldéenne est citée par Sheil 397, à Bitlis en 1836 ; mais Layard 348, p.36, la signale comme disparue en 1849.

Cependant, les églises nestoriennes et chaldéennes ne comptaient plus guère au XIXe siècle dans les régions rurales situées à l'ouest et au sud du Tigre. Il suffit de se reporter aux états statistiques des diocèses chaldéens publiés par Chabot en 1896 et, un peu plus tard, par Tfinkdji pour constater le nombre infime des paroisses rurales dans les diocèses de Diarbékir et de Mardin, alors que celles-ci sont relativement nombreuses dans les diocèses situés plus à l'est. On ne compte que deux villages chaldéens près de Diarbékir, "le diocèse le plus illustre de la nation (chaldéenne) après le diocèse patriarcal" (J. Tfinkdji) (1).

Dans un tableau très précis des villages chrétiens entourant Mardin, le même auteur énumère en 1914 six villages syriens occidentaux et le village arménien de Tel Armen (actuel Kızıltepe), plus quelques villages musulmans comportant une minorité chrétienne. Il n'existe pas de village chaldéen, sauf un petit noyau à Issapeir, au nord de Mardin, et quelques groupes de familles chaldéennes vivant auprès des Jacobites de Midyat et du djebel Tour ou des Arméniens catholiques de Tel Armen (2).

(1) Il s'agit d'Aïn Tennour (ou Aïn Poumar), faubourg de Diarbékir où se trouvait la très ancienne église chaldéenne Saint-Cyrique et Sainte-Julitte, et du village de Carokli dans la vallée du Tigre, un peu en aval de la ville (Handbook of Mesopotamia, t.IV). Il est signalé sous le nom de Djaroklié par Tfinkdji et de Saruhiya par le P. Fiey 143, p.263. En 1818, le P. Campanile 22 remarquait déjà qu'il n'y avait que six villages chrétiens (dont Ciarochi chaldéen, trois villages jacobites et deux villages arméniens) autour de la vieille métropole. Citons également le gros village arménien et jacobite de Chitirbit (ou Cutterbul), face à Diarbékir, de l'autre côté du Tigre. R. Anderson 201, t.II, p.94 et 104 ; Clemente da Terzorio 217, p.419.

(2) Vers 1910, il y aurait eu 200 Chaldéens dans le djebel Tour à côté de 30 000 Jacobites et 100 auprès des 1100 Arméniens de Tel Armen. J. Tfinkdji 265, 266. Le même auteur indique en 1913, malheureusement sans référence, que le diocèse chaldéen de Mardin, qui comptait de son temps 1700 fidèles répartis en six agglomérations, en avait 50 000 au début du XVIIIe siècle, dispersés dans 36 villages.

Aussi, les massacres de 1915 ne toucheront-ils guère, autour de Mardin, que des villages arméniens et jacobites.

Les villages nestoriens signalés par Tavernier au sud-ouest de Mardin en 1644 avaient disparu depuis longtemps, de même que les nombreux villages nestoriens qui, au XVIe siècle, occupaient le rebord sud du djebel Tour, au nord-est de Nisibe (1). Beaucoup plus au sud, le djebel Sindjar, chrétien dès le III-IVe siècles, a été un haut lieu du monachisme nestorien, puis un champ de bataille entre Nestoriens et Jacobites, avant que les Chrétiens n'achèvent d'en disparaître au XVIe siècle ou au début du XVIIe siècle sous la pression des Yézidis. De même, toute la steppe entre le Sindjar et le Tigre a été chrétienne jusqu'aux XII-XIIIe siècles (2).

En fait, on ne trouvait au XIXe siècle, à l'ouest du Bohtan, un peuplement syrien oriental de quelque consistance que dans l'ancienne Arzanène (le Kharzan ou Garzan à l'époque turque) entre Bitlis Su et Batman Su (3). A l'ouest, le petit pays de

(1) J.B. Tavernier 412 (édition de 1681), t.I, p.152 ; J.M. Fiey 143, p.259. D'après J. Tfinkdji 266, c'est également à la fin du XVIe siècle que les Jacobites ont éliminé les Nestoriens de l'ensemble du djebel Tour. Ajoutons que Thévenot 415 bis, 136, p.89,91 signale également en 1663 de gros villages "syriens" de part et d'autre de Mardin.

(2) J.M. Fiey 136.

(3) Le Batman Su, limite occidentale de l'Arzanène, est le Nymphios antique qui fut, pendant plusieurs siècles à partir de la paix de Jovien (363), la limite des empires romain et sassanide . Il n'est pas impossible que cette frontière politique ait borné, vers l'ouest, l'aire d'implantation durable des Syriens orientaux issus de l'ancienne "Eglise de Perse". On aurait donc ainsi une situation symétrique de celle des Jacobites du djebel Tour qui, d'après L. Dillemann, se seraient maintenus dans le saillant que formait, face à la Perse, la frontière romaine du IVe siècle. J.M. Fiey 141 note la juxtaposition en Arzanène, dès le haut moyen âge, d'Arméniens, de Jacobites et de Nestoriens.

Bicheir, entre Batman Su et Garzan Su, est assez bien connu grâce à quelques récits de voyageurs et aux "Notes sur le Pays de Seert" rédigées vers 1880 par le P. Rhétoré (1). On trouvait là, sans parler des Kurdes et des Arméniens, un certain nombre de villages jacobites autour du monastère jacobite (ancien couvent et centre épiscopal nestorien) de Mar Kuriakos (2). Mais il y avait aussi sept villages peuplés en tout ou en partie de Nestoriens, lesquels étaient en train, vers 1880, de passer au catholicisme sous l'influence du centre chaldéen de Siirt (3). De l'autre côté du Garzan Su, on était dans un ancien pays yézidi désormais dominé par Arméniens et Jacobites (17 villages en tout ou partie jacobites, autour de Redvan, cités par le P. Rhétoré). Le centre principal, Sidvan, comportait très peu de Syriens

(1) Liasse 18. Kinneir (1814) 344, p.190 ; Cutts (1876) 314, p.113 ; Parry (1892) 373, p. 170.

(2) Parry trouve en 1892 une dizaine de religieux et serviteurs dans ce monastère. D'après le patriarche jacobite, il y avait, vers 1840, 500 familles jacobites (environ 3000 habitants) autour du monastère. Southgate 402, p.313.

(3) Le plus gros de ces villages était Borm (25 Chaldéens et surtout Nestoriens). En 1814, Kinneir 344, p.202 fait étape, sur la rive gauche du Bohtan Su et près du confluent de ce dernier avec le Tigre, dans le village chaldéen et nestorien de Gerizlas (non cité par le P. Rhétoré). Je cite ce joli passage décrivant une soirée de juillet dans ce village de maisons de terre, l'un des sites ruraux nestoriens les plus occidentaux : "C'était un spectacle assez plaisant de voir tous les habitants de la ville, hommes, femmes et enfants, se divertir sur la plate-forme des maisons, qui sont toutes de même hauteur. Les hommes étaient étendus sur leurs tapis, occupés à fumer leurs longues pipes ; les femmes à allaiter leurs enfants et à moudre du blé ; les enfants criaient d'un côté, les chiens aboyaient de l'autre, tandis que le claquet continuel et mélancolique des cigognes, perchées au sommet des cheminées, contribuait au tableau pittoresque et animé d'un village d'Orient".

orientaux (1). Mais il y avait quelques villages chaldéens (deux, notamment, cités par Kinneir) près de Sidvan, tandis qu'isolés au nord, on trouvait les villages nestoriens de Mâden, en Sirvan (à 30 kilomètres au nord de Siirt), et de Zoghket, près des ruines d'Arzen, à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Siirt (2).

Le secteur méridional

Sur la rive gauche du Tigre, le peuplement syrien oriental et occidental se présente, à l'est et au nord de Mossoul, de façon très différente de ce qu'il est vers Siirt, Diarbékir et Mardin. En dehors d'un îlot jacobite à première vue paradoxal, nous sommes ici dans la région comprise entre la métropole nestorienne traditionnelle de Mossoul et, au nord, la zone externe du Taurus, avec Zakho, Amadia et Akra. Pas de solution de continuité entre le peuplement nestorien de ces basses montagnes et celui de la plaine de Mossoul et de ses collines bordières. Au nord-ouest, sur une haute colline, le long du Tigre, le gros village de Pechabour (1300 habitants en 1913), en aval de Djézireh-ibn-Omar, et quelques autres villages chaldéens (plaine de Setak, au nord-ouest de Simel) assurent la liaison avec le peuplement chaldéen et nestorien de la région de Zakho et du

(1) D'après le P. Rhétoré, Hedvan possède vers 1880, 150 maisons arméniennes, 30 kurdes, 30 yézidies, 30 protestantes (d'origine arménienne ou jacobite), 25 jacobites, 6 syriennes unies ; un article de l'Année dominicaine (1889, p.264) parle de 60 maisons arméniennes grégoriennes, 30 protestantes, 20 jacobites, 7 chaldéennes (le reste : 30 maisons, musulmanes et sans doute yézidies). Au début du siècle, Kinneir 344, p.180, notait également la présence de Chaldéens à idvan.

(2) Handbook of Mesopotamia, t.IV, 87 ; J.M. Fiey 143, p.187. Il y avait encore un évêque nestorien à Zoghket vers 1890. Arzen était encore une grande ville au XIIIe siècle.

bas Khabour (1). Il en va de même plus à l'est, en avant des chaînons calcaires qui s'alignent d'Alkoche à Akra, ceci en dépit de l'enclave yézidie du Cheikhan, vers Aïn Sifni.

Non seulement jusqu'en 1914, mais, en fait jusqu'à nos jours, le christianisme syrien oriental (purement chaldéen dès la fin du XVIIIe siècle) est resté dans ce secteur beaucoup plus vivant que dans ses postes trop avancés de l'ouest. Il s'agit ici d'un christianisme rural. En dépit de l'ancienneté du rôle religieux de Mossoul (2), la population chaldéenne est représentée avant tout par celle de quelques gros villages, alignés pour la plupart le long de la route de Mossoul à Alkoche, au milieu de la grande plaine à blé (3). D'après une statistique catholique de 1913, il n'y avait à cette date que 4500 Chaldéens à Mossoul (sur un total de l'ordre de 80 000 habitants et de

(1) En fait, la plaine de la rive gauche du Tigre, au nord-ouest d'Alkoche, était presque entièrement dépeuplée, du fait des constantes incursions des Kurdes de la montagne. Le principal village chaldéen de la plaine était Sios, en contre-bas du chaînon où est établi Mar Yakoub.

(2) L'essentiel de l'activité commerciale et industrielle de Mossoul était, au début du XXe siècle, aux mains des chrétiens ; le P. Galland note cependant que, pour les neuf-dixièmes, ces derniers sont des pauvres gens : ouvriers, artisans, petits marchands. M.C., 1899, p.40. Vers 1660, Thévenot 415 bis, p.95 sq, notait déjà le rôle prépondérant à Mossoul du grand marchand chrétien Kodja Elias. Sur le christianisme à Mossoul, qui comporte une douzaine d'églises à la fin du XIXe siècle, je renvoie à l'ouvrage Mossoul chrétienne (1959) du P. Fiey 135.

(3) Je renvoie à la belle description de Botta 110, p.20, peu après 1840 : grande plaine nue ondulée présentant en été une monotone "succession de champs, en jachère ou dépouillés de leurs moissons", seulement interrompus par de rares vallées marécageuses où se pratiquent des cultures irriguées.

15 000 chrétiens) contre 27 500 dans la plaine de Mossoul (1).

Du fait de sa situation, la plaine de Mossoul a été décrite à de nombreuses reprises et a été particulièrement étudiée dans les trois volumes de l'Assyrie chrétienne (1965-1968), du P. Fiey. Bien loin d'être exclusivement un pays chaldéen, la plaine de Mossoul constituait un véritable kaléidoscope ethnique et religieux (2). Un peu à l'est de la ville et en avant du

(1) J. Tfinkdji 267. En 1888, le P. Duval 222 bis, ne comptait que 10 600 Chaldéens dans la plaine de Mossoul, contre 2150 Syriens unis et 1300 Jacobites. Mossoul mise à part, toute la population chaldéenne se trouvait sur la rive gauche du Tigre, à l'exception de l'éphémère colonie agricole chaldéenne fondée vers 1840 par un pacha de Mossoul près de la source thermale d'Hammam Ali, en aval de la ville. Ainsworth 275. Le plus gros village chaldéen, Tel Kef (Tel Képé, en soureth), à une dizaine de kilomètres au nord de Mossoul, a 8000 habitants au début du XXe siècle ; le P. Rose (1860) 387 parle par ailleurs de "la jolie petite ville d'Alkoche", dont la population ne passe pas en fait celle de Tel Kef.

(2) C'est certainement à tort que le P. Denis de la Couronne d'Epines 216 note en 1654 la présence d'une centaine de villages nestoriens autour de Mossoul, sans parler des villages jacobites. La première bonne description de la plaine de Mossoul et de sa diversité ethnique et religieuse est celle de Niebuhr (1764) 365, t.II, p.283 sq. Il énumère (p.298) 215 villages de la plaine, dont 7 entièrement chrétiens, 9 entièrement yézidis, 2 yézidis et chrétiens, 10 yézidis et musulmans. Rich a bien noté en 1820 cette poussière de villages chrétiens et de Kurdes et Arabes appartenant à diverses tribus qui caractérise la plaine de Mossoul. Vers 1890, Cuinet 27, notait la présence sur la rive gauche du sandjak de Mossoul (qui dépasse de beaucoup, il est vrai, les limites de la plaine du même nom) d'une trentaine de villages arabes, 24 villages yézidis, 55 villages kurdes, notamment 23 villages chabaks, 10 villages sarlis (les uns et les autres appartenant à des sectes ésotériques kurdes), 42 villages chrétiens (dont 9 dans le kaza de Mossoul, au nord du Grand Zab et au sud d'Alkoche).

djebel Makloub et du chaînon qui le prolonge vers le sud, on trouve un groupe de villages syriens occidentaux, plus ou moins complètement passés à Rome. Tandis que les plus septentrionaux de ces villages, Bachika et Bahzani sont à la fois syriens et yézidis, un gros village chaldéen, Karamless (4000 habitants en 1913), se trouve, plus au sud, enclavé parmi les villages syriens occidentaux (1)(fig. 3).

Il s'agit,en réalité, du dernier vestige de la profonde pénétration de l'église jacobite dans l'est de la Mésopotamie qui s'amorce dès le début du VIe siècle, donc à l'époque sassanide (2). Il y a eu, antérieurement au XIIe siècle, une quinzaine d'évêchés jacobites sur l'actuel territoire irakien, placés sous l'autorité d'un maphrian, délégué du patriarche installé successivement à Takrit (ville du Tigre à 150 kilomètres en amont de Bagdad), puis dans la région de Mossoul. La survie des Syriens occidentaux dans quelques villages du sud de la plaine

(1) Bachika et Bahzani sont établis en bordure d'une oliveraie célèbre, oliveraie irriguée et l'une des plus orientales de l'ancien monde, avec celle de Roudbar, en Iran (autre oliveraie réputée, au milieu du XIXe siècle, à Tuz Khumarta, à 70 kilomètres au sud de Kirkouk : J. Oppert 369, p.279). Les oliviers appartenaient,à la fin du XIXe siècle, au monastère jacobite de Mar Matta et à de riches Syriens occidentaux de Mossoul. Parry 373, p.265. Au témoignage de Rich 385, t.II, p.67, l'huile de ces oliviers, de qualité médiocre, était surtout utilisée pour la fabrication du savon, les villageois utilisant plutôt l'huile de sésame pour leur consommation. Il y avait des oliviers plus au nord, au dessus de Khorsabad, dans le chaînon calcaire entre Khausser et Gomel : Botra, 110, p.17 sq. Un peu plus au sud, Wolff 427, p.198 signale également des Yézidis dans le gros village syrien occidental de Karakoche.

(2) L'histoire de l'église jacobite en Irak a été étudiée par J.M. Fiey dans sa thèse restée inédite de 1972: Les diocèses du maphrianat syrien (629-1860). Egalement Segal 186.

de Mossoul doit s'expliquer à la fois par la proximité de la ville (où les Syriens occidentaux ont toujours été plus nombreux que les orientaux) et surtout par celle du djebel Makloub, vieille agglomération monastique aux mains des Jacobites, dont le couvent le plus célèbre, Mar Matta, existe encore aujourd'hui. Plus au nord, les Jacobites ont subsisté assez longtemps à Simel, à Dehok et à Zakho (1) et avaient encore récemment une petite communauté à Akra, avec une église troglodyte (2).

En dehors des villages chrétiens, la plaine de Mossoul est kurde pour l'essentiel, notamment vers le sud (basse vallée du Grand Zab) et vers l'est (vallées du Gomel et du Hazir et grande plaine rizicole de Navkour) (3). Il s'agit non seulement de Kurdes sunnites, mais des habituelles sectes kurdes ésotériques : les Yézidis qui, nous le verrons, non seulement occupent le Cheikhan, au nord-est de Mossoul, mais se retrouvent sur le pourtour de la plaine, les Kakaïs (ou Sarlis, ou Sarabus) et les Chabaks, dont on trouve les villages à l'est de Mossoul, notamment au sud du djebel Makloub et dans les basses vallées

(1) La petite communauté jacobite de Zakho est attestée pour les premières années du XIXe siècle par le P. Campanile 22, p.36 et, pour 1837, par Ainsworth, 278, t.II, p.330. Elle représentait en quelque sorte la liaison entre les Syriens occidentaux du haut Tigre, en amont de Cizre, et ceux de la plaine de Mossoul.

(2) Le P. Fiey 137 cite, après Badger (1852), 284, t.I, p.98, le cas de Kob, à l'ouest d'Akra, village nestorien devenu jacobite vers 850 et qui le restera jusqu'à ce qu'il soit occupé par les Kurdes à la fin du XIXe siècle. Il y aura même, du VIIe au XIIIe siècle, un diocèse jacobite d'Azerbaïdjan, créé sans doute à l'origine par des déportés jacobites originaires de Syrie. Ce titre d'Azerbaïdjan sera, ensuite, porté par les évêques de Mar Matta : symptôme significatif de la peau de chagrin jacobite.

(3) Les Kurdes arrivaient encore plus à l'ouest. Vers 1840, Khorsabad, à 10 km seulement à l'est du gros centre chaldéen de Tel Kef, est un village purement kurde appartenant à une secte chiite ésotérique. Botta, 110, p.17 sq.

du Hazir et du Grand Zab (1). Les villages des Djébours, Arabes sédentaires sans doute refoulés par les bédouins Chammar, depuis le XVIIIe siècle, jalonnent sur la rive gauche comme sur la rive droite la basse plaine du Tigre (2). Ils se mêlent à

(1) Kakaïs et Chabaks constituent des sectes d'origine vraisemblablement persanne et chiite. Th. Bois 20.

(2) Les Arabes paraissent avoir reculé devant les Kurdes. Au milieu du XIXe siècle, au témoignage de Layard et de Perkins, les Arabes Taï dominaient la plaine d'Erbil et même la rive gauche du Tigre au sud de Mossoul et de Bartelli, tandis que les Arabes Haddedin pratiquaient le parcours sur le bas Hazir, très à l'est de Mossoul. De toutes façons, la plaine de Mossoul constituaient souvent une zone de paturage d'été pour les bédouins de Djéziré. Au nord de Mossoul, les Chammars traversaient parfois le Tigre pour venir razzier les villages kurdes, yézidis et chrétiens de la rive gauche. Layard (1853), 348, p.36 et 169 sq ; Perkins (1851) 375 ; Sachau (1880), 388, p.368. Au mois de mai 1686, Hedges 333, t.I, p.225, voyait, de même, de nombreuses tentes arabes aux alentours de Zakho.

Vers 1900 en revanche, au témoignage de Sykes 409, p. 184, 188, 199, la plaine d'Erbil, vers Makhmour, est dominée par la tribu, d'ailleurs assez arabisée, des Kurdes Djziey. Au sud du Petit Zab, si la plaine à l'est de Kirkouk est aux mains des redoutables Kurdes Hamawand, les Arabes Djebour arrivent parfois encore à l'ouest de la ville. Egalement au début du XXe siècle, Hay 332, p.91 sq signale dans la même région le refoulement des Taïs par les Kurdes, notamment en raison des qualités d'agriculteurs de ces derniers.

La progression récente des Kurdes aux dépens des Arabes a été plus nette encore en Syrie, sur le piémont de la Djéziré septentrionale.

des villages turcomans que l'on retrouve tout autour de la ville (1).

Le pays chrétien ne dépasse pas, vers le sud, la basse vallée du Grand Zab (2). On ne trouve plus désormais que des centres chaldéens isolés (3) : le gros et riche village céréalier (blé et orge) d'Aïn Kowa (3000 habitants en 1913)(4), près

(1) Ces villages turcomans appartiennent parfois, eux aussi, à des sectes ésotériques. Tel est le cas des villages Begtachi , ou Rouffad, au nord de Mossoul. Sachau 388, p.359. S'ajoutent à ces villages les grosses colonies turcomanes jalonnant la route royale : Kirkouk, Altin Kopru, Erbil, Tel Afar, etc... On a décrit à plusieurs reprises, notamment Hay 332, ces centres turcophones, avec leurs agha (grands propriétaires) et leur rôle de pépinières d'effendi (fonctionnaires ottomans).

(2) Plus exactement, il s'arrête, à 35 km au sud de Mossoul et à 15 km au nord du Grand Zab, au grand monastère jacobite, puis syrien uni, de Mar Benham qui constitue un monument célèbre du XIIIe siècle.

(3) J'utilise ici le récit du voyage du P. Rhétoré dans le diocèse chaldéen de Kirkouk en 1878. Liasse 18, ainsi que l'excellente description de la région d'Erbil par Hay (1921), 332.

(4) Southgate 401, t.II, p.213 a donné en 1838 de ce village un tableau idyllique qui ressemble à celui, déjà cité, de Kinneir : "Il n'y avait rien de la distance et de l'arrogance des Musulmans. Les femmes, la figure non voilée, s'occupaient de leurs tâches domestiques. Les maris les aidaient dans le soin des enfants et conversaient librement et doucement avec leurs femmes. Cela semblait quelque chose comme le christianisme et, bien que ce ne fut qu'un mince indice, je ne puis m'empêcher de le ressentir profondément". Il n'y avait à cette date que 60 familles chaldéennes à Aïn Kowa. Le P. Jullien 246, t.I, p.103 donne, pour 1840, le chiffre comparable de 400 habitants. Les chrétiens d'Aïn Kowa étaient considérés comme les meilleurs agriculteurs de la région. Le village comptait, au début du XXe siècle, des familles de riches paysans dont les filles avaient épousé des fils d'agha (grands propriétaires turcs) d'Erbil. Hay (1921) 332, p.87-91. Le P. Rhétoré 384 bis, citait déjà en 1878 Aïn Kowa comme "le grenier du pays" ; le village avait alors environ 1500 habitants, dont 6 prêtres.

d'Erbil (la ville elle-même, grand centre nestorien à l'époque mongole, ne compte plus, au milieu du XIXe siècle, que quelques familles chrétiennes : J. Perkins, 1851) ; l'important village de Chaklawa peuplé de 3000 habitants en 1920 (en 1913, 1200 Chaldéens face à une majorité de Kurdes Khushnao), au nord-est d'Erbil, au fond d'une vallée de la bordure plissée et boisée du Kurdistan. Citons encore les artisans (tisserands) et les commerçants chaldéens de Koï Sandjak (vers 1855, une centaine de Chaldéens à Koï Sandjak sur 10 000 habitants, d'après Clément ; en 1912, 300 sur 20 000 habitants,d'après Mgr Drure), avec, à quelques kilomètres au sud-ouest de cette dernière ville, le petit village chaldéen d'Armota, réputé pour ses vergers, et, à une centaine de kilomètres au sud-est, ceux de la ville neuve de Souleimanié (1). Il existait enfin une modeste communauté à Kirkouk (environ 300 Chaldéens sur 15 000 habitants en 1838, d'après Southgate ; 800 sur 30 000 à la fin du siècle), surtout

(1) Il existait déjà en 1820, lors du passage de Rich 385, t.I, p.120, un petit noyau chaldéen et arménien dans cette ville fondée vers 1780 pour remplacer l'ancien centre de Karaciolan (Qala Chuwahan). Au début du XXe siècle, il y avait dans la ville une trentaine de familles chaldéennes qui habitaient le quartier de Goyzha et étaient principalement occupées à la confection de toiles de tentes en poil de chèvre. A. Clément, 308, ou de sacs pour l'emballage de tabac local. Edmonds 320, p.79. A côté de ces familles autochtones, il existait à Souleimanié à la fin du XIXe siècle d'assez nombreux marchands mossouliotes installés à titre temporaire et vivant en petits groupes (vers 1880, 50 marchands chaldéens de Mossoul, faisant avant tout le trafic des cotonnades, et 20 marchands persans). Soane 400, p.187.

établie dans le faubourg de Goria (1).

En revanche, le village chrétien d'Ak Sni, signalé au sud de Kirkouk (entre cette ville et Kifri) à la fin du XVIIIe siècle par l'abbé Sestini (2), semble avoir disparu dès la première moitié du XIXe siècle. Fait plus surprenant, il y aurait encore eu, dans la première moitié du XIXe siècle, un peuplement chrétien mêlé aux Kurdes Jaf dans le Kurdistan méridional : plaine de Char-i-Zor, à plus de 50 km au sud-est de Souleimanié (haut bassin de la Diyala). Ces chrétiens auraient été massacrés en 1847 par le cheikh de Souleimanié et se seraient enfuis à Kirkouk et à Bagdad. Mais Soane est malheureusement le seul à rapporter ces faits, soixante ans plus tard (3).

Beaucoup plus loin à l'est, en Kurdistan persan, la communauté chaldéenne de Senna (actuelle Sanandaj) paraît être passée au catholicisme à la fin du XVIIIe siècle ; on pensait qu'elle était originaire de la région d'Erbil. La ville, qui comptait en 1875 environ 25 000 habitants, était peuplée, à

(1) C'est sans doute par erreur que Mgr Coupperie 219, parle en 1828 de 3000 Chaldéens sur 15 000 ou 20 000 habitants à Kirkouk. Les Chaldéens turcophones de Kirkouk, dans les premières années du XXe siècle, ont été longuement évoqués par Soane 400, p.119-124 et 339-341 (leur costume, proche de celui des Kurdes, mais en différant par certains détails ; leurs activités commerciales, etc...). Ajoutons que Kirkouk, dont l'église Mar Tahmuzgoud paraît remonter en partie au Ve siècle, partie aux VIII-IXe siècles, G. Bell 292, a été un grand centre chrétien dans l'antiquité et au haut moyen âge.

(2) Sestini 396, p.232.

(3) E.B. Soane 400, p. 187 et 202. La christianisation de cette région est attestée dès le haut moyen âge. La grande plaine de Char-i-Zor était déjà connue des Byzantins, qui l'appelaient Siarsoura. V. Minorsky 61.

côté des Kurdes, de 2500 juifs et d'un effectif chaldéen variant entre 400 et 600. Les derniers, qui n'avaient aucune activité rurale, étaient pour la plupart bourreliers ou cordiers. Mais il y avait aussi, parmi eux, sept ou huit familles de négociants enrichis par le commerce de tapis. Cette communauté était tellement isolée que la ville, au milieu du XIXe siècle, fut érigée en évêché, dont dépendit longtemps le petit noyau de Souleimanié, en territoire turc (1).

Au sud de Kirkouk, il n'y avait plus, à l'exception de Bagdad et de Bassorah,de chrétiens dans la plaine de Mésopotamie, qui a pourtant foisonné d'évêchés nestoriens et jacobites au haut moyen âge. On estime parfois que les chrétiens, notamment les Nestoriens, ont disparu de Bagdad, ancien siège du patriarcat nestorien (780-1281), depuis l'époque de Tamerlan, à la fin du XIVe siècle, jusqu'à la reconquête temporaire (1624-1638) de la ville par les Safavides, relativement favorables aux chrétiens. En fait, il existait quelques Nestoriens et Arméniens à Bagdad dès 1604, au moment du passage de Teixeira. Quelques années plus tard, Pietro della Valle fait état de la présence à Bagdad d'une grande famille nestorienne de Mardin chassée de cette ville par les Kurdes et dont le père avait épousé une Arménienne de Diarbékir, les uns et les autres arabo-

(1) De 500 à 600 Chaldéens à Senna d'après A.C.M., 1843, p.461; 70 familles d'après Mgr Cluzel (1875) ; 60 familles en 1879 (O.E.O., 1897, p.257). En 1894, Mgr Montéty constate la présence à Senna de 350 Chaldéens sur 25 000 - 30 000 habitants. A côté de modestes artisans, il y a beaucoup de riches commerçants à qui l'on doit la construction d'une belle église. M.C., 1894, p.256. Les Chaldéens de Senna ont été décrits en 1820 par Rich 385, t.I, p.209, en 1867 par Lycklama 351, t.IV, p.37 sq, et en 1908 par Soane 400, p.160. Egalement Monteil (1872) 360 bis et Mgr Cluzel (1875) 443.

phones. Mais les chrétiens de Bagdad ne sont encore qu'"une poignée de nouveaux venus" de différentes sectes établis dans une ville d'où le christianisme a été banni pendant plusieurs siècles et qui, malgré la présence de quelques prêtres, pratiquent leur religion de façon à demi-clandestine (1).

En fait, Bagdad a dû être peu à peu repeuplée en chrétiens du fait d'une immigration en provenance du nord de la Mésopotamie, mis à part les Arméniens arrivés d'Ispahan-Djoulfa à la suite de l'anarchie persane du XVIIIe siècle (2). Ce mouvement, très lent d'abord (3), s'est accéléré au XIXe siècle (7000 Chaldéens à Bagdad en 1913), avant de prendre une allure massive après 1945.

(1) P. Teixeira 414, t.II, p.185 sq ; P. della Valle 419, t.I, p. 173 sq. La famille dont il s'agit est celle de la "demoiselle babylonienne" qu'épousera le voyageur italien ; ses parents étaient déjà établis depuis assez longtemps, puisque la jeune Maani Gioerida, âgée alors de 18 ans, était née à Bagdad (pour la petite histoire, signalons que don Ferdinand Gioerida, neveu de Maani, deviendra prêtre après avoir été élevé au collège romain de la Propagande et mourra noyé dans l'Araxe en 1654, alors qu'il apportait à Mar Shimoun XI les lettres et les présents d'Innocent X. Cas de latinisation fréquent au Levant, mais exceptionnel en Mésopotamie à cette époque). Citons encore le P. Pacifique de Provins (1627) 371, p.244 : présence à Bagdad de marchands arméniens et d'un prêtre nestorien.

(2) Ives 341, p.285 signale en 1758 l'existence à Bagdad de 150 familles arméniennes. Notons toutefois que, dès 1696, le P. Villotte 420, p.378 sq constate la présence d'Arméniens à Bagdad.

(3) Immigration évoquée par V. Fontanier (1844), 323, t.I, p.213. A une époque un peu plus récente, on cite souvent le cas des Chaldéens du gros village de Tel Kef, dans la plaine de Mossoul, qui constituaient l'essentiel du personnel de pont des steamers anglais navigant sur le Tigre en aval de Bagdad. Enfin, la grande famine de 1880 suscita une forte émigration des Chaldéens de la région de Mossoul à Bagdad où ils vécurent longtemps de façon misérable (A.D.,1889, p.5). Ordep (sans doute pseudonyme d'un missionnaire carme) 435 bis, p.42, mentionne 2000 catholiques (surtout chaldéens) à Bagdad en 1864 contre 6000 dans les premières années du XXe siècle.

INSTITUT KURDE DE PARIS
Bibliothèque

Le secteur oriental

On n'évoquera guère que pour mémoire la région nestorienne située en territoire persan, sur la bordure occidentale du lac d'Ourmiah, région de hautes plaines, à 1300 mètres et plus d'altitude, au contact immédiat de la montagne kurde et chrétienne. Ce territoire, où les missions occidentales s'implantent à partir de 1834, est bien connu et a fait l'objet des études géographiques récentes des abbés Berthaud et de Mauroy (1). Il existait là, au début du XXe siècle, près de 60 000 chrétiens, dont à peu près 40 000 Syriens orientaux répartis entre les trois grandes plaines de l'ouest du lac et la retombée orientale du Hakkâri (2).

(1) Je renvoie notamment à la thèse de troisième cycle de H. de Mauroy 59, partiellement publiée en 1978, et à la grosse étude d'E. Berthaud 17, sur les villages chrétiens des plaines d'Ourmiah et de Salmas.

(2) Je me fonde sur les estimations chiffrées de Curzon (1892) et d'Aubin (1908) qui me paraissent les plus sûres ; également états numériques d'E. Berthaud, 211. Les mêmes Syriens orientaux de l'ouest du lac d'Ourmiah sont estimés en 1831 à plus de 25 000 par E. Smith 399, t.II, p. 187 et 218. En 1876, Cutts, après enquête auprès des évêques, dénombre en Azerbaïdjan occidental 29 000 Nestoriens répartis en 127 villages. Cutts, 314, p.353 sq. Enfin, The Handbook of Mesopotamia évalue, au début du XXe siècle, à 30 000 Syriens orientaux et à 16 000 ou 17 000 Arméniens la population chrétienne des plaines de Salmas et d'Ourmiah.
Les nombreuses estimations chiffrées que Mgr Cluzel (1815-1882) - en Perse de 1841 jusqu'à sa mort à Ourmiah, successivement comme missionnaire lazariste, supérieur de la mission d'Ourmiah (1852), archevêque in partibus et délégué apostolique (1874) - a données dans A.C.M. (notamment 218 bis) sur la population nestorienne et chaldéenne de l'Azerbaïdjan oriental ne sont pas parfaitement cohérentes : moins de 20 000 en 1843, dont 600 Chaldéens (il est vrai, après le grand exode vers la Russie), plus de 60 000 en 1859, dont 5000 Chaldéens, 25 000 ou 30 000 en 1870, dont 4500 Chaldéens, etc...

La splendide plaine irriguée, dont la luxuriance est encore accrue par la vision des montagnes décharnées qui la dominent à l'ouest, a été si souvent décrite par les voyageurs qu'il serait aussi vain de juxtaposer les citations que de risquer une description personnelle. En ne tenant pas compte de la plaine méridionale, le Soldouz, avant tout kurde, plus de quatre cents villages la parsemaient, dont plus du quart étaient en tout ou partie chrétiens (1). On verra plus loin que les Arméniens étaient prépondérants au nord, dans la plaine de Salmas, et les Syriens orientaux dans la plaine d'Ourmiah proprement dite.

Trois plaines, toutes irriguées, mais cependant bien individualisées, s'échelonnent en effet le long du lac, chacune avec ses villes. La plaine d'Ourmiah, qui s'étend au centre sur environ 1500 kilomètres carrés, est de loin la plus favorisée, grâce à un climat d'abri et à l'abondance des eaux que le Barandouz, le Tchahar Tchay et le Nazlou amènent de la montagne. La capitale traditionnelle, Ourmiah, ville de près de 40 000 habitants à la fin du XIXe siècle, n'avait, en dépit de la multiplicité des missions, qu'une modeste population chrétienne : certainement moins d'un millier d'individus (600 environ en 1870, d'après Mgr Cluzel). Nestoriens et Chaldéens de la plaine,

(1) On estimait à environ 300 000 habitants la population de la plaine d'Ourmiah vers 1880. P. Nikitine 70, qui fut consul de Russie à Ourmiah, donne, pour la plaine d'Ourmiah, 37 villages purement syriens, 59 villages mixtes syriens-musulmans et environ 200 villages musulmans (plus les villages arméniens). Avant lui, Cutts 314, p.260, indique en 1876 que, sur un millier de villages de la plaine d'Ourmiah, 104 sont habités par des Nestoriens. Même chiffre d'une centaine de villages et hameaux nestoriens pour la plaine d'Ourmiah au milieu du XVIIe siècle, d'après le P. Denis de la Couronne d'Epines 216.

au nombre d'environ 30 000, étaient avant tout des ruraux, surtout concentrés le long des couloirs fluviaux et dans les zones deltaïques, c'est-à-dire dans les secteurs les plus fertiles. On y trouvait quelques gros villages, comme Geuk Tépé, au sud d'Ourmiah, qui, écrit Perkins en 1843, faisait un peu figure de métropole des Nestoriens, Arditchay, dans le delta du Barandouz, et Gavlan, tout au nord, dans la petite plaine d'Anzel. C'est d'ailleurs dans des villages que résidaient les évêques nestoriens de la plaine.

Au nord de la petite arête montagneuse du Govarchin, la plaine de Salmas, drainée par le Zola, avait un climat plus rude et moins favorable aux cultures arbustives. Avec plus de soixante villages, elle abritait, sans parler des Arméniens, près de 6000 Chaldéens, répartis en huit villages, à la fin du XIXe siècle (1). A la différence de la plaine centrale, dont Ourmiah était la seule ville, il y avait d'ailleurs ici une curieuse juxtaposition de sites urbains. La vieille ville de Salmas, siège d'évêchés nestorien et arménien au moyen âge, avait été abandonnée au profit de la ville neuve purement chiite de Dilman située à sept kilomètres plus à l'est, dans des conditions sur lesquelles les auteurs diffèrent ; Salmas était en tout cas déjà en ruines lorsque Sheil (1836) et Southgate (1837)

(1) Les chiffres un peu antérieurs de Mgr Cluzel (1871) 218 bis, sont nettement plus faibles : à côté de 200 Nestoriens, 2500 Chaldéens, dont 1700 à Khosrova (qui comprend en outre quelques familles arméniennes) et 400 au village voisin de Patavour. Ces chiffres comprennent le village mixte kurde et chaldéen de Tchara, dans la montagne, immédiatement à l'ouest de la plaine de Salmas.

y passèrent (1). A proximité immédiate, se trouvaient les petits centres arménien d'Haftvan et chaldéen de Khosrova (Khosrow-Abad), dont l'évêque continuait à porter le titre de Salmas. Ajoutons que Dilman, détruit par le tremblement de terre de 1929, a été reconstruit un peu plus loin sous le nom de Shapour.

Le peuplement chrétien homogène ne dépassait pas, vers le sud, Babari, dans le partie méridionale du delta du Barandouz. A la différence des deux plaines du nord, dont la population musulmane est constituée d'Azeris chiites et turcophones, les Kurdes ne dépassant pas, vers l'est les limites de la montagne, la plaine du sud, le Soldouz, a été submergée par les Kurdes sunnites ; seuls font exception les Karapapaks, Turcs chiites rapatriés de Georgie par le châh après les guerres désastreuses contre la Russie. D'après Curzon, Nestoriens et Chaldéens devaient être ici au nombre de 3000. Ils étaient surtout nombreux au nord-ouest de la plaine, dans la vallée du Gader, vers Negadeh et Ouchnou. Plus au sud, ils n'étaient plus qu'une poignée dans la région de Saoudj-Boulak (actuel Mahabad, centre caravanier de 5000 ou 6000 habitants d'après Mgr Cluzel en 1875, environ 30 000 au début du XXe siècle), pays des Kurdes Mokri.

En réalité, Perkins constatait déjà en 1849 que les Nestoriens étaient en voie de disparition dans cette région. Tandis que Perkins cite un village mixte nestorien et arménien, Daraleh, près de Saoudj-Boulak, Renault mentionne en 1912 le village mixte chrétien et kurde de Mamatier, un peu au nord-ouest de la ville. Ce recul du christianisme est un fait général dans

(1) E. Smith 399, t.II, p.194, décrit en 1831 une situation plus complexe. Salmas est un village dont les maisons sont dispersées parmi les ruines de l'ancienne ville musulmane et qui comporte une synagogue, une église arménienne et une église chaldéenne (bien qu'il n'y ait plus de Syriens orientaux) ; jusqu'en 1828, il y avait à Salmas au moins un millier d'Arméniens, réduits depuis à peu de choses - A la fin du XIXe siècle, Salmas était un village surtout peuplé de juifs. R. Duval (1885), 133.

cette bordure sud-ouest du lac d'Ourmiah. Rawlinson, qui avait visité la région en 1838 et notamment la riche plaine d'Ouchnou, à l'amont du Gader et au pied de la montagne, constatait qu'il n'y avait plus que neuf familles nestoriennes, alors en instance de départ, dans cette ville qui avait été le siège d'un évêché et avait même été la résidence du patriarche nestorien à la fin du XIIIe siècle. Il y avait encore en 1838 un pélerinage nestorien très fréquenté à Sirgan, immédiatement à l'ouest d'Ouchnou (1).

L'originalité de la retombée de la montagne kurde vers la plaine d'Ourmiah est constituée par un alignement méridien de bassins tectoniques auxquels s'adapte un réseau hydrographique coulant dans l'ensemble d'ouest en est. Ce sont, du sud au nord, le Mergavar (haut Barandouz), le Tergavar (haut Nazlou), le Baradost et le Somay, lesquels constituent un long couloir nord-sud emprunté par le Baradost Tchay. De grands glacis taillés vers 1800 mètres dans le matériel tertiaire y constituent des terroirs assez fertiles. On trouvait là, à la fin du XIXe siècle, outre quelques noyaux arméniens, plus de 5000 Nestoriens et Chaldéens (G. Curzon), le Tergavar avec le gros village de Marwana (vers 1900, 700 chaldéens et 200 ou 300 Nestoriens), constituant de loin le groupement le plus important. Ces montagnards chrétiens de Perse constituaient d'ailleurs une population guerrière assez proche des tribus du Hakkâri.

On s'est depuis longtemps posé le problème des rapports entre le peuplement nestorien de la plaine et celui de la montagne (2). Il semble en fait que les deux populations soient aussi

(1) Le P. Denis de la Couronne d'Epines ne mentionne, au milieu du XVIIe siècle, que cinq ou six villages nestoriens dans la région du Soldouz 216.
Outre Rawlinson et Perkins, le missionnaire lazariste Renault 441, a visité en 1912 les communautés chrétiennes du Soldouz.

(2) Citons notamment Perkins (1843)374, Khanikoff (1866) 48, Nikitine (1925) 70, etc...

anciennes l'une que l'autre. L'ancienneté de certaines églises, comme Mart Mariam d'Ourmiah qui se trouve à plusieurs mètres en dessous du sol actuel, le fait que les diocèses nestoriens d'Ourmiah et de Salmas remontent probablement au haut moyen âge (1) militent en faveur d'un peuplement chrétien très précoce dans la plaine. Mais il paraît également certain qu'il y a eu, sans doute à plusieurs reprises, repeuplement de la plaine par les Nestoriens de la montagne. Sans s'arrêter aux traditions locales mentionnées par Perkins (2), il est significatif de constater, avec Maclean, que le village d'Ankar, dans la plaine, parle le dialecte du Tiari (alors que les dialectes soureth d'Ourmiah et du Tiari sont très différents). Nikitine attribue de même à des origines différentes les différences dialectales assez marquées entre les villages de la plaine ; en particulier, le dialecte des villages établis le long du Nazlou serait proche de celui de la montagne (3).

Ainsi, le peuplement syrien oriental, de plus en plus lâche en allant du centre vers la périphérie, s'étendait sur environ 200 000 kilomètres carrés : de l'ouest de Mardin à Ourmiah, de la région de Van à celle de Kirkouk. Si l'on met à part le recul nestorien dans le secteur occidental que nous avons analysé, cette aire est restée pratiquement stable, ainsi

(1) C'est en tout cas le cas pour le diocèse jacobite d'Ourmiah, attesté dès le VIe-VIIe siècle J.M. Fiey (1972), p.84. Oriens Christianus (1740) 163, mentionne les évêchés nestoriens d'Ourmiah et de Salmas au XIIIe siècle, l'évêché jacobite d'Ourmiah au XIIe siècle et l'évêché latin de Salmas au XVe siècle.

(2) Perkins (1843) 374, p.9. Il s'agit de l'arrivée en plaine des Nestoriens de la montagne aux XIIIe-XIVe siècles.

(3) A. Maclean 353, p.XIII ; B. Nikitine 70.

que le remarque le P. Fiey, depuis la fin du XIVe siècle, époque des conquêtes de Tamerlan (1). En dehors des points forts des plaines d'Ourmiah et de Mossoul, il s'agissait, avant 1914, d'une sorte de nébuleuse accrochée à un noyau dur, le réduit preque inexpugnable du Hakkâri.

On touche d'ailleurs là à un problème géographique majeur. Quels sont les rapports entre le réduit septentrional et les villages raya de la plaine et de la montagne ? Le premier constitue-t-il un refuge relativement tardif lié à l'exode des populations du bas pays au moment des invasions de la fin du moyen âge ? S'agit-il au contraire d'un antique noyau chrétien resté indemne, qui aurait contribué ultérieurement au repeuplement des plaines et des montagnes bordières ?

Poser ce problème, c'est également évoquer celui de la symbiose très poussée entre Kurdes et Nestoriens de la montagne, qu'il s'agisse des raya ou des aşiret. Paradoxalement, le vieux noyau nestorien est en effet situé dans ces pays du Bohtan et du Grand Zab, généralement considérés comme le foyer originel du peuplement kurde (dont l'extension vers le sud et l'ouest semble au contraire plus tardive). A l'exception de la grande transhumance et du semi-nomadisme, ignorés par les Nestoriens, on peut même parler d'une quasi-similitude entre le genre de vie des tribus nestoriennes et celui de leurs homologues kurdes. De là, une question complémentaire. Des populations araméennes établies en haute montagne ont-elles été, langue et religion mises à part, absorbées par le milieu kurde ? ou avons-nous, au contraire, affaire à des tribus d'origine kurde ayant précocement assimilé la langue et la religion venues des plaines ?

(1) J.M. Fiey 142, p. 83.

3) La féodalité kurde

La symbiose entre Kurdes et Nestoriens depuis la fin du moyen âge, c'est-à-dire depuis le retrait des Syriens orientaux dans le nord de la Mésopotamie, dans la plaine d'Ourmiah et dans leurs bordures montagneuses, constitue, pour cette église, une sorte de drame historique : facteur de misère et d'assujettissement, puis, dans une certaine mesure, d'anéantissement. La correspondance entre ce refuge chrétien et l'aire de peuplement kurde (1) n'est d'ailleurs pas un hasard. Le premier s'est localisé surtout dans la montagne et dans sa bordure ; les Kurdes sont par excellence un peuple de montagne et de piémont.

Le Kurdistan septentrional où se trouve rassemblé l'essentiel du peuplement nestorien de montagne constitue, depuis le XVIe siècle, depuis la mise en place à peu près définitive des empires persan et ottoman, une zone de principautés kurdes qui ne seront, jusqu'au milieu du XIXe siècle, unies à la Porte que par les liens d'une très lâche obédience. En fait, ces principautés guerrières assureront longtemps la couverture militaire de l'empire face à la Perse. Les grands féodaux kurdes ne seront soumis que dans les années qui précèdent 1850. Les chefs kurdes continueront cependant à bénéficier jusqu'à la première guerre mondiale d'une assez large autonomie. A l'extrême difficulté que présentait le contrôle de ces hautes montagnes, s'ajoutera de plus en plus le désir, de la part des Turcs, de disposer des supplétifs kurdes non seulement contre l'ennemi extérieur, mais contre des populations chrétiennes peu sûres, avant tout contre les Arméniens.

On n'abordera pas ici les problèmes de l'ethnogénèse

(1) Sauf quelques exceptions : Mossoul et les villes arabophones du nord de la Mésopotamie, la plaine d'Ourmiah peuplée de Turcs Azeri, etc...

kurde (1). Celle-ci est, en effet, de toutes façons beaucoup plus ancienne que la pénétration chrétienne au Kurdistan, laquelle n'est pas antérieure au IVe siècle (2). Le Bohtan (Gordyène antique), entre Tigre et Bohtan Su, est généralement considéré comme le centre originel des Kurdes, ou du moins des populations iraniennes désignées par les radicaux Kard-,Kirt-, Gord-, dont on reconstitue tant bien que mal l'évolution, des Kardouques de Xénophon aux tribus kurdes du moyen âge islamique. Il est vraisemblable que cette aire originelle s'étendait, plus à l'est, au haut bassin du Grand Zab et aux monts du Hakkâri. C'est de là que, jusqu'au cours du moyen âge et des temps modernes, les Kurdes se sont avancés aussi bien vers le nord, sur le plateau arménien où ils semblent apparaître dès le XIe siècle, que vers le sud, dans le Zagros septentrional, où leur mise en place, plus tardive, se poursuit jusqu'au XVIIIe siècle (3).

(1) La kurdologie représente une bibliographie énorme, sans parler de toute la littérature de vulgarisation suscitée depuis quelques années par la révolte kurde. L'ouvrage vieilli de Nikitine (publié en 1956, mais en fait très antérieur)72, continue à constituer, du moins en langue française, une base essentielle. Egalement Wilchewski (1961) 94 bis, en russe.

(2) Pénétration retracée par le P. Fiey, 140.

(3) Dès le VIe-VIIe siècle, les Nestoriens appellent le bas pays au nord d'Erbil (partie de l'Adiabène antique), le Bét Kartwayé (Pays des Kurdes). J.M. Fiey 137. Par ailleurs, encore en 1837, Southgate 401, t.I, p.232, voit des villages d'agriculteurs kurdes créés depuis une douzaine d'années, en pays arménien, sur la rive sud du lac de Van. Il est à peine besoin de rappeler que, ne serait-ce que du fait des déportations et de l'implantation de colonies militaires, la zone d'extension des Kurdes dépasse de beaucoup celle des Syriens orientaux. Elle va de la région d'Ankara au Baloutchistan et de la transcaucasie au sud de l'Irak, vers Kour. Synthèses récentes de X. de Planhol 75, 77, sur la mise en place du peuplement kurde.

Très vraisemblablement, cette expansion s'est accompagéne de l'absorption dans l'ethnie kurde soit d'autres populations iraniennes du nord-ouest, comme l'a soutenu Minorsky, soit d'éléments d'origine très différente : Arabes, Turcs et chrétiens d'appartenance arménienne ou sémite. Absorption parfois incomplète, comme le montre le cas de la tribu Halaji de la rive sud du lac de Van (M. Sykes) qui regroupait Kurdes, Turcs et Arméniens, ou des tribus plus mélangées encore du djebel Tour et de la Djéziré (1). Des traits relevés par Sykes (1908) et Wigram (1914)laissent peu de doute sur les origines arméniennes ou nestoriennes de telle ou telle tribu ou fraction ; Nikitine a, lui aussi, insisté sur les origines chrétiennes de plusieurs tribus kurdes, les Heriki notamment (2).

La base de la vie kurde était encore constituée, à la fin du XIXe siècle, par l'organisation tribale. Ensemble foisonnant dont les noms et les localisations varient constamment selon les époques. Le répertoire fondamental de Mark Sykes n'est certainement pas exhaustif ; il ne s'étend d'ailleurs ni à la région du sud de Kirkouk ni à la Perse et à la Russie (3). En schématisant beaucoup, on peut essayer de distinguer les grandes confédérations, les tribus et les sous-tribus ou fractions ; les constantes confusions des voyageurs et des mission-

(1) Sykes cite de même la tribu des Sindi, au nord d'Alkoche, comprenant à la fois des Nestoriens et des Kurdes musulmans : mais j'avoue ne pas la connaître autrement.

(2) W.A. Wigram 424, p.162 ; M. Sykes 89 ; B. Nikitine 68. Par un processus inverse, les tribus kurdes du sud du Kurdistan et de l'Euphrate sont souvent fortement arabisées.

(3) Sur les tribus kurdes de Perse, bonnes indications de Rawlinson (1838) 383 bis, de J. de Morgan (1890) 65 et de Soane (tableau des tribus et fractions de la zone frontière) (1912) 400. Par ailleurs, on peut compléter, pour la région située au sud du Grand Zab, le tableau de Sykes par les indications très précises de Hay (1921) 332. Etat très détaillé des tribus kurdes et de leurs fractions dans le Kurdistan irakien, dans H. Field 31 bis, t.II, 2, p.18 sq.

naires entre ces divers niveaux expliquent pour une bonne part les contradictions des textes. A côté des Mokris du sud du lac d'Ourmiah et des Millis établis entre Mardin et Urfa, deux grandes confédérations intéressaient les montagnes nestoriennes : les Herikis, à l'est du Grand Zab, et les Artouchis, à l'ouest du fleuve et jusqu'en Bohtan. Beaucoup de tribus des deux groupes étaient des semi-nomades, voire des nomades intégraux (spécialement les Herikis), pratiquant une transhumance estivale à grande distance entre le nord des plaines de Mésopotamie et les hauts pâturages du Taurus (et, pour les premiers, de la frontière persane) ; ces pasteurs avaient une réputation justifiée de guerriers et de pillards redoutables (1).

Mais à ces tribus sédentaires ou semi-nomades (et, a fortiori, aux Kurdes non tribaux), se superposaient des constructions politiques ou, plutôt, féodales ne correspondant qu'imparfaitement aux structures tribales. La montagne kurde était, au début du XIXe siècle, divisée, du côté ottoman, en onze principautés autochtones dont le chef portait généralement le titre turc de pacha. A côté des principautés méridionales, celles de Soran (Rawandouz, Koï Sandjak) et de Baban-Karaciolan (Souleimanié), le P. Campanile (2) décrit celles de Bitlis, à l'ouest du lac de Van, de Hakkâri, de Bohtan (Djézireh-ibn-Omar) et de Badinan (Amadia), dont les chefs étaient unis par un système complexe de filiations et de successions (3). La principauté de Bohtan paraît se constituer vers le dé-

(1) Chose curieuse, les Herikis, lorsqu'ils hivernaient dans la plaine d'Erbil au sud de Mossoul, redoutaient en revanche les bédouins Chammar; ils payaient tribut aux Arabes Taï pour s'assurer leur protection Layard, 348, p.169 et 372. Remarque identique d'A. Clément 308, quelques années plus tôt.

(2) G. Campanile 22 ; voir aussi The Azizan 103.

(3) Voir également F. de Challaye (1854), publié par Hornus 240.

but du XIVe siècle (1), tandis que celle de Hakkâri, à peu près contemporaine, aurait pour origine une tribu attestée dès le XIIe siècle. C'était des princes (mir) de Hakkâri, appuyés sur leurs deux châteaux de Djoulamerk et de Bachkalé, que dépendaient le patriarche et les tribus nestoriennes. Mais le plus prestigieux de ces princes kurdes était celui de Badinan, qui dominait la bordure et l'avant-pays du Taurus, de la région de Zakho à celle d'Akra (2) ; prétendant descendre des Abbassides, il passait pour un personnage sacré et sa cour d'Amadia était entourée de tout un cérémonial (3).

A la faveur des troubles que connaît l'empire turc dans la première moitié du XIXe siècle, éclatent, dans les principautés, une série de grandes révoltes visant plus ou moins explicitement à la constitution de monarchies kurdes indépendantes. Les plus célèbres sont celles de Mir Mohammed, de Rawandouz (1831-1836) et de Bedir Khan, émir du Bohtan (1844-1847) (4). Le contre-coup de ces révoltes fut constitué

(1) J.M. Fiey 143, p.228.

(2) Il y avait en Perse une autre grande principauté kurde, celle d'Ardelan (Senna). Ajoutons qu'il existait aux XVIIe et XVIIIe siècles, dans le Kurdistan turc, à côté des principautés"indépendantes" et des pays kurdes autonomes, des "sandjaks ottomans", soumis à administration directe, qui couvraient l'avant-pays kurde, ainsi que le nord et l'ouest du Kurdistan.

(3) C.J. Rich 385, t.I, p.153. C'est "dans toute l'étendue du mot , écrit Kinneir 344, t.II, p.251, en 1814, un prince héréditaire et indépendant".

(4) La révolte de Bedir Khan et de son allié Nourroullah, de Djoulamerk, s'accompagna de terribles massacres des Nestoriens du Hakkâri (1843-1846). Ces massacres sont en liaison avec l'arrivée des premiers missionnaires anglo-saxons ; aussi les aborderons-nous dans notre étude sur les missions de Mésopotamie.

par les rudes campagnes militaires de Hafiz Pacha, Rachid Pacha, Osman Pacha, etc... qui aboutiront à la fin du régime des grandes principautés et à la mise en place d'une administration ottomane. Un pachalik, puis un vilayet de Hakkâri dont le chef-lieu était Bachkalé succéda à la principauté kurde ; il devint à partir de 1888 un sandjak du vilayet de Van. Des kaymakams aux pouvoirs généralement des plus réduits furent progressivement mis en place dans les centres locaux de la montagne.

En réalité, le Kurdistan connaîtra, jusqu'en 1914, "un régime de vie tribale morcelée et d'autorité féodale pénétré, tantôt de façon à demi-effective, tantôt de façon nominale, par les services du gouvernement turc" (1). Le trait le plus caractéristique de la seconde moitié du XIXe siècle est le développement, sur les ruines des anciennes principautés, de l'autorité de cheikhs alliant pouvoirs religieux et temporel (2). C'est ainsi que les mir de Chemdinan, au sud-est du Hakkâri, dont l'autorité s'étendait de part et d'autre de la frontière, finirent par être évincés par les cheikhs de Nehri. L'un de ceux-ci, Obeidullah, fut assez puissant pour être capable d'envahir l'Azerbaïdjan persan et de venir assiéger Ourmiah en 1880 (3). Son grand adversaire était le cheikh de Barzan dont le domaine s'étendait de part et d'autre du Grand

(1) S.H. Longrigg 169, p.15.

(2) Le rôle des cheikhs kurdes est mis en valeur par B. Dickson (1910) 315. Les cheikhs s'appuyaient sur les confréries, notamment celle des Naqshbendi introduite au début du XIXe siècle et à laquelle appartenaient les cheikhs de Nehri et de Barzan.

(3) On trouvera dans A.C.M. 1881 une longue chronique due à Mgr Cluzel, qui fut l'un des défenseurs d'Ourmiah, de l'invasion de l'Azerbaïdjan persan par 15000 Kurdes armés pour la plupart de fusils Martini-Henry. Id.G. Curzon (1892) 312, t.I, p. 553 - Son fils Saddik, assassin de l'évêque nestorien d'Ourmiah, sera un féroce persécuteur de chrétiens.

Zab, dans la grande boucle que décrit le fleuve au sud-est d'Amadia (1). C'est de cette famille qu'est issu le célèbre Mustapha Barzani, chef inlassable des révoltes kurdes du XXe siècle (2).

Les tribus nestoriennes et les raya nestoriens et chaldéens ont donc vécu jusqu'en 1914 au sein de l'anarchie tribale et féodale kurde, anarchie tantôt tempérée, tantôt aggravée par l'intervention de l'armée et de l'administration ottomanes. L'insécurité constitue donc une donnée essentielle de l'existence des montagnards chrétiens. Il s'agit d'ailleurs là d'un trait, nous aurons l'occasion d'y revenir, très antérieur au XIXe siècle.

4) Les Syriens orientaux et les populations non-musulmanes.

Si la symbiose Nestoriens (ou Chaldéens) - Kurdes était un fait pratiquement constant dans toute l'air syrienne orientale, les premiers étaient également en relation avec toute une série d'autres populations.

(1) Barzan est un gros village kurde situé à quelque distance du Grand Zab, sur la rive gauche, à portée immédiate des routes de transhumance vers la haute montagne - Le pasteur W.A. Wigram (1914) 424, p.153, a donné un portrait très favorable du cheikh Abd-el-Selim, présenté comme anglophile et comme une sorte de despote éclairé ; il était si favorable à ses sujets chrétiens qu'on l'aurait surnommé "le cheikh des chrétiens". Il est vrai que Longrigg 169 (p.57) présente le même cheikh comme un demi-fou ne cessant de harceler les chrétiens... et que le P. Fiey 137 note que les Kurdes Barzani ont systématiquement détruit les villages chrétiens de la région d'Akra.

(2) Citons, parmi les grands vassaux des cheiks de Nehri et de Barzan, pour le premier le bey de Khoumaro (au nord de Nehri), pour le second,le mir de Souryi dont le domaine s'étendait, au nord et à l'est du coude du Grand Zab, du bas Roudbar e-Sin jusqu'à la région comprise entre Ouhnou et Rawandouz.

Eglise grecque et église jacobite.

En dépit de quelques pénétrations en Mésopotamie (essentiellement à Bagdad) et même, au haut moyen âge, en Asie centrale (1), l'église grecque ne comptait pas dans cette région trop orientale, sauf dans la région de Diarbékir (2).

Les Jacobites étaient essentiellement en contact avec les Syriens orientaux dans les villes, dans la plaine de Mossoul et dans les pays du haut-Tigre, en amont de Djézireh-ibn-Omar (3) : Bohtan, région de Siirt, ancienne Arzanène ; nous savons d'ailleurs qu'assez rapidement, les Syriens orientaux furent supplantés dans ce secteur par les Syriens occidentaux.

Les régions dont il s'agit ne constituaient d'ailleurs que les avancées orientale et septentrionale du bastion central jacobite : le haut plateau calcaire du djebel Tour (voir annexe II) et ses franges méridionales. Celles-ci étaient constituées, à l'ouest, par la ville de Mardin et, autour d'elle, par plusieurs gros villages jacobites (Mansouri, Benabil, Killeth, Ksor, etc...) et par le célèbre couvent de Deir-el-Zafa-

(1) Mgr J. Nasrallah 176.

(2) La présence à Diarbékir, au XIXe siècle, de petites communautés grecques orthodoxes et melkites catholiques, chacune avec son métropolitain, est bien connue. Mgr Nasrallah signale également, à 80 km environ de la ville, les deux villages melkites de Bakous et Bochat (ce dernier peut-être en tout ou partie nestorien). Signalons aussi la région minière d'Argan, dans le Taurus au nord-ouest de Diarbékir, où travaillait une population d'origine grecque.

(3) En 1914, un évêque jacobite et un évêque syrien uni cohabitaient à Djézireh avec un évêque chaldéen (au milieu du XIXe siècle, l'évêque jacobite de Djézireh résidait à Azakh, à l'extrêmité orientale du djebel Tour, un peu à l'ouest de la ville). A la fin du XIXe siècle, celle-ci avait approximativement 5000 habitants (800 maisons), dont une cinquantaine de maisons chaldéennes, 40 jacobites et 15 syriennes unies (voir annexe I).

ran, résidence du patriarche jacobite depuis la fin du moyen âge. Plus à l'est, c'était le cas de la bordure nord-est de la Djéziré et des hauteurs calcaires et volcaniques qui la surplombent (actuel "bec de canard" syrien, entre Nisibe et Cizre); toute cette frange chrétienne était dominée, vers l'ouest, par les bédouins Taï, à l'est par des Kurdes assez largement arabisés. (fig. 7)

Vers 1840, Southgate voit dans la steppe du nord-est de la Djéziré (dite parfois le Tchôl : le désert), une quarantaine de villages jacobites mêlés à des villages kurdes, arabes et yézidis, le chef de ce secteur résidant dans le village kurde et jacobite d'Aznavour(sur l'actuelle frontière syro-turque, un peu au nord du chemin de fer de Bagdad). En 1880, Sachau trouvera ces villages jacobites de la plaine en grande partie abandonnés, du fait des continuelles déprédations des Kurdes ;Aznavour était cependant devenu un village purement jacobite (1).

Par ailleurs, les Jacobites se sont avancés profondément vers le nord, dans la montagne et sur le haut plateau arménien ; mais ils étaient le plus souvent hors de contact avec les Nestoriens. Il s'agit avant tout des Jacobites de l'ancien-

(1) Southgate 401, t.II, p.265, 273 et 313 et Sachau 388, p.184.

ne Sophène, dans le haut bassin de l'Euphrate (1).
Beaucoup plus à l'est, un petit noyau jacobite s'est maintenu jusqu'à la fin du XIXe siècle à Bitlis, près de la pointe sud-ouest du lac, à 1550 mètres d'altitude (2). Enfin, il a existé des évêchés jacobites dans le nord de l'Arménie, notamment à Erzeroum vers 800 (E. Honigmann) et, fait plus curieux encore, à Djoulamerk au milieu du VIIIe siècle, dans ce qui sera plus tard le centre du Hakkâri et de la montagne nestorienne (3). Ce sont là des traces de brassage de populations dont nous ignorons à peu près tout.

(1) L'existence d'un fort noyau jacobite isolé dans les pays de l'Euphrate au nord de Diarbékir, avait frappé Southgate 402, p.81, en 1841 : "I was at first surprised to find so large population of Syrians so far separated from the mass of their community in Mesopotamia and Syria." On explique en général la présence de ces éléments jacobites dans le sud de l'Arménie occidentale, notamment dans la Melitène antique, dans l'ancienne Sophène (au nord de Diarbékir) et dans la partie aval de l'Euphrate oriental (environ 4000 âmes dans le diocèse jacobite de Kharpout vers 1840 : Southgate, id. ; Bagder 284, p.33 et 318 ; Kharpout même, forte de 30 000 habitants vers 1880, possédait 400 Jacobites contre 3000 Arméniens : Tozer 418, p.219) par la colonisation des territoires reconquis par les empereurs byzantins du Xe siècle avec des chrétiens de Syrie. Mais il faut également penser, avec Dillemann, à la présence ancienne, dans ces marges sud-occidentales de l'Arménie, de populations araméennes passées dès l'origine au christianisme syrien ; les travaux de Honigmann 154, 155, mettent en tout cas en évidence l'ancienneté de l'implantation jacobite dans les bassins supérieurs du Tigre et de l'Euphrate.

(2) Bitlis, en 1837, avait 2000 familles kurdes, 1000 familles arméniennes et 50 familles jacobites (avec une église). Southgate 401, t.I, p.218. Au sud-est de Bitlis, Honigmann 155, signale la présence au XVIe siècle de l'évêché jacobite de Mâden, dans les montagnes de la Moxoène.

(3) E. Honigmann 155, p.160.

Les Arméniens.

Les Arméniens grégoriens (autrement dit, non catholiques) constituaient la principale population chrétienne coexistant avec les Nestoriens (1). C'était en effet avant tout à la masse arménienne, dont les effectifs représentaient plus du décuple des leurs, que les Syriens orientaux étaient confrontés, du lac d'Ourmiah jusqu'à la région comprise entre Siirt et Diarbékir (2). Limite est-ouest apparemment assez rigide, séparant (en faisant, bien sûr, abstraction du peuplement musulman) la plaine de Salmas, à dominante arménienne, de celle d'Ourmiah, plutôt tenue par les Nestoriens, l'Albag arménien (Grand Zab supérieur) du Hakkâri nestorien et, enfin, se poursuivant vers

(1) La christianisation de l'Arménie est presque aussi ancienne que celle de la Mésopotamie. Amorcée dès le début du IIIe siècle, elle devint officielle dans les premières années du IVe siècle avec la conversion de Tiridate III.

(2) L'étude statistique et la carte de Supan (1896) 88, même si les chiffres en sont sous-estimés, donnent une idée assez précise de la répartition de la population arménienne dans l'est de la Turquie. Je juge inutile d'aborder ici le problème des effectifs réels des Arméniens de l'empire ottoman. Bonne discussion de L. de Contenson (1901) 310, p.150, qui estime minorés de près de la moitié les chiffres de Cuinet 27 (repris par Supan). Il y aurait eu, avant les massacres de 1895, environ 2 300 000 Arméniens en Turquie (plus ceux de l'empire russe, de la Perse et de la diaspora) ; le chiffre total devait être de l'ordre de quatre millions. D. Vernier (1891) 269.

l'ouest, approximativement selon l'axe du Bohtan Su (1).

L'extrême nord-ouest de la Perse,dans les frontières de 1828, appartenaient au vieux pays arménien, ainsi que l'attestent non seulement les nombreux villages arméniens du Kara dagh (rive droite de l'Araxe), mais l'existence, dès les IVe-Ve siècles, du célèbre évêché arménien de Makou (doublé ou remplacé durant le XIVe siècle par un évêché latin) et celle, un peu plus au sud, du monastère fortifié de Saint-Thaddée, dont

(1) Les effectifs arméniens dans l'extrême nord-ouest de la Perse (frontières du traité de Turkmantchay,1828) et, accessoirement, ceux de la région d'Erzeroum et du haut Murat Su, en Turquie orientale, ont subi une ponction sévère du fait de la politique russe après les victoires remportées en 1828 et 1829 sur la Perse et la Turquie. Les Russes, en se retirant, ont en effet entraîné avec eux une partie de la population arménienne (et, parfois même, nestorienne, en Azerbaïdjan persan), afin de renforcer le peuplement chrétien de la Transcaucasie récemment conquise. L'Américain E. Smith 399, qui voyage dans ces contrées en 1830 et 1831, a été le témoin oculaire de ces transferts qu'il évoque à plusieurs reprises. Peut-être relativement limités en Arménie turque (7600 émigrants d'après E. Boré (1840) 297, t.II, p.37 ; mais 60 000 d'après R. Curzon 313, p.203, entre 1829 et les environs de 1850), ceux-ci paraissent avoir, en revanche, bouleversé la situation des Arméniens en Azerbaïdjan persan : 40 000 départs d'après Boré, environ 50 000 d'après Smith (t.II, p.62 et 150), sur les 65 000 Arméniens présents dans la province avant la guerre. Ce mouvement d'émigration se poursuivait encore peu avant 1860. Gobineau 327, p.513 ; il reprendra avec le traité de San Stefano (1878). Il est vrai que, de 15 000 environ en 1831, cet effectif était remonté à 29 000 en 1892 (G. Curzon), à 34 000 en 1908 (E. Audin). Autrement dit, les effectifs arméniens de l'Azerbaïdjan persan étaient, au début du XXe siècle, presque aussi nombreux que ceux des Syriens orientaux.

l'une des églises paraît remonter au Xe siècle (1). Plus au sud, la région de Khoy, qui faisait partie du royaume arménien de Vaspourakan, posséda quelques villages arméniens jusqu'à la guerre de 1828 (2). La plaine de Salmas était encore, au début du XXe siècle, un pays arménien, même si l'évêché arménien du moyen âge avait, ici aussi, disparu depuis longtemps(3). Aubin estimait les effectifs arméniens au quart de la population totale de la plaine, soit 10 000 habitants répartis en 23 villages : le principal centre arménien était Haftvan (environ 2500 habitants), siège d'un vicariat grégorien (4) ; les Chaldéens n'étaient en revanche que 5000 ou 6000.

(1) Ce monastère a été, de 1954 à la fin du régime impérial, le centre du rassemblement annuel, le 27 juillet, des Arméniens d'Iran - Aubin (pseudonyme de Descos, ministre de France à Téhéran) estimait en 1908 à 10 000 le nombre des Arméniens dans cet extrême nord persan, G. Curzon (1892) à environ 8000. D'après E. Smith 399, 1000 familles arméniennes auraient émigré, depuis 1828, du district de Makou, avec, à leur tête, l'évêque du diocèse qui abandonna sa résidence de Saint-Thaddée pour aller s'installer, non loin de là, sur la rive gauche de l'Araxe, en territoire russe, au "Couvent rouge" (Karmir Vank) t.II, p.63,82 et 135. Telle fut la fin de cet évêché vieux de quatorze siècles - Ajoutons que les Arméniens de la région de Makou sont, encore aujourd'hui, mêlés aux villages d'une secte hétérodoxe, les Garagoyun. I. Mélikoff 450.

(2) E. Smith 399, t.II, p.139 ; ces villages sont évoqués par J. Morier 361, t.II, p.70 sq. en 1809.

(3) Il y avait encore en 1321 un évêque arménien de Salmas,qui résidait à Ahpag, près de la ville. J. Richard (1977) 183,p.204.

(4) Après l'émigration de 1828, il n'y avait plus que 2400 Arméniens dans le district de Salmas. Avant cette date, ils étaient plus de 3000 dans le village de Saoura, dont toute la population partit pour la Russie, et 1200 à Salmas. E. Smith 399, t.II, p.194. Au début du XXe siècle, Aubin 281, p.61, retrouve à Saoura environ un millier d'Arméniens, passés d'ailleurs en majorité au catholicisme. Mgr Cluzel 443 estime en 1875 à 4000 ou 5000 le nombre des Arméniens de la plaine de Salmas.

En revanche, la grande plaine d'Ourmiah comptait, d'après Aubin, moins de 6000 Arméniens à côté de 30 000 Nestoriens et Chaldéens (1). Il est difficile de localiser avec exactitude la trentaine de villages de la plaine d'Ourmiah entre lesquels étaient répartis ces Arméniens ; les textes des missionnaires américains et lazaristes, beaucoup plus préoccupés par les Nestoriens, n'y font en effet que d'assez rares allusions. Il ne semble pas en fait qu'il y ait eu de véritable secteur arménien dans la plaine d'Ourmiah. On voit par exemple des villages arméniens cités aussi bien au sud de la plaine (cas du gros village fortifié de Djoundarli)qu'au nord d'Ourmiah (Nazlou) et, en montagne, dans la plaine de Baradost (Gangachin) (2).

Au sud de la plaine d'Ourmiah, il y avait encore des villages arméniens dans la plaine de Soldouz (3). C'était là l'extrême limite du peuplement rural continu des Arméniens.

(1) Même ordre de grandeur donné par Cluzel en 1842, par Anderson pour 1860, puis par Nikitine qui estime à un millier le nombre des familles arméniennes de la plaine d'Ourmiah. Le chiffre retenu par G. Curzon en 1892 pour la plaine d'Ourmiah et ses annexes est de l'ordre de 4000 : un peu plus de la moitié dans la plaine et le reste dans les bassins de montagne. En revanche, Decroo 445, estime en 1905 à 10 000 le nombre des Arméniens de la plaine d'Ourmiah.

(2) Sandreczki 390, p.230 ; Handbook of Mesopotamia, t.IV, 60c, 61a. Il ressort par ailleurs de la description d'E. Smith (1831) que les villages occupés par les Arméniens dans la plaine d'Ourmiah étaient souvent mixtes. A Djamalava (Djamal Abad), où résidait un évêque nestorien, il y avait 22 familles nestoriennes et de 15 à 20 familles arméniennes ; Ada, autre évêché nestorien, avait également une population mixte. Beaucoup plus au sud, près de Saoudj-Boulak (actuelle Mahabad), Perkins 375 cite en 1849 le village mixte nestorien et arménien de Daroulec

(3) E. Aubin, 281, p.75 sq ; G. Curzon : un millier d'Arméniens environ. On notera également que le missionnaire lazariste Demuth (A.C.M., 1900, p.226) signale le village arménien de Teuwla parmi les Kurdes Mamach et Mengor, donc sur les confins turco-persans vers Ouchnou ou dans le haut bassin du Petit Zab.

Vers le sud et vers l'est, on entrait dans le domaine de la diaspora arménienne. Tel était notamment le cas du célèbre faubourg arménien de Djoulfa, à Ispahan, né de la déportation des Arméniens de Djoulfa (vallée de l'Araxe) au début du XVIIe siècle, sous Châh Abbas, et même des villages arméniens situés dans le Zagros, à l'ouest de la ville (1).

Immédiatement à l'ouest de la frontière turco-persane, la limite entre Arméniens et Nestoriens paraissait correspondre, de façon assez exceptionnelle, aux grandes unités de géographie physique. Aux Nestoriens, la grande montagne, ses gorges sauvages et ses hauts pâturages ; aux Arméniens, le haut plateau agricole et les montagnes plus lourdes qui le partagent. Les premiers voyageurs anglais, Ainsworth en 1840 et Layard en 1850, ont été frappés par la netteté du contact. Tandis que le paysage s'ouvre, au nord du confluent entre Grand Zab et Nehil et que l'on entre dans le grand bassin de l'Albag, les villages arméniens succèdent aux villages nestoriens ; le type de maison change, ainsi que le mode de culture ; on voit désormais des laboureurs arméniens assis sur le joug de leurs énormes at-

(1) A. Gabriel 35. Southgate 401, t.II, p.102, signale aussi un village arménien de 60 familles près de Hamadan ; cas également de la colonie arménienne de Bouchir, sur le Golfe Persique. A l'est de l'empire ottoman, les communautés arméniennes de Mossoul, Kirkouk, Bagdad, etc..., formées principalement de commerçants (ceux de Mossoul étant, à la fin du XVIIe siècle, plus particulièrement spécialisés dans le trafic des lingots de cuivre provenant des mines d'Argana, au nord de Diarbékir(J. Jackson 342, p.92)pouvaient également être considérés comme faisant partie de la diaspora. Vers 1835, la communauté arménienne de Bassorah comprenait environ 300 personnes, certaines très riches. J. Samuel, 389 bis, p.160. Un rapport des pères carmes ne mentionne en 1886 que 500 Arméniens grégoriens à Bagdad et Bassorah. M.C., 1886, p.484.

telages (Layard) (1).

Il existait néanmoins une certaine interpénétration des deux peuples. L'Albag, la haute vallée du Grand Zab, avec son centre de Bachkalé, l'Hadamakerstasan arménien, est certes un vieux pays arménien qu'illustrait un grand pélerinage au tombeau de saint Barthélémy, l'apôtre légendaire de l'Arménie, tombeau marqué par un couvent dont l'église remonte au XIIIe siècle (2). A la fin du XIXe siècle, l'Albag abritait encore douze cents familles arméniennes (3). Cependant, on trouvait, on le verra, des villages nestoriens loin vers le nord en Albag, jusqu'aux environs de Bachkalé.

Inversement, les Arméniens descendaient assez loin vers le sud, dans le Hakkâri nestorien. Il ne s'agissait pas seulement de citadins, comme à Dizé en 1891 (d'après le P. Rhétoré, une quarantaine de maisons arméniennes à Dizé en 1891 ; à la même date, Cuinet attribue à Dizé 600 Arméniens), et à Djoulamerk (Djilmar arménien) qui, vers 1890, possédait un bazar avec de riches commerçants arméniens habitant, tout près de la ville, au village de Pagan (40 maisons). On trouvait aussi,

(1) W.F. Ainsworth (1842) 277, t.II, p.289 sq ; A.H. Layard (1853) 348, p.381 sq. D'après une statistique citée par Chantre 303, p.78, il y avait, vers 1880, 8000 Arméniens contre 76 000 Nestoriens dans le vilayet de Hakkâri et, immédiatement au nord, 113 000 contre 500 dans celui de Van.

(2) J. Rhétoré 348 ter. M. Thierry 192. Ce couvent était, au XIXe siècle, le siège d'un évêché arménien. E. Smith (1830) 399 t.II, p.156. Un évêque et deux moines en 1863. Lion 349 bis.

(3) P. Müller-Simonis 363,p.179. Bachkalé, vieux centre caravanier près de la frontière persane et chef-lieu de l'Albag ("a town of mud" disait Sykes), avait, d'après Cuinet (1891), 7000 habitants, dont 1500 Arméniens et 1600 juifs. Chiffre certainement trop élevé : 1200 habitants pour Ainsworth en 1842, 2000 pour Auriema en 1850 ; pour le P. Rhétoré (1882), environ 2400 habitants, dont 1200 juifs, 600 Arméniens, 500 musulmans, une trentaine de Syriens orientaux. Id, rapport au consul de France à Mossoul (1883). Liasse 11. A près de 2400 m d'altitude, Bachkalé était sans doute la ville la plus élevée de Turquie.

parmi les villages nestoriens de la plaine de Gavar, le village arménien de Kharpel (600 habitants), siège d'un pélerinage que fréquentaient les Arméniens de Perse et de Russie. De même, la vallée de Khananès, qui descend de la montagne vers Djoulamerk, possédait, dans sa partie amont, trois villages partiellement ou entièrement arméniens (1). C'est à juste titre que Wigram remarquait, en 1914, au sujet de la transition graduelle, au sud de Van, entre pays arménien et nestorien : "Naturellement, il y a un certain degré d'enchevêtrement et des villages isolés de chaque forme de christianisme se trouvent épars parmi les districts principalement habités par l'autre" (2).

Plus à l'ouest, Arméniens et Nestoriens se partageaient de même le Nordouz, partie supérieure du bassin du Bohtan Su. Ce pays, très élevé et très isolé, est mal connu. Il semble cependant, à en juger par les itinéraires, que Marvane, à plus de 2500 mètres d'altitude (50 Arméniens contre 500 Nestoriens), Sekunis et les autres villages nestoriens se trouvaient à l'amont, tandis que Pirbadelan (à 2100 mètres), à dix kilomètres plus à l'ouest, et les villages arméniens occupaient la partie occidentale du Nordouz (3). Un peu en aval, se trouvait, à 1930 mètres, le célèbre couvent fortifié arménien d'Hakots Vank (ou Deir Mariam) remontant au IXe siècle et qui, encore vers 1890, possédait toutes les montagnes voisines où il envoyait ses troupeaux (4).

(1) P. Rhétoré, liasses 17 et 18. A titre indicatif, notons que Cuinet estimait qu'il y avait 24 000 Nestoriens et 4000 Arméniens dans les kaza de Djoulamerk et de Gavar (nord du Hakkâri).

(2) W.A. Wigram (1914) 424, p.226.

(3) Handbook of Mesopotamia, t.IV, p.72, 83.

(4) Deir Mariam a été le siège d'un évêché à partir du XIe siècle. J. Rhétoré, Récit du voyage de 1892, Liasse 17 ; M. Thierry 192.

Le couloir longitudinal du Bohtan Su, ainsi que ses affluents, ne comportent en aval à peu près aucun peuplement nestorien. Ce dernier ne réapparaitra que beaucoup plus bas, vers Khosker, à l'est du Herakol Dağ. En particulier, la région de Şatak, immédiatement à l'ouest du Nordouz, et la vallée de Müküs (Moxoène antique) constituent, Kurdes mis à part, un pays purement arménien que Layard découvrit en août 1850 et qu'il eut la surprise de trouver populeux et florissant. Il semble bien, en fait, que cette région ait été jadis en partie nestorienne. A côté d'un évêché du Moxoène dépendant de la métropole de Nisibe au début du Ve siècle, le P. Fiey suggère notamment l'existence au VIIIe siècle d'un évêché nestorien à Kip sur le Bohtan Su, un peu en aval de la confluence du Müküs Su (1). Mais nous ignorons tout des conditions dans lesquelles les Syriens ont été ici supplantés par les Arméniens.

On sait déjà qu' au delà du Bohtan , où s'entremêlent Arméniens, Jacobites et Nestoriens, ces derniers sont désormais exclus des régions rurales. A l'exception du réduit jacobite du djebel Tour et de la steppe qui le borde vers le sud, les Arméniens constituent l'élément chrétien prépondérant dans toute la zone comprise entre le Taurus et les steppes de Djéziré. C'est l'Aghdsnikh (Mésopotamie du nord) de l'Arménie antique, province où se trouvait très vraisemblablement implantée Tigranocerte, l'éphémère capitale de Tigrane le Grand ; Arm é-

(1) J.M. Fiey 143, p.31 et 192. D'après M. Thierry, 192, il y avait encore des Nestoriens dans la région de Şatak au XVIIIe siècle.

niens et populations sémitiques n'ont cessé de s'y enchevêtrer (1).

Nous connaissons mal la nature des rapports entre Arméniens et Nestoriens au sein de cette longue zone de contact courant de Salmas à Siirt. Les Nestoriens de la montagne méprisaient les Arméniens, sans doute pour leur servilité à l'égard des Musulmans (2). Cependant, l'isolement contraignait parfois

(1) Le dernier centre arménien vers le sud était, le gros village catholique de Tel Armen (800 habitants en 1881) au moment du passage de Mgr Lîon 349 ter, 1200 habitants à la fin du XIXe siècle), à 20 km au sud -ouest de Mardin. Il faut avoir présent à l'esprit que, quelle que soit l'importance de leur rôle dans l'histoire des églises syriennes, Urfa, Mardin et Diarbékir sont, les musulmans mis à part, essentiellement des villes arméniennes depuis le moyen âge. Au début du XIX eme siècle, si l'on se fonde sur une contribution levée par le patriarche dont fait état E. Smith 399, t.I, p.57, Diarbékir vient au 9ème rang des villes arméniennes de l'empire ottoman, ex-aequo avec Erzeroum. C'étaient les Arméniens qui contrôlaient les activités industrielles de la ville, notamment la fabrication d'une vaisselle de cuivre réputée. L'importance des Arméniens de Diarbékir vers 1740 est d'ailleurs soulignée par Prococke 378 bis, t.III,p.476. La statistique donnée en 1888 par le P. Moyse d'Orléans 256 ter, donne à Diarbékir près de 11 000 Arméniens (grégoriens, catholiques et protestants) contre 2 460 Syriens occidentaux, 1 600 Syriens orientaux et 460 Grecs. Le rapport en faveur des Arméniens est encore plus net à Urfa.

(2) "Islam, Armenians,all are our foes", disent à Gertrude Bell 291, p.218, des Nestoriens de la montagne rencontrés en 1909 entre Bagdad et Mossoul. Anecdote à ce sujet dans Wigram 399, p.290. Walsh 421, t.II, p.408, remarquait déjà, en 1848, la profonde coupure entre Arméniens et Nestoriens : "Il est remarquable que les Arméniens et les Chaldéens (Nestoriens), quoique vivant dans des pays orientaux étroitement contigus, isolés parmi les nations asiatiques et séparés du reste de la chrétienté, soient encore si séparés les uns des autres qu'ils diffèrent entièrement, non seulement par le dogme, mais par la doctrine et la discipline ecclésiastique".

Nestoriens et Arméniens à s'associer pour le culte. Le patriarche nestorien indique à Badger qu'à Dizé, ce sont les prêtres nestoriens qui ont la charge spirituelle des Arméniens. Cutts signale le même fait en 1876, ainsi que dans trois villages de l'Albag, où il y a également intercommunion entre Nestoriens et Arméniens. Inversement, les Nestoriens de Duralek, village chrétien perdu parmi les Kurdes, près de l'actuel Mahabad, recourent en 1851 au prêtre des Arméniens qui sont majoritaires dans le village (1). Il semble que les liaisons entre Arméniens et Jacobites aient été plus étroites. Tandis que les Nestoriens du XIXe siècle abhorraient le culte des images pratiqué par les Arméniens (2), ceux-ci étaient très proches des Jacobites sur le plan doctrinal ; on sait même que, dans les premiers temps, les Arméniens avaient aidé à la mise en place de l'église jacobite. Aussi les mariages mixtes n'étaient-ils pas exceptionnels entre eux (3).

Il est également difficile d'apprécier les mouvements respectifs des Arméniens et des Syriens de part et d'autre de leur ligne de démarcation. Au Xe siècle, à la grande époque du royaume arménien de Vaspourakan, le Bohtan (Kordjaïq des Arméniens) et le Hakkâri, le Korcek des Arméniens (la région de

(1) Badger 284, p.398 ; Cutts 314, p.355 ; J. Perkins 375.

(2) Le Dr Thierry note cependant que les églises à chevet plat du sud de l'Arménie représentent sans doute une contamination de la part des églises syriennes, et notamment des églises nestoriennes du Hakkâri.

(3) Pratique formellement autorisée par Bar Hebraeus, le grand docteur jacobite du moyen âge, J.M. Fiey, 138, et considérée comme immémoriale à Mardin au début du XVIIIe siècle S. Scheil 263 ; signalée par Lynch 352 à Bitlis à la fin du XIXe siècle. A Kharpout en 1841, Southgate 402, p.87, indique qu'Arméniens et Jacobites vivent "on terms of the closest intimacy", mais qu'ils ne se marient pas entre eux.

Djoulamerk était pour eux le Petit Albag, par opposition au Grand Albag, vers Bachkalé), constituaient les confins méridionaux de l'Arménie. Mais cette domination politique et militaire était-elle accompagnée d'un peuplement arménien ? On peut évidemment estimer que les villages arméniens du Hakkâri que nous avons signalés représentent un vestige de cet éventuel peuplement (1).

Mais la constante a plutôt été l'expansion arménienne vers l'ouest et vers le sud, aussi bien dans l'antiquité, lorsque Tigrane établissait sa capitale quelque part dans la bordure mésopotamienne (2), qu'au haut moyen âge, alors que les Arméniens tendaient à être refoulés par les Arabes, puis par les Seldjoukides (3). S'il y a peut-être eu recul des Arméniens dans la haute montagne, ils semblent au contraire avoir progressé plus au nord aux dépens des Nestoriens. On ne sait malheureusement pas à quoi correspondaient la province ecclésiastique nes-

(1) Markwart, un des spécialistes de l'histoire arménienne, semble avoir cru à ce recul des Arméniens devant les Nestoriens dans la haute montagne. En particulier, la plaine de Gavar, où nous avons noté l'existence d'éléments arméniens à la fin du XIXe siècle, aurait été un domaine arménien sous le nom de pays d'Orsirank ; c'est là que naît au IXe siècle le saint arménien Atom le Martyr. J.Markwart, 171 bis. De même, le Chemdinan, pays nestorien peu à peu submergé par les Kurdes jusqu'au début du XXe siècle, est peut-être le Parskahayk arménien du haut moyen âge.

(2) La localisation de Tigranocerte constitue un thème classique de discussion. Citons les sites de Siirt, Tel Armen, Miyafarkin, Diarbékir, etc...

(3) Sans parler de l'occupation bien connue du Taurus cilicien par les Arméniens au XIe siècle, citons seulement le fait que les Arméniens s'installent à Nisibe à partir du XIIe siècle.J.M.Fiey 143, p.117 ; ou encore l'existence, sur l'Euphrate oriental, près de Kharpout, d'églises grecque et jacobite occupées ensuite par les Arméniens. M. Thierry, 193.

torienne d'Arménie créée au IXe siècle et les évêchés nestoriens établis autour du lac de Van (1) : déportés, colonies de marchands mésopotamiens, ou véritable colonisation ? Il semble au contraire qu'il y ait eu, à une époque plus récente, grignotage par les Arméniens, de même qu'en Moxoène, du peuplement nestorien dans la haute vallée du Grand Zab, réduit désormais à des villages épars (2).

Les Juifs.

Le territoire actuel de l'Irak a constitué, depuis la captivité de Babylone, comme une seconde Terre Sainte du judaïsme, qu'il s'agisse des effectifs (Bagdad, notamment, possédait, jusqu'au milieu du XXe siècle, la plus grande communauté juive du Proche-Orient), des sanctuaires et des pélerinages juifs (tombeaux des prophètes) qui jalonnaient du nord au sud le pays, enfin du prestige religieux attaché au pays du Talmud et au rôle de capitale spirituelle du judaïsme que joua Bagdad au haut moyen âge (3). Cette importance du peuplement juif se retrouvait en Kurdistan et dans l'Iran occidental. Les Juifs, en revanche,

(1) Rappelons qu'il a existé, à la même époque, des évêchés jacobites en Arménie.

(2) A quelques kilomètres au nord-est de Bachkalé, Elelyan, village kurde et arménien de 50 maisons, avait été précédemment nestorien. Handbook of Mesopotamia, t. IV, 74 a.

(3) Il y a, à la fin du XIXe siècle, d'après le P. Marie-Joseph, o.c.d., 50 000 Juifs à Bagdad pour 90 000 musulmans et 6000 chrétiens. M.C., 1897, p.546. En revanche, la communauté juive de Mossoul était, au XIXe siècle et au début du XXe siècle, petite et misérable.

étaient peu nombreux en Arménie et dans la région de Diarbékir (1). Il fallait aller jusque dans le Caucase, notamment dans le Daghestan, pour retrouver une importante population juive.

Tout le Kurdistan était parsemé de communautés juives qui, pour la plupart, parlaient le même dialecte araméen, le soureth, que les Nestoriens. Restés fidèles à l'araméen parlé dans la Mésopotamie du VIIe siècle, chrétiens et juifs avaient partiellement résisté à l'arabisation linguistique (2). On a même pu parler d'une véritable symbiose entre les juifs et les populations agro-pastorales du Kurdistan, lesquelles, qu'elles soient kurdes ou nestoriennes, étaient également peu douées pour les activités commerciales. Il y avait peut-être 50 000 juifs dans le Kurdistan entre 1870 et 1940, cette population

(1) Layard 348, p.383, signale cependant une importante population juive dans la vallée du Hoşap Su, au sud-est de Van. Selon E. Smith 399, t.II, p.67, qui utilise des auteurs arméniens, les juifs auraient été très nombreux en Arménie, notamment dans la région de Van, jusqu'au IVe siècle, époque à laquelle ils auraient été exterminés ou déportés par les Sassanides, notamment par Sapor II. Pour des raisons que j'ignore, les juifs étaient également absents du Bohtan et de la région de Siirt. J.Rhétoré. Notes sur le pays de Seert. Liasse 18.

(2) Citons le cas curieux d'Erbil dont la population musulmane était turcophone, tandis que les juifs continuaient à y parler soureth. J.Rhétoré, 348 bis. En dépit de multiples traditions locales, aucune liaison entre les juifs du Kurdistan et les juifs d'Israël et de Juda déportés par les Assyriens et les Babyloniens aux VIIIe et VIe siècles n'a jamais été établie. L'existence de juifs au Kurdistan est mentionnée pour la première fois au XIIe siècle ; les témoignages archéologiques ne sont pas antérieurs. Le grand nombre des communautés juives du Kurdistan est déjà noté par le missionnaire anonyme publié par La Forest de Bourgon (1710) 346, p.20.

ayant un caractère à la fois citadin et villageois (1). La plupart des grandes et petites villes du Kurdistan (y compris Mossoul, Kirkouk et Ourmiah) comportaient un noyau juif représentant de 5 à 10% de la population totale. Mais ces chiffres étaient parfois beaucoup plus élevés : à la fin du XIXe siècle, plus de la moitié de la population de Bachkalé (les trois quarts d'après Auriema en 1853 et les deux tiers d'après Mgr Lion en 1865) et de Dehok, le tiers de celle de Negadeh, en Soldouz, 40% de celle d'Amadia et, pour Zakho, des estimations variant du tiers à 60% (2).

(1) D'après l'étude de Walter J. Fischel 33 sur les juifs du Kurdistan au XIXe siècle. Données également dans The Jewish Encyclopedia américaine et Encyclopedia Judaica (allemande, puis israélienne), ainsi que dans l'ouvrage du pasteur Stern, l'évangélisateur des juifs (1854) 406 (sur ce curieux mouvement protestant d'évangélisation des juifs orientaux, R.E. Waterfield 271, chap. VIII et X). Je n'ai pu consulter les travaux d'Erich Brauer (+ 1942) sur l'ethnologie des juifs du Kurdistan ni les publications israéliennes à ce sujet.

(2) En fait, les estimations varient considérablement selon les auteurs (cf. Auriema, 295 bis). C'est que cette population de commerçants et d'artisans était très mobile, en fonction de la sécurité et de la situation économique. Southgate note par ailleurs, en 1840, l'habitude des juifs de minimiser pour des raisons fiscales les effectifs de leurs communautés. C'est ainsi qu'il estime à 500 familles, soit le dixième environ de la population totale, le nombre des juifs d'Hamadan, contre 70 indiquées par le grand rabbin de la ville. Le P. Jullien 246, t.I, p.221 note,pour le milieu du XIXe siècle, que le quartier juif de Zakho formait à lui seul une petite ville. Egalement au milieu du XIXe siècle, il y avait, d'après lady Sheil, 398, p.343, près de 2000 juifs (300 familles) à Ourmiah et, d'après Mgr Cluzel 443, près de 2500 (400 familles) à Senna. En 1849, bien qu'une grande partie de la population juive ait fui la ville sacagée et ruinée, il devait y avoir encore près de 1000 juifs à Amadia, puisque Stern 406, p.224, rencontre à la synagogue plus de 200 juifs adultes de sexe masculin ; à Akra, il trouve plus de 80 maisons juives pour 100 maisons kurdes. Le dernier centre juif important vers l'ouest est Nisibe qui, en 1914, compte 600 juifs sur 2000 habitants. Tfinkdji 265 ; également J.M.Fiey 143, p.106 sq (état des relevés démographiques fournis, du XVIe siècle à 1915, par une vingtaine de voyageurs).

Plus significatif encore était le grand nombre des villages totalement ou partiellement juifs que signalent les voyageurs dans le Kurdistan. Bornons-nous à citer quelques exemples fatalement épars. En haute montagne, le village de Zerin, mi-juif, mi-nestorien au pied du Sat Dağ (Dikson, 1910) ; trois villages juifs, près de Nehri (lord Warkworth, 1901) ; le grand village juif de Dergala, à l'est de Rawandouz (J. Perkins,1851), et le village à demi-juif de Busté, au nord-est de la ville (A. Clément, 1866) ; le village fortifié de Bajirge en territoire turc, mais sur le versant persan, au dessous du col par où passe la route d'Ourmiah au Gavar : vingt familles juives contre deux ou trois familles nestoriennes et deux kurdes (C. Sandreczki, 1850) ; dans chacun des nombreux villages de la plaine de Gavar, il y avait de cinq à dix familles juives. Dans les chaînes bordières, le grand village juif de Bét Tannouri, en Berwari, près de Douré (Ainsworth, 1840, p.207 et Bagder, 1853, tome I, p.210 et 380) ; le village en grande partie juif de Kherbenouz, près de Zakho (Sheil, 1836) ; le gros village de Chosch (200 familles juives), près d'Akra (Bagder, tome I, p.389 ; Stern 406, p.230 ; J.M. Fiey, A. Ch.) ; le village de Baitwata, dans la montagne à l'est d'Erbil (Hay, 1921, p.86) ; le village juif de Karadag, au sud de Souleimanié (A. Clément, 1866) ; enfin, plusieurs villages juifs cités par Rich (1820) en Kurdistan persan, ou les villages juifs de Kouné Chehr, près de Salmas (Aubin, 1908, p.59) et de Sakkys, près de Saoudj-Boulak (Mgr Cluzel, 1875). Ajoutons les nombreux villages juifs cités par The Jewish Encyclopedia (articles Kurdistan et Mossoul),

mais malheureusement à peu près impossibles à localiser (1).

Certaines communautés juives urbaines comptaient de riches commerçants pratiquant le commerce caravanier à grande distance (Bachkalé, Salmas) (2). Mais il s'agissait le plus souvent de colporteurs (3), d'usuriers et d'artisans généralement misérables. Voyageurs et auteurs indiquent presque toujours les même métiers : orfèvres (4), teinturiers, tisserands, marchands de drogues, ou encore savetiers, tailleurs, etc... Parfois aussi, les juifs étaient intendants des aghas kurdes ; d'autres formaient une domesticité réduite à un véritable état de servage(5).

Mais le plus curieux était l'existence de nombreux juifs associés à la vie agro-pastorale, de même que dans le Daghestan et le Sud marocain. A côté des juifs exploitant des vignobles sur le pourtour des agglomérations, il y avait des vil-

(1) Notamment liste établie par Siouffi en 1884. Cet érudit d'origine levantine, vice-consul de France à Mossoul après avoir été l'interprète d'Abd-el-Kader à Damas, a laissé également des études sur les Yézidis et les Mandéens. On notera plus particulièrement le cas de Sandour. Le pasteur Stern, après avoir visité en 1849 les juifs de Dehok, s'arrête à une dizaine de kilomètres plus au nord, dans les basses montagnes entre Dehok et Zakho, dans ce gros village formé d'une centaine de maisons juives, plus quelques maisons kurdes. Les habitants en sont, d'ailleurs, au moins pour partie, armés. En 1934, il n'y aura plus à Sandour, en raison des troubles récents, que 50 maisons juives et 10 maisons kurdes (H. Field, voir plus bas).

(2) Tel était aussi le cas, d'après Soane 400, p.133, des juifs de Kirkouk qui se livraient à un gros trafic de cotonnades.

(3) Mausell (1901) 358, signale les nombreux colporteurs juifs parcourant tout le Kurdistan, de Bachkalé jusqu'à Amadia et Mossoul. Citons aussi le cas, d'après Sykes 409, p.229, des muletiers juifs de Zakho.

(4) Orfèvres juifs itinérants fabricant les bijoux des femmes kurdes signalés par Layard (1850) en Chemdinan. Encore en 1954, H. Field 31 bis, t.I, 2, p.18 signale que les juifs d'Akra sont réputés pour la fabrication de fourreaux en argent destinés aux poignards des Kurdes.

(5) Cas des juifs de l'agha de Çal. Wigram, 424, p.317.

lages juifs purement agricoles. Fischel a insisté, après Stern, sur le gros village juif de Sandour, dans les hauteurs bordières, village ancien (à en juger par l'âge de sa synagogue) qui disposait en abondance de champs, de vignes et de bétail. En 1849, Stern y rencontre six pasteurs juifs descendant de la montagne avec leurs troupeaux de petit bétail. "C'étaient des hommes au teint sombre, d'allure rude et, par leur propos, leurs vêtements et leurs armes, peu différents des pasteurs kurdes". Plus archaïques encore les juifs pasteurs vivant sous la tente décrits par Layard en 1850 sur les hauts pâturages (vers 2700m d'altitude), au nord-est de Bachkalé ; ils étaient considérés comme polygames (1).

Les Kurdes vivaient en assez bonne intelligence avec les juifs qu'ils considéraient comme indispensables à leur vie quotidienne et qui pouvaient circuler sans danger parmi les tribus en guerre (2). En revanche, les Nestoriens les détestaient pour des raisons religieuses, en dépit d'évidentes affinités linguistiques et culturelles (3).

(1) Stern 406, p.220. H. Field, 31 bis, t.II, 2, p.71-83 a visité en 1934 Sandour, qui restait purement agricole. Portant le vêtement kurde, ces juifs parlaient un dialecte mêlé d'arabe et de kurde (bonnes photographies). A.H.Layard (1853), 348, p.383. Layard a été frappé par le vêtement très coloré des femmes de ces pasteurs. Un document officiel ottoman de 1864 cité par Franco 34 bis, p.211, fait état des troupeaux des juifs de Bachkalé. F. Millingen (1870) 359, p.268 confirme la polygamie des juifs de Bachkalé ; id, Stern 406, p.267. En 1856, A. Clément 309, signale à Sidékeur, près de Rawandouz, des juifs non agriculteurs qui élèvent chèvres et moutons ; ils fabriquent des étoffes avec les produits de cet élevage.

(2) Longtemps après Layard, Sykes 411, p.431 confirme le fait : "Les juifs... sont pratiquement épargnés par le brigandage et peuvent voyager dans leurs districts sans crainte", bien que désarmés.

(3) Le P. Bonvoisin 296 ter, note que les Achitiens se refusaient à acheter aux juifs des produits alimentaires ; seuls étaient permis les objets fabriqués.

Les Yézidis

Une des caractéristiques du monde kurde est la multiplicité des sectes, le plus souvent ésotériques, parmi lesquelles apparaissent, à côté de manifestations d'un mysticisme musulman le plus souvent coloré de chiisme, les survivances du paganisme pré-islamique et du dualisme iranien, voire du christianisme primitif, ce qui leur donne à toutes un certain air de famille (1). C'est ainsi que l'on trouvait des villages kizilbachs, dans la vallée du Tigre : à Bismil, en aval de Diarbékir, et à Balanouk, à 80 km en amont de Mossoul, ainsi que dans la région de Dehok (2). La secte des Chabaks était surtout représentée au sud de la plaine de Mossoul (sans parler d'un village immédiatement au nord de la ville) et au nord-est, vers Bavian (cluse du Hazir à travers l'Akra dağ). Les Sarlis, considérés à la fois comme chiites et idolâtres, occupaient quatre villages plus en aval, sur la même rivière (3). Les Ahl-é Hakk, importante secte de la Perse occidentale, se retrouvaient jusque dans la région de Kirkouk (4), tandis que des Turcomans plus ou moins hétérodoxes, les Begtachis, étaient présents, on l'a vu, immédiatement au nord de Mossoul.

(1) L'ouvrage fondamental sur les sectes de l'Asie antérieure est celui de K.E. Müller (1967) 65 bis. Egalement, publications récentes d'I. Mélikoff, dans Turcica, notamment 450.

(2) D'après The Handbook of Mesopotamia, t.IV ; la montagne du Dersim (haut-Euphrate) constituait le centre de cette population kurde. Egalement Grenard 38.

(3) A.H. Layard (1853) 348, p.266 ; Cuinet 27, t.II - Les Mandéens n'étaient représentés que par quelques familles à Mossoul. En revanche, l'abbé Sestini (1782), le P. Campanile (1818) et divers voyageurs, notamment Buckingham et Southgate, ont mentionné, à la suite de Niebuhr (1764), les Scemsites de Mardin, "adorateurs du soleil", qui, menacés d'extermination par les Ottomans, auraient adhéré de façon toute nominale à l'église jacobite. Il y en avait en tout, vers 1840, une centaine de familles dans un quartier de Mardin et une quinzaine à Diarbékir. Un peu plus tôt (1824), J.Wolff 427,p.193, avait pris contact avec eux à Mardin.

(4) V. Minorsky 61.

La secte kurde des Yézidis, répandue de la région d'Antioche à celle de Tabriz et du Kurdistan méridional jusqu'en Géorgie, avait une toute autre ampleur, avec des effectifs que les auteurs d'avant 1914 estiment à 150 000, 200 000 et plus (1). L'aire d'extension des Yézidis évoque, dans une certaine mesure, celle des Nestoriens, ce qui était à l'origine d'assez fréquentes cohabitations : les marges de la plaine de Mossoul, les éléments bordiers du Taurus oriental (mais en excluant la haute montagne du Hakkâri), enfin des avancées plus ou moins profondes à travers le plateau arménien et même la Transcaucasie. C'est que, dans les deux cas, l'on a affaire à des phénomènes de refuge, le refuge nestorien du Hakkâri (ou celui du djebel Tour jacobite) ayant comme équivalent, chez les Yézidis, le cas célèbre du djebel Sindjar, au milieu des steppes kurdes et arabes.

Considérés comme les "Adorateurs du Diable", les Yézidis jouissent d'une notoriété suspecte depuis que le Théâtre de la Turquie, de Michel Febvre, les révéla à l'Occident à la fin du XVIIe siècle (2). De là, une multiplicité de témoignages, de valeur souvent médiocre. Encore à l'époque du mandat britannique

(1) Il est inutile d'insister sur le caractère contestable de telles estimations. On notera que les statistiques de Cuinet ne relèvent, à la fin du XIXe siècle, que 30 000 Yézidis pour les vilayets de Bitlis, Diarbékir, Mossoul et Van... En revanche, A. de Bianchi évalue en 1856 à un demi-million le nombre des Yézidis de l'empire ottoman, 293, p.222. Kinneir 344, t.II, p.219, parlait de deux millions de Yézidis en 1814... Dans une brève note sur les Yézidis, le P. Anastase, missionnaire carme de Bagdad, estime que le nombre des Yézidis est passé de 250 000 au début du XVIIIe siècle à 50 000 à la fin du XIXe siècle. M.C. 1899, 524-526.

(2) Michel Febvre 224 (1682), p.363-371. Il s'agit d'un missionnaire capucin, en religion le P. Justinien de Tours (ou de Neuvy-sur-Loire). Celui-ci avançait le chiffre fort raisonnable de 200 000 pour les effectifs yézidis.

en Irak, il n'était guère de récit de voyage qui ne se crût obligé de consacrer un chapitre aux soi-disants "Adorateurs du Diable". Nous nous limiterons, en fait, à quelques éléments essentiels (1).

R. Lescot a sans doute exagérément minimisé l'importance du substrat iranien de cette religion kurde ; cependant il paraît avoir prouvé que le yézidisme constitue à l'origine une hérésie de l'Islam. Son fondateur, Cheikh Adi, est un personnage historique du XIIe siècle, un mystique soufi d'une entière orthodoxie sunnite. Mais au sein du monde kurde, la secte va bientôt se charger de nombreux autres éléments et finira par se détacher entièrement de la foi musulmane. Durant un temps, le yézidisme fera figure, aux XIIIe et XIVe siècles, de religion nationale du Kurdistan, touchant les grandes tribus guerrières kurdes du Bohtan, du haut Tigre et du Sindjar et se répandant à leur suite, vers le nord, dans la région du lac de Van et même en Azerbaïdjan, vers Khoy.

Une réaction anti-yézidie se manifeste dès le début du XVe siècle et s'accentue au siècle suivant avec l'intervention des Ottomans. La plupart des tribus reviendront à la foi musulmane, tandis que les Yézidis subsistants feront peu à peu figure de persécutés en butte à d'innombrables massacres, expéditions punitives et conversions de force (2). On comprend dé-

(1) L'ouvrage de base reste, en langue française, le livre de R. Lescot (1938), 56 dont la carte d'ensemble est malheureusement assez médiocre ; on peut le compléter par les travaux plus récents du P. Bois et surtout par le livre de K.E. Müller. Le petit livre de l'assyriologue J. Menant (1892), 60 bis, n'est guère qu'une compilation de Layard et des autres voyageurs anglais. Citons, à titre historique, l'étude de Siouffi (1882-1885), 84, ainsi que le long développement de Field 31 bis, t.II, 1, p.42-93 (voyage en 1934).

(2) Avant la guerre de 1914, le dernier grand massacre de Yézidis aura lieu dans la région de Mossoul en 1892, en dépit de la protection anglaise.

sormais l'extrême dispersion de ces éléments relictuels à travers tout le domaine kurde, et aussi le fait qu'encore au début du XXe siècle, certaines tribus musulmanes comportaient des fractions yézidies (M. Sykes) (1).

De nombreux groupements yézidis restèrent longtemps nomades ou, du moins, semi-nomades, de même que beaucoup d'autres tribus kurdes. En septembre 1849, Layard voit dans la basse vallée du Khabour, près de Zakho, dispersées parmi les villages chrétiens, les tentes noires et les huttes des Yézidis nomades qui venaient de redescendre de la montagne (2) ; encore au début du XXe siècle, Sykes indique que les Yézidis du Cheikhan, au nord de Mossoul, sont des semi-nomades. Comme c'est souvent le cas, le brigandage était associé au nomadisme. Tous les auteurs du début du XIXe siècle, antérieurement aux campagnes de pacification extrêmement rudes de l'armée turque, insistent sur le danger que les cavaliers yézidis du Sindjar faisaient

(1) Caractéristique de ces longues survivances était, au sud-ouest de Siirt, l'émir yézidi de Ridvan qui possédait le château dominant cette petite ville et régnait sur une population kurde, arménienne et jacobite ; les campagnes de Rachid Pacha mirent fin à son autorité un peu avant 1840. A.H. Layard (1853), 348, p.44 sq ; Taylor 413, qui passe à Ridvan en 1861, signale qu'après la chute de Mir Zig, une partie des Yézidis de la région ont émigré vers le Sindjar et la région de Mossoul. Cette émigration, due aux persécutions des Turcs, est confirmée par Cutts 314, p.115, en 1876. Un peu plus tard, cependant, le P. Rhétoré constate qu'il existe des Yézidis dans 35 villages de la région de Siirt. Liasse 18.

(2) A.H. Layard (1853), 348, p.56 ; même observation de Sykes 408, p.69, non loin de là, dans la plaine du Tigre en aval de Djézireh-ibn-Omar, en 1899 ; les tentes noires des Yézidis sont entourées de claies de roseaux. En 1838, Brant 298, voyait de même les nomades yézidis entre le Nemrut Dağ et le bassin de Bitlis.

peser sur la grande route des caravanes, dans la steppe entre Nisibe et Mossoul (1).

Néanmoins, la plupart des Yézidis étaient devenus, leur isolement aidant, des villageois sédentaires. A la fin du XIXe siècle, la majeure partie des Yézidis du Sindjar avaient renoncé, en même temps qu'aux razzias, au semi-nomadisme dans les steppes de la Djéziré (2). Notamment dans la moitié est de la chaîne, ce n'étaient plus désormais que des agriculteurs sédentaires, reprenant peut-être le genre de vie des anciens Nestoriens que les Kurdes avaient progressivement supplantés entre le IXe-Xe siècles et le XVIIe siècle, genre de vie que l'on retrouve dans de nombreuses montagnes agricoles des bordures désertiques de l'Afrique du Nord et du Proche-Orient : une agriculture minutieuse sur des champs en terrasses réputés pour leurs figuiers et leur tabac ("des jardiniers plutôt que des agriculteurs", R. Lescot) (3).

(1) Notamment A. Dupré (1807), 319, t.I, p.106 et J.Wolff (1824), 427, p.195 sq.; c'était déjà le cas en 1743. J. Otter 370, t.I, p.255. De même, dans les premières années du XIXe siècle, la plaine au sud d'Alkoche était infestée de brigands yézidis, C.J. Rich, 385, t.II, p.87. Brigands yézidis entre Mouch et Diarbékir en 1838. J. Brant 298. En 1805, Jaubert 343, p.121, manque d'être attaqué, vers le Süphan Dağ (lac de Van), par des brigands yézidis. Ce fut longtemps aussi le cas des Yézidis du djebel Siman, entre Alep et Antioche (R. Lescot). Tournefort 417, t.III, p.115 signale déjà en 1700 le brigandage des nomades yézidis dans la région d'Erzroum.

(2) Cependant, Sachau 388, p.385 et 430 signale encore en 1880 des brigands yézidis au nord de Sindjar et au sud de Diarbékir.

(3) Relativement accessible, le Sindjar a été assez souvent visité et décrit. Pour les genres de vie agricoles, outre Sykes et Lescot, bonne description de Layard 348, 251 sq. Les Yézidis du Sindjar possédaient peut-être des grottes sacrées plus à l'ouest, dans le djebel Abd-el-Aziz. Kinneir, 344, t.II, p.220 ; Poujoulat 381, t.I, p.362.

Une fois close la grande époque du brigandage yézidi, la cohabitation était généralement pacifique entre chrétiens et Yézidis, exposés les uns et les autres aux agressions des Kurdes musulmans (1). On est par ailleurs frappé, nous l'avons déjà noté, par la grande ressemblance entre les aires d'extension yézidies et nestoriennes. Dans le cas des Yézidis, deux noyaux denses : le Sindjar et le Cheikhan, tous deux d'ailleurs anciens domaines nestoriens. Le Sindjar a conservé jusqu'en plein XXe siècle son organisation tribale, avec la complexité que cette dernière comporte ordinairement (2). Au nord-est de Mossoul, dans les collines du piémont, le Cheikhan constituait, à l'est du pays chaldéen d'Alkoche et au nord des villages jacobites du djebel Makloub, le grand foyer religieux du yézidisme. C'était là que se trouvait le sanctuaire de Cheikh Adi, objet d'un grand pélerinage annuel qu'ont souvent décrit les auteurs du siècle dernier, et que résidait, à Ba Idri, le mir héréditaire yézidi, longtemps vassal du prince kurde d'Amadia (3).

(1) Les voyageurs notent souvent l'attraction exercée sur les Yézidis par les couvents syriens, parfois même l'aide apportée aux moines par les premiers. Rich 385, t.II, p.82. Après 1915, les Yézidis du Sindjar auraient accueilli de nombreux réfugiés arméniens de la région de Mardin. Enfin, Wigram note en 1914, p.107, les bons rapports entre le mir yézidi et le patriarche nestorien, qu'ont unis les violences des Kurdes. Même son de cloche de M. Febvre 224, p.363, en 1682, alors que Kinneir 344, t.II, p.191, les considère en 1814 comme "les ennemis irréconciliables des chrétiens".

(2) Pour ne prendre qu'un exemple, les Yézidis du Sindjar étaient tributaires des bédouins Chammar et, d'ailleurs, parfois en voie d'arabisation ; mais une tribu arabe, les Bumteywit, était serve des Yézidis (M. Sykes).

(3) Le parallélisme est d'ailleurs frappant entre le Cheikhan et la région chaldéenne d'Alkoche. De même qu'Alkoche, le petit centre yézidi d'Aïn Sifni est situé juste à l'entrée de la montagne, tandis que Cheikh Adi, vers 1000 m d'altitude, est établi dans le même chaînon que le monastère de Rabban Hormuzd. Bonne description du Cheikhan et de Cheikh Adi par le voyage russe I.Berezine (1843) dont on trouvera le récit traduit en anglais dans l'ouvrage de Field 31 bis, t.II, 1, p.67-79.

Le Cheikhan correspondait au Bêt Roustaqa, diocèse nestorien du haut moyen âge, et constituait donc un ancien pays chrétien (1). Si le Cheikhan se caractérisait par une occupation yézidie homogène (2), en revanche, le peuplement yézidi s'entremêlait à l'infini vers l'ouest avec des villages chrétiens. Tous les voyageurs ont noté cette juxtaposition, qu'il s'agisse des premiers chaînons bordiers ou de la plaine sous-jacente, vers Alkoche, Dehok, Simel, Zakho et Djézireh-ibn-Omar. Vers le djebel Makloub, les Yézidis se mêlaient aux chrétiens de rite syrien (3). Tel était notamment le cas de Bachika, à la fois centre traditionnel des Syriens occidentaux et haut-lieu des Yézidis dont l'un des principaux dignitaires résidait dans ce village (4). Aujourd'hui encore, les hauts cônes blancs cannelés des shak, sanctuaires yézidis, percent en bordure de la célèbre forêt d'oliviers de Bachika.

En fait, toute la plaine de Mossoul était enveloppée, vers le nord et vers l'est, par les villages yézidis. Le plus méridional de ceux-ci, Kellek, était situé sur le Grand Zab, là où le fleuve est franchi par la grande route de Mossoul à Erbil ; ces

(1) Le P. Fiey nie en revanche l'opinion traditionnelle selon laquelle le temple yézidi de Cheikh Adi serait un ancien couvent nestorien.

(2) C'est à la suite d'une extension indûe du mot Hakkâri, extension qui remonte sans doute aux auteurs arabes, que Lescot situe dans le Hakkâri la prédication et le tombeau de Cheikh Adi, et par conséquent le Cheikhan lui-même.

(3) De même que dans le djebel Sindjar, il existe, dans le djebel Makloub, des cas de substitution des Yézidis aux Nestoriens. Le P. Fiey 137 cite deux cas de couvents nestoriens, au nord-est du massif, transformés en sanctuaires yézidis.

(4) Le P. Fiey attribue vers 1960 à Bachika 2500 habitants, dont 250 musulmans, 1500 Yézidis et 800 Syriens occidentaux (parmi lesquels les deux cinquièmes catholiques).

Yézidis étaient d'ailleurs tous des passeurs d'eau (1).

Enfin, les Yézidis, mêlés aux Nestoriens, aux Jacobites et surtout aux Arméniens, se dispersaient dans les pays du haut Tigre (2), jusque vers Mardin, Diarbékir et au-delà, et dans l'est et le sud du plateau arménien. Ils étaient particulièrement nombreux dans la région de Bayazıt au sud du mont Ararat, tout au moins jusqu'au massacre qu'en fit Rachid Pacha (3). De même que les Nestoriens, on les retrouvait en Transcaucasie russe dès le milieu du XIXe siècle ; Lescot signale plus tard qu'ils étaient assez nombreux à Tiflis où ils étaient employés comme manoeuvres (4).

(1) Les Yézidis du Grand Zab inférieur sont déjà cités par Otter (1743), Niebuhr (1764), Olivier (1796), Dupré (1807) et Heude (1817). Chose curieuse, le général de Beylié 446, p.54, voit également en 1907 sur le Khabour, en aval de Zakho, des passeurs yézidis utilisant des radeaux (kellek) comme ceux du Grand Zab.

(2) On pourrait même parler de l'existence dans la première partie du XIXe siècle, antérieurement à la destruction de l'émirat yézidi de Ridvan, d'un troisième noyau yézidi dans les pays du haut Tigre, s'il est exact, comme l'affirme Kinneir en 1814, qu'il y avait alors 10 000 familles yézidies (environ 60 000 habitants) entre Arzun et Djezireh-ibn-Omar. Vers 1860, Taylor 413, évalue à 10 000 environ la population yézidie du pachalik de Diarbékir, dont plus de la moitié pour le sandjak de Siirt. Les villages yézidis de la région de Djézireh-ibn-Omar et Hasankeyf sont déjà signalés au XVIIe siècle par Petis 378, p.93 et 95. Il y avait également des villages yézidis dans le djebel Tour : G. Bell 291, p.306 (village de Gelîyeh, dans le sud du djebel).

(3) Ch. Texier 415 (voyage en 1839). En 1831, E. Smith 399, t.II, p.270, signale 300 familles yézidies réparties en trois villages dans la haute vallée du Murat su, au pied de l'Ararat.

(4) A.H. Layard 348, p.47 - Les Yézidis sont aujourd'hui estimés à plus de 25 000 en Union soviétique ; mais il s'agit surtout de descendants de réfugiés arrivés à partir de 1914.

CHAPITRE II

Les pays nestoriens

Nous chercherons à localiser les régions nestoriennes de montagne, telles qu'elles existaient entre l'arrivée des Européens (1839) et la guerre de 1914. Précision d'autant plus indispensable qu'à peu près tout peuplement nestorien a disparu de ces régions, et notamment de l'actuel territoire turc, à la suite des drames du XXe siècle. Mais la tâche est fort difficile, et même par endroits impossible, du fait de la fantaisie des transcriptions, des contradictions et des imprécisions des auteurs qui ne s'appuient d'ailleurs, jusqu'à la fin du XIXe siècle, que sur des cartes extrêmement imparfaites. Il est en outre fréquemment impossible de repérer sur les cartes actuelles, dont la toponymie est kurde, arabe et surtout turque, les noms de villages qui nous sont donnés en soureth. La carte d'ensemble que nous avons établie ne représente donc elle-même qu'une simple approximation (1).

(1) Notons que H. Bobek, en 1938, avait déjà défini de façon sommaire la répartition de l'ancien peuplement nestorien du Cilo et du Sat Dağ, avant tout en se fondant sur les ruines des villages, qui étaient encore bien visibles, une vingtaine d'années après le départ des chrétiens.

Nous passerons successivement en revue les tribus nestoriennes et les territoires raya qui les entourent (1). On sait déjà que, si les tribus sont pratiquement restées jusqu'à la fin fidèles à leur foi traditionnelle, une partie des raya de montagne, notamment en Bohtan et dans la bordure méridionale (ainsi que dans les plaines situées à l'ouest du lac d'Ourmiah), sont passés plus ou moins anciennement à l'église chaldéenne, c'est-à-dire au catholicisme.

1) Les tribus.

Le coeur du pays nestorien est formé par le territoire des cinq tribus "indépendantes", deux de celles-ci, les Tiari et les Djelo, étant elles-mêmes divisées en deux fractions. Chaque tribu ou fraction a à sa tête un mélik. L'ensemble des tribus est en principe soumis à l'autorité non seulement religieuse, mais civile, politique, voire militaire du patriarche nestorien. La résidence de celui-ci, Kotchannès, se trouve d'ailleurs un peu à l'écart, en dehors du territoire des tribus.

Traversé par le Grand Zab (le Tiari est cependant seul à se trouver, pour l'essentiel, sur la rive droite du torrent), le territoire des tribus forme une bande allongée sur près de 80 kilomètres d'est en ouest, du massif du Sat Dağ jus-

(1) Les noms des cinq tribus figurent déjà dans une lettre de 1610 adressée à Paul V par le patriarche nestorien d'Alkoche. J.M. Fiey 136. Une lettre de Mar Schimoun XI (appartenant à l'autre lignée patriarcale) adressée en 1652 à Innocent X semble citer également ces cinq tribus (tenu compte de la déformation des noms), plus Djoulamerk, Berwari, Walto, Lizan, Tal, Gavar, Nordouz, Albag, et, en Perse, Ourmiah, Salmas, Soldouz et Maragha (sans compter, malheureusement, huit noms que ni l'éditeur, 216, ni moi-même n'avons pu identifier. Tout ceci correspond à peu près à la haute montagne nestorienne et à son annexe de l'Azerbaïdjan occidental telles qu'elles existaient au XIXe siècle.

qu'aux crêtes qui dominent Achita à l'ouest, et d'une largeur qui ne dépasse guère en général une vingtaine de kilomètres. Sauf le Haut et le Bas-Tiari, qui englobent un certain nombre d'affluents de droite du Grand Zab, le territoire de chaque tribu est généralement constitué par tout ou partie d'une vallée ou d'un bassin affluent du Zab. Celui-ci coulant le plus souvent au fond d'une gorge inhabitable, c'est en effet dans les hautes vallées affluentes que se réfugie l'essentiel de la vie humaine du pays nestorien.

a) Tiari.

Etabli, à la différence des autres tribus, sur la rive droite du Grand Zab, le Tiari représente, à lui seul, près de la moitié de la population des tribus. Mais il est divisé en deux fractions d'importance inégale, le Haut et le Bas-Tiari (le second à peu près deux fois plus peuplé que le premier) qui ne communiquent guère que par la gorge chaotique du Grand Zab.

Le P. Rhétoré, qui y a longuement séjourné, a décrit avec beaucoup de détails le Bas-Tiari (1). Celui-ci, qui occupe le sud-ouest du Hakkâri, avant tout sur la rive droite du Grand Zab, comporte au début du XXè siècle près de vingt-cinq villages répartis en cinq secteurs. A l'aval du Miyab Izani (actuel

(1) Description du Bas-Tiari dans un rapport au supérieur de la mission de Mossoul du 29 juin 1909, Liasse 18 - Comme dans tout ce développement, j'utilise essentiellement les notes du P. Rhétoré qui se rapportent à la situation des pays nestoriens au début du XXe siècle. Je les ai naturellement comparées de façon systématique avec les indications des voyageurs, principalement anglais, du XIXe siècle ; nous verrons plus loin que celles de Badger (1850) et de Cutts (1876) sont, de beaucoup, les plus précises.

Sevikasrani), affluent de droite du Grand Zab au tracé approximativement est-ouest, ce sont les sept villages de Lizan (près de 3000 habitants), dont Matha de Lizan, au confluent, Zawitha, puis, à l'amont, le gros village d'Achita (mot soureth signifiant avalanche ; en turc, Asuta), peuplé d'environ 5000 habitants, à plus de 2000 mètres d'altitude, considéré traditionnellement comme "le rempart de l'orthodoxie nestorienne" (1). Au delà de la crête qui ferme à l'est la vallée d'Achita, se trouvent, dans le bassin du Khabour, les six villages du Quéramoun (Geramus actuel), avec environ 2300 habitants, anciens raya des Tiariens passés au XIXe siècle sous l'autorité des Kurdes. S'y ajoutent sur la rive gauche du Grand Zab, les six villages du Kasra (2000 habitants), parmi lesquels Lagippa, et le pays de Salabacca, ou Raola (2000 habitants), qui constitue la partie aval de la vallée occupée par la tribu de Tkhouma (actuel Han Deresi). Salabacca (Sıvaslıbey) comporte un gros village situé à l'amont d'une gorge au peuplement dispersé ; c'est dans ce village que réside le mélik du Bas-Tiari (2).

Le territoire de la tribu du Haut-Tiari proprement dit comporte vingt-cinq villages établis dans des vallées situées sur la rive droite du Grand Zab, du nord de Lizan jusqu'à Zorawa, un peu en aval de Djoulamerk. En dépendent les cinq villages du pays raya de Walto, sur la rive gauche. Le mélik du Haut-Tiari résidait tout à fait en aval, à Tchomba, sur le Grand

(1) Cutts ne compte qu'un peu plus de 2000 habitants à Achita en 1876.

(2) Pour le P. Rhétoré, le Bas-Tiari a près de 15 000 habitants, dont 2300 pour les raya du Quéramoun. En 1850, Badger n'en comptait que 8000 environ, dont 1300 pour le Quéramoun (avec dix-sept villages pour le Bas-Tiari proprement dit et six pour le Quéramoun). Les chiffres de Cutts (1876) pour le Bas-Tiari et le Quéramoun sont pratiquement les mêmes que ceux de Badger ; Cutts dénombre moins de familles, mais compte sept personnes par famille au lieu de six.

Zab, tout près du sanctuaire célèbre de Mar Sawa (1).

b) Tkhouma.

La tribu de Tkhouma occupait, sur la rive gauche du Grand Zab et en amont du pays de Salabacca dont il est séparé par une gorge très étroite, la vallée de Han Deresi descendue du sud-ouest du massif du Cilo, le long de laquelle s'échelonnaient six villages (2). Le mélik résidait dans le principal de ces villages, Tkhouma-Gawâia, peuplé d'environ 2000 habitants. Au nord, les sept villages du Tal, le long d'un autre affluent de rive gauche du Grand Zab aux versants terriblement escarpés, constituaient un district raya dépendant de Tkhouma (3). Le P. Rhétoré estimait à environ 11 000 habitants la population de cet ensemble (4).

(1) Badger n'attribue que 5000 habitants au Haut-Tiari, dont 2000 pour le Walto (vingt-neuf villages pour le Haut-Tiari proprement dit et cinq pour le Walto). En 1888, le P. Duval attribue 12 400 habitants à l'ensemble du Tiari. M.C., 1888, p.157.

(2) En 1846, Layard 347, t.I, p.202, relevait cinq villages nestoriens en Tkhouma, plus quatre villages kurdes ; également cinq villages nestoriens chez Badger.(1850).

(3) On ne confondra pas avec le Tal le district de Çal, vaste bassin aux pentes relativement douces situé sur la rive gauche du Grand Zab, au sud de Salabacca et de Tkhouma, et peuplé de Kurdes Pinianitch, brigands particulièrement redoutés.

(4) Badger attribue un peu plus de 3000 habitants au Tkhouma proprement dit (près de 5000 pour Cutts) et de 2000 au Tal, où il dénombrait d'ailleurs treize villages, et non sept comme le P. Rhétoré. Ajoutons que, d'après Sandreczki 390, p.259, le Tal payait également tribut, avant 1850, au bey kurde de Djoulamerk.

c) Djelo et Baz.

La tribu de Djelo avait son centre sur le flanc sud-est du Cilo (1) et se prolongeait vers l'est vers la trouée qu'occupe, entre Cilo et Sat Dağ, le haut Roudbare-Sin. C'est sans doute la tribu nestorienne la moins souvent décrite, car les voyageurs fréquentaient beaucoup moins que le Tiari et la région de Djoulamerk et Kotchannès cette région très isolée et tournée, par les cols, davantage vers la Perse que vers Mossoul (2). Le pays était extrêmement pauvre, comme le montre l'ampleur des migrations de mendiants. Il s'agissait en effet d'une région de très haute montagne ; il n'y avait que quelques kilomètres à vol d'oiseau entre le Resko (4170m) et le grand sanctuaire de Mar Zaia, à 2100 mètres d'altitude. Layard qui, en avril 1850, est arrivé en Djelo, venant du versant nord-ouest (vallée de Dez), par un col enneigé à plus de 3000 mètres, insiste longuement sur l'extraordinaire sauvagerie de ce flanc sud du Cilo (3).

Badger relève au milieu du XIXe siècle seize villages en Djelo groupant à peu près 4500 habitants (4). Le terri-

(1) Il est possible que Djelo et Cilo comme Geliasin (nom du point culminant du massif, concurremment avec Resko) procèdent du même radical.

(2) Si l'on désignait souvent à Mossoul, l'ensemble des Nestoriens du Hakkâri par le nom de Tiari, on les appelait en revanche les Djelo à Ourmiah. Déjà au XVIIe siècle, il est question d'un évêque gioulaki d'Ourmiah. J.B. Chabot 214 ; un texte du XVIe siècle mentionne de même un "archevêque de Gelu et Salmas". A. d'Avril 208.

(3) A.H. Layard; 348, p.430 ; Wigram, 424; p.169, indique de même en 1914 que le Djelo est le pays le plus rude de tout le Kurdistan ; ce n'est qu'un"éventail de gorges étroites" descendant du Cilo.

(4) Un demi-siècle plus tard, Warkworth 423, p.189, relève à peu près le même nombre de villages.

toire de la tribu était constitué, sinon par la vallée du Roudbare -Sin, gorge sauvage sauf dans sa partie amont, du moins par deux ou trois affluents de droite de ce torrent. Le principal de ceux-ci, le Bazi (1), abritait dans son bassin amont (Grands Djelo) les principaux centres du Djelo (vers 2000 mètres d'altitude) : le gros village de Zerani, où résidait le mélik, Marta Mar Zaia (ou Mar Ezé) où se trouvait le sanctuaire célèbre de ce nom, ainsi que la résidence de l'évêque. Une autre vallée abritait le gros village de Zir, à 1650 mètres d'altitude. Enfin, tout à fait à l'amont, la haute vallée du Roudbar-e-Sin, l'Istazin, était partagée entre les Petits Djelo (villages de Semsik, Bebokra, etc...) et six villages de Nestoriens raya (2).

Le territoire de la petite tribu de Baz se bornait, au sud-ouest du Djelo, au bassin d'un affluent de droite du Bazi. Il y avait là, en 1850, cinq villages peuplés d'environ 2500 habitants (1700 seulement d'après Cutts en 1876) (3). Le mélik résidait à l'aval, à Matha Tahteitha, tandis que le plus haut village, Ergub, se trouvait en contre-bas du col menant à la vallée de Tkhouma (4).

d) Dez. Il s'agit d'une vallée assez courte (actuel Kar Su) occupant le nord-ouest du Cilo et aboutissant au Grand Zab

(1) C'est le nom turc actuel, dérivé sans doute d'un nom araméen (cf. la tribu de Baz).

(2) A vrai dire, le P.Rhétoré considère ces villages comme vassaux des Djelo, tandis que, pour Warkworth 423, p.210, ils sont soumis à un chef kurde particulièrement oppresseur.

(3) Plus un village kurde, Touvaï, tributaire de la tribu de Baz.

(4) A.H. Layard 347, t.I, p.206 sq ; 348, p.434.

(rive gauche), non loin de Kotchannès ; aussi les gens de cette tribu avaient-ils été plus spécialement chargés de la protection du patriarche (1). L'ensemble représentait sept petits villages et autant de hameaux, échelonnés de 1800 mètres à l'amont (village de Souva ou Soumma) à 1200 mètres dans la zone de confluence, et groupant seulement 1300 habitants à l'époque de Badger (1600 pour Cutts). C'est qu'en fait, chaque village, établi à flanc de pente, était doublé par une annexe (choumbi) de quelques maisons sur le bord du torrent (2). Le mélik de Dez résidait, selon les cas, à Rabban Audicho ou à Mâdes.

Contrairement à ce que l'on a souvent affirmé, le territoire des tribus ne comportait pas toujours un peuplement chrétien absolument homogène. Il y avait des villages kurdes à Tkhouma, à Dez et dans l'Istazin. L'itinéraire de Layard montre même un véritable enchevêtrement de villages kurdes et nestoriens dans la vallée du Grand Zab, particulièrement sur la rive droite, en Haut-Tiari. Cette coexistence était parfois pacifique ; un peu avant les massacres de 1846, les villages kurdes de Tkhouma se déclarent, indique Layard, en faveur des Nestoriens contre Bedir Khan (3).

(1) Le patriarche a d'ailleurs eu pendant quelque temps (avant les massacres du milieu du XIXe siècle)sa résidence à l'aval de la vallée de Dez, à Rabban Audicho.

(2) F.R. Maunsell 358.

(3) A.H. Layard, 347, t.I, p.221 et p.202. De même, en Bas-Tiari, Matha de Lizan, sur la rive droite du Grand Zab, voisine avec le village kurde de Diévan, sur la rive gauche. Ainsworth 277, t.II, p.217. Lord Warkworth insiste en 1899 sur cette coexistence sur le territoire de Dez.

2) Les pays nestoriens raya

Assez exceptionnel cependant parmi les tribus, le mélange quasi systématique entre villages chrétiens et kurdes constituait l'une des caractéristiques des pays raya au même titre que leur statut inférieur et que l'exploitation dont ils faisaient l'objet (1). Le mélange, dans un même village, des Kurdes et des raya nestoriens, quoique plus rare, était pourtant loin d'être exceptionnel (2).

Cette juxtaposition, due sans doute à la pénétration et aux usurpations séculaires des Kurdes, affaiblissait considérablement la position des Nestoriens. Ceux-ci, remarque le P. Rhétoré, perdent ressort religieux et rigueur morale "partout où ils sont mêlés aux musulmans". Avec la recrudescence de la pression kurde que connaît la fin du XIXe siècle, ces chrétiens, ruinés par les pillages, n'avaient souvent que le choix entre l'abjuration et l'émigration vers la Russie ou la Perse.

(1) E.T.A. Wigram 94 insiste sur cette opposition entre le peuplement chrétien à peu près homogène des tribus et celui des secteurs raya où "villages kurdes et syriens sont partout mêlés, de même que, plus au nord, les villages kurdes et arméniens". Id Dickson (1910) 315.

(2) E. Smith 399, t.II, p.254, visite en 1841, dans la plaine d'Ourmiah, le petit village d'Armoud-Agha, siège d'un évêché nestorien, dont la population était à la fois chrétienne et musulmane. Layard 347, t.I, p.224, cite en Berwari le grand village Tchallek partie kurde et partie nestorien (quinze familles de chrétiennes et une église). Assez nombreux exemples cités dans The Handbook of Mesopotamia. Sandreczki 390, p.264, affirme même en 1850 (mais il s'agit d'un voyageur pressé) qu'il y a à Gondoukhta, gros village de Tkhouma qui est l'actuel Gundiki, 30 familles kurdes contre 70 ou 80 familles nestoriennes.

a) Les pays du nord

Les deux centres du Hakkâri, le bourg féodal, puis administratif de Djoulamerk, le centre religieux de Kotchannès se trouvaient, l'un et l'autre, en dehors du territoire des tribus. Tous deux occupent, sur la rive droite, un bassin suspendu de plusieurs centaines de mètres au dessus des gorges du Grand Zab. Le noyau de Djoulamerk (qui porte aujourd'hui le nom de Hakkâri et s'appelle en syriaque Djoumal, en arménien Djilmar) est constitué, à la fin du XIXe siècle, par le kalé, château ruiné des princes kurdes, vers 1700 mètres d'altitude, qui domine le bazar et le konak ottoman (bâtiments administratifs et militaires). Tout près de là, se trouvaient deux hameaux kurdes et le quartier arménien de Pagan (1). L'ensemble atteint à peine le millier d'habitants vers 1900 et ne comporte pratiquement pas de population nestorienne, bien qu'il s'agisse du centre "où arrivent toutes les tribus nestoriennes pour leur commerce et pour leurs af-

(1) En 1840, dans les dernières années du régime des principautés kurdes, Ainsworth 277, t.II, p.244, donnait cette jolie description de Djoulamerk : "Les premières apparences disposent favorablement le voyageur pour une ville si bien située. Le secteur crénelé forme un bâtiment massif qui est la résidence du bey et occupe la partie est. Un château carré, avec des tours rondes aux angles, occupe le centre, tandis qu'à l'ouest, quelques maisons dispersées, détachées de façon irrégulière, escaladent une basse falaise qui élève ses versants escarpés au dessus d'un groupe de masures en pisé, deux cents environ, lesquelles enserrent de près la colline et constituent la ville de Djoulamerk". Enfin au sud-ouest, le château en ruines de Kalé Bawé couronnait une roche calcaire de 200 mètres de haut.
En dépit de son altitude, le bassin de Djoulamerk était chaud et malsain en été. Aussi, la population estivait-elle sur la montagne proche. Sandreczki 390, p.255 ; Warkworth 422, p.160.

faires civiles" (1). Sur le bassin de Djoulamerk débouche une vallée nord-sud descendant de la montagne où se juxtaposent sept villages kurdes et cinq villages arméniens et nestoriens (parmi ceux-ci, Khananès du bas et Khananès du haut, le premier devenu chaldéen vers 1900).

Kotchannès (en turc, Koçanis), à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Djoulamerk, dont le sépare un col de 3100 mètres, occupe une position comparable, mais dans un site plus escarpé : un bassin suspendu à près de 2000 mètres au dessus de gorges qui descendent vers le Grand Zab. La montagne domine à pic la petite plaine à la fois cultivée et boisée où se trouve le village (2). Au milieu du XIXe siècle, le P. Marchi et Badger n'attribuent à la résidence du patriarche qu'une trentaine de maisons, soit à peine deux cents habitants ; elle avait cent mai-

(1) Liasse 19. Auriéma 295 bis, parle cependant en 1853 de 3000 habitants : surtout Kurdes, le reste Arméniens. Quoique plus important (environ dix mille habitants), l'actuel Hakkâri conserve une structure comparable. Il s'agit, pour l'essentiel, d'une bourgade kurde divisée en plusieurs quartiers à laquelle est accolé, autour de la statue équestred'Ataturk, un centre administratif turc : résidence du vali, bureaux, caserne, hôpital, lycée, "hôtel touristique" et une mosquée récente.

(2) A peu près à la même époque, Mme Bishop (1891) et Wigram (1914) ont donné des descriptions très précises du site de Kotchannès : un plateau délimité par deux torrents qui s'enfoncent dans des gorges sauvages et confluent en dessous de la pointe par laquelle se termine le plateau. "Kotchannès, écrit Mme Bishop 295, p.286, consiste en une église bâtie au bord d'un précipice, de nombreuses tombes, non loin de peupliers, une prairie en pente, des maisons villageoises dispersées, des champs d'orge s'étendant jusqu'aux alpages et, en bordure d'une muraille à pic, la résidence du patriarche". Avant eux, Mgr Lion (1863) 349 bis, décrit de même le site de Kotchannès : "Ses vingt ou trente maisons disséminées en plusieurs groupes, un ruisseau, un moulin, de beaux arbres, quelques petits champs en font une véritable oasis..."

sons au début du XXe siècle d'après le P. Rhétoré et Mgr Menna (1).

Kotchannès se trouvait au contact du pays raya de Berwari (2) qui groupait, en 1850, 23 villages et plus de deux mille habitants. D'après Badger, le Berwari se divisait en trois districts : le Berwari de Chawoutha (actuel Sevute), avec trois villages, sur la rive gauche du Grand Zab (chemin du col de Kondal qui, à 2650 mètres, relie le Gavar à la vallée du Grand Zab); le Berwari de Siwiné, au nord de Kotchannès, et enfin le Berwari de Kotchannès. S'y ajoutait le district de Bilijnai (sept villages, cinq cents habitants) que Badger et Cutts sont seuls à mentionner et que je n'ai pu localiser. Cette zone de peuplement nestorien homogène s'arrêtait, vers le nord, à Kermi, en aval du confluent du Grand Zab avec le Nehil.

Au nord-est du territoire des tribus, on trouvait des villages de Nestoriens raya dispersés parmi les Kurdes Artouchi, ou concentrés dans les vallées de Lewin et de Nordouz. Le Lewin (Levin) constitue un haut bassin en pentes douces réputé pour sa

(1) Une quinzaine de maisons paysannes à Kotchannès, en dehors de la résidence patriarcale, en 1850, d'après Sandreczki 390, p.248. Cinquante familles à Kotchannès en 1876 d'après Cutts qui, curieusement, ne relève la présence à Kotchannès que d'une douzaine de maisons paysannes et de trois ou quatre maisons de la famille du patriarche. P. Marchi. Cenni sullo stato attuale del nestorianismo nell'Impero Ottomano. Liasse 7. Ajoutons que Cuinet attribue, en 1890, 800 habitants à Kotchannès et 4600 à Djoulamerk, ce qui est certainement exagéré. Je reviens plus bas sur Kotchannès, à propos de la résidence patriarcale. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village kurde d'à peine 200 habitants.

(2) Il y avait deux Berwari, l'un dans les montagnes bordières, au sud d'Achita, l'autre, plus au nord, dont il est question ici et que l'on désigne parfois sous le nom de haut-Berwari.

fertilité et drainé par un affluent de droite du Grand Zab qui, à l'aval, rejoint ce dernier par une gorge difficile. Il y avait là une trentaine de villages : huit nestoriens (1) et le reste kurde, avec un sanctuaire réputé, Mar Gorguis, au village de Deira Zenguil.

Le Nordouz (Norduz) se trouvait plus au nord, en dehors du bassin du Grand Zab, tout à l'amont du Bohtan Su, que les Arméniens considéraient comme le cours supérieur du Tigre. On trouvait, vers 1900, autour du petit centre de Marvane, sept villages nestoriens situés à plus de deux mille mètres d'altitude, avec une centaine de familles (2). On sait que les Nestoriens étaient ici en contact non seulement avec les Kurdes, mais avec les Arméniens.

Le bassin méridional de l'Albag (haute vallée du Grand Zab, en amont du confluent du Nehil) était une autre zone de contact entre Nestoriens et Arméniens, lesquels vivaient, ici aussi, étroitement mêlés aux Kurdes qui dominaient le pays. Au temps de Badger, il y avait là onze villages nestoriens, avec environ 1200 habitants (3). Tel était notamment le cas, à une vingtaine de kilomètres en dessous de Bachkalé, du Tchaldéran, petite

(1) D'après Badger, onze villages avec neuf cents habitants ; un peu moins (une centaine de familles) 60 ans plus tard, d'après Mgr Menna (référence à la note suivante).

(2) D'après Badger, quatre villages et 72 familles (environ 450 habitants) ; Wünsch 427, en 1882, signale "le misérable village nestorien de Marwane". Enfin, dans un rapport de 1909 adressé au vice-consul de France à Van, Mgr Jacques Menna, évêque chaldéen de Van, parle de 150 familles chrétiennes réparties dans 4 ou 5 villages du Nordouz. Arch. Aff. étr. N.S. C7, f° 29-31.

(3) D'après E. Smith 399, t.II, p.218, il y avait, en 1831, environ 600 Nestoriens en Albag ; en 1876, huit villages nestoriens en Albag avec 1230 habitants, d'après Cutts.

plaine située sur la rive gauche du Grand Zab et réputée pour son blé et ses paturages. A la fin du XIXe siècle, quatre des six villages du Tchaldéran étaient nestoriens. Dans le reste de l'Albag, la plupart des Nestoriens étaient, à l'exception du petit village de Berdük, à une dizaine de kilomètres au sud de Bachkalé, dispersés dans les villages arméniens ou parmi les Kurdes, par groupes de quelques familles. On trouvait en outre un peuplement nestorien à 25 kilomètres à l'ouest de Bachkalé, de l'autre côté du massif qui sépare l'Albag du bassin du lac de Van. Au pied du col de Toz, dans le haut bassin du Hoşap Su, se trouvaient en effet le village nestorien de Sel (40 maisons) et, à 2400 mètres d'altitude, un village d'égale importance, Seil (?) Kilisse, peuplé de Nestoriens et de Kurdes Chemsiki (1).

Il existait avant 1914 des villages nestoriens beaucoup plus au nord, près de Van, c'est-à-dire en pleine Arménie (2). Nous sommes ici dans une région de peuplement arménien traditionnel ; il ne saurait donc être question, à la différence de la Mélitène ou de la Sophène, d'un peuplement araméen antique. S'agit-il des vestiges des évêchés nestoriens du haut moyen âge (localisés, semble-t-il, à Van, Vastan et Ahlat, au nord du lac) (3) ? ou d'immigrations tardives, comparables à celles que nous allons rencontrer en Transcaucasie ? Les onze

(1) Handbook of Mesopotamia, t.IV, 74 ; cités précédemment (vers 1880) par le P. Rhétoré. Liasse 18.

(2) Villages déjà reconnus par O. Blau 296 en 1857.

(3) On notera cependant que la province ecclésiastique nestorienne d'Arménie a disparu au début du XIIIe siècle et que son titre est alors joint à celui de Nisibe. J.M. Fiey 163, p.106. Le P. Rhétoré signale par ailleurs, vers 1890, une église nestorienne ancienne à Deyirmen Heug, près de Van. Liasse 18. Les Nestoriens de la région de Van sont mentionnés en 1653 par le P. Denis de la Couronne d'Epines 216.

villages nestoriens du kaza de Van étaient habités vers 1880 par 230 familles, soit environ 1400 personnes (1). Ces villages étaient localisés un peu au nord-est de Van, vers le lac d'Erçek. Un autre village nestorien, Saray, s'étalait tout à l'amont du Memedik Su, près de la frontière persane, dans une grande plaine céréalière à 2100 mètres d'altitude. Il semble s'agir aux dire de Millingen, de Nestoriens venus du Hakkâri du fait du manque de ressources (2). En fait, ce village frontière était surtout en rapport avec la Perse ; aussi, indique le P. Rhétoré, les épouses des Nestoriens de Saray étaient-elles parfois des Chaldéennes venues de la région d'Ourmiah et plusieurs de leurs maris étaient à leur exemple passés au catholicisme (3).

Enfin, de même que les Yézidis, les Nestoriens avaient pénétré dans l'empire russe, au delà de la frontière de l'Araxe, où ils sont à peu près 20 000 de nos jours. En 1888, Müller-Simonis séjourne à Cyagout, village chaldéen de 2700 habitants sur la rive gauche de l'Araxe, entre Erivan et Nakhitchevan, à plus de cent kilomètres au nord des villages catholiques de la plaine de Salmas (4). A la même époque, les Chantre signalent les Nestoriens (appelés par les Arméniens Aïssores : Assyriens) des vil-

(1) Rapport du 21 novembre 1883. Liasse 11.

(2) Saray a été décrit vers 1860 par Millingen 359, p.317 sq, qui lui attribue 30 maisons ; il y en avait 120 vers 1900 d'après The Handbook of Mesopotamia, t.IV, 76 a. Vers 1890, Cuinet décrit Saray comme un village entièrement nestorien de 1000 habitants.

(3) On voit, après les massacres de 1895, les chrétiens de Saray se réfugier en Perse, à Salmas. M.C., 1896, p.409. Je n'ai pu localiser le village nestorien de Hazé, situé près de Van, dont parle Cutts 314, p.189. Village assez important, puisque des cavaliers kurdes venus de Perse y enlèvent en 1876 un millier de moutons, 200 boeufs, 12 buffles, 7 chevaux, etc...

(4) Dès le milieu du XVIIe siècle, le P. Denis de la Couronne d'Epines fait état de la présence de quelques familles nestoriennes en Nakhitchevan.

lages de Koïlassar (2000 habitants) et Kamarlou, près d'Erivan, et décrivent leurs pérégrinations depuis l'exode de 1828 au cours duquel ils avaient accompagné en Russie les Arméniens de la région d'Ourmiah (1). Mais la plupart des Aïssores s'étaient, comme les Yézidis, établis à Tiflis, où ils exerçaient les métiers de portefaix, de blanchisseuse et de lingère (2).

b) Les hauts-pays de l'est

Il existait, immédiatement au nord-est du territoire des tribus, une autre zone de peuplement nestorien à peu près homogène. C'était la grande plaine de Gavar, vers 2000 mètres d'altitude, que parsemaient près de vingt-cinq villages. Le P. Rhétoré relevait en 1890, dans ce grand fossé traversé par le

(1) P. Müller-Simonis 363, p.71 ; E. Chantre 25 ; Mme B.Chantre 303, p.208. Dès 1830, E. Smith 399, t.II, p.187 et 273, signale sur le Terter, dans la steppe de la Koura, un village de 300 familles nestoriennes récemment émigrées d'Ourmiah, ainsi qu'un groupe chaldéen de 30 familles, formé à Charour, près d'Erivan, par les immigrés de la plaine de Salmas. Les Aïssores de Koïlassar s'étaient d'ailleurs en grande partie assimilés et, notamment, étaient passés à l'orthodoxie. Koïlassar (actuel Dimitrov) a aujourd'hui 1200 habitants et possède un des neuf kolkhozes assyriens d'U.R.S.S. (4 en Arménie, 2 en Géorgie, 2 en Azerbaïdjan et 1 au Kouban). H. de Mauroy 59, p.55. A. Byhan 21, signale également des villages d'Aïssores arrivés de Perse en 1828 dans la steppe de la Koura.

(2) De passage à Tiflis en 1876, Cutts 314, p.327, indique qu'il y a dans la ville une nombreuse population flottante nestorienne (de l'ordre de 5000 personnes). La plupart ne resteraient à Tiflis que de six mois à deux ans avant de revenir dans leur pays. Parmi ces très pauvres gens, quelques-uns ont réussi à se fixer et à s'élever socialement, par exemple en devenant marchands du bazar.

Nehil, dix-huit villages nestoriens, six villages arméniens et cinq villages kurdes (1) ; ces derniers étaient d'ailleurs rejetés sur le pourtour, au contact des villages kurdes des versants (2). Cette plaine vouée au blé, sans autres arbres que les peupliers proches des villages, apparaitrait comme un petit morceau d'Arménie lorsqu'on la contemple de la colline où est établi le vieux Dizé, si l'on ne découvrait aussi les bas-fonds marécageux, la verdure suscitée par les inondations saisonnières et les eaux descendues de la montagne et, dominant le tout, les glaciers et les crêtes alpines du front nord du Cilo. Par contraste avec la plaine agricole, il y a très peu de Nestoriens (une dizaine de familles) dans le chef-lieu du Gavar, Dizé (actuel Yüksekova), établi sur une butte, sur la bordure nord de la plaine. Comme c'est la règle dans toute la région, la population de ce centre commercial et administratif, au pied des cols qui conduisent vers Ourmiah (le marché de Dizé était fréquenté par des commerçants venus de Van et de Perse), est pour

(1) Récit d'un voyage à Guéver, octobre 1980. Liasse 18. Badger comptait en 1850 environ 2500 chrétiens dans la plaine (y compris 500 Arméniens). On notera que les listes de villagés de Badger et du P. Rhétoré diffèrent sur quelques points et qu'en particulier le village de Kadyan, présenté comme nestorien par Badger en 1850 avec 30 familles (seulement 6 familles pour Cutts en 1876) est signalé comme kurde par le P. Rhétoré en 1890. Wigram 424, p.177, insiste d'ailleurs, à propos du Gavar, sur la fréquence de l'usurpation des villages nestoriens par les Kurdes.

(2) Maunsell 358 note en 1901 que les villages chrétiens du centre de la plaine sont voués à l'agriculture, tandis que les villages kurdes des bordures le sont plutôt à la vie pastorale.C'est également sur les hauteurs entourant la plaine que se trouvaient les châteaux des aghas kurdes, maîtres du Gavar. Mme Bishop 295, p.275.

une large part arménienne et juive (1).

En dehors des Djelo du sud-est, le Gavar était entouré de montagnards raya au nord-ouest, au nord-est et, enfin, au sud, vers le Chemdinan. Au nord-ouest, c'étaient, entre Nehil et Grand Zab, les hautes montagnes du Berwari Chawoutha. Au nord-est, c'étaient, dans les hauteurs beaucoup plus lourdes de la frontière persane, au delà du col de Drinayi, le groupe de trois villages nestoriens qui entoure le grand sanctuaire de Mar Bicho (vallée de Yélader, actuellement Bajirge Dere, sur le versant persan, mais en territoire turc).

Au sud du Gavar et du Djelo, à l'extrême corne sud-est de la Turquie actuelle, s'étendaient les montagnes forestières du Chemdinan (actuellement Şemdinan ou Şemdinli), où les villages nestoriens étaient épars au milieu des Kurdes, notamment des Kurdes Heriki, réputés pour leur sauvagerie. La féodalité kurde est restée jusqu'à la fin vivace dans ces confins, en proie à des guerres perpétuelles, mais dominés par les puissants cheikhs de Nehri qu'enrichissait la contrebande du tabac et qui se livraient à un continuel double jeu entre la Porte et la Perse. Le pays possédait deux citadelles : Khoumaro, au nord, ancien chef-lieu du Chemdinan, dont le bey, à la différence du cheikh de Nehri, était, à la fin du XIXe siècle, très favorable aux chrétiens (2) ; Nehri, dans un fond de vallée (vers 1400 mè-

(1) Soixante familles chrétiennes (essentiellement arméniennes) à Dizé en 1850, cent, d'après Cutts, en 1876. A la fin du XIXe siècle, le P. Rhétoré attribue environ 260 maisons à Dizé (soit à peu près 1200 habitants) et Cuinet 2600 habitants (sans la garnison turque) ; un peu plus tard, The Handbook of Mesopotamia signale 700 maisons à Dizé. C'est aujourd'hui une petite ville kurde. Le compte-rendu de l'expédition de 1973 au Sat Dağ du "Grenoble Université Montagne" 44 exagère à peine en la qualifiant de "bourgade crasseuse et minable".

(2) Warkworth 423, p. 237.

tres d'altitude), village d'un millier d'habitants (1) où résidait le cheikh et où le P. Rhétoré vit construire en 1900 une nouvelle forteresse, haut donjon établi sur les vestiges d'une église (2). Nehri, qui possédait un bazar, était un centre assez actif, notamment pour la fabrication des tapis.

Nous connaissons ce pays reculé par la traversée qu'en fit le P. Rhétoré à l'automne 1900, mais aussi par les récits des voyageurs anglais : Layard (1850), Warkworth (1899), Maunsell (1901), Dickson (1910), Wigram (1914) (3). Les serfs nestoriens étaient soumis ici à un sort particulièrement misérable du fait des perpétuelles vexations des Kurdes dont le fanatisme musulman paraît s'être développé à la fin du XIXe siècle sous l'effet d'une propagande orchestrée par le gouvernement turc et qui se traduisait par la construction de nouvelles mosquées. Il n'y avait plus aucun chrétien à Nehri et, malgré la présence d'un archevêque nestorien, le christianisme était pratiquement en voie de disparition dans le Chemdinan, par émigration ou par conversion à l'Islam. Il en allait de même plus au sud, dans le domaine des Kurdes Girdi.

A côté des groupes relativement denses des villages chrétiens vers Khoumaro, Nehri et Zerin (résidence du chef des Girdi), divers traits mettaient en évidence le recul profond du christianisme. Tout au nord, entre le Chemdinan et le Gavar, plusieurs villages nestoriens étaient, dès 1850, en ruines ou dans un état misérable. Ailleurs, des villages chrétiens étaient entièrement isolés dans un pays désormais aux mains des Kurdes.

(1) 250 maisons et moins de 2000 habitants en 1914, d'après Mason 354.

(2) Grandiose palais à trois étages construit avec les ressources de la vente du célèbre tabac local, qui étonna Warkworth en 1899.

(3) Récit du P. Rhétoré, liasse 19. Le pays avait une telle réputation de terra incognita que Warkworth comme Wigram estiment être les premiers Européens à l'avoir parcouru.

Tel était le cas, au sud-est du Sat Dağ et à deux kilomètres à peine de l'actuelle frontière irakienne, des deux villages de Sat et de Deh, d'ailleurs en partie peuplés de Kurdes en 1901. Oramar, village perché vers 1500 mètres au dessus de gorges inaccessibles et centre d'une tribu kurde bien connue, avait été un important foyer nestorien. Plusieurs voyageurs signalent que les Kurdes Oramli eux-mêmes y maintenaient une ou plusieurs familles nestoriennes afin d'assurer l'entretien de l'église de Mar Manou pour laquelle ils avaient une vénération particulière. Enfin Wigram a laissé une sorte de monographie d'Erdil, village nestorien isolé à une longue journée de marche des chrétiens les plus proches et perché également sur un nid d'aigle au dessus de Roudbare -Sin, à une vingtaine de kilomètres du confluent de ce dernier avec le Grand Zab. Il a d'ailleurs admiré la vitalité de ce hameau d'une douzaine de maisons, dont les femmes portaient un costume particulièrement coloré et dont les jeunes filles se caractérisaient par leur beauté et leur teint bronzé (1).

Au sud du pays Girdi, le peuplement chrétien disparaissait au-delà de la vallée de Baradost et dans celle de Rawandouz (2) pour ne réapparaître, plus au sud, qu'avec Chak-

(1) Wigram 424, p.148 sq. - Mentionnons également les deux petits districts raya de Nerwa et Rekan, dans les montagnes de la rive gauche du Grand Zab, en amont du confluent du Roudbar-e-Sin: 7 ou 8 villages avec environ 500 habitants d'après Badger (vers 1850) et une statistique valable pour 1863 fournie par R. Anderson 201, t.I, p.285.

(2) Dans son tableau des villages du diocèse de Chemdinan, Cutts énumère en 1876 26 villages en tout ou partie nestoriens appartenant au Chemdinan proprement dit et 31 faisant partie du district de Bradusnai. Selon toute vraisemblance, ce dernier correspond non au bassin persan de Baradost, au nord du Tergavar, mais à la vallée du même nom, au sud du Chemdinan (actuel Hacıbey Su).

lawa et d'autres noyaux isolés. C'est tout juste si Perkins signale en 1849 un petit village chaldéen à quelques kilomètres au nord-est de Rawandouz ; mais la ville elle-même ne possédait pas de noyau chrétien, seulement quelques marchands chaldéens de passage (1).

c) Les bordures méridionales

Nous avons affaire, entre le grand coude du Zab et la région de Zakho, à la bordure plissée, de style quasi jurassien, du Kurdistan septentrional, bordure dont la largeur maximum est de l'ordre de cinquante kilomètres et dont les sommets ne s'élèvent guère qu'à un peu plus de deux mille mètres. A la différence du Hakkâri, nous sommes ici dans les limites de l'Irak actuel dont la frontière septentrionale ("ligne de Bruxelles", 1923) correspond à peu près à celle du vilayet de Mossoul (2). On trouvait, dans cette région de relief très compartimenté une série de petits pays : Zibar, Misouri, Sapna, Berwari, pays de Zakho, qui, même s'ils ont une origine tribale, ne sont pas sans évoquer les divisions traditionnelles des montagnes européennes.

L'essentiel de cette bordure méridionale du Hakkâri a, du point de vue chrétien, suivi depuis la fin du XVIIIe siècle le sort de la plaine de Mossoul et de son encadrement immédiat (ancien patriarcat nestorien d'Alkoche). Presque partout, les villages nestoriens sont passés à l'église chaldéenne. Seul, le Berwari, au nord et au nord-ouest d'Amadia, était resté nes-

(1) J'ignore où se situe exactement le petit centre chaldéen de Tiane, signalé en 1843 entre Rawandouz et Koï Sandjak par le missionnaire lazariste Darnis. A.C.M., 1843, p.488.

(2) Le nouvel Etat a été constitué par les Anglais avec les vilayets de Bassorah, Bagdad et Mossoul. Or, le kaza d'Amadia, élément principal de la région que nous étudions maintenant, avait été détaché par les Turcs à la fin du XIXe siècle du vilayet de Van pour être joint à celui de Mossoul.

torien. C'est en effet la région la plus éloignée de la plaine de Mossoul et elle se trouve immédiatement au contact d'Achita et du Bas-Tiari. Mais le Berwari commençait à être fortement entamé au début du XXe siècle (1).

Comme la plupart des petits pays de la bordure plissée, le Berwari (ou Berwari Bala) est lié aux conditions structurales ; il s'étend à la fois sur le bassin d'un petit affluent de droite du Grand Zab et, plus à l'ouest, sur celui d'un affluent du Khabour. Pays de montagnes déjà vigoureuses ("ammasso di alpestri monti", écrivait le P. Campanile en 1818), très boisées, remplies d'eaux vives dont le pittoresque a frappé les voyageurs anglais qui l'ont traversé au XIXe siècle pour se rendre au Tiari (2). La plupart des villages nestoriens, au nombre d'une quinzaine, avec un millier d'habitants, se groupent sur le versant du Grand Zab, à l'aval du torrent. C'est là que se trouvent Douré, siège de l'évêque nestorien, et Aïn Nouné, le principal village. Les Kurdes et leur émir sont plutôt établis dans l'ouest du Berwari,où ils ont également une quinzaine de villages (3).

(1) A l'époque de Riley (1886) 385 ter, p.26, les Nestoriens achevaient de disparaître de la Sapna, bien qu'ils fussent encore présents dans 8 villages.

(2) P. Campanile 22, p.37. Layard 347, t.I, p.166 et 225, écrit par exemple en 1846 : "Pays fertile, abondant en eau, facile à cultiver" ou encore "De nombreux villages kurdes sont dispersés sur les collines ; le château à tourelles d'un chef se voit parfois au loin, couronnant le sommet de quelque roc isolé".

(3) Le P. Lemée. Aperçu historique sur les Nestoriens et les missions des religieux dominicains parmi eux. Liasse 7, et l'abbé Tfinkdji parlent l'un de quarante, l'autre de soixante villages chrétiens en Berwari (il doit s'agir de hameaux). Badger attribue en 1850 un peu plus de mille habitants aux quinze villages nestoriens du Berwari. Le P. Rhétoré, en 1898, mentionne huit ou dix villages nestoriens avec mille habitants. Liasse 17.

Au sud du Berwari, la Sapna occupe un long et fertile couloir est-ouest encadré par deux chaînons vigoureux, le prolongement du Gara dagh au sud, la barre du Ser Amadia et du djebel Matineh (2080 mètres) au nord, et drainé par deux torrents coulant en sens opposé, l'un, le Sapna Su, vers le Khabour, l'autre vers Amadia et le Grand Zab. La Sapna, forte d'une quinzaine de villages alignés principalement sur les versants exposés au sud, était un pays chrétien. Seuls faisaient exception Araden d'en haut, près du village chrétien du même nom (1), le village musulman de Bamarné, résidence d'un cheikh grand persécuteur de chrétiens et, tout près de là, celui d'Amzié, mi-chrétien, mi-musulman. Ici aussi, les voyageurs, et notamment le P. Rhétoré, vantent le caractère riant de cette vallée humide, pleine de vergers, de vignobles et de rizières (2).

De part et d'autre du noyau chrétien du Berwari et de la Sapna, on retrouvait,toujours en bordure de la haute montagne, un peuplement syrien oriental à l'ouest, dans la région de Zakho, à l'est, en Misouri et en Zibar, à l'intérieur du grand coude du Zab. La demi-douzaine de villages chaldéens qui se succèdent, à partir de Zakho, dans la plaine du bas Khabour a été souvent évoquée par les voyageurs, car il s'agit d'une voie de passage importante (fig.4)(3). Ces villages se relient

(1) Le gros village chrétien d'Araden, à 1140 mètres d'altitude, résidence jusqu'à ces derniers temps de l'évêque chaldéen d'Amadia, est l'un des rares villages syriens orientaux de la montagne à avoir fait l'objet d'une monographie géographique récente. H. Ishow (1966 et 1979) 46, 46 bis. Ce dernier attribue 3000 habitants à Araden, qui n'avait que 650 habitants en 1913.

(2) J. Rhétoré. Excursion dans la Sapna, mai 1875. Liasse 18.

(3) Liste de ces villages dans Ainsworth 277, t.II, p.341. Southgate 402, p.169, insiste sur la densité du peuplement de cette plaine du bas-Khabour. Egalement Badger (1842) 284 et surtout Sachau (1880) 388. Peuplement nestorien déjà évoqué en 1686 par Hedges 333, t.I, p.225.

à la fois au secteur nestorien et chaldéen de Djézireh-ibn-Omar, au contact du Bohtan, et, par Pechabour (immédiatement au sud du confluent du Khabour), au secteur analogue de la plaine de Mossoul.

En revanche, le P. Rhétoré semble avoir été le premier à pousser en 1876 jusqu'à 35 kilomètres à vol d'oiseau au nord-est de Zakho, dans les montagnes forestières déjà élevées comprises entre Hezil et Khabour (massif de Tanina). Cette région intermédiaire entre Hakkâri et Bohtan, dominée par les Kurdes Goyan, comportait, de part et d'autre de l'actuelle frontière irako-turque, une dizaine de villages chaldéens. Dans l'un d'eux, Yerda, immédiatement sur la frontière, se trouvait le sanctuaire troglodyte de Mar Addaï (saint Jude ou saint Thaddée), où l'on vénérait le tombeau de l'apôtre légendaire de la Mésopotamie (1).

Le Misouri, entre le Cheikhan et Amadia, et, plus à l'est, le Zibar, au nord d'Akra, s'étendent au sein des crêtes parallèles du haut bassin du Hazir et du coude du Zab. Le Gara Dagh (2160 mètres) et le Piris Dagh (1600 mètres) en constituent respectivement les reliefs les plus importants. Toute cette région était parsemée de villages syriens orientaux qui, sauf le Zibar resté en partie nestorien, achevaient pour le plupart de

(1) J. Rhétoré. Tournée dans les villages du diocèse chaldéen de Zakho, avril-mai 1876. Liasse 18, et 384. En 1913, le diocèse de Zakho comprenait 13 paroisses rurales, essentiellement dans les montagnes au nord de la ville (P. Auguste de la Croix). Encore en 1968, on comptait au nord-est de Zakho, dans les montagnes de l'extrême coin nord-ouest de l'Irak, 17 villages chaldéens (d'après une carte communiquée par le pasteur Hornus) - On verra plus loin qu'en dehors du diocèse de Zakho, l'aire chaldéenne se prolongeait vers le nord (actuel territoire turc), sur la rive gauche du Hezil Su.
Cette région a été revue en 1903 par M. Sykes 409, p.230 sq. qui, allant de Zakho à Sirnak, voit des villages chrétiens prospères et à qui les habitants disent qu'il est le premier "Franc" à visiter le pays (même illusion, on l'a vu plus haut, de Wigram en Chemdinan après 1900).

passer à Rome dès le milieu du XIXe siècle (1). Tel était le cas, à l'est de la cluse du Hazir, du rebord sud de l'Akra Dagh le long duquel une dizaine de villages chrétiens se succédaient entre Akra et Cherman (2) ; de la région du Chiyakira Dagh (1678 mètres), à l'ouest du Hazir (Chammkan) : en 1913, huit villages chaldéens groupant 1500 habitants ; ou, plus au nord, de la gouttière du Grand Zab en amont de Barzan.

Ailleurs, ce sont des villages isolés parmi les Kurdes qui apparaissent, dans ces montagnes, au hasard des itinéraires. Un relevé de Badger pour le diocèse nestorien de Gondouk-Akra en 1850 énumère, outre des villages de la région d'Akra, trois villages en Misouri et sept villages au sud du Gara Dagh c'est-à-dire dans les basses montagnes au nord du Cheikhan, d'Alkoche et de Dehok ; il fallait naturellement ajouter les villages chaldéens (3).

En réalité, toute cette région du haut Hazir avait été, au moyen âge, un pays d'occupation chrétienne extrêmement dense, comme suffisent à le montrer les cartes du P. Fiey couvrant l'Akra dagh, son prolongement occidental, le Chiyakira Dagh, et les gouttières synclinales qui leur succèdent au nord (Nahla et Talana des anciens Nestoriens). Tout ceci n'était plus qu'un champ de ruines, qu'il s'agisse des églises ou des couvents, dès

(1) On note en 1896 qu'il reste 11 villages nestoriens dans le diocèse d'Akra-Zibar (soit la moitié environ des villages syriens orientaux) ; en 1913, 9 villages du Zibar restent à demi-nestoriens. J.B. Chabot 214 ; J. Tfinkdji 267. Le Hazir dont il vient d'être question, affluent de droite du Grand Zab, ne doit pas être confondu avec le Hezil Su, dit autrefois Hazir, du paragraphe précédent, affluent de droite du Khabour.

(2) En 1857, Cherman et deux villages voisins étaient encore nestoriens, lorsque le missionnaire américain Rhea y vint prêcher. R. Anderson 201, t.II, p.133.

(3) A.H. Layard 348, p.368 sq ; G.P.Badger 284, t.I, p.392 ; J.Tfinkdji 267. La comparaison entre les listes de villages de 1850 (Badger) et de 1913 (Tfinkdji) permet de saisir un certain nombre de cas de passages de l'église nestorienne à l'église chaldéenne autour d'Akra.

la fin du XIXe siècle. Wigram, soixante ans après, a trouvé ruinés par les Heriki les villages de l'Akra Dagh qu'avait décrits Layard (1). En fait, cette bordure de la montagne a été presque totalement submergée par la poussée kurde.

Conformément à la règle, cette bordure de montagne est jalonnée de petites villes-marchés ; outre Dehok, ce sont Zakho, Amadia, Akra, qui furent tous trois des centres de la puissance kurde. Bien qu'il s'agisse également d'évêchés chaldéens, ces villes n'ont, depuis longtemps, qu'une population avant tout kurde et juive. A Zakho, les beys kurdes interdisaient même, au témoignage du P. Rhétoré, le séjour de la ville, une île rocheuse fortifiée sur le Khabour, aux chrétiens ; ceux-ci vivaient dans le faubourg de la rive droite (Chaldéens) et dans le village tout proche de Mohallé (Syriens occidentaux) (2). Akra, dont les maisons à terrasses s'étalaient à flanc de montagne, en dessous d'une forteresse kurde, ne comptait de même au début du XXe siècle, qu'un tout petit noyau chrétien : cinquante maisons chaldéennes et dix maisons jacobites sur mille maisons, d'après The Handbook of Mesopotamia (t.III, Gazetteer of towns) (3).

(1) W.A. Wigram 424, p.116 sq ; à la même époque, Cuinet 27, t.II, p.831, signale que la plupart des villages du kaza de Zibar (soit une quarantaine) présentent des ruines d'églises. Même description, enfin, du P. Fiey 137, pour le milieu du XXe siècle.

(2) C'est à Mohallé que se trouvait la tombe du P. Soldini, missionnaire dominicain qui y mourut à la fin du XVIIIe siècle ; cette tombe, recouverte d'un amas de pots apportés en offrandes que l'on brisait sur place, était devenue un lieu de pélerinage pour chrétiens et musulmans. J.Rhétoré. Liasse 18 , Le P. Campanile 22, p.36, attribue à Zakho, au début du XIXe siècle, 5000 habitants, dont 1000 chrétiens (plus des Yézidis, d'après Ainsworth en 1837, p.330 sq.).

(3) Belle photo d'Akra vers 1900 donnée par Sykes 409, p.176. Vers 1800, le P. Campanile n'attribue à Akra que 4000 habitants, dont 200 juifs et 60 chrétiens.

Enfin, Amadia ne s'était jamais relevée des ruines suscitées par l'intervention ottomane et par les troubles qui l'avaient précédée. La ville forte, établie à l'extrêmité orientale de la Sapna sur un plateau de quelques hectares entouré d'escarpements, avait connu son apogée à la fin du XVIIIe siècle, alors que, sous le règne de Bahram Pacha, elle était la capitale du Badinan et même de tout le Kurdistan septentrional. La ville devait avoir près de 8000 habitants lorsque Rich la visita en 1820 (1). Mais, dès le passage de Grant et d'Ainsworth, en 1839 et 1840, les trois-quarts des maisons de la ville sont détruits (2). Le P. Rhétoré n'y trouve en 1875 qu'une centaine de maisons (soit environ 600 habitants), dont quelques rares familles nestoriennes et chaldéennes : ce n'est plus, écrit-il, qu'"une petite localité peu fréquentée". Enfin, au début du XXe siècle, Amadia, "groupe de misérables masures" (Wigram), n'a que 2000 ou 3000 habitants, et demeure en grande partie en ruines (3).

d) Le Bohtan

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une région de très haute montagne (les sommets sont tous inférieurs à 2500 mètres, sauf dans le Herakol Dağ, à l'extrêmité nord-est du pays), le

(1) C.J. Rich 385, t.I, p.153. Il y avait alors, à côté de 1000 maisons kurdes et de 200 maisons juives, 50 maisons nestoriennes, plus quelques maisons d'autres chrétiens - Kinneir 344, p.301 et le P. Campanile 22, p.28 ne lui attribuent cependant que 3000 habitants et quelques au début du siècle.

(2) En 1850, Sandreczki 390, p.236 trouve également la ville entièrement en ruines du fait des destructions du bey de Rawandouz et de Rachid Pacha.

(3) Liasse 18 ; W.A. Wigram 424, p.321 ; Handbook of Mesopotamia, t.IV, Gazeetter of towns.

Bohtan constitue le secteur le moins bien connu de la montagne nestorienne. "Montagnes très élevées et presque inexplorées", écrit Müller-Simonis en 1892 au sujet du Bohtan oriental ; un peu plus tard, Wigram affirme que la plus grande partie du Bohtan est inconnue aux Européens du fait de la sauvagerie des tribus kurdes (1). Mais il faut peut-être surtout tenir compte du fait que le Bohtan forme une sorte de promontoire compris entre la vallée du Tigre au sud et au sud-ouest, la vallée du Bohtan Su (grande voie est-ouest du semi-nomadisme des Kurdes Miran entre le Hakkâri et la Djéziré), au nord et au nord-ouest, plus la voie nord-sud du Bitlis Su, voie d'accès classique du Tigre vers le plateau arménien. Pratiquement, le Bohtan est toujours contourné par les voyageurs, et jamais traversé. Ajoutons que, vers l'est, les bassins supérieurs du Hezil (2) et du Khabour constituent une sorte de zone vide, région de forêts et de hauts pâturages quasiment inhabitée (3).

(1) Il ajoute même que le consul d'Angleterre à Van et lui-même ont du renoncer à visiter le Bohtan, car deux compagnies auraient été nécessaires à leur sécurité. W.A. Wigram 424, p.337. Les Kurdes du Bohtan appartiennent notamment à la grande confédération des Artouchis.

(2) C'est le Hezil, indique le P. Campanile 22, p.35, qui constitue la limite orientale du Bohtan, du côté de Badinan.

(3) Maunsell (1901) 358 et, un peu plus tard, The Handbook of Mesopotamia, t.IV, 80, insistent sur le vide de ces montagnes entre Bohtan et Hakkâri. A côté des altitudes souvent supérieures à 3000 mètres, il faut peut-être penser à une sorte de régression pastorale, comme ce fut le cas dans la vallée du Masiro (haut Bohtan Su) dont les villages arméniens furent détruits systématiquement vers 1900 par les Miran pour accroître leur territoire pastoral (Handbook of Mesopotamia). On notera cependant une certaine ambiguité ; il existe également, en effet, un Maziro Su, affluent de gauche du Grand Zab, au sud de l'Albag.

Favorisé lui-aussi par l'humidité due à son caractère de front montagneux, le Bohtan n'était pas dépourvu de ressources agricoles ; Maunsell y voit même en 1901 la région la plus fertile du Kurdistan (1). Les cultures méditerranéennes s'y ajoutaient, sur la rive gauche du Tigre, aux cultures subtropicales et aux ressources forestières (notamment la manne) (2).

Bien que constituant sans doute le pays d'origine des Kurdes, le Bohtan, l'ancienne Gordyène, comportait, encore au XIXe siècle, un assez important peuplement syrien oriental et, dans une moindre mesure, arménien (3). En fait, il a longtemps constitué une avancée nestorienne entre les régions jacobites du sud du Tigre (djebel Tour) et les régions plutôt jacobites et arméniennes de l'ouest et du nord du Bohtan Su (pays de Ridvan, Garzan, Sirvan, Bicheir, etc...). Malheureusement, il n'est pas très facile, en dépit de l'abondance relative de notre documentation, de localiser de façon sûre ce peuplement chrétien

(1) Maunsell, 358 ; mêmes remarques du P. Rhétoré. Note sur le Bohtan (vers 1880), liasse 18.

(2) D'après Müller-Simonis (1888) 363, le Bohtan comptait 300 villages et 40 000 habitants, ce qui correspond à une densité de 7 ou 8. Mais le pays, indique l'auteur, avait été ravagé, quelques années plus tôt, par une terrible famine et était ruiné par la mauvaise administration turque.

(3) C'est à cette région au nord du Tigre que se rapporte le texte de Kinneir (1814) 344, t.II, p.247 : "La population est assez nombreuse dans ces montagnes ; elle se compose de chrétiens des sectes nestoriennes, chaldéennes et arméniennes qui cultivent le froment et l'orge dans les vallées et des vignes sur les côteaux des montagnes". Sur les chrétiens du Bohtan, étude du P. Galland (1884) 225 ter. Il y aurait eu, à cette époque, en Bohtan, 4000 Arméniens, 6000 Chaldéens et moins de 1000 Nestoriens.

du Bohtan (1). Celui-ci relevait au XIXe siècle de deux diocèses chaldéens : Siirt et Djézireh-ibn-Omar, qui, l'un et l'autre, s'étendaient sur d'autres régions. Nous disposons bien de listes complètes des paroisses du diocèse de Siirt pour 1882 et 1913, listes ne coïncidant d'ailleurs pas entièrement (2) ; mais ces noms araméens ont trop souvent disparu des cartes turques modernes. Ajoutons qu'à la fin du XIXe siècle, le nestorianisme, qui s'était longtemps maintenu dans ces montagnes isolées, était en pleine désagrégation devant les progrés réalisés par le catholicisme à partir des évêchés chaldéens et des missions dominicaines de Siirt et de Djézireh ; ce fait ajoute encore à la confusion (3).

Le Bohtan constitue de toute évidence un vieux pays nestorien (4). Un seul noyau arménien, à ma connaissance, celui de Dih (actuel Eruh), village essentiellement arménien qui aurait eu jusqu'à trois mille habitants, avant d'en perdre les quatre-cinquièmes à la suite d'une révolte kurde de 1878, et qu'entourait une douzaine de villages arméniens. Dih était, comme Siirt, spécialisée dans la fabrication de cotonnades teintes

(1) En particulier la longue "étude topographico-historique" de Hartmann (1896) 152 sur le Bohtan est pratiquement inutilisable, faute de cartes.

(2) Etat de 1882. J. Rhétoré Notes sur le pays de Seert. Liasse 18 ; état de 1913 in J. Tfinkdji 267.

(3) Alors que Badger, en 1850, relevait 11 villages dans le diocèse chaldéen de Siirt, il y en avait 36 en 1913. De même, il y avait encore quelques Nestoriens à côté des Chaldéens de Siirt quand Kinneir 344, t.II, p.183, y passe en 1814 ; ils avaient disparu au milieu du siècle.

(4) Je rappelle seulement l'existence de villages yézidis. D'après le P.Rhétoré, ce fut dans un village yézidi du Bohtan, Tauzi, que Mgr Scher, archevêque chaldéen de Siirt, fut assassiné en 1915 par des gendarmes turcs. Liasse 17 (la version du P.Fiey 434, y compris sur la localisation des faits, est différente).

en rouge avec la garance récoltée dans le pays (1). Au milieu du XIXe siècle, le Bohtan comportait d'après Badger, une vingtaine de villages nestoriens, avec environ 1200 fidèles. Les Nestoriens avaient là deux évêchés, l'un dans le nord du pays, à Atel (ou Gueratel), établi plus tard à Artevna (Artuvin), l'autre, au nord-est, à Sah, près de Djézireh-ibn-Omar (2).

Pour autant qu'on en puisse juger, Nestoriens et Chaldéens étaient surtout représentés en Bohtan dans trois secteurs différents. Tout d'abord vers Dih et Gueratel (district d'Arwab). Par ailleurs, au nord-ouest, la ville épiscopale de Siirt, actif foyer catholique depuis le XVIe siècle, était entourée d'un groupe assez dense de villages chaldéens. Une partie se trouvait, comme Siirt même et comme les deux anciens monastè-

(1) Au témoignage de Taylor (1861-1862) 413, l'extrême nord-est du Bohtan (Bohtan-Berwari, autour de Khosker, dans la moyenne vallée de Bohtan Su) abritait, outre les Kurdes Adian, un peuplement mêlé de Nestoriens et d'Arméniens ; il s'agit, en fait, d'une zone de contact entre la Moxoène arménienne et le Bohtan.

(2) G.P. Badger 284, p.313 ; Riley (1884) 385 ter. Le P. Duval en 1882, estime seulement à une dizaine le nombre des villages nestoriens du Bohtan. Liasse 16. Le P. Fiey 143, p.228, 256 et 262, a entrepris d'éclaircir l'histoire embrouillée des évêchés nestoriens du Bohtan. L'évêché d'Atel est attesté depuis le XVe siècle ; mais le pays est disputé au XVIIe siècle entre les patriarches nestoriens de Kotchannès et d'Alkoche, tandis que l'ancien archevêque nestorien de Djézireh, refoulé de sa ville par les catholiques, s'y installe dans la première partie du XIXe siècle. De leur côté, les catholiques rayonnent sur le Bohtan à partir du siège épiscopal de Siirt, créé au milieu du XVIe siècle. Il existe en Bohtan un noyau catholique autour de Sadak, centre de salines situé près de Dih, dès le milieu du XVIIe siècle. Vers la fin du XIXe siècle, tout le pays est pratiquement recouvert par les Chaldéens et les évêchés nestoriens disparaissent.

res de Mar Yakoub (1) et de Mar Gouriya,dans les plaines de la rive droite de Bohtan Su et était donc extérieure au Bohtan (2). Mais cette zone chaldéenne s'étendait également, de l'autre côté du fleuve, au Bohtan occidental (district de Kiyan).

Le troisième site était celui du sud-est, au nord et à l'est de Djézireh-ibn-Omar : vallées du Nurdus Su et de Rezor Su et région du djebel Djoudi. Ainsworth signale en 1840, immédiatement au nord de Djézireh-ibn-Omar, sept villages nestoriens le long d'un affluent de gauche du Tigre, le Rezor Su (tout ce secteur est encore considéré, en 1913, comme à demi-nestorien). Cette zone se prolongeait vers le nord-est, dans le bassin voisin de Nurduh Su, jusqu'à Sirnak (1400 mètres), au pied du col du même nom qui donne accès au haut bassin du Hezil (3).

(1) Le couvent de Saint-Jacques le Reclus (Mar Yakoub), fondé au début du VIIe siècle et ancienne résidence des patriarches chaldéens du XVIe siècle et des évêques de Siirt, possédait la seule grande bibliothèque monastique restée partiellement intacte jusqu'au début de ce siècle. Transportée à l'évêché chaldéen de Siirt, elle fut détruite lors des massacres de 1915.

(2) Le patriarche jacobite, cité par Southgate 401, t.II, p.319, en 1840, parle de 500 familles de ses fidèles vivant autour du couvent jacobite de Mar Gourwaglis,près de Siirt. Il s'agit sans doute d'une confusion avec le couvent chaldéen de Mar Gouriya.

(3) W.F. Ainsworth 401, t.II, p.344 ; The Handbook of Mesopotamia, t.IV, 80 Tfinkdji 267 (diocèse de Siirt). Ajoutons que Southgate 402, p.172, signale en 1844 une quinzaine de villages nestoriens dans la région de Djézireh-ibn-Omar. Chose curieuse, alors que The Handbook attribue à Sirnak, à la fin du XIXe siècle, 30 maisons nestoriennes contre 400 kurdes, Wigram 424, p. 338, raconte vers la même époque l'histoire de cette esclave nestorienne, devenue intendante de la maison de l'agha de Sirnak, qui avait été enlevée soixante ans plus tôt, lors des massacres de Bedir Khan, et qui déclare à un diacre nestorien de passage qu'elle n'avait pas vu, pendant tout ce temps, de prêtre chrétien.

Le curieux djebel Djoudi (actuel Cudi Dağ) (2100 mètres), se trouvait encore plus au sud-est, à une vingtaine de kilomètres à l'est de Djézireh-ibn-Omar, dominant la plaine du Tigre d'un abrupt de 1500 mètres. En raison sans doute de cette position privilégiée, Kurdes et Syriens considéraient le Djoudi comme le véritable Ararat, par opposition à l'Ararat des Arméniens (1). De là, l'existence, à son sommet, peut-être dès le IVe siècle,d'un sanctuaire chrétien de l'Arche, que devaient plus tard compléter une synagogue, puis un ziaret musulman, seul visible au XIXe siècle. Au mois d'août, un grand pélerinage au sommet du Djoudi associait Kurdes, chrétiens, juifs et Yézidis.

En dépit de son accès relativement facile et de la proximité du foyer catholique de Djézireh-ibn-Omar (2), l'a-

(1) De façon parfaitement symétrique au tombeau de Noé de Nakitchevan, lié à l'Ararat arménien, correspondait un autre tombeau de Noé dans un couvent nestorien situé au pied du Djoudi. Sur tout ceci, J.M. Fiey 143, p.221. Parmi les nombreuses descriptions des voyageurs, les meilleures sont celles de Wigram 424, p.335 et de G. Bell (1909) 291, p.291 sq.

(2) La petite ville épiscopale de Djézireh-ibn-Omar (Bezabdé antique), capitale nominale des émirs du Bohtan, paraît avoir été ruinée par les guerres qui aboutirent à la chute des principautés kurdes. Ainsworth 277, t.II, p. 344. En 1914, c'est une ville d'environ 10 000 habitants, dont 600 Chaldéens et 1400 autres chrétiens se partageant entre Jacobites et Syriens unis. Il y avait à cette date trois évêques de Djézireh : un chaldéen, un jacobite (en résidence, plus à l'ouest, à Azakh) et, depuis 1888, un Syrien uni. Du XVIe siècle au milieu du XIXe siècle, les Syriens orientaux de la ville avaient oscillé entre Nestoriens et Chaldéens, jusqu'au succès définitif des seconds. La plaine du Tigre, aux environs immédiats de Djézireh-ibn-Omar, comportait un seul village syrien oriental, Mansouri, sur la rive gauche, un peu en amont de la ville ; Mansouri, au début du XXe siècle, comprenait cinq familles nestoriennes pour une douzaine de familles chaldéennes. J.M. Fiey 143, p. 235.

vant-pays du Djoudi, entre Tigre, Khabour et Hazır, a connu jusqu'à la fin un peuplement à la fois nestorien et chaldéen. C'est dans les villages de la bordure méridionale du piémont du Djoudi que se trouvait la majeure partie de la population rurale du diocèse chaldéen de Djézireh-ibn-Omar. Certains de ces villages étaient entièrement chaldéens, d'autres possédaient, encore à la fin du XIXe siècle, une minorité nestorienne (cas de Nehrivan). Plus curieux étaient les cas de Hessana, où des protestants, convertis par des missionnaires américains, se juxtaposaient aux familles restées nestoriennes, et, dans la basse vallée du Nurduş Su, de Sah (ou Chakh), village d'environ 250 habitants où se trouvaient à la fois un ancien couvent et une forteresse des émirs de Bohtan. Converti au début du XIXe siècle par le P. Campanile, Sah était devenu ensuite le siège d'un évêché nestorien et était, à la fin du siècle, partagé à peu près également entre Nestoriens et Chaldéens (1).

On souhaiterait mieux connaître cet étrange pays de Bohtan et ses survivances obstinées : celle du nestorianisme comme celle de l'ensemble des Syriens occidentaux. Autre caractéristique, son contact avec les régions situées au sud, à l'ouest et au nord. Au sud, de l'autre côté du Tigre, c'est le

(1) On trouvait encore, en 1975, dans le sud-est du Bohtan, les derniers villages nestoriens (notamment Hessana) et chaldéens (Harbol, Bazyan, etc...) de Turquie : neuf villages en tout, auxquels s'ajoutent Artevna (Artuvin), dans le nord du Bohtan, et Geznek (d'après une note communiquée par un prêtre du diocèse chaldéen d'Istanbul) ; X. Jacob 451 estime en 1982 à 5000 l'effectif des villages chaldéens de Turquie orientale. Le fait est d'autant plus intéressant qu'en dehors de ces villages, le nestorianisme paraît avoir totalement disparu de Turquie et que l'église chaldéenne de Turquie a désormais une implantation essentiellement urbaine, notamment à Istanbul. J'ignore quels sont les facteurs historiques de cette survivance locale.

bloc jacobite du djebel Tour dont les prolongements empiètent parfois sur la rive gauche du fleuve. Au nord et à l'ouest du Bohtan Su (lequel conflue à Til avec le Tigre, peu après avoir reçu le Bitlis Su), on a affaire à un peuplement mixte arménien et jacobite (1). Les Syriens orientaux, prépondérants au Bohtan, disparaissent assez rapidement, à l'exception, comme on le sait déjà, des villages proches de Siirt et de ceux du Bicheir. Typique est, par exemple, le cas, au nord du Bohtan, du village chaldéen de Piroz (500 maisons), sur le Bohtan Su, auquel fait face, de l'autre côté du fleuve, le village jacobite de Semkkor (200 maisons) (2).

Arméniens, Jacobites, Yézidis et, bien entendu, Kurdes s'enchevêtrent dans le Sirvan (au nord du Bohtan Su), le Garzan (à l'ouest du Bitlis Su) et le pays de Ridvan. C'est le double résultat de la poussée arménienne venue du nord et du long recul des Syriens orientaux devant les Jacobites à travers l'Arzarène.

(1) Tel est le cas, dans la montagne au nord de Siirt, du village perché de Küfre, dont la population chrétienne est principalement jacobite, avec quelques familles arméniennes. Cutts 314, p. 117.

(2) J. Rhétoré. Notes sur le pays de Seert. Liasse 18.

Chapitre III

La vie montagnarde

1) La population

A l'époque à laquelle nous nous plaçons, le milieu et la seconde moitié du XIXe siècle, la population syrienne montagnarde du Kurdistan s'identifie pour l'essentiel aux Nestoriens. Ceux-ci sont désormais refoulés de la plaine, à l'exception de celle d'Ourmiah. De leur côté, les Nestoriens passés au catholicisme, c'est-à-dire les Chaldéens, sont avant tout implantés en plaine. Ils ont cependant pénétré au Bohtan, en Azerbaïdjan persan et dans toute la bordure méridionale de la montagne où, tantôt, ils constituent à eux seuls le peuplement syrien oriental (Sapna, région de Zakho, etc...), tantôt, ceoxistent avec les Nestoriens. Mais ce n'est qu'au cours de la période qui précède la guerre de 1914 que, sous l'effort obstiné des missionnaires dominicains, les effectifs des Nestoriens passés au catholicisme commenceront à avoir quelque importance dans la haute montagne du Hakkâri.

C'est donc essentiellement la population nestorienne qui retiendra notre attention. Nous considérerons ensuite les fidèles des diocèses chaldéens de la zone bordière du Taurus. Afin d'éviter les doubles-emplois, il nous faudra évi-

demment nous souvenir que beaucoup de ces derniers, ou du moins leurs parents, étaient encore nestoriens au début du XIXe siècle.

a) Les Nestoriens

Il n'y a pas ici, contrairement à ce qui se passe chez les catholiques, d'administration ecclésiastique organisée. On doit donc se contenter, à propos des effectifs des Nestoriens du Taurus oriental et de ses bordures, d'estimations grossières, trop approximatives en tout cas pour permettre de suivre l'évolution de cette population entre le milieu du XIXe siècle et 1914 (1). Le plus souvent d'ailleurs, on ne nous donne que le nombre de maisons ou de familles, le chiffre moyen des membres de chacune de celles-ci variant selon les auteurs et selon les lieux de 5 ou 6, jusqu'à 8 et même 10... (2). La statistique la plus homogène et apparemment la plus sûre est celle établie par Badger (3). Le patriarche et son archidiacre lui ont en effet indiqué le nombre des églises, des prêtres et des familles de chacun des 268 villages de la province patriarcale,

(1) A titre de comparaison, on voit le patriarche jacobite ignorer en 1892 l'effectif de son troupeau et, finalement, l'estimer au triple ou au quintuple de la réalité. Parry 373, p.67.

(2) Sauf indication contraire des auteurs, j'ai retenu pour ma part le chiffre de 6 ; c'est d'ailleurs celui qu'utilise Badger pour le milieu du XIXe siècle.

(3) Signalons cependant que, dès 1833, Eli Smith 399, t.II, p. 218, fournit un état numérique assez précis et relativement exact de la population nestorienne d'après les indications données en 1838 par le clergé chaldéen et nestorien d'Ourmiah et de Salmas : environ dix mille familles dans le Hakkâri proprement dit (mais il n'a tenu compte ni du Bohtan, ni de la bordure méridionale : régions de Zakho, Amadia, Akra, etc..., ni même, semble-t-il, du Chemdinan), soit à peu près 60 000 habitants, dont 50 000 pour les cinq tribus. A cela s'ajoutent, d'après le même auteur, plus de 25 000 Nestoriens et Chaldéens dans les plaines d'Ourmiah et de Salmas.

Badger diminuant d'ailleurs d'un tiers le nombre un peu gonflé des familles fourni par Mar Schimoun (1). En revanche, Badger a dû se borner, en ce qui concerne les provinces de Chemdinan et d'Ourmiah (la première partiellement, la seconde totalement située en Perse), pour lesquelles le patriarche ne disposait sans doute pas de listes ou de tableaux, à estimer globalement à 4 500 le nombre des familles nestoriennes.

Il y aurait eu, d'après Badger, vers 1850, environ 70 000 Nestoriens en Turquie et en Perse, pratiquement tous entre Van et Akra, Siirt et Ourmiah. La province patriarcale, la seule connue avec quelque précision, aurait compté 42 000 âmes, le reste se répartissant entre les deux autres provinces. Les cinq tribus, toutes entières situées dans la province patriarcale, auraient groupé, dans leurs 85 villages, 21 000 âmes (sans compter les raya chrétiens qui en dépendaient) contre un total de près de 50 000 raya nestoriens. Si l'on estime à environ 1200 km^2 la superficie de la bande étroite occupée par les tribus, la densité de ce territoire aurait donc été de l'ordre de 17 ou 18, ce qui est acceptable pour un pays de très haute montagne et représente environ le double de la densité de population actuelle (presque entièrement kurde).

Il faut cependant noter que la statistique de Badger a été établie peu après les massacres de 1843 et 1846 et l'exode qui les a suivis. De fait, le P. Rhétoré donne, soixante

(1) Un peu avant Badger, Ainsworth (1842) 277, t.II, p. 285 sq, avait également donné, d'après les indications fournies par le patriarche, des listes de villages et des estimations statistiques (28 000 Nestoriens au Hakkâri). Mais lui-même les considère comme incomplètes et sous-estimées, et se rallie finalement à un chiffre de 100 000 Nestoriens en Turquie. A la même date, A. Grant donne le chiffre sans doute un peu gonflé de 100 000 "Nestoriens indépendants" (tribus).

ans plus tard, des chiffres sensiblement plus forts (1) : 12 300 habitants en Bas-Tiari (Quéramoun non compris)contre 6 500 pour Badger, 5 200 habitants en Tkhouma contre 3 150, etc... Par ailleurs, Badger a peut-être un peu sous-estimé la population nestorienne de Perse qu'il semble évaluer aux environs de 25 000. Or, ce chiffre varie, dans les estimations des lazaristes d'Ourmiah de la même époque, entre 30 et 40 000 (2).

On peut, en outre, essayer de compléter les états de Badger par ceux d'un autre délégué de l'Eglise d'Angleterre, le pasteur Cutts, qui visite en 1876 le Hakkâri et la région d'Ourmiah. Cutts a donné, en annexe de son livre, une statistique par paroisses des diocèses nestoriens (3). Listes de villages et graphies sont pratiquement les mêmes, de sorte que l'on peut supposer que Cutts s'est, sauf exception, contenté de re-

(1) C'est également le cas de l'estimation fournie à Cutts 314, p.175, en 1876, par les Américains d'Ourmiah : 56 000 Nestoriens en montagne et 25 000 dans la plaine d'Ourmiah (plus 36 000 Chaldéens).

(2) Le mémoire du comte de Challaye, consul de France à Erzroum, sur les missions lazaristes et protestantes en Perse (1854), publié en 1973 avec un commentaire très étoffé par le pasteur Hornus 240, est fondé essentiellement sur les notes du futur Mgr Cluzel, l'un des fondateurs de la mission lazariste de Perse. Même ordre de grandeur, pour la Perse, chez Perkins (1843), Curzon (1892), Morgan (1894), Aubin (1908), etc... Chose curieuse, cet effectif de 30 000 (5000 familles) est déjà avancé au milieu du XVIIe siècle pour les Nestoriens d'Azerbaïdjan occidental 216. On notera le caractère exagéré du chiffre de 100 000 qu'avait donné en 1968 l'abbé de Mauroy pour les Assyro-Chaldéens de l'Azerbaïdjan persan avant 1914.

(3) Cutts 314, p.353-358. On retrouve, sous forme anonyme, les tableaux de Cutts avec quelques variantes dans la liasse 7 des archives dominicaines.

prendre les tableaux de Badger (1). Pourtant, les deux documents ne se recoupent pas entièrement. Cutts a omis les diocèses de Gondouk-Akra, Berwari et Bohtan, dont le second, au moins, était encore bien vivant à son époque. Par ailleurs, ses statistiques sont visiblement très incomplètes pour le Haut-Tiari. En revanche, il donne, contrairement à Badger, des listes détaillées pour le Chemdinan et les trois diocèses persans.

Là où une comparaison est possible entre les états de 1850 (Badger) et de 1876 (Cutts), on observe le plus souvent une tendance à la baisse, et parfois même une chute extrêmement sensible : de 400 à 245 familles à Baz, de 315 à 235 à Walto et même de 96 à 24 dans le district raya de Bilijnai. Il est vrai que, dans certains cas, ce sont au contraire les chiffres de 1876 qui sont les plus élevés : de 210 à 250 familles à Dez, de 510 à 700 à Tkhouma. Alors qu'Achita serait passée de 400 à 500 familles, Salabacca, également en Bas-Tiari, serait montée de 120 à 200. Autant dire qu'il n'est guère possible de discerner une réelle évolution démographique à partir de ces deux ouvrages. On ajoutera cependant que les chiffres de Cutts sont nettement plus élevés que ceux de Badger pour l'ensemble constitué par le Chemdinan et la région d'Ourmiah : 5217 familles (5300 en fait, si l'on tient compte de quelques villages de Chemdinan dont la population nestorienne n'a pas été relevée), là où Badger se contentait d'une estimation de 4500.

On peut en tout cas supposer qu'il y avait, avant les grands massacres de 1843-1846, à peu près cent mille Nesto-

(1) Dans un cas au moins, celui du Nordouz, Cutts s'est même borné à recopier les chiffres de Badger, quoique déjà vieux d'un quart de siècle.

riens dans le Kurdistan septentrional et dans la plaine d'Ourmiah (1). En dépit de quelques estimations nettement plus élevées (2), on n'a pas l'impression que ce chiffre de cent mille ait été beaucoup dépassé par la suite : à la fois du fait des passages à l'église chaldéenne et de la recrudescence des atta-

(1) Grant, le "découvreur" du Hakkâri en 1839, avançait le chiffre de 150 000 : en revanche, le P. Marchi, supérieur de la mission dominicaine de Mossoul, qui avait visité le Hakkâri, indique en 1852 que le patriarche nestorien estime à 80 000 l'effectif de ses fidèles (effectif que le P. Marchi ramène à 60 000). Liasse 7 - Je juge inutile d'insister sur les estimations de l'époque "pré-statistique". A côté des estimations raisonnables du P. Justinien de Neuvy-sur-Loire (Michel Febvre 224, p. 466) qui, au milieu du XVIIe siècle, évalue à 50-60 000 le nombre des Nestoriens de Mésopotamie, Kurdistan et Perse et du P. Garzoni 146, qui évalue en 1787 à 100 000 le nombre des chrétiens - avant tout Nestoriens - du Kurdistan turc, le P. Campanile 22, p.170, avance en 1818 le chiffre de 1 340 000 "Kurdes chrétiens" répartis dans 24 000 villages du Kurdistan septentrional ! Avant lui, le missionnaire carme Vincent de Sainte-Marie évaluait au XVIIe siècle à 300 000 les Nestoriens du nord de la Mésopotamie, tandis que, dans sa lettre au pape de 1652, Mar Schimoun XI évaluait à 40 000 familles (240 000 âmes) l'effectif de ses fidèles. Le Quien, Oriens Christianus 163, t.II, col. 1078 sq ; chronique anonyme 216, p.382 sq. Ces chiffres fantaisistes auront la vie dure. En 1830, Mgr Coupperie, évêque latin de Bagdad, 219 bis, limite à 40 000 ou 50 000 l'effectif des Nestoriens du Hakkâri ; en revanche, il estime au chiffre invraisemblable de 200 000, dont 150 000 Chaldéens, le nombre des catholiques de Mésopotamie.

(2) Ratel 261, parle en 1904 de 200 000 Nestoriens ; Mgr Lion 349 bis, les estimait déjà à 140 000 en 1865.

ques kurdes contre les Nestoriens de la montagne (1). Un peu plus tard, Cuinet évalue, vers 1890, à 92 000 le nombre des Nestoriens de Turquie (tout entier compris, à ses yeux, dans le sandjak de Hakkâri, lequel inclue à cette époque le kaza d'Amadia), dont 52 000 pour les tribus et 40 000 pour les raya, et le P. Rhétoré estime, vers 1900, à 40 000 l'effectif des tribus nestoriennes et les raya chrétiens en dépendant (2).

b) Les Chaldéens

Ce n'est guère qu'à la fin du XIXe siècle qu'il est utile de prendre en considération les diocèses chaldéens de la bordure montagneuse. Ceux-ci ne sont en effet définitivement

(1) Dans un texte de 1923, Notice sur l'église assyro-chaldéenne nestorienne et les Nestoriens. Liasse 7, l'abbé Tfinkdji évalue à 100 000 le nombre des Nestoriens en 1914 en Turquie et en Perse, dont 60 000 au Hakkâri et 30 000 en Perse, plus 5 000 en Transcaucasie, 15 000 dans le sud de l'Inde et 5 000 émigrés en Europe et en Amérique.
Il faut noter que toutes les estimations concernant les Nestoriens de Perse dans les premières années du XXe siècle sont extrêmement aléatoires du fait de la conversion massive, mais passagère, des Nestoriens de la plaine d'Ourmiah à l'orthodoxie russe. Pour les années qui précèdent immédiatement et suivent 1900, Bolshakoff 212, p.101, donne le chiffre sans doute exagéré de 50 000 Nestoriens de Perse (Aïssores) convertis à l'orthodoxie, répartis en 80 paroisses ; de même V. Chirol 448,p.128, signale en 1903 que plus de la moitié des Nestoriens de Perse sont passés à l'orthodoxie. Cette offensive missionnaire orthodoxe avait d'ailleurs été préparée depuis longtemps par la conversion de Nestoriens de Perse venant travailler l'été en Transcaucasie. Mgr Cluzel parle en 1872 (A.C.M.,1872, p.371) de 1000 Nestoriens d'Ourmiah convertis à l'orthodoxie à Tiflis.

(2) Liasse 11 - Le P. Berré, supérieur de la mission de Mossoul, évalue également à 100000 le nombre des Nestoriens de l'empire ottoman en 1910.

organisés qu'au milieu du siècle (1) et il faudra plusieurs décennies pour que l'église chaldéenne, quelques ilôts relictuels mis à part, achève d'absorber la plupart des villages nestoriens de la région (2).

Les diocèses montagnards de Siirt, Djézireh-ibn-Omar, Zakho, Amadia et Akra groupaient 17 700 fidèles en 1896 et 24 200 en 1913 (3). La progression entre ces deux dénombrements a été particulièrement nette du fait de la conversion des villages nestoriens du Zibar. A ces diocèses du nord de la Mésopotamie peuvent s'ajouter les trois diocèses persans : Ourmiah, Salmas (Khosrova) et Senna, qui passent de 16 700 à 19 200 fidèles ; mais il s'agit ici, pour l'essentiel, d'une population de plaine.

Dans le Hakkâri proprement dit, la pénétration catholique restait, à la fin du XIXe siècle, encore très limitée. Environ 650 fidèles en 1882, d'après le P. Rhétoré, pour l'essentiel sur les marges sud-est : vallée de Sat et village d'Ebrou

(1) J'étudie ailleurs la question du développement de l'église chaldéenne au cours du XIXe siècle.

(2) Forte de 70 000 fidèles en 1867, d'un peu plus de 100 000 en 1913, l'église chaldéenne a donc à peu près rattrapé, à cette dernière date, l'église nestorienne. Les chiffres de 1867 paraissent d'ailleurs forcés, tout au moins dans certains diocèses ; sans doute est-il plus sage de se limiter pour cette époque à l'estimation de 55 000 fidèles avancée par le délégué apostolique, Mgr Amanton. P. Martin 252, p.46. Le pasteur anglican Badger n'attribuait même que 20 000 fidèles à l'église chaldéenne en 1850.

(3) Il faudrait évidemment déduire la population des villages de la plaine du Tigre et des basses vallées et ajouter, en revanche, quelques villages de montagne des autres diocèses chaldéens.

(moyen Roudbare -Sin) (1). En se limitant à un simple ordre de grandeur, on peut donc estimer qu'il devait y avoir avant 1914, et en excluant la population des plaines situées à l'ouest du lac d'Ourmiah, de 110 000 à 120 000 Syriens orientaux dans les montagnes comprises entre le Bohtan et les hauteurs de l'Azerbaïdjan occidental, entre le plateau arménien et la limite de la plaine de Mossoul. Un peu plus du quart de cette population était constitué par les cinq tribus nestoriennes du Hakkâri.

2) L'habitat rural

Haute montagne assez densément peuplée et de latitude relativement basse (vers le 37e degré), le Hakkâri enregistre des altitudes de peuplement comparables à celles du Caucase. Les villages les plus élevés sont en effet proches de 2500 mètres : Kardalanès, village de dix maisons au nord-ouest de Kotchannès, atteint 2475 mètres ; Marvane, principal centre nestorien du Nordouz, est à 2550 mètres. Les villages établis à 2000 mètres et plus sont fort nombreux (citons seulement Orisa, à 2500 mètres, sur le flanc nord-est du Cilo Dağ). Le record revient au petit village de Hani, à 2600 mètres, à l'amont de Tkhouma ; mais il s'agit d'un village de mineurs occupés aux mi-

(1) J. Rhétoré 384 ter. De petits noyaux chaldéens sont signalés à Djelo, Baz et Tkhouma, dans cette dernière vallée sur l'influence de Salomon, élève des lazaristes d'Ourmiah, qui était revenu dans sa tribu après avoir été précepteur à la cour du châh. Afin d'éviter un risque de double compte, je ne tiens pas compte des 3850 nouveaux convertis (anciens Nestoriens) recensés en 1913 dans le Hakkâri (nouveau diocèse chaldéen de Van). Il s'agissait en fait de conversions récentes et fragiles, dont le nombre a souvent dû être gonflé. Dans un rapport de 1909, l'évêque chaldéen de Van parle de 10 000 Chaldéens desservis par 80 prêtres dans le vilayet de cette ville (région de Van et Hakkâri) ; il y aurait eu notamment, à Kotchannès même, 85 catholiques sur environ 600 habitants. Arch. Aff. étr. N.S. 67, f° 31.

nes de plomb voisines (1).

a) Les villages

La montagne nestorienne (fort comparable à cet égard au reste du Kurdistan septentrional) doit-elle être considérée comme un pays de villages ou d'habitat dispersé ? Frappés par l'émiettement des maisons, la plupart des voyageurs paraissent opter pour la seconde solution, et notamment leur doyen, Tavernier, au XVIe siècle. "Dans tout ce pays-là, on ne voit point de villages, et toutes les maisons à la campagne sont séparées les unes des autres au moins de la portée d'un mousquet". Remarques très comparables chez divers auteurs du XIXe siècle, par exemple Warkworth qui traverse le Tiari en 1899 : "Les maisons paysannes sont si nombreuses et si dispersées qu'il est difficile de dire exactement où un village finit et où un autre commence" (2).

Pourtant, le Hakkâri et ses bordures apparaissent bien comme un pays de villages. Il suffit de citer à cet égard le semis de villages de la grande plaine de Gavar, villages entre lesquels ne s'interpose, aujourd'hui encore, aucune maison isolée ; ou encore les villages qui s'alignent à brève distance les uns des autres, sur le versant ensoleillé du grand couloir longitudinal de la Sapna.

C'est qu'en réalité, toutes les transitions sont possibles, en fonction des ressources locales et du fractionnement du relief, entre le gros village et le simple hameau. D'a-

(1) J'utilise, dans ce paragraphe, les relevés d'altitude du Handbook of Mesopotamia, t.IV.

(2) J.B. Tavernier (édition de 1681) 412, t.I, p.254 (il s'agit de la route entre Djézireh-ibn-Omar et Tabriz) ; lord Warkworth 423, p.185.

près les relevés très précis de Badger en 1850, les villages de la plaine du Gavar (Dizé exclu) ne groupent, en moyenne, qu'à peine vingt maisons. Les 143 villages du diocèse patriarcal et du diocèse du Djelo, qui regroupent les cinq tribus et un certain nombre de districts raya, possèdent en moyenne 33 maisons (soit environ deux cents habitants) ; mais, parmi eux, douze ont cent maisons et plus, trente-huit en ont dix et moins.

Achita, estimé à 2500 habitants du temps de Badger, à 5000 ou 6000 vers 1900, est traditionnellement considéré comme le plus gros village du Hakkâri, avec plus de cinq cent maisons. Mais il s'agit en fait d'une agglomération assez morcelée, divisée en cinq quartiers dont certains possèdent un peuplement bien différencié (1). Ces quartiers avaient par ailleurs une structure assez lâche. "Les maisons, écrit le P. Rhétoré à Achita en 1908, sont dispersées aux sommets et aux flancs des monticules, sous les noyers, au bord des eaux, entourées de petits champs dont les terres sont retenues par des murs de soutènement".

Autre pays de gros villages, la vallée du Tkhouma, du temps de Badger, a une population concentrée en cinq villages, dont quatre ont plus de cent maisons ; à l'époque du P. Rhétoré, le principal de ces villages, Tkhouma-Gawâia, aurait plus de deux cent maisons. En revanche, les sept villages raya dépendants du Tkhouma sont compris entre quinze et soixante-dix maisons.

Comme à Tkhouma, cinq villages assez importants se succèdent dans la vallée de Lizan, en aval d'Achita. "Lizan, écrit le P. Rhétoré en 1899, est dans une gorge aboutissant au Zab et remontant jusqu'à Achita. Plusieurs groupes d'habitations

(1) Le P. Rhétoré écrit, en 1910, que les quartiers de Marwitha et de Tchammaniès sont habités par des sauvages et des voleurs... Liasse 18. Badger 284, p.214 avait déjà donné la liste de ces quartiers d'Achita.

qu'on pourrait appeler des villages s'échelonnent le long de cette gorge au milieu des jardins et des plantations qui donnent à ce quartier une apparence riante que font ressortir davantage les montagnes rocheuses coupées à pic qui se dressent du côté nord." (1).

En réalité, il n'y a pas de coupure précise entre le gros village et le simple hameau ; c'est ce qu'a d'ailleurs noté H. Bobek en 1938, pour le Hakkâri kurde qui n'a fait que s'insérer dans les cadres de l'ancien Hakkâri nestorien (2). Tantôt, le village s'étale parmi des jardins ou vergers, donnant l'impression d'une poussière de maisons dispersées. C'est ce qu'avait noté en 1846 Layard à Achita et dans la vallée de l'Izani : "A mes pieds, le village (Achita) s'étendait sur toute la vallée ; des maisons isolées, entourées de jardins et de vergers, se dispersaient sur les versants des montagnes... Chaque bâtiment se trouve au milieu du terrain de son propriétaire ; aussi le village occupe-t-il un espace beaucoup plus grand qu'il serait nécessaire." (3).

Dans les régions de relief très difficile, on peut même arriver à une quasi-dispersion ou, du moins, à un étire-

(1) 1908, liasse 18 ; 1899, liasse 7 - Même description de Lizan par Ainsworth (1842) 277, t.II, p.217, en 1840 : "Les petites maisons de Lizan n'étaient pas groupées, mais étaient dispersées parmi jardins et bosquets et, étant construites dans un style suisse (sic), avaient une très agréable apparence."

(2) H. Bobek cite le cas de Sat, composé d'une vingtaine de maisons réparties en cinq ou six hameaux, alors que les soixante maisons d'Oramar sont groupées sur un éperon, au-dessus des terrasses de culture des versants. A cette date et, encore en partie de nos jours, Djoulamerk est constitué de hameaux juxtaposés, à l'intérieur d'un bassin suspendu découpé par des ravins.

(3) A.H. Layard (1849) 347, t.I , p. 171 et 176.

ment très poussé du peuplement. Le P. Rhétoré note que, dans la gorge très encaissée de Salabacca, en aval de Tkhouma, les habitations s'étirent sur plus de cinq kilomètres, "là où il y a un morceau de terre cultivable ; le plus souvent, elles sont surpendues aux rochers... Les enfants sont assurés contre tout danger au moyen de cordes dont un bout se rattache à leur corps et l'autre au seuil de la maison" ; même les tombes se dispersent de maison en maison." En revanche, un village apparaît, avec l'église, lorsque la gorge s'élargit à l'amont (1).

A côté de cela, il ne manque pas de villages formés de rangées superposées de maisons disposées selon les courbes de niveau, perchés sur des roches isolées (villages du haut-Tiari, dans les gorges du Grand Zab) ou tassées autour de leur église, avec, le cas échéant, leur maison commune (kalleita) ou le château (kalé)de l'agha kurde. Layard note par exemple l'aspect de nid de guêpes de Birijnai (Tkhouma);les maisons d'Ergub (Baz) sont groupées en tas, avec l'église à l'écart,tandis qu'au centre du village est ménagée une petite place avec une fontaine et un groupe d'arbres. On en arrive même à des villages pourvus d'un fort villageois avec des tours de défense, tels que ceux que décrit Ainsworth en 1840 près de Kotchannès ; on est près

(1) "La longueur de ce district, écrit de même Layard 347, t.I, p.197, a rendu nécessaire l'emploi de noms distincts pour les diverses parties des villages. Les maisons sont dispersées sur les versants de la montagne et entourées de jardins et de vignobles".

ici de l'aoul caucasien (1).

Le problème de la genèse des villages de la montagne se confond avec celui de l'origine du peuplement nestorien. Autant dire qu'il est actuellement insoluble, puisque nous ne savons à peu près rien de l'occupation du pays antérieurement au XVIIe siècle ; même l'étude de la toponymie araméenne du Hakkâri n'a, à ma connaissance, jamais été faite. Tout au plus, peut-on supposer que ces villages doivent être d'âge très différent. C'est ainsi qu'en Tkhouma, un sixième village, Khâné, apparaît entre 1885 et 1900 (cinquante maisons en 1909), à plusieurs kilomètres en amont du dernier village, ceci en raison du surpeuplement des villages préexistants. Même origine sans doute récente des zones de dispersion signalées dans les fonds

(1) A.H. Layard 347, t.I, p.198, 206, 221. W.F. Ainsworth (1842) 277, t.II, p.289 - Kinneir 344, t.II, p.176, décrit de même, en 1814, le gros village en pierre d'Halasni, un peu au nord-est de Siirt. Chaque maison a l'allure d'une forteresse, avec sa tour carrée et un épais mur de clôture. De la même façon, le missionnaire lazariste Decroo 445, décrit en 1905 le village chrétien de Marwana, en Tergavar, dont les habitants, au nombre d'un millier, étaient réputés pour leur esprit guerrier : "Marwana dresse au milieu des champs sa masse compacte de hautes maisons bâties en pierre et recouvertes de terre battue. Tous les toits sont soudés les uns aux autres et forment ainsi une vaste plate-forme qui sert de place publique et aussi de donjon" ; les rues sont quasi inexistantes, mis à part d'étroites venelles desservant les étables.

de vallées et à l'amont des vallées (1).

b) Les maisons

Le Taurus kurde et nestorien constitue une zone de maisons de pierre en hauteur qui contrastent aussi bien avec les maisons basses en terre ou en briques crues des plaines de Mossoul et d'Ourmiah qu'avec les maisons souterraines du plateau arménien. Sauf peut-être quelques détails folkloriques, aucune différence entre la maison kurde et la maison nestorienne, la baita, à tel point qu'il serait aisé d'établir un glossaire comparé des termes kurdes et néo-araméens désignant les différents éléments de la maison et que le remplacement, dans les vallées du Hakkâri, des Nestoriens par les Kurdes ne semble avoir été accompagné d'aucune modification de l'habitat (2).

Les voyageurs du siècle dernier nous ont laissé de nombreuses descriptions des maisons souterraines ou demi-souterraines arméniennes qu'ils ne manquaient évidemment pas de rapprocher de la description célèbre, par Xénophon, des maisons souterraines des Kardouques(3). L'anecdote du village arménien

(1) Tkhouma, liasse 18 ; B. Dickson 315. Exemple déjà cité de dispersion secondaire dans la vallée de Dez, en contre-bas des anciens villages de versants - Je cite à toute fin utile le point de vue de lord Warkworth 422, p.174, lequel affirme sans preuve que "toutes les vallées (du Hakkâri) semblent avoir été peuplées à partir d'établissements isolés établis en hauteur. Celles de Salabacca et de Tkhouma ont ainsi tout leur peuplement dérivé de trois petits centres (?) et celle de Lizan de deux autres (?)".

(2) Outre Galloway (1958) 37 (monographie du village kurde de Galaba', près de Rawandouz), voir, sur le Hakkâri actuel, H. Bobek, D.C. Hills et le rapport de 1973 de "Grenoble Université Montagne".

(3) Une des meilleures descriptions est celle des maisons du village arménien de Marnik, dans la plaine de Mouch, en 1837. H. Southgate (1844) 401, t.I, p.203. Egalement J. Morier 362 (1816), p.397.

traversé sans que l'on s'en aperçoive, car seuls apparaissent les toits gazonnés et les trous des cheminées, se retrouve chez plusieurs auteurs.

En réalité, ce type de maison dépasse le cadre purement arménien, ce qui semble indiquer qu'il s'agit moins d'un trait ethnique que d'un vieux fait de civilisation que l'on retrouve dans de nombreux hauts pays agricoles du Proche-Orient et de l'Afrique du Nord (X. de Planhol). En dehors même du plateau arménien, on a notamment relevé des maisons souterraines en pays kurde : Kurdes Chaderli du Haut-Euphrate (M. Sykes), haut plateau de la région de Senna (J. de Morgan), Kurdes du Nordouz (Maunsell) (1), et même Yézidis du Cheikhan (G. Campanile) et Scemsites de Mardin (A. Dupré).

Mais le Gavar nestorien était aussi, au moins en partie, un pays de maisons souterraines, sans que l'on puisse dire si ce fait est lié à des hivers aussi rudes, dans ce haut bassin, que sur le plateau arménien ou à l'ancienne appartenance arménienne du Gavar. La bonne observatrice qu'est Mme Bishop décrit en 1891 les villages du Gavar, tous semblables, "entourés par des piles de blé et de paille sur les aires à battre, avec des cônes tronqués de fourrage et de hauts cônes lisses de combustible animal. Ce sont les seuls signes d'habitat. On peut circuler sur les toits sans s'apercevoir que les maisons sont dessous", ou encore : "Un long couloir sombre conduit dans une étable souterraine avec une plate-forme pour les bêtes et une pièce de séjour". (2). Chose curieuse, même la montagne à l'est

(1) Tandis que Mme Bishop (1891) 295, p.326, décrit, vers Marvane, les classiques maisons arméniennes à demi-souterraines, Maunsell (1901) 358, indique que tel est également le cas des maisons kurdes d'hiver du Nordouz.

(2) Mme Bishop 295, p.282 et 283 ; également p.278, 281. Description comparable, en 1903, des villages du Gavar par Krajewski :"Les maisons à demi-creusées dans la terre, sans air et sans lumière, ressemblant à des antres de bêtes sauvages plutôt qu'à des habitations humaines". Arch. Aff. étr. NS 150, f° 150 sq.

du Gavar possède également ce type de maison ; Mme Bischop décrit longuement à Mar Bicho, près de la frontière persane, une grande maison en partie troglodyte possédant une pièce de 250 m2 dont le toit est soutenu par des troncs d'arbres écorcés noircis par la fumée de deux siècles et qui abrite sept familles et 72 personnes (1).

C'est cependant la maison de type kurde qui règne à peu près partout en montagne, dans le Hakkâri comme dans les petits reliefs bordiers. Les auteurs en ont laissé, pour l'époque nestorienne, de multiples descriptions, sans parler de dessins ou même de photographies. Il s'agit pratiquement toujours d'une maison de pierre : pierres sèches grossièrement assemblées sur au moins 60 cm d'épaisseur ou, parfois, pierres appareillées

(1) Idem , p.268 sq. Cas identique de la maison à demi-enterrée des Nestoriens du Tergavar, en Perse. F. Rouge (1848) 442. On ne doit pas confondre la maison souterraine de type arménien avec la véritable maison troglodyte, établie à flanc de paroi rocheuse dans des grottes plus ou moins aménagées. Elle était surtout fréquente dans les gorges du Haut-Tigre, en amont de Djézireh-ibn-Omar. La ville d'Hasankeyf, notamment, à moitié troglodyte, est appelée "old grot town" par Taylor (1860) 413, "Felsenstadt"(ville rupestre) par Lehmann-Haupt 349, t.II, p.374 (1898) ; voir aussi photos d'A. Gabriel (1932) 145. Les habitations troglodytes du piton occupé par la ville sont d'ailleurs décrites assez longuement par le Vénitien Barbaro 290, p. 115, dès 1474, et évoquées en 1674 par Petis 378, p.93. Id, marchand italien anonyme en 1511 (Ch. Grey 329, p.151). Sur ces habitats troglodytes, Kinneir 344, t.II, p.204 ; Rich 385, t.I, p.379 ; Cholet 307, p.270 ; G. Bell 291, p.299 (Fenik, en amont de Djézireh-ibn-Omar ; Ba Idri, en Cheikhan) et p.306 (village yézidi de Gelîyeh, dans le djebel Tour) ; Taylor signale également, en 1861, le village arménien de Dibenek, au nord de Diarbékir, avec ses maisons creusées dans un rocher isolé et une grande église souterraine.

comme dans la tribu de Baz ou en Sapna (1).

Maisons à toit plat, souvent débordant et soutenu par des perches de peupliers. Ce toit, constitué de couches de broussailles (2) et d'argile passées au rouleau, peut avoir l'aspect du béton, si bien que l'on marche facilement sur les toits qui prolongent la rue du côté du versant, ou encore qu'on peut y battre. Mais surtout, maisons très souvent en hauteur, notamment pour les maisons établies à flanc de pente dont le rez-de-chaussée est, à l'arrière, à demi-enterré. Le premier étage, lorsqu'il existe, comporte souvent une grande pièce entièrement ouverte, le lawatha, équivalent du belai kurde, qui sert à la fois de séchoir pour le millet et le maïs et de véranda durant la belle saison. L'étable occupe une grande partie du rez-de-chaussée. Celui-ci a un sol de terre battue très lisse, parfois recouvert, dans les pièces d'habitation, d'un tapis de feutre blanc. Quand cette habitation du rez-de-chaussée, qui n'est utilisée qu'en hiver, comporte plusieurs pièces, la pièce intérieure sert à la fois de chambre à coucher commune et de magasin où les vivres sont conservées dans des outres en peau de mouton.

On retrouve partout la même rudesse montagnarde. "Des murs en pierres sèches bossus, rentrants, courbés ; des trous pour fenêtres ; des portes aux gros linteaux bruts ne se joignant pas ; un plafond très bas où l'on se cogne la tête ; un

(1) H. Ishow (1979) 46 bis - Cependant, la maison de terre de la plaine existait également en Sapna. En 1905, le P. Auguste de la Croix 282 bis, voit en Sapna "de pauvres maisons bâties en terre et couvertes de fagots".

(2) Broussailles qui abritent généralement serpents, scorpions et vermines diverses.

sol inégal en terre poudreuse." (1).

La pièce d'habitation, très peu meublée, se caractérise par la présence du foyer (tanura), équivalent du horsi kurde, sorte de cavité creusée au centre de la pièce qui sert en même temps de four à pain (minces galettes appliquées sur les parois du tanura) (2). La fumée du feu de bouses et de branchages s'échappe par un simple trou (3).

Les voyageurs, qui se déplacent surtout durant la belle saison, ont décrit pour la plupart l'échafaudage d'été (koprana, équivalent de l'herzâl kurde), plate-forme de rameaux et d'herbes établie sur quatre pieux de plusieurs mètres de haut

(1) Liasse 16 - Un demi-siècle plus tôt, Layard 347, t.I, p.176 donnait de la maison de Tiari une description fort comparable : "Les maisons sont simples et construites de façon à assurer confort et protection hiver comme été. La partie basse est en pierre et contient deux ou trois pièces habitables par la famille et le bétail pendant la mauvaise saison. La lumière arrive par la porte ou par de petits trous dans le mur. Il n'y a pas de fenêtre, car, en l'absence de vitres, luxe encore inconnu en Kurdistan, le froid serait trop grand pendant l'hiver, quand les habitants sont fréquemment bloqués de nombreux jours par la neige. L'étage supérieur est construit partie en pierre, partie en bois, tout le côté tourné au sud étant ouvert. D'énormes poutres reposant sur des piliers de bois et sur les murs soutiennent le toit. C'est l'habitation d'été où vit toute la famille." Voir également Maclean et Browne (1892), Wigram (1914), etc...

(2) Maclean et Browne indiquent cependant qu'à la différence des pays raya, la maison de Tiari ne comporte pas de four, mais seulement une basse plate-forme circulaire pour faire le feu.

(3) En Gavar notamment, on utilisait, comme dans la plaine d'Ourmiah et en Arménie, les bouses sèches pour le feu. C. Sandreczki 390, p.236 (hauts cônes de bouses dans les rues de Bajirge). C'est le tezek turc.

où toute la famille s'installe la nuit pour dormir. Le koprana qui permet de fuir moustiques et vermine est installé sur le toit plat ou même, à proximité, dans le lit d'un torrent asséché où circule un peu d'air frais (l'échafaudage peut avoir alors jusqu'à six mètres de haut) ou dans les branches d'un grand arbre (1).

Le système de la double habitation (été et hiver) entraînait durant la saison froide une promiscuité plus ou moins complète entre hommes et animaux. Parfois même, grâce à sa chaleur, une partie de l'étable était aménagée en pièce de réception. Outre Mme Bishop, Perkins décrit en 1843 le miâna des riches paysans nestoriens. Il s'agit de l'extrêmité surélevée de l'étable, séparée du reste par une barrière basse ; c'était la pièce de réception des hommes durant l'hiver (2).

Quelques maisons de chefs tranchaient sur le caractère élémentaire de la baita. C'est ainsi que Warkworth voit à Salabacca une longue maison de forme irrégulière, dont la façade était décorée de nombreuses cornes de bouquetins. Le P. Rhétoré décrit, de son côté, la demeure de Mélik Ismaël, chef du Haut-Tiari. "A l'intérieur, la pièce principale est une grande salle à plafond bas soutenu par des colonnes qui ne sont que des troncs d'arbre presque bruts. C'est là que se tient habituellement le mélik, assis au milieu sur un coussin, le dos appuyé à une colonne". (3).

(1) Rich 385, t.I, p.186 décrit en détail, dans la région de Souleimanié en 1820, des échafaudages d'été plus vastes et plus confortables appelés tchardak. Badger 284, t.I, p.217 emploie, même pour Achita et le Tiari, le mot kurde arzâlé.

(2) J. Perkins 374, p.447.

(3) Lord Warkworth 422, p.170 ; liasse 16.

Mais surtout l' on doit à Cutts la description très précise de la maison du cousin du patriarche, à Kotchannès, où il a logé en 1876 (1). Maison de pierres brutes à étages et à toit plat, comme il est de règle. Une échelle intérieure réunit les deux pièces du rez-de-chaussée à une pièce en grande partie ouverte de l'étage, qui communique elle-même avec la pièce principale. En dépit de l'altitude, pas de vitres aux croisées des fenêtres ; seulement du papier huilé pendant l'hiver. Des tapis kurdes au sol, deux divans encadrant le foyer, sept niches pourvues de rayons de bois ménagées dans l'épaisseur des murs et, curieusement, un gros chandelier de laiton au milieu de la pièce.

La maison de la montagne nestorienne présentait cependant une grande homogénéité, liée sans doute au caractère constant des genres de vie agro-pastoraux (2). Même si la maison de type arménien s'étend au Nordouz et à la région de Gavar, la coupure est en général très nette, à cet égard, entre les aires nestoriennes et arméniennes. Ainsworth notait déjà, en 1840, combien la maison montagnarde cédait rapidement la place dans la zone de confluence entre Grand Zab et Nehil, à la mai-

(1) E.L. Cutts 314, p.176.

(2) P. Müller-Simonis 363, p.169 décrit pourtant, en Perse, dans le bassin de Guianguiatchiu (vallée nestorienne du Baradost) une maison de bois qui fait penser à celles des provinces iraniennes de la Caspienne. La maison comporte une pièce unique de 8m sur 6. Le toit n'est plus plat comme dans la plaine d'Ourmiah ; quatre colonnes en bois, placées au quart de chaque diagonale de la salle, portent deux poutres sur lesquelles reposent à angle droit deux autres poutres ; celles-ci, à leur tour, en portent deux autres et ainsi de suite. Chaque assise étant en retrait sur l'assise inférieure, l'ensemble forme un échafaudage pyramidal qui est recouvert de clayonnage et sur lequel porte la toiture en pisé. Le sommet du toit est ouvert sur une longueur de deux pieds environ ; cette ouverture sert à la fois de fenêtre et de cheminée ; la nuit, on la bouche.

son basse, construite en pisé, presque au niveau du sol ("soue dégoutante", ajoute-t-il) du plateau arménien (1). Il est difficile - j'ai déjà eu l'occasion de le noter - de faire la part entre traits ethniques et influence du milieu géographique (2). On doit cependant s'interroger sur l'inadaptation évidente que présentent, dans ce pays très enneigé, ces maisons montagnardes à toit plat ; les habitants sont obligés de monter sur les toits pour les déblayer après les grosses chutes de neige.

3) La vie agricole

a) Les origines

On rappellera tout d'abord - même si aucune liaison directe n'apparaît entre les agriculteurs préhistoriques et la vie rurale kurde et nestorienne des temps modernes - l'importance de la place occupée par le piémont du Zagros et la bordure plissée du Hakkâri dans la naissance des premières civilisations agricoles. Le nord-est irakien a joué à cet égard un rôle comparable à celui du secteur occidental du Croissant fertile :

(1) W.F. Ainsworth 277, t.II, p.289.

(2) Millingen 359, p.317 sq, note cependant que les maisons du village nestorien de Saray, isolé sur le plateau arménien à plus de 2000 m d'altitude, ne sont pas enterrées, contrairement aux maisons des autres villages.

de la Palestine au Moyen-Euphrate (1).

Dès le IXe millénaire, les premiers aspects agricoles, notamment la domestication de la chèvre sauvage et du mouton, apparaissent dans un milieu de chasseurs et de collecteurs épipaléolithiques (mésolithiques), les Zarziens, à peu près contemporains des Natoufiens de Palestine. A côté des stations de l'avant-pays (avant tout, à l'est de la plaine de Mossoul), le site le plus étudié (R.S. Solecki) de cette agriculture naissante est la station de plein air de Zawi Chemi Chanidar, un peu en amont du coude du Grand Zab (vers 700 mètres d'altitude), en Zibar, dans les monts calcaires du Baradost, qui atteignent près de 2000 mètres (2).

(1) R. Braidwood constate en 1978 que les deux grands centres de naissance de l'agriculture dans le Croissant fertile sont, d'une part, la bordure méditerranéenne (Moyen-Euphrate compris), d'autre part, "le piémont et les basses vallées intramontagnardes du Taurus oriental et du Zagros (bassins du Tigre et du Karoun)".
Les recherches essentielles ont été, après la deuxième guerre mondiale, celles des archéologues américains, relayés ultérieurement par Danois, Soviétiques, etc... La remarquable synthèse de R. Braidwood et B. Howe (1960) 112 n'a malheureusement pas, du moins à ma connaissance, été reprise au cours des décennies suivantes dans une mise au point comparable. Citons, notamment pour leurs bibliographies, les colloques récents du C.N.R.S. sur le plateau iranien (1977) 180 et l'Iraq (sic) (1981) 105, ainsi que l'ouvrage collectif publié par Levine et Young (1978) 168. Je me borne à mentionner globalement les nombreux articles et chroniques des revues archéologiques Sumer (Bagdad) et Iraq (Londres), ainsi que l'excellente carte de H.P.Huerpmann sur le Proto-néolithique, dans l'atlas du Proche-Orient de Tubingue 7 (BI 16, 1980). Liaison entre archéologie et paléobotanique étudiée par Harley et Zohany (1966) 151 et Wright (1968) 200. Enfin, éléments de comparaison avec l'ouest du Croissant fertile dans J. Cauvin (1978) 121 et un colloque récent du C.N.R.S. sur la préhistoire du Levant jusqu'au VIIe millénaire 447 (1981).

(2) La réalité de la domestication du petit bétail à Zawi Chemi Chanidar a fait l'objet de discussions. Il est par ailleurs vraisemblable que les stations de plein air des IXe-VIIIe millénaires représentent des campements saisonniers (P. Mortensen).

A cette économie mixte proto-néolithique (1), succèdent, au début du VIIe millénaire, d'authentiques villages d'agriculteurs sédentaires, villages ignorant encore, dans leurs niveaux les plus anciens, la céramique, qui ne se généralise guère qu'au VIe millénaire. A côté de Chemchara, dans les chaînons bordiers traversés par le Petit Zab, le site le plus connu est celui du tell de Jarmo, dans la plaine de Chemchemal, à l'est de Kirkouk (et immédiatement en aval de la station de Karim Chahir, qui appartient au groupe précédent).

Les premières civilisations agro-pastorales accompagnent le réchauffement qui, aux environs du Xe millénaire, fait succéder au Kurdistan la forêt de chênes à la steppe froide à armoise et favorise le développement des céréales sauvages. Aujourd'hui encore, l'aire d'extension de celles-ci recouvre pratiquement la partie externe du Croissant fertile (J.R. Harley et D. Zohary, 1966), l'orge sauvage, adapté à la sécheresse, mais sensible au froid, ne dépassant pas une altitude de 1500 mètres et s'avançant en revanche le long des oueds du désert, tandis que l'engrain sauvage (Triticum aegilopoides), plus rustique, arrive à 2000 mètres et escalade le plateau anatolien (s'y ajoute un autre blé, l'amidonnier sauvage, T. dicoccoides).

Ainsi, dès le VIIe millénaire, le piémont et les montagnes bordières (Zagros et, sans doute aussi, Taurus central) pratiquent l'élevage et la céréaliculture, tandis que se multiplient les villages agricoles à maisons de pierre.

(1) J. Cauvin 121, p.75 a récemment émis l'hypothèse que les premiers essais de céréaliculture se situent au VIIIe millénaire à Zawi Chemi Chanidar comme sur la bordure méditerranéenne.

b) Paysages et techniques agricoles

Profondément intégrés dans le monde kurde, les Nestoriens ne manifestent le plus souvent, en ce qui concerne les genres de vie, qu'une originalité limitée par rapport aux tribus kurdes qui les entourent de tout côté (1). En matière agro-pastorale, ils ne se distinguent véritablement que par l'absence à peu près totale de la transhumance et du semi-nomadisme chez les Nestoriens. Cette absence n'empêchait d'ailleurs pas les populations syriennes d'abandonner, l'été, leurs villages durant de longs mois pour les hauts pâturages.

Contrairement à ce qu'ont pu écrire des auteurs européens naturellement prévenus en faveur des chrétiens, les terroirs kurdes de la montagne paraissent avoir été aussi soignés que ceux des villages chrétiens. Sandreczki, passant à la fin de l'été 1850 de la vallée de Tkhouma au district kurde de Çal, admire la beauté de ce territoire, l'un des plus riches du Kurdistan. Il trace d'ailleurs, à cette occasion, un parallèle en-

(1) Cholet 307, p.245 note de son côté que, dans la région située entre Bitlis et Diarbékir, il est pratiquement impossible de distinguer Kurdes et Arméniens pour l'agriculture, l'habitation ou le costume.

tre les civilisations matérielles des deux peuples (1).

Les estimations, forcément assez floues, des missionnaires et des voyageurs semblent comparables, en ce qui concerne l'altitude des cultures, avec les relevés effectués par Bobek en 1937. Le niveau maximum paraît atteindre les 2500 mètres en Nordouz et à Dez, où les terrasses de culture arrivent à proximité de la langue terminale du glacier de Suppa Durak (2). Villages et cultures arrivent d'ailleurs plus haut dans le Cilo Dağ que dans le Sat Dağ, où ils ne dépassent pas 1800 mètres.

Le paysage agricole est caractérisé par l'importance de l'irrigation dans ces montagnes vouées à l'aridité esti-

(1) Sandreczki 390, p.268 sq. Déjà en 1817, Heude 374 ,p.208,disait que le bassin de Souleimanié était "une des plus belles et des plus fertiles vallées du monde" ; de même, A. Clément (1866) 308 : luxuriance des cultures,des vignes et de l'arboriculture kurdes dans les montagnes entre Souleimanié et Rawandouz. Un demi-siècle plus tard, Sykes p.346 décrit également le magnifique paysage agricole de la montagne kurde, vers Rawandouz. Il donne un peu plus loin ce tableau du pays des Kurdes Girdi, au sud de Nehri, p.432 : "Chaque village a sa petite forêt de peupliers, ses champs soigneusement travaillés, son système perfectionné de canaux de montagne et de travaux d'irrigation et, par dessus tout, ses petits châteaux à deux tourelles saillantes dans lesquels réside le chef et où les forces combattantes du village se réfugient en cas de danger. La taille de ces hameaux varie de dix à quinze maisons ; ils sont généralement situés sur un versant de montagne dominant un confluent de vallées".
Les paysages désolés signalés au milieu du XXe siècle par H. Bobek (1937), A. Davis (1954) et D.C. Hills (1959) en Hakkâri : villages en ruines, vignes redevenues sauvages, terrasses de culture couvertes de broussailles, dévastation des champs par les ours, etc... sont sans doute liés moins à l'incurie des Kurdes qui ont succédé aux chrétiens qu'aux dévastations de la Grande Guerre et à la chute du peuplement. On a pu parler d'une régression vers le nomadisme pastoral.

(2) Fait déjà signalé, avant H. Bobek, par lord Warkworth en 1899.

vale, mais où les eaux vives abondent, et par l'ampleur des cultures en terrasses qui permettent d'étendre des terroirs agricoles presque toujours exigus (1). Le P. Rhétoré écrit vers 1900 : "J'ai souvent vu de mes propres yeux les montagnards (nestoriens) élever de petits murs aux flancs de la montagne, vis-à-vis de leur maison, et gravir ensuite les hauteurs pour aller çà et là, glaner (dans des hottes)... un peu de terre végétale pendue aux anfractuosités du rocher et la déposer ensuite précieusement derrière ces petits murs pour agrandir un tant soit peu le maigre lot de terrain que la nature et leurs pères leur ont "concédé" (2). Bien avant lui, Ainsworth admirait les escaliers de terrasses de la vallée de Lizan, notamment à Zawitha, où il compte en juin 1840 jusqu'à vingt-cinq terrasses superposées, toutes en eau pour la culture du riz ; entre ces terrasses, des versants rocheux sont couverts de peupliers ou d'arbres fruitiers (3).

L'irrigation régnait aussi bien sur les versants montagneux "alimentés par de petits canaux remblayés artificiellement" (Warkworth) que dans la grande plaine de Gavar où la circulation était rendue difficile par les multiples rhinès et koutchi (canaux et rigoles d'irrigation) à fond vaseux qui compartimentaient la campagne. C'était en fait le réseau d'irriga-

(1) Ici aussi, il ne semble pas que les Kurdes aient été, à ce double égard, inférieurs aux Nestoriens. M. Sykes 411, p.454 ; "l'oasis" d'Oramar : Maunsell (1901) 358.

(2) J. Rhétoré.Kurdistan. Aperçu géographique. Moeurs et cultures. Peuples divers. Religions. Action des missionnaires. Liasse 11. Wigram 424, p.169, signale également la remontée des terres au Djelo. Rappelons que la pratique des terrasses culturales oppose le Kurdistan à l'Anatolie et le rapproche du monde iranien. X. de Planhol (1968) 77.

(3) W. F. Ainsworth 277, t.II, p.227. En 1886, le P. Bonvoisin 296 bis, décrit, sur les versants sauvages du Tal, les habitants élevant de petits murs et "remplissant les intervalles de terre transportée de loin à dos d'homme".

tion qui commandait l'organisation du terroir. Layard note par exemple que la vallée de Baz est une ligne ininterrompue de cultures desservies par des canaux d'irrigation. Au-dessus des pièces d'eau qui délimitent la zone des cultures, s'étend la forêt de chênes vouée à la récolte des noix de galle (1).

L'opposition très marquée entre la montagne aride et les vallées irriguées a frappé tous les observateurs. Binder, qui va de Djoulamerk à Amadia au début de l'automne 1885, en passant par Tal et Tkhouma, s'extasie sur ces "paradis terrestres" qui succèdent à la "vallée de l'enfer" des gorges d'amont. Grâce à une irrigation savante, "ce sont, écrit-il, des arbres fruitiers, des prairies, des champs en plein rapport, des noix jonchant le sol sous les noyers, des vignes grimpant jusqu'en haut des peupliers, chargées d'excellents raisins" (2).

(1) Warkworth 422, p.165 ; A.H. Layard 347, t.I, p.204. F. Rouge 442 estime même que l'abondance de l'irrigation en Tergavar permet de pallier l'insuffisance du fumier, utilisé comme combustible. A Araden, en Sapna, où existent des canaux d'irrigation longs d'une dizaine de kilomètres (H. Ishow, 46 et 46 bis), l'irrigation est fondée sur un droit coutumier très minutieux. L'eau est réservée en principe aux rizières la nuit, aux jardins pendant le jour.

(2) H. Binder 294. Ce dernier, à 35 ans d'intervalle, ne fait que reproduire l'enthousiasme de Sandreczki 390, p.263 qui, à Gondoukhta, gros village de Tkhouma,parle de "petit paradis" devant les rizières, les terrasses de culture, les noyers, les vignes et les vergers. La description faite par Stern 406, p.229, de la luxuriance du paysage de la vallée d'Achita en octobre 1849 recoupe celles de Grant, Layard, etc... "Les villages, ou plutôt des groupes de chaumières, étaient parsemés sur les collines accidentées et dans les clairières des hauteurs, tandis que des peupliers dispersés et des mûriers d'une taille majestueuse, entourés de champs luxuriants et de moissonneurs gaiement à l'oeuvre, complétaient le tableau impressionnant de ce vaste amphithéâtre".

En revanche, les mêmes voyageurs, à peu près exclusivement sensibles aux aspects concrets du paysage, ne nous disent presque rien sur les structures internes des terroirs. Il a fallu attendre les travaux de Habib Ishow sur la Sapna (1966, 1979) pour avoir quelque idée des structures foncières, des assolements et de l'organisation communautaire d'un terroir chaldéen de moyenne montagne. De même que pour l'habitat, c'est le contraste entre le système agricole arménien des plateaux et des hautes plaines et celui de la montagne kurde et nestorienne qui a surtout frappé. Alors que la montagne ne connaît que le bât, l'araire et la houe, le plateau arménien et, avec lui, les plaines de Gavar, d'Ourmiah et de Salmas utilisent, pour leurs terres fortes, de lourds chariots traînés par des boeufs ou des buffles et surtout des charrues à roues généralement inégales auxquelles on attelle jusqu'à huit paires et plus de bovins (1). Chose curieuse, la grosse charrue arménienne, qui retourne profondément la terre, remontait en pleine montagne jusqu'au haut bassin de Nordouz ; Mme Bishop la voit se substituer à la charrue primitive de la montagne entre Kotchannès et Marvane (2).

(1) Le kontar, grande charrue, s'oppose à la ptâna, petite charrue. R. Duval (1883) 132 bis, p.12. Les Arméniens, indiquent les Lettres édifiantes et curieuses au début du XVIIIe siècle, employaient jusqu'à douze paires de boeufs par charrue ; Tournefort 417, t.III, p.135, 140, 153 parle également, en 1700, de dix ou douze paires de boeufs ou de buffles, chacun avec son conducteur. Layard (1853) 348, p.379 décrit les labours d'automne en Gavar, avec des charrues traînées par dix boeufs. E. Smith 399, t.II, p.88 décrit en 1830 dans la région d'Erivan la charrue arménienne. "L'extrêmité de son timon repose sur un essieu supporté par deux roues, dont l'une, destinée à passer dans le sillon, est beaucoup plus grande que l'autre afin de maintenir l'horizontalité de l'ensemble. Un garçon chevauche chaque joug et s'encourage, ainsi que le bétail, en chantant". L'ethnologue E.R. Leach 52, fournit plus tard (1940) de nombreux renseignements sur l'organisation foncière et la technologie agricole des Kurdes de la région de Rawandouz.

(2) Mme Bishop 295, p.326.

c) La haute montagne

Un contraste brutal oppose les hauts villages, que la neige recouvre de décembre à avril, aux fonds de vallée, où règne une végétation luxuriante. Le 4 avril 1910, le P. Rhétoré note que plusieurs personnes ont manqué de périr dans une tempête de neige à Achita (vers 2000 mètres), alors qu'à l'aval de la même vallée, à Lizan, on procède déjà aux semailles de printemps, de même que dans le Berwari et à Tkhouma. Il avait déjà noté l'année précédente, presque à la même date, que la vallée de Salabacca (affluent de gauche du Grand Zab) est déjà en pleine floraison, tandis qu'Achita est couvert de neige (1).

Achita, village typique de haute montagne, vit essentiellement de ses troupeaux de moutons. On n'y cultive guère que différentes espèces de millets dont on fait un pain grisâtre qui constitue la base de l'alimentation (2). S'y ajoutent

(1) Liasse 18.

(2) Ces millets sont désignés par les noms de prâghi, talik et khrourîa (ou doura). Badger 284, p.214. Le pain de millet des Nestoriens est une galette de 15-20 cm de diamètre sur 2cm d'épaisseur Maclean et Browne 353, p.39 ; description de sa confection en Tergavar par F. Rouge 442. Ce pain, consommé avec du beurre rance fondu et du lait caillé, constitue la nourriture de base d'Achita. A.H. Layard t.I, p.180, comme de Tal.Ch. Bonvoisin 296 bis. Les tiges de millet sont données aux animaux. De même, Sandreczki 390, p.229 et 258 voit, durant l'été 1850, des champs de millet en Baradost et en Tal, tandis que F. Rouge (1848) 442 signale que le pain de millet constitue, avec les laitages, la nourriture de base des Chaldéens du Tergavar.

Si la céréaliculture (blé, orge) remonte sans doute aux VIIIe ou VIIe millénaires, tout au moins dans la bordure montagneuse, le millet paraît n'avoir été connu qu'au IIIe millénaire. Ajoutons que les vergers (et sans doute la viticulture) ne sont sans doute pas antérieurs au IVe millénaire (d'après Hans Helbaek. The Paleoethnobotany of the Near East and Europe, in Braidwood et Howe 112, p.99-118).

des pommes de terre introduites à la fin du XIXe siècle (1), du maïs, des lentilles et quelques légumes. C'est à peu près tout (le seigle paraît, notamment, peu cultivé), à l'exception des noyers qui abritent le village et dont on tire une huile qui s'ajoute dans la consommation locale à l'huile de sésame importée. En fait, Achita doit importer son riz et son blé des vallées du Berwari, immédiatement au sud (2), où parfois même, les gens du

(1)"Depuis quelques années", écrit le P. Rhétoré dans un rapport sur les Nestoriens du 5 mai 1891. Même remarque pour Araden, dans la Sapna en 1875. Liasse 18, et de Tozer 418, p.305 pour Bitlis (missionnaires américains) en 1879. On peut d'ailleurs suivre assez bien l'introduction de la pomme de terre dans la région. Elle aurait été introduite en Perse au début du XIXe siècle par l'ambassadeur anglais, sir John Malcolm ; Southgate 401, t.II, p.28 voit en 1837 des pommes de terre irriguées dans la région de Tabriz. Il ne s'agit encore que d'une culture de jardin que propage la mission américaine. R. Duval 132 bis, p.11 ; J. Perkins 374, p.382. Mais à la fin du siècle, Mme Bishop 295, p.218, la trouve dans le haut village de Mar Bicho, où elle a été introduite en 1850 par un missionnaire et où elle constitue un élément important de consommation et de vente ; la même, p. 291, voit un tas de pommes de terre dans les magasins de la résidence patriarcale de Kotchannès - On est moins bien renseigné sur l'introduction du maïs, plus ancienne. Ives 341, p.335, 361, le signale au milieu du XVIIIe siècle à Nisibe et dans la région de Diarbékir ; mais dès 1663, Thévenot 415 bis, p.88, avait vu du maïs (qu'il appelle aussi blé sarrasin) à l'ouest de Mardin.

(2) Badger 284, p.215 note qu'en échange, les Tiariens fournissent du beurre aux gens du Berwari. Grant signale à la même époque que le Tiari importe du blé de la région d'Amadia et y envoie du beurre et du miel. Enfin Layard 348, p.432 signale que les gens de Djelo se rendent l'été à Amadia pour porter des fruits, du miel et de la cire qu'ils échangent contre des grains ; quant à la vallée de Dez, ses seules ressources sont, d'après lui, constituées par un peu de riz, du millet et de l'orge, auxquels s'ajoutent chanvre, pommiers et noyers (p.428). Cinquante ans plus tard, Maunsell 357 note que le Baz produit seulement du millet et du maïs et doit tirer son blé du Gavar.

Tiari possèdent des terres pour compenser l'insuffisance de leurs propres récoltes. Dans d'autres vallées, c'est de Mossoul ou de la haute plaine de Gavar que l'on fait venir le blé indispensable.

Vers 2000 mètres d'altitude, la grande plaine du Gavar, toute parsemée de villages, a des hivers extrêmement rudes ("la Sibérie de la Turquie", dit le P. Rhétoré) qui interdisent la culture de l'orge (?),de la vigne,des arbres fruitiers et de la plupart des légumes (sauf les melons). En revanche, l'été, elle est "magnifique de verdure" grâce aux eaux descendues du Cilo. On retrouve cet enthousiasme chez de nombreux auteurs. En dépit de la rudesse du climat et des inondations de printemps et d'automne qui réduisent à peu de chose la période végétative et rendent incultivables les bas-fonds qui constituent la majeure partie de la plaine, ses terres noires font du Gavar un "paradis de fertilité" aux yeux de Mme Bishop, qui indique des rendements de vingt à trente pour un ! Malgré ses marécages, le Gavar peut, de la sorte, fournir du blé et du maïs au reste de la montagne nestorienne. Le haut bassin plus élevé, mais davantage arménien que nestorien, de l'Albag était également réputé. Le P. Rhétoré parle en 1882 du "blé et de l'orge que produit en abondance la plaine d'Albag" (1).

d) Les vallées

Contrastant avec Achita et le Gavar, les basses vallées du Hakkâri et du Bohtan ont une végétation de caractère

(1) A.H. Layard 348, p.379 ; Mme Bishop 295, p.275 ; F.R. Maunsell 357 ; W.A. Wigram 424, p.176 ; Handbook of Mesopotamia, t.IV, p.114. On citera également Krajewski (1903) qui voit dans le Gavar un "lac de verdure". Alors que les villages raya du Gavar sont misérables, "ses champs de blé, d'orge, de millet et de lin, entretenus par la belle rivière du Nehil, lui donnent un aspect des plus riants". Arch. Aff. étr. NS 150, f° 150 sq, p.27. Ajoutons cependant que le Gavar était également réputé pour son insalubrité, du fait de ses eaux stagnantes.

presque subtropical. Elles sont d'ailleurs, durant les étés très chauds, infestées de moustiques et en proie au paludisme (1). A côté du blé, de l'orge et du maïs, et, plus encore peut-être, du riz,qui est omniprésent jusqu'à 1500 mètres (2), tandis que le millet est relégué sur les terres pauvres, on pratique diverses cultures industrielles, notamment le tabac et les cultures légumières : pois chiches, haricots, melons, concombres et divers cucurbitacées. Les cultures arbustives ont un rôle essentiel et marquent fortement le paysage ; presque tous les villages des vallées sont entourés de vignes et de vergers. Les noyers, souvent énormes, les figuiers, etc... arrivent, comme la vigne, jus-

(1) Tel est le cas de la vallée de Tkhouma où, l'été, l'on doit enfumer les maisons chaque soir avec des feux de bouses ou établir les lits sur de hauts échafaudages. Liasse 18. De même, la vallée du Lizan, mince ruban alluvial au fond d'une gorge étroite, est très chaude et fiévreuse en été. Liasse 7. Pour la même raison, la pratique de l'estivage vers les montagnes pastorales ou, parfois, dans les zones de jardins se retrouve dans la plupart des villes de la région, en dépit de leur altitude. C'est notamment le cas à Djoulamerk et à Amadia, qui est ravagée par le paludisme durant l'été. A.H. Layard 347, t.I, p.161. L'estivage est pratiqué à Amadia successivement ou simultanément sur les pâturages du Ser Amadia (estivage déjà décrit par le P. Campanile p.28) et dans les jardins, à plusieurs centaines de mètres en dessous de la ville forte. Cuinet ; estivage dans les jardins d'Akra. A.H. Layard 348, p.368. X. de Planhol 77, p.275 a déjà noté ce double aspect de l'estivage - Sur la malaria en Chemdinan, Sykes 411, p.428.

(2) En 1814, Kinneir 344, t.II, p.169 voyait également les rizières remonter le Bitlis Su jusqu'à quelques kilomètres en-dessous de la ville (1550 mètres).

qu'à 1700 mètres, les grenadiers jusqu'à 1000 mètres (1).

La vigne est ici dans son domaine originel. Elle est abondante à l'état sauvage, rampant dans les fonds de thalweg ou se comportant comme une liane et formant des festons d'arbre en arbre (2). Autre trait caractéristique de l'ancienneté de la viticulture : le grand nombre de variétés de raisins qui a frap-

(1) En revanche, l'olivier, encore abondant sur la bordure nord de la Mésopotamie : par exemple autour de Mardin. Vannutelli (1906) 91, p.334, est exclu de la montagne par la rudesse des hivers. On ne le trouve que dans le djebel Djoudi et, au nord de la plaine de Mossoul, le long des premiers plis bordiers. A.H. Layard 347, t.I, p.152 (oliviers en Misouri) ; Stern (1849) 406, p.230, belle oliveraie à Chosh près d'Akra ; Thielmann 416 signale de même en 1872 des oliviers à Koniatura, dans la bordure de la montagne, à 30 km en aval de Rawandouz. La carte H-T n°33 de E. Wirth (1962) 96 montre d'ailleurs que cette culture reste, en dehors du secteur situé à l'est de Mossoul, localisée en bordure de la montagne (régions de Zakho et Amadia).

(2) Rich 385, t.I, p.261 écrit à propos de la haute vallée du Petit Zab : "La vigne sauvage est particulièrement luxuriante et se forme en draperies élégantes". Tavernier disait déjà du Kurdistan : "On voit presque partout de grands arbres, comme chênes, noyers et autres belles espèces, n'y en n'ayant pas vu qu'un gros cep de vigne sauvage n'embrasse jusqu'en haut". Ajoutons que, contrairement à la plaine d'Ourmiah où, en raison du froid hivernal, la vigne est cultivée sur billon et enterrée l'hiver, la vigne des bordures mésopotamiennes continue à ramper à ras de sol. En 1907, dans la région de Diarbékir, le général de Beylié 446, p.67, voit les vignes sans échalas ni supports, les sarments courant librement sur la terre.

pé plusieurs voyageurs (1). Les Nestoriens conservent jusqu'au carême, dans des jarres d'une centaine de litres partiellement enterrées, un vin que Warkworth, de passage à Tkhouma, juge convenable (2). Mais on produit aussi un sirop consommé en hiver et, plus encore, des raisins secs dont les basses vallées étaient exportatrices. Déjà typique de la moyenne montagne, la viticulture devient plus importante encore au contact de l'avant-pays. Le Berwari, notamment, produit beaucoup de raisin sec expédié à Mossoul (3). Il s'agit en quelque sorte du prolongement oriental de cette frange de vignobles, tenus tant par les chrétiens que par les Kurdes, qui occupent, entre Euphrate et Tigre, les hau-

(1) Par exemple, le P. Galland 36. Certains villages du Bohtan possèdent jusqu'à quinze variétés de raisins, parfois avec des grappes énormes. Dickson 315, signale à Oramar un raisin sans pépin long de 5 cm. Déjà à la fin du XVIIIe siècle, Sestini 396, p.251, vante "un raisin délicieux et à très gros grain blanchâtre qu'on apporte d'Amadia" à Mossoul.

(2) Lord Warkworth 422, p.166 ; il s'agit d'un vin rouge. Egalement Maclean 353, p.39 et J. Rhétoré 384 ter pour le Tiari. A la fin du XVIIIe siècle, l'abbé Sestini 396, p.232 sq décrit la vinification pratiquée par les Nestoriens de la région de Kirkouk et ajoute : "Les Nestoriens qui y sont établis parmi les Kurdes font d'assez bon vin" - J. Oppert 369, p.280 signale en 1854 la confection par les chrétiens de Kirkouk et Bagdad de "vin" fait avec une infusion de raisin sec, qui devait ressembler aux préparations analogues de l'Ethiopie tropicale.

(3) A.H. Layard 347, t.I, p.166 et 228. L'auteur cite notamment le grand vignoble de Mungaychi et évoque les femmes occupées au mois de septembre à la préparation du raisin sec. Davantage à l'intérieur de la montagne, Sandreczki 390, p.258, signale en septembre 1850 des Tiariens de Lizan qui portent des raisins à Djoulamerk.A propos du raisin sec, notons qu'en 1860, le P.Rose 387 signale, à côté du blé bouilli et du riz à l'eau qui forment la nourriture de base des chrétiens de la région d'Amadia, un plat de fête constitué de raisins bouillis dans l'huile de sésame. Quarante-cinq ans plus tard, le P. Auguste de la Croix 282 bis signale le même plat en Sapna, près d'Amadia.

teurs dominant la Djéziré, notamment le djebel Tour (1).

e) Les bordures méridionales

Les vallées les plus chaudes sont, au sud-est du Hakkâri et à proximité de la frontière persane, celles du Chemdinan qui se signalent par l'abondance de leurs arbres fruitiers, par la beauté des vergers et des plantations, et par l'omniprésence des vignes "qui pendent de tout côté" (2). On y récolte, notamment dans la vallée du Larzan, un tabac réputé qui est vendu à la régie ottomane et surtout en Perse, pour le compte du cheikh de Nehri qui en a le monopole de fait. Bien que la variété couzi d'Amadia fût considérée comme la meilleure, le tabac du Chemdinan donnait lieu à un énorme trafic qui faisait la fortune du cheikh et que les voyageurs du début du XXe siècle ont tous évoqué (3). Ce tabac, qui était employé dans les pipes persanes, était envoyé en contrebande en Perse dans des caravanes qui pouvaient atteindre cent mulets. Grâce à ces profits, le cheikh pouvait construire un palais dispendieux, entretenir une troupe de 1500 hommes armés de fusils russes achetés à Ourmiah, également en contrebande, et faire d'importants placements dans des banques anglaises.

(1) La viticulture n'est pas en effet seulement le fait des Arméniens et des Syriens. Sykes signale par exemple les aptitudes des Kurdes du Zibar à la culture de la vigne ; id Layard 347, t.I, p.152 pour les Kurdes du Misouri.

(2) J. Rhétoré. Voyage en 1900. Liasse 19.

(3) Maunsell (1901) 357 ; Warkworth (1901) 422, p.248 ; Dickson (1910) 315 ; Wigram (1914) 424, p.248.

Partout où elle est suffisamment arrosée, la bordure méridionale de la montagne fait figure de bon pays contrastant avec les étendues steppiques de l'avant-pays. Tradition d'ailleurs millénaire, si l'on songe aux sites agricoles proto-néolithiques et néolithiques de la région. Le P. Campanile vantait déjà les mutiples ressources agricoles de la principauté de Badinan. Layard a insisté sur la fertilité du Berwari et du Misouri, où apparaissent déjà le coton et le sésame ; l'apparence prospère de ce dernier pays s'oppose, à ses yeux, à la misère des paysans de la plaine de Mossoul (1). Le symbole de cette richesse, qui va parfois jusqu'à la luxuriance, est constituée par les jardins célèbres d'Amadia, dans la gorge du Roudbar, et d'Akra, "enchanting gardens" dont Grant déclarait en 1841 qu'ils étaient les plus beaux de l'Orient (2).

Le P. Rhétoré nous donne de l'agriculture de la Sapna, notamment en 1875, une description assez proche de celle que nous fournit pour l'époque actuelle un auteur chaldéen, Habib Ishow (3). En dessous des versants couverts de chênes et de

(1) G. Campanile 22, p.20 sq . En 1849, Stern 406, p.217 et 220 admire "les figuiers ombreux et les vignobles luxuriants"de la région de djebel Abyad, au nord de Dehok. Id Layard 347, t.I, p.152 (Misouri), 166 et 228 (Berwari). Ajoutons que, pour Layard, la situation défavorisée de la plaine est liée moins à des facteurs géographiques qu'aux exactions du pacha de Mossoul. En 1872, le P. Goormachtigh 327 bis, vante "les plaines du Sapna, du Misouri et de Zibar (qui) donnent de magnifiques moissons d'orge et de froment".

(2) Taylor 413 décrit de même, en 1861, les magnifiques jardins de la moyenne vallée du Bohtan Su, vers Khosker. Ils abondent en figuiers, pêchers, pommiers, en multiples raisins, dont la sultanine (raisin sans pépins).

(3) J. Rhétoré. Excursion dans la Sapna, mai 1875. Liasse 18 ; H. Ishow 46 et 46 bis. Le P. Auguste de la Croix 282 bis est lui aussi frappé, en mai 1905, par le caractère frais et riant de la Sapna.

pistachiers sauvages, les villages sont entourés de jardins irrigués (guenamê) pratiquant une double récolte annuelle et bordés de multiples arbres fruitiers. Au delà, viennent les terres privées non irriguées soumises généralement à un assolement biennal à jachère et surtout occupées par les céréales, subsidiairement par des légumineuses ; ces terres, sauf celles qui sont occupées par la vigne ou des arbres fruitiers (amandiers), sont parcourues par le troupeau commun après la récolte. Enfin, le secteur le plus éloigné du village, en bordure de la rivière Sapna, est constitué de terres collectives (bazeké). On y trouve des paturages, des champs de céréales cultivés selon une rotation plus ou moins longue et fertilisés par le pacage nocturne des troupeaux, mais aussi des vignes et des rizières, ces dernières faisant toujours l'objet d'une culture en commun par groupes de familles.

La culture du mûrier et la sériciculture étaient actives, mais ne portaient que sur un ver à soie sauvage dont la soie grossière était utilisée pour la broderie (on avait essayé en vain, vers 1870, d'introduire de Brousse la sériciculture classique). On comprend en tout cas que cette vallée privilégiée constituait un centre de ravitaillement pour les Nestoriens du Hakkâri (1).

En dehors du Hakkâri et de son environnement immédiat, on trouve des genres de vie davantage encore orientés vers les productions fruitières dans les quelques villages chré-

(1) Rapport annuel pour 1890 de la mission de Mossoul. Liasse 7. Taylor 413 signale, à l'est du djebel Tour, une soie sauvage produite par une chenille vivant sur un arbuste buissonnant de la famille des légumineuses ressemblant au cytise. Cette soie était si abondante que les femmes du pays l'employaient seule pour leurs vêtements. La soie sauvage du Kurdistan est déjà signalée par Niebuhr en 1764, 365, t.II, p.268 sq ; Korab Brzezowski 345 signale en 1869 la sériciculture de la région d'Amadia.

tiens du Kurdistan central, au nord-est de Kirkouk (bassin moyen du Petit Zab). La montagne reste aride, les hivers longs et neigeux ; mais les fonds de vallées regorgent d'humidité, avec des étés chauds et fièvreux. Les villages sont entourés d'une véritable forêt de peupliers, de platanes et de mûriers qui permettent de pratiquer la sériciculture. C'est notamment le cas de Chaklawa, village en partie chaldéen de fond de vallée, proche de Koï Sandjak (1). Grâce à l'abondance des sources, il y a, tout autour du village, de vastes jardins plantés de figuiers, de vignes, de grenadiers et de toutes sortes d'arbres fruitiers; sous les arbres, on cultive légumes et céréales ; l'irrigation générale a même permis, vers 1870, un essai réussi de culture de canne à sucre. Dès le mois de juin, les Chaldéens quittent le village pour s'installer parmi leurs jardins dans des cabanes de branchages (on y dit même la messe) afin de se défendre, jusqu'à l'automne, contre les vols des Kurdes (2). Les fruits de Chaklawa sont si réputés que les villageois vont les vendre, ainsi que leurs légumes, dans les villes de la région, jusqu'à Mossoul, à plus de cent kilomètres (3).

(1) J. Rhétoré 384 bis et Voyage dans le diocèse chaldéen de Kirkouk. Liasse 18. Chaklawa est également signalée par Fletcher 322, t.II, p.50 en 1850, par Mgr Drure 318 bis en 1912 et surtout par The handbook of Mesopotamia, t.III, qui utilise un rapport de Lorimer (1913) que je n'ai pu consulter.

(2) Notons cependant qu'au témoignage de Hay 332, p.47, les Kurdes de Chaklawa construisaient des cabanes analogues dans leurs vergers. Sheil 397 signale déjà en 1836 le rôle de ces cabanes où les villageois des montagnes bordières, à l'est d'Erbil et de Kirkouk, vont passer l'été.

(3) Cette distance n'empêchait pas, au début du XXe siècle, certains Européens de Mossoul, séduits par la fraîcheur des jardins de Chaklawa, de venir y passer l'été - La vente à Mossoul des fruits du Kurdistan est signalée par plusieurs voyageurs, par exemple Ives en 1758. E. Ives 341, p.321 sq ; c'est aussi le cas, à la fin du XVIIIe siècle, des raisins d'Amadia. Olivier 367, t.II, p.359.

4) L'élevage et la vie pastorale (1)

a) Le bétail

L'élevage constitue évidemment la ressource essentielle de la montagne nestorienne, et notamment des hautes vallées du Hakkâri (2). De façon exceptionnelle, nous disposons

(1) La vie pastorale du Proche-Orient a suscité de nombreuses publications dont on trouvera le compte-rendu dans la chronique de X. de Planhol. Nomades et pasteurs (Revue géographique de l'Est, à partir de 1961). Synthèses récentes de C. Rathjens et de W.D. Hütteroth, dans l'ouvrage collectif publié en 1973 par C. Rathjens, C. Troll et H. Uhlig 81. En particulier, la vie pastorale actuelle de la région située immédiatement à l'ouest du Hakkâri a fait l'objet, il y a quelques années, des études approfondies de W.D. Hütteroth (1959) 45 et de I. Beşikçi (1969) 18.

Le Hakkâri antérieur à 1914 a connu la juxtaposition du système des yayla locales : estivage ou semi-nomadisme estival à court rayon des agriculteurs de montagne (Yaylabauern des Allemands) pratiqué notamment par les Nestoriens, et du nomadisme ou semi-nomadisme kurde, souvent à grande distance (alternance entre la montagne et les plaines périphériques).

Nos sources, assez abondantes sur l'aspect pittoresque de l'ancienne vie pastorale du Hakkâri, sont malheureusement très insuffisantes sur les différents types de vie pastorale et sur leurs rapports entre eux.

(2) On est beaucoup moins bien renseigné sur les origines de la vie pastorale sur les hautes montagnes du Hakkâri que sur les débuts de vie rurale dans la bordure montagneuse du Croissant fertile. Le fait essentiel a été la découverte, depuis une vingtaine d'années, de milliers de gravures rupestres tant sur les montagnes situées à l'ouest de Hakkâri (Gevaruk, Tirsin) que dans le massif du Sat Dağ (expédition anglaise de 1968). H.Thoma et A. Vogel 90 ; A. Erzen 134 ; et, surtout, la publication de M. Uyanık (1974) 197 (non consultée par moi). Ces gravures, représentant à la fois des scènes de chasse et des figures humaines, s'échelonneraient du début du IVe millénaire jusqu'à une date postérieure à l'ère chrétienne ; elles attestent, en tous cas, une occupation précoce de la haute montagne.

à ce sujet, pour le milieu du XIXe siècle, de statistiques assez précises, sinon très sûres. Il s'agit de l'estimation des pertes subies par les Nestoriens à la suite des massacres de Bedir Khan en 1845-46, pertes recensées en principe par une commission anglo-turque, et dont Badger nous fournit un relevé minutieux, village par village,pour le Tiari, le Dez et le Walto (1).

Les chiffres dont il s'agit confirment tout ce qu'indiquent les autres témoignages sur la très nette prépondérance de l'élevage ovin : un bovin pour dix-huit ovins d'après Badger (Tiari, Dez et Walto), un pour vingt-cinq d'après Hommer de Hell ; la proportion de bovins aurait été beaucoup plus forte en Tkhouma d'après Layard : un pour 2,4, ce qui étonne pour une vallée aussi élevée (une erreur mise à part, faut-il admettre que les Tkhoumiens auraient réussi à sauver une grande partie de leurs moutons?...).

Même à se limiter aux états de Badger, on n'insistera pas sur les écarts entre villages et vallées, puisque nous ignorons s'ils sont dûs aux conditions locales du pillage ou à la plus ou moins bonne foi des déposants. Ces écarts sont en tout cas énormes ; le nombre d'ovins pour un bovin est de 90 dans les cinq villages du district de Lagippa (Bas-Tiari), de 72 dans le secteur de Lizan, de 13 à Achita, de 9 à Walto et à Dez, de 1,3 à Salabacca, etc...

A la différence des plateaux arméniens où l'élevage bovin paraît avoir été prépondérant, les "petits boeufs noirs" (Badger) du pays ne jouent qu'un rôle limité en montagne (2). Même chose pour les buffles utilisés pour les travaux

(1) G.P. Badger 284, t.I, p.365 sq. Autres estimations contemporaines, mais beaucoup plus sommaires, de Layard 348, p.435 pour Tkhouma,et d'Hommaire de Hell (qui voyage en Turquie orientale en 1847)336, p.24 pour l'ensemble des Nestoriens.

(2) Badger 284, t.I, p.215 signale cependant que le Tiari exporte du beurre en Berwari et jusqu'à Mossoul ; mais s'agit-il de beurre de lait de vache ?

dans les plaines d'Albag, de Gavar, etc... (1). On serait par ailleurs un peu surpris de voir le P. Campanile déclarer, au début du XIXe siècle, que, grâce à l'humidité du climat, le village chaldéen d'Armota, en bordure du Kurdistan central (près de Koï Sandjak) est réputé pour son fromage et son beurre si, selon toute vraisemblance, ces derniers n'étaient produits à partir de lait de brebis (2). Le rôle essentiel revient en effet au petit bétail : ovins et, subsidiairement, chèvres (3). Le lait de brebis et ses dérivés constituent, d'ailleurs, dans la montagne, une des bases essentielles de l'alimentation.

Les effectifs ovins étaient certainement très considérables. Si l'on additionne les chiffres de perte fournis par Badger et Layard pour le Tiari, Walto, Dez et Tkhouma, à la suite des massacres du milieu du XIXe siècle, on arrive à près de 150 000 ovins, ceci pour une population qui ne devait pas beaucoup dépasser 20 000 habitants. A peu près sept ovins par habitant ; c'est là un taux qui évoque celui des grandes vallées moutonnières des Pyrénées ou des Alpes françaises du Sud au siècle dernier. Achita aurait perdu à lui seul 20 000 ovins, Lizan et deux villages voisins 16 000, ce qui correspond à des taux encore supérieurs.

(1) Lord Warkworth 422, p.213 voit en 1897 des troupeaux de buffles en pâturage sur les montagnes situées au sud-est de la plaine de Gavar.

(2) G. Campanile 22, p.43.

(3) On ne sait pas grand-chose sur le rôle des caprins, bien qu'ils soient souvent cités par les voyageurs. On peut seulement indiquer, qu'à la fin du XIXe siècle, les villages du Djelo devaient verser aux autorités turques une contribution annuelle de 150 chèvres. Warkworth 423, p.175. La région de Siirt et de Djézireh-ibn-Omar élevait de nombreuses chèvres mohair ; les dominicains créent d'ailleurs à la fin du XIXe siècle dans leur mission de Siirt un atelier de tapis en poil de chèvres - Quant à l'élevage du porc, il paraît inconnu au Hakkâri malgré l'abondance des chênaies, sans doute en raison d'un interdit religieux. W.A. Wigram 424, p.280.

b) L'hivernage.

Fait apparemment paradoxal, en dépit de la longueur de l'enneigement et de la médiocrité des ressources fourragères, les chrétiens du Taurus ignorent la transhumance hivernale. Au contraire, une partie des Kurdes qui les entourent alternent entre les alpages et les pâturages de la plaine de Mossoul et de la Djéziré où ils séjournent sous leurs tentes noires de novembre jusqu'à la fin mai ; ils ne se privent pas d'y piller parfois les villages chrétiens, à la fois pour se procurer du grain et pour étendre leurs pâturages (1). Ces mouvements pastoraux des tribus de Kurdes kocher (pasteurs) ont d'ailleurs frappé les voyageurs par leur ampleur (plus de trois cents kilomètres de route pour les Herikis entre les pâturages de la plaine d'Erbil et ceux de la montagne de l'Azerbaïdjan occiden-

(1) Nous suivons ici, comme dans tout ce développement, Kurdistan. Aperçu géographique, etc... Liasse 11 - Comme preuve de la préméditation des massacres de l'été 1915, le P. Rhétoré note que les Kurdes Artouchi étaient restés en plaine au lieu de remonter comme de coutume en montagne. Ils massacrèrent notamment la plus grande partie de la population du gros village chaldéen de Pechabour, sur le Tigre, en aval de Djézireh-ibn-Omar. "Les chrétiens aux bêtes !" (1915-1917). Liasse 17. Autre exemple de l'"annual reign of terror" suscité par les déplacements pastoraux des Kurdes. Début mai 1909, Gertrude Bell 291, p.283, voit toute la plaine de Simel, au nord-ouest d'Alkoche et en contrebas de Mar Yakoub, en feu durant une semaine. Les villageois sédentaires ont en effet mis le feu aux pâturages afin d'empêcher les Kurdes de la bordure montagneuse d'y descendre avec leurs troupeaux. Vers la même époque, Hay 332, p.17, donne un tableau plus souriant de ces migrations printanières. Grâce aux pluies de printemps, la steppe désertique de Qaradj (entre Grand et Petit Zab, entre Tigre et Kara Tchok Dagh) devient verdoyante durant quelques semaines de mars-avril. Les Kurdes de la région d'Erbil y vivent alors sous la tente, dans une ambiance de fête.

tal ; presque autant pour les Miran, alternant entre les plaines du Tigre, vers Djézireh-ibn-Omar et la région du lac de Van par la vallée du Bohtan Su) et leur pittoresque. De là, de multiples descriptions de ces "transhumances batailleuses" qui nous replongent en plein moyen âge méditerranéen (1).

Les troupeaux des Nestoriens passent au contraire dans les villages de montagne la plus grande partie de la saison froide. Les témoignages sont, à cet égard, unanimes. Le soin du bétail constitue, dans les vallées, l'occupation presque unique de la mauvaise saison. A côté de l'arrosage et des récoltes, la tâche principale de ceux qui ne participent pas, l'été, à la montée vers les alpages consiste dans l'accumulation du fourrage en vue de l'hiver. C'est que, comme le note le P. Rhétoré, les Nestoriens, enveloppés de tribus hostiles, ne pourraient sans graves risques descendre avec leurs troupeaux vers les pâturages de la plaine (2).

(1) Sykes a repris, dans son grand article de 1908, tous les auteurs antérieurs. Voir notamment, pour la migration annuelle des Herikis, Perkins (1851), Dickson (1910), Wigram (1914) 424, p.148 et 158. Cette "migration annuelle de loups" (Wigram) passe le Grand Zab sur un pont provisoire sur les terres du cheikh de Barzan, puis remonte le Roudbare-Sin ou le Ṣemdinan Su. Les sédentaires sont terrés dans leur village, le fusil à la main, tandis qu'aigles et vautours suivent la caravane, dans l'attente des bêtes mortes. Encore en 1938, les Herikis, qui continuaient à alterner entre la plaine d'Erbil (Irak) et les montagnes proches du lac d'Ourmiah (Iran), étaient forts de plus de 2000 tentes, plus d'un million d'ovins et 20 000 têtes de gros bétail. E.R. Leach 52, p.7. Le P. Auguste de la Croix 282 bis a décrit, en mai 1905, la remontée des Kurdes nomades vers la haute montagne à travers les villages sédentaires du Berwari.

(2) J. Rhétoré. Le Kurdistan : aperçu géographique, etc...Liasse 11. Warkworth 422, p.156 note, de même, que les tribus nestoriennes sont généralement en sécurité, sauf "lorsque le manque de pâturage les oblige à conduire leurs troupeaux dans un autre territoire et qu'ils deviennent la proie des Kurdes nomades durant leurs migrations d'automne".

L'absence de transhumance hivernale ne pouvait manquer de soulever, tout au moins dans les grands massifs enneigés, le problème de la subsistance hivernale du bétail. De fait, écrit Layard, "la provision d'hiver de foin et de paille est mise en meule près de la maison ou est entassée sur le toit". Pourtant, les prairies de fauche paraissent avoir été assez peu nombreuses dans des terroirs avant tout voués aux cultures vivrières, et le foin était, pour l'essentiel, réservé au gros bétail. La masse du petit bétail devait se suffire avec l'herbe coupée dans les hauts pâturages, avec des produits de cueillette et surtout avec la feuillée, c'est-à-dire l'émondage des arbres. C'est ainsi que Layard évoque "les bottes de foin pour le bétail ramenées avec les plus grandes peines des hautes montagnes" (1). Les paysans du Tiari montaient également en juin couper sur les alpages un fenouil, abondant jusqu'à plus de 3000 mètres dans le Taurus oriental, que l'on conservait pour l'hiver, ainsi qu'une fougère que l'on faisait sécher à cette fin (2). On coupait les branches de chêne et, souvent, on les empilait sur place avant de les descendre sur la neige au village pour la nourriture des moutons (3).

On en arrivait à des expédients tels que celui signalé par Badger qui voit les gens d'Achita nourrir fin février boeufs et moutons avec des épineux et des broussailles sèches

(1) A.H. Layard 347, t.I, p.176 ; Layard 348, p.426 - Cependant, dans la plaine de Gavar, où abondent les bas-fonds humides, Sandreczki 390, p.236 est frappé, à Bajirga, par l'ampleur des granges à foin.

(2) Ainsworth 277, t.II, p.227 ; Dickson 315.

(3) Maclean 353, p.34. Pratique de l'émondage notée également par Maunsell 358, dans le haut Bohtan Su, par Morgan 65, t.II, p.17 dans le haut bassin du Petit Zab ; Cuinet 27, t.II, p.744 la signale en Chemdinan pour la nourriture des mulets et des chèvres.

que l'on est allé chercher en Berwari (1) ; ou encore à des pratiques qui paraissent relever de l'hivernage ascendant. Dans le passage cité plus haut, Maclean indique que, faute de bois d'émondage en quantité suffisante, les Tiariens doivent conduire (l'hiver ?) les troupeaux aux villages les plus élevés qui disposent de ressources en foin. Le P. Rhétoré note de même qu'on est obligé, tout au moins à Achita, de sortir les troupeaux même en hiver dans l'espoir qu'ils trouveront quelque nourriture dans la neige. Et surtout, on envoie dès la fin février, le premier lundi du Grand Jeûne (Carême), les moutons et brebis non suitées dans les paturages déjà reverdis du bassin du Khabour, à Tchalbek. Il faut, pour cela, s'acquitter de cadeaux et d'un impôt auprès de l'émir du Berwari, qui est d'ailleurs l'allié des Tiariens. Les troupeaux partent dans la neige vers le col et, comme l'impitoyable carême nestorien est déjà engagé, "les hommes et les femmes accompagnent, chargés d'outres contenant leur nourriture. Tous sont à jeun dans ce pénible voyage et tous jeûneront dans leurs campements mal installés et mal pourvus" (2).

C) L'estivage.

Tout est évidemment lié aux pâturages de montagne du Hakkâri dont les voyageurs ont souvent vanté la luxuriance (3). Les troupeaux les fréquentent depuis la limite de la forêt (en général, guère plus de 2000 mètres) jusqu'à 3000 mètres et plus, la ligne des neiges éternelles se situant, en principe, vers

(1) Badger 284, t.I, p.213.

(2) Liasse 18.

(3) Le botaniste Ainsworth 277, t.II, p.227 cite notamment la présence sur les pâturages du Haut-Tiari de la légumineuse pastorale bien connue Trifolium alpinum ; les diverses variétés de sainfoin (Onobrychis) sont également très abondantes sur les versants calcaires - J'ai utilisé pour le reste, outre mes propres souvenirs de voyage, H. Bobek et le rapport de 1973 de "Grenoble Université Montagne".

3500 mètres. Si le Hakkâri constitue en principe une montagne verte, par opposition à l'Arménie ou à l'Anatolie, ses ressources pastorales sont cependant très inférieures à celles des Alpes ou même des Pyrénées. Les pâturages sont parsemés de coussinets ou de boules d'épineux qui peuvent atteindre un mètre de haut (astragale, acantholine, etc...). Et surtout, à côté des belles prairies des fonds de cirques ou des hauts de croupes, dans les vallées, la pelouse est souvent localisée à proximité du torrent, formant ainsi un couloir verdoyant entre des versants steppiques et rocailleux.

L'estivage sur les zomès (au singulier, zoma) dure toute la belle saison et s'accompagne de l'abandon partiel des villages (celui d'Achita, quoique très élevé, est à quatre ou cinq heures de marche des zomès). Les écoles ouvertes dans les villages par les missionnaires ferment de la Saint-Georges (6 mai), date traditionnelle de la montée aux zomès, jusqu'au 15 novembre. Les voyageurs circulant en été dans la montagne du Hakkâri trouvent d'ailleurs les villages pratiquement vides, la population étant montée à la zoma avec les troupeaux (1).

On n'insistera pas sur les multiples détails pittoresques de la vie sur les zomès, détails qui ont beaucoup frappé les voyageurs, mais que l'on retrouve dans presque tous les alpages de l'Eurasie. La possession des meilleurs pâturages, à l'origine de multiples rivalités, constitue la principale cause des conflits entre tribus. Telle est par exemple la montagne de Bola, entre Dez et Djelo, qui fut longtemps disputée entre les deux tribus avant de revenir à la première. En revanche, le mont Siaros, très abondant en herbe, entre Lizan et Achita, est com-

(1) C'est ainsi qu'en août 1850, Layard 348, p.421, trouve le gros village nestorien de Marwane, en Nordouz, vide de ses habitants, à l'exception du kiayak (chef de village), redescendu avec un ou deux compagnons pour voir l'état des récoltes.

mun à tout le Tiari qui y envoie paître en liberté, durant toute la belle saison, mulets et chevaux, sous la surveillance d'un seul gardien.

C'est de la même façon que Layard signale que les pasteurs du Djelo utilisent les pâturages du territoire de Dez "aux bords mêmes des neiges éternelles", les versants de leur vallée étant si escarpés qu'ils n'offrent à peu près pas de terrain de parcours. Maunsell, de son côté, note que les sommets arrondis du Ghara de Bazin (ou Gara Dağ, 3150 mètres), au sud-ouest de Baz et au dessus du petit bassin kurde de Tovi, constituent une zoma utilisée par les troupeaux de Baz, Tkhouma et Salabacca (1). Autre pâturage réputé, le plateau de Maïdar Daoud (bassin supérieur du Khabour) que fréquentent de nombreux troupeaux ovins ; ces zomès furent d'ailleurs jadis habités en permanence, car on y trouve plusieurs ruines d'églises nestoriennes (2). Les disputes pour ces pâturages se terminent parfois par des accords de compascuité. C'est ainsi qu'en mai 1909, Achita et les Kurdes de Berwari concluent un traité confirmant la possibilité pour les troupeaux des uns et des autres d'aller sur leurs pâturages respectifs.

Autre trait sur lequel insiste Layard et qui a sans doute la même cause que l'absence de transhumance, les Nestoriens ne se déplacent pas sur les zomès au cours de la période pastorale. "A la différence des Kurdes, les Nestoriens ne changent pas de campement, mais restent sur le même lieu pendant tout le temps qu'ils sont sur les zomès. Ils vivent ainsi pendant plusieurs mois au milieu des excréments des animaux et des saletés de toute sorte

(1) A.H. Layard 348, p.430 ; F.R. Maunsell 358.

(2) Nous avons déjà fait allusion à cette désertification pastorale des hauts bassins du Khabour et du Hezil qui est sans doute le fait des Kurdes nomades.

tandis que la vermine abonde aussi fortement que dans leurs misérables villages " (1).

De même que les Kurdes, les pasteurs nestoriens utilisent la tente noire en poil de chèvre, surtout réservée aux chefs, et des abris de branchages ou de pierres sèches, selon l'altitude de la montagne (2). C'est ainsi qu'en 1882, le P. Rhétoré rencontre, sur la montagne de Bola, le vieux Nathan, oncle du patriarche, qui vit sous la tente où ses fils lui servent un repas de chèvre sauvage (3). Mais les cabanes paraissent avoir été plus nombreuses. Il s'agit notamment d'enceintes

(1) F. Rouge 442 signale cependant en 1848 que, sur les montagnes d'Azerbaïdjan occidental, les pasteurs chaldéens de Tergavar changent de campement chaque semaine ou plus fréquemment, accomplissant ainsi au cours de l'estivage un circuit de 100 à 150 lieues.

(2) A.H. Layard 348, p.421, Maunsell (1901) 358 note, à propos de la montée des Herikis vers les pâturages du Sat Dağ et de la frontière persane, que si les chefs ont des tentes, "la plupart font des cabanes de rameaux de chêne à chaque étape, tout le pays, jusqu'à la bordure de la plaine, étant bien boisé de chênes et fournissant l'abri nécessaire". Egalement, B. Nikitine 167 et Sykes 411, p.435 (écrans de nattes). La cabane pastorale des Kurdes en rameaux tressés recouverte de branchages est le tchardak. A. Clément 308. La tente des nomades kurdes estivants est bien décrite dès 1700 par Tournefort 417, t.III, p.123.

(3) Liasse 18. A la mi-juin 1840, Ainsworth 278, t.II, p.236, faisant route de Lizan à Djoulamerk par les montagnes de la rive droite du Grand Zab, rencontre Ismaël, mélik du Haut-Tiari, sur la zoma de Waranchem. Seul, le mélik a une tente, tandis que les autres pasteurs logent dans des huttes de branchages et de broussailles (la zoma domine directement des versants couverts de chênes). Ainsworth ajoute que le mélik est revêtu d'un manteau écarlate et lie de vin et qu'il lui offre un repas de riz et de lait caillé. Sur les tentes noires des Nestoriens, également Cutts 314, p.152.

de pierres sèches de 50 à 80 centimètres de haut, sur lesquelles on établit des perches supportant un toit recouvert d'herbes. Layard décrit, de même, sur les pâturages très élevés du Nordouz, des cabanes de pierres sèches dont le toit est constitué par une toile de poil de chèvre ; au centre de l'enceinte, existe un trou où la famille s'installe pour la nuit. Plus loin, un campement de villageois du Lewin est "un misérable assemblage de huttes malpropres, mi-tentes et mi-cases constituées de pierres et de toile noire". Les Nestoriens de Dez campent, eux, dans "de misérables tannières de pierres sèches, terre et herbe sèche" (1). Autour des cabanes, sont des enclos où gros et petit bétail passe la nuit ; il s'agit d'enceintes circulaires de pierres sèches pouvant atteindre un mètre cinquante de haut. Sur la zoma de Khonara, commune aux villages de Ghassa et Birijnai, en Tkhouma, Layard voit également amener le bétail pour la nuit dans des grottes fermées par des pierres accumulées (2).

Dans la journée, ces installations sont avant tout occupées par les femmes. "Elles se tiennent là pour préparer la nourriture des hommes, faire la mesta (lait caillé), le beurre, le fromage, dépecer et faire cuire la chair des bêtes mortes (3). Deux fois par jour, elles vont au loin porter à manger aux hommes et traire les troupeaux". De fait, les troupeaux sont surveillés en permanence par les hommes armés de fusils qui, accompagnés de leurs gros chiens, protègent les troupeaux à la fois

(1) A.H. Layard 348, p.421, 422, 429.

(2) Sur les enclos à bétail de la montagne kurde, B. Nikitine 67 ; A.H. Layard 347, t.I, p.213.

(3) Le beurre est obtenu, comme dans tout le Kurdistan, en secouant vigoureusement des outres remplies du lait de la veille ; on voit par ailleurs, autour du campement, des branches où sèchent des morceaux de chair de mouton.

contre les ours bruns et les loups (1) et contre les Kurdes qui cherchent à enlever les bêtes. Le P. Rhétoré rapporte un épisode qui se situe vers 1900, c'est-à-dire à une époque où l'hostilité des Kurdes envers les chrétiens était devenue aigue. Les Kurdes, ayant repoussé les hommes de garde, descendirent jusqu'à la zoma où ils tuèrent une quinzaine de femmes, ainsi que leurs enfants (2).

Le lait des vaches, des brebis et des chèvres constituait la base de toute cette vie pastorale. Du millet bouilli dans du lait caillé et mêlé à des herbes de la montagne formait, d'après Layard, l'alimentation sur les zomès des Nestoriens de Nordouz. Les mulets ou les femmes descendaient au village la provision de mesta et de boules de fromage séchées au soleil ; une partie de ces fromages était d'ailleurs réservée pour la vente (3).

(1) Il y a aussi des panthères et des lynx, mais beaucoup moins nombreux. Conformément aux vues de X. de Planhol, les chiens du Hakkâri, uniquement réservés à la protection du troupeau, sont "de sauvages et puissantes brutes". Heureusement pour eux ! car, pendant le gros hiver 1905-1906, les loups ne se gênent pas pour venir dévorer les chiens errants dans les faubourgs de Van. Wigram 424, p. 280. Les chiens des Kurdes Mokri étaient réputés pour la chasse à l'ours. J. de Morgan 65, t.II, p.18. Egalement E. Smith 399, t.II, p.283.

(2) Liasse 18.

(3) Maclean 353, p.34 ; Nikitine 70 : fromage de la montagne écrasé et tassé et conservé en pot. Soixante-dix ans plus tôt, A. Clément signale le fromage exquis des Kurdes Surchi Baïza estivant à l'est de Rawandouz. Ce fromage, vieilli dans des outres de peau de chameau, a le goût et l'aspect du Roquefort.

5) Forêts et cueillettes

A la différence des montagnes de l'Europe tempérée, la forêt ne joue qu'un rôle limité dans la vie ancienne du Hakkâri. Une grande partie de la montagne est d'ailleurs déboisée (notamment le versant iranien) ou se trouve au dessus de la limite de la forêt. Cependant, toute la bordure méridionale, grâce à son humidité relative, peut passer pour un pays forestier. Tel est notamment le cas du Berwari dont l'abondance des boisements avait frappé Layard (1). Lorsque les montagnes bordières sont proches du Tigre, on expédie par flottage du bois de chêne et de peuplier sur Mossoul et Bagdad (2). Cette forêt, d'où les résineux étaient pratiquement absents, était, pour l'essentiel, une chênaie claire d'arbres ne dépassant pas quelques mètres de haut et généralement distants les uns des autres ; il existait d'ailleurs de multiples espèces de chênes (une vingtaine d'après Carr, rien que pour la vallée de Rawandouz).

Cependant, les deux sources essentielles de bois d'oeuvre étaient non des arbres forestiers, mais le noyer, dont les loupes énormes, destinés à l'ébénisterie européenne, donnaient lieu, particulièrement en Gavar, à un commerce important (3) ; et surtout le peuplier que l'on trouve partout dans les fonds de vallées et les zones irriguées et qui fournit le bois de charpente indispensable, notamment pour les toits en terrasse des maisons.

(1) A.H. Layard 347, t.I, p.166 sq et 223 sq.

(2) Le fait est attesté, antérieurement à Layard, par Rich 385, t.II, p.125. Il s'agit, outre du Berwari dont les bois arrivent au Tigre par le Khabour, du djebel Djoudi et du Bohtan. Carr 23.

(3) Le bois veiné des gros noyers du Kurdistan servaient notamment à la construction des pianos. Les voyageurs du XIXe siècle voient parfois, dans les vallées les plus sauvages, des trafiquants de bois de noyer, tel ce Grec que Cutts 314, p.202 rencontre en 1876 à Kotchannès. Egalement E. Chantre 303, p.78.

En réalité, ce sont les cueillettes qui constituent, besoins locaux mis à part, l'intérêt essentiel de la forêt claire du Kurdistan. A côté du chêne à vallonnée (produit tannant), il s'agit avant tout de la noix de galle que l'on trouve sur un certain nombre de chênes du pays : Quercus brantii (le plus fréquent), Q. infectoria, Q. persica, etc... (1). Bien que l'ouest de l'Anatolie produise également des noix de galle de bonne qualité, il s'agit, de Diarbékir jusqu'à Mahabad et à Souleimanié, d'une des ressources essentielles du Kurdistan (2). Produit tinctorial de base, la noix de galle donnait des couleurs très variées, du jaune pâle jusqu'au brun foncé et au noir; c'était d'ailleurs l'encre de noix de galle qui était utilisée pour les manuscrits nestoriens

Dès la fin du XVIIIe siècle, les villes du Kurdistan méridional se disputaient le mérite de fournir les meilleures noix de galle (3). Mais, en fait, de presque tous les centres locaux partaient des caravanes chargées du précieux pro-

(1) Le botaniste Davis 29 signale en 1956, dans la vallée supérieure du Grand Zab, cet "extensive oak scrub" surtout formé de Quercus infectoria.

(2) Le P. Raphaël du Mans (1660) 382 bis, p.2 considère que c'est la cueillette des noix de galle qui constitue la marque caractéristique du Kurdistan.

(3) Amadia : Sestini 396, p.100 ; Zakho : Campanile 22, p.36.

duit : Diarbékir, Siirt, Rawandouz, etc... (1). D'après le P. Galland, la seule ville de Djézireh-ibn-Omar exportait annuellement, vers 1900, de mille à quinze cents tonnes de noix de galle (2). Même la haute montagne nestorienne était exportatrice de noix de galle, grâce aux boisements des versants inférieurs (3).

Ce trafic était si lucratif que l'on voit le bey du Berwari se réserver le monopole du trafic des noix de galle. La récolte en septembre, accaparait une grande partie de la population. Le P. Galland décrit des bandes joyeuses d'hommes, de

(1) A la fin du XVIIIe siècle, Sestini 396, p.76 signale une caravane de 300 chevaux portant des noix de galle de Diarbékir à Constantinople. En 1764, Niebuhr 365, t.II, p.295 note que Mossoul envoie annuellement 2000 kantar (100 T.) de noix de galle à Alep ; de fait, il emprunte lui-même une caravane mossouliote reliant les deux villes, dont 1300 chameaux sur 1465 sont chargés de noix de galle du Kurdistan. Id, p.303. Déjà en 1700, Tournefort 417, t.III, p.109, signalait l'importance d'Erzeroum comme marché des noix de galle (lesquelles provenaient d'un rayon de 200 km environ autour de la ville) - Ajoutons qu'à une date très antérieure, le milieu du Xe siècle, un géographe arménien, le pseudo-Moïse de Khoren, signale l'abondance des noix de galle dans la bordure nord de la Mésopotamie, l'Aghdsnikh arménien. J. Saint-Martin 184, t.II, p.361. Sur l'abondance des noix de galle dans les montagnes au nord de Souleïmanié, A. Clément 308. Noix de galle du Kurdistan turc importées en Perse par Mahabad. Mgr Cluzel (1875) 44.

(2) P. Galland 36 - Vers 1840, la principale région productrice était, d'après Ainsworth, constituée par les chainons calcaires situés entre Amadia et Rawandouz. En 1872, Thielmann 416 insiste de même sur l'importance du trafic des noix de galle à Rawandouz, où les marchands de Mossoul apportent en échange étoffes et autres produits fabriqués. Tout ceci est fort ancien ; dès 1575, Rauwolff 383, p.205 présente déjà Mossoul comme un grand centre du commerce des noix de galle (qu'il appelle térébinthe) et de la manne ; id, La Boullaye Le Gouz (1664) 345 bis, p.337.

(3) Cas de la vallée de Tkhouma et, plus encore, du Tiari qui exportait des noix de galle en Perse. A.H. Layard 347, t.I, p.204.

femmes et d'enfants partant en forêt pour toute la journée ; les cueilleurs sont pourvus d'une petite gaule munie d'un crochet et emportent, pour leur nourriture, des galettes de pain noir(1).

Certains chênes à galle fournissaient également des glands doux qui étaient utilisés pour l'alimentation dans une grande partie du Kurdistan (2). La manne, exsudation de certains arbres utilisée pour la patisserie et la pharmacopée, était une production d'été des montagnes du Kurdistan ; on la portait au marché en mottes mêlées de débris de feuilles ; Djézireh, grâce aux monts du Bohtan, et Kirkouk en étaient les principaux centres de vente (3).

On peut citer aussi la gomme arabique, la cire et le miel (4), pour lesquels le Kurdistan, et notamment le Bohtan, avaient une réputation traditionnelle, les peaux de martre four-

(1) P. Galland 36. En septembre 1846, Layard note que les hommes du Berwari sont en forêt pour la récolte des noix de galle, tandis que les femmes préparent au village les raisins secs. En revanche, Perkins 375, en 1851, décrit, lui-aussi, des bandes d'hommes, femmes et enfants s'affairant à la récolte dans la région de Rawandouz, où des versants entiers sont couverts de chênes buissonnants dont chacun fournit d'une demi-douzaine à quelques livres de noix ; mais il s'agit du début mai.

(2) Wigram 424, p.154 insiste sur l'utilisation de ces glands énormes dans le village nestorien d'Erbil, dans les montagnes du sud-est du Hakkâri. Ces glands sont grillés comme des châtaignes ou pilés et mêlés à partie égale à la farine d'orge pour la confection du pain. Il s'agit de Q. brantii, infectoria, persica, vesca. Th. Kotschy 51 ; Rose 387.

(3) Olivier 367, t.II, p.359, et Rich 385, t.I, p.186, donnent d'assez nombreux détails sur la manne et les autres produits de cueillette. Tozer 418, p.305 ; Galland 36. Egalement, Vannutelli 91, p.334 et 340. La manne était produite par certains chênes à galle et par le bellok, épineux du genre Tamarix.

(4) La cire du Kurdistan, qui transitait par Mossoul et Alep, était notamment vendue à Marseille. Olivier (1796) 367, t.II, p.359. Par ailleurs, Sandreczki 390, p.266 signale en 1850 l'importance de la vente de la cire et de l'excellent miel de Tkhouma - Le P. Bonvoisin 296 bis voit tout un versant de Tkhouma couvert d'arbustes à gomme adragante.

nie en abondace par Bohtan et Chemdinan (1).

6) Artisanat et migrations.

L'artisanat compte peu dans le Hakkâri, notamment parmi les asiret qui, comme le note le P. Rhétoré en 1909 (2), considèrent les métiers comme des tâches serviles. La remarque, à vrai dire, vaut surtout pour les Tiariens et ne s'applique pas aux migrants saisonniers qui, hors du Hakkâri, se livrent à de multiples activités manuelles et artisanales. Et surtout les raya n'étaient pas soumis à ces préjugés. Ceux du Quéramou, immédiatement à l'ouest d'Achita, étaient réputés, à l'époque de Badger comme à celle du P. Rhétoré (3), pour le travail du fer, de la céramique et des tissus (4). Il existait également quel-

INSTITUT KURDE DE PARIS
Bibliothèque

(1) Tournefort 417, t.III, p.109 notait en 1700 l'importance du commerce des fourrures dont Erzeroum était le siège. La martre (jardava, zerdava), d'après ce naturaliste, est très commune dans la région.

(2) Lettre au consul de France à Van. Liasse 18.

(3) Rapport de 1909 au supérieur de la mission de Mossoul. Liasse 18.

(4) Quéramoun était connu, au milieu du XIXe siècle, pour ses tissus de laine écarlates ou rayés de gris avec lesquels étaient confectionnés les vêtements des montagnards. De la même façon, Hay 332, p.90, indique que ce sont les tisserands chrétiens de Koï et Chaklawa qui fabriquent les tissus utilisés par les Kurdes de la montagne - Drouville 317 bis, t.I, p.163 écrit de son côté, au début du XIXe siècle, que les femmes nestoriennes "sont réputées les meilleures brodeuses en soie de toute l'Asie, où leurs ouvrages sont d'un débit fort avantageux".

ques ressources minières à l'exploitation sans doute plus ou moins sporadique. Grant signale dès 1839 l'existence d'une mine de fer exploitée en Berwari par les Nestoriens pour le compte d'un chef kurde et de mines de plomb en Tiari. Layard vante l'abondance d'une mine de cuivre située dans la montagne, à l'ouest d'Achita. Tiari, Tkhouma et Berwari étaient également assez riches en fer et en plomb, ce qui permettait de confectionner sur place outillage et balles de fusil (1).

En fait, textile, métallurgie, etc... étaient avant tout destinés aux besoins locaux (2). Cependant, les tapis du Chemdinan, vendus à Nehri, étaient beaucoup plus réputés que les autres tapis kurdes ; mais nous ignorons si les Nestoriens jouaient un rôle dans cette production (3).

Si l'ancien Hakkâri ne saurait passer pour une montagne industrielle, ses habitants disposaient en revanche d'un appoint que l'on retrouve dans de nombreuses montagnes européennes et méditerranéennes, toutes surpeuplées par rapport aux mai-

(1) Les mines de plomb de la région d'Amadia sont déjà citées par Niebuhr 365, t.II, p.269. A. Grant 328, p.44 et 59 (fonderie de plomb en Tiari et fabrication de poudre noire par les Nestoriens). A.H. Layard 347, t.I, p.229. A la même époque, Ainsworth 277, t.II, p.229, cite la mine de plomb du mont Kuriki, au nord de Lizan, utilisée par les paysans nestoriens pour la confection des balles, ainsi que les mines de fer des montagnes de Douré, en Berwari (il relève, à ce sujet, le grand intérêt attaché à leurs mines par les Kurdes et les Nestoriens). Brant (1840) 298 et Millingen (1870) 359, p.162, font état des mines d'orpiment du Hakkâri ; ce sulfure d'arsenic à usage médicinal et tinctorial (jaune vif) était vendu à Van . Mgr Lion 349 bis décrit en 1863 sa visite à la mine d'orpiment de Kermi,non loin du confluent du Grand Zab et du Nehil.

(2) Achita produisait cependant un acier réputé, et notamment de grosses aiguilles utilisées par les muletiers kurdes.

(3) Au témoignage de Challaye 240, presque tous les paysans nestoriens de la plaine d'Ourmiah tissaient le coton durant la morte saison. Id A. Cluzel 218 bis ; ce dernier cite également les métiers de maçons, teinturiers, menuisiers.

gres ressources locales, toutes également affectées par l'inaction forcée de la mauvaise saison (1). En dehors de ces raisons de caractère très général, l'ampleur des migrations des chrétiens du Hakkâri peut d'ailleurs s'expliquer par des facteurs proprement religieux. Ils trouvaient en effet tout naturellement accueil et assistance parmi les autres chrétiens d'Orient, voire chez ceux du monde occidental (2). La curieuse mendicité religieuse des gens du Djelo est très caractéristique de cette situation.

(1) C'est ce que note Sykes en 1906 au sujet des Kurdes du Sasun: "Les Kurdes de la montagne, comme le peuple du Hakkâri, sont des gens voyageurs allant dans toutes les parties de l'empire comme manoeuvres, muletiers, ouvriers de toute espèce, et retournant plus tard à leurs montagnes inhospitalières quand ils ont amassé assez d'argent pour construire une maison et entreprendre une ferme (kaum)".

(2) La mendicité religieuse paraît avoir été un fait très général en Orient ainsi que le note Fontanier en 1844, 323, t.I, p.215 : "J'ai vu partout en Asie, dans les villes de l'Inde où ils espéraient trouver des coreligionaires riches et généreux, des chrétiens de toutes sectes et des juifs venir demander la charité ; les uns voulaient racheter leur famille esclave, d'autres reconstruire leur village et leur église ; ceux-ci étaient envoyés par la communauté afin de recueillir leur argent pour payer un impôt, ceux-là étaient députés dans le même but par un couvent". En dehors des Nestoriens et Chaldéens, Mme Chantre 303, p.190 signale, de même, en 1893 que les habitants du village arménien de Tomboul, près de Nakhitchevan, village constitué soixante ans plus tôt par des émigrés de la plaine de Salmas, sont spécialisés dans la mendicité - Notons enfin que les Arméniens de Van et des villages environnants partaient travailler à Constantinople notamment chez les riches Arméniens de la ville ; les femmes restaient sur place pour s'occuper du bétail. Southgate 401, t.I, p.262 et 269. Id. Kinneir 344, t.II, p.142 (Arméniens de la plaine de Mouch en 1814). Zaloum 272 fait état d'un prêtre chaldéen parti quêter en Amérique du Nord dès le XVIIe siècle ;mais je n'ai pu vérifier ses références.

C'est sans doute aussi cette solidarité religieuse qui expliquait, sans parler de la grande émigration de 1828-1830, les migrations vers le Caucase russe, notamment vers la Géorgie, des Nestoriens et Chaldéens de la plaine d'Ourmiah, pays pourtant bien moins répulsif que les monts du Hakkâri (il s'agissait surtout, il est vrai, d'une migration d'été). Chaque année, à la fin du XIXe siècle, des travailleurs chrétiens d'Ourmiah partaient au printemps en grandes caravanes vers la Géorgie, d'où ils ne revenaient qu'en automne, souvent attaqués d'ailleurs à ce moment par les brigands ; ces moissonneurs, manoeuvres, porteurs d'eau, etc... étaient appelés les karibaï. Certains, même, restaient là-bas plusieurs années ou s'y fixaient définitivement, s'ajoutant aux descendants des émigrés du début du XIXe siècle. C'est ainsi qu'existait à Tiflis une colonie de cinq cents Chaldéens originaires de la plaine de Salmas, au nord d'Ourmiah, qui avaient leur prêtre avec eux (1).

Bien que le P. Rhétoré considère son extension comme assez récente, le mouvement migratoire des Nestoriens du Hakkâri vers les plaines et les basses montagnes environnantes était en fait traditionnel. Le P. Marchi écrivait en effet, dès 1852, que "la plus grande partie des Nestoriens du Djelo, Tkhouma, Baz, Tiari, Berwari, etc...", aussi bien hommes que femmes,

(1) A. Cluzel 218 bis ; J. Rhétoré. Voyage en Perse (1901). Liasse 19. Nikitine 72 insiste, pour le début du XXe siècle, sur le grand nombre de Nestoriens et Chaldéens des villages du bas Nazlou Tchay qui allaient travailler au Caucase. D'autres liens existaient entre la plaine d'Ourmiah et la Russie. Celle-ci importait d'Ourmiah une grande quantité de caisses de raisins secs. Trois fois au moins, entre 1828 et 1946, la région d'Ourmiah fut occupée par les armées russes. On sait d'ailleurs l'influence que l'église orthodoxe russe exerça longtemps sur les Nestoriens d'Ourmiah.

se rendent pendant l'hiver dans le bas Kurdistan, dans la plaine et dans les villes où ils construisent des maisons, creusent des fossés, des rizières, etc... (1). La plaine de Mossoul constituait à cet égard un débouché naturel pour le Hakkâri. C'est là qu'imitant leur patriarche, les Tiariens se réfugièrent durant l'exode que provoquèrent les massacres de 1843 (2). Le mélik Patto, qui devait reconquérir plus tard la vallée du Lizan, y gagna un temps sa vie en confectionnant des paniers et en pilant le riz (3).

Le plus original et le plus général de ces mouvements migratoires était celui qui affectait la tribu du Djelo, dont la pauvreté était particulièrement marquée. Vers 1850, Layard montre les Djelo parcourant en hiver comme fabricants de paniers l'Asie mineure, la Syrie et la Palestine et revenant l'été au pays pour les cultures. En raison de ces migrations

(1) P. Marchi, op. cit.Liasse 7. Le P. Goormachtigh note que les maçons qui construisent en 1864 la résidence dominicaine d'Amadia, lesquels sont des Nestoriens de la montagne, interrompent leur travail au mois de juin pour revenir dans leur pays. Grant 328, p. 77 fait route en mai 1840 avec des Nestoriens qui remontent au Hakkâri après avoir passé l'hiver dans la plaine d'Ourmiah. Enfin, le P. Rhétoré 261 bis évoque un futur mélik du Djelo qui, durant sa jeunesse, au milieu du XIXe siècle, passait l'hiver à Alkoche ou à Tel Kef, bourgs chaldéens de la plaine de Mossoul.

(2) Le consul de France Botta 110, p.11, employa alors les Nestoriens, de préférence au Kurdes et aux Arabes, à ses fouilles célèbres de Khorsabad ; son exmple fut plus tard imité par Place, Layard, etc... Le P. Rhétoré signale, par ailleurs, que, durant l'hiver, les travailleurs nestoriens venus du Hakkâri suivent les offices catholiques dans les églises chaldéennes de la plaine.

(3) Rapport sur le Lizan (1899). Liasse 7. Il a dû exister des migrations, même définitives, plus éloignées encore. En 1838, Walsh 421, t.II, p.412, signale la présence à Constantinople de plusieurs centaines de Chaldéens (ou Nestoriens) qui, faute d'église propre, fréquentaient les églises catholiques ou arméniennes et exerçaient les métiers de domestiques (notamment chez les Européens), de gardiens ou de boutiquiers. C'était l'amorce d'une diaspora qui ne prit une réelle ampleur qu'au XXe siècle.

saisonnières, ils parlaient un peu l'arabe et le turc et étaient moins attachés à leur religion que les autres tribus nestoriennes. Soixante ans plus tard, Wigram montre les mêmes Djelo allant travailler dans le monde entier, qu'ils travaillent à la construction des forts de Port-Arthur ou servent comme matelots dans la marine des Etats-Unis, et faisant parfois fortune(1).

A la fin du XIXe siècle, les Djelo partaient en bandes à l'automne pour aller mendier en Mésopotamie, en Perse, dans le Caucase et jusqu'en Europe. Les plus typiques de ces mendiants étaient les faux religieux, dont le centre principal était Mar Ezé, siège de l'évêque du Djelo, où se trouvait le sanctuaire réputé de Mar Zaia. "Les habitants partent tous, déguisés en prêtres, munis même parfois de lettres testimoniales que l'autorité religieuse locale leur délivre à condition de partager les gains" (gains parfois assez importants pour être déposés en banque). Ils allaient ainsi en Arménie, en Géorgie, en Europe et jusqu'en Amérique, "montrant des images, présentant de fausses reliques à la vénération publique, disant la messe et faisant toutes les autres fonctions religieuses". Il existait même de faux évêques escortés d'une suite qui devait leur donner les marques de la plus grande vénération. De retour, ils payaient l'église de sa complicité en offrant clochettes et pièces d'étoffe. De fait, l'église de Mar Zaia était tapissée de plusieurs couches d'étoffes et tendue de cordes portant de multiples clo-

(1) A.H. Layard 348, p.430 et 432 ; W.A. Wigram 424, p.169. Les migrations temporaires des Djelo comme salariés sont également mentionnées dès 1840 par Boré 297, t.II, p.245 ; Maclean 353, p. 44 : travailleurs Djelo, Baz et Tal dans la plaine de Mossoul.

chettes ; il y avait même des chasubles grecques et latines (1).

On comprend que le P. Rhétoré ait pu appeler les Djelo "la lie de la nation" (nestorienne) (2). Même réfugiés à Bagdad après l'effondrement du Hakkâri, les Djelo continuaient déclare un rapport de 1928, à "personnifier l'astuce et l'escroquerie ". Ils allaient encore à cette date en Europe, se faisant passer pour prêtres ou évêques grâce à de faux papiers (3).

(1) Liasse 18. Voir également Müller-Simonis 363, p.165 et Wigram 424, p.169 sq : Djelo vendant des reliques au Malabar, quêtant en Russie et surtout aux Etats-Unis où ils se rendent par groupes d'une douzaine à la fois et où la police les connaît bien sous le nom de "faux prêtres" ; p.218 : histoire d'un Djelo qui fait fortune en Colombie britannique en quêtant pour un orphelinat fictif, obtient une décoration pontificale en se faisant passer pour un chef de tribu converti et devient finalement vers 1910 consul de Turquie à Ourmiah. Long développement de Pognon, consul de France à Bagdad, dans un rapport du 15 décembre 1894, sur les faux religieux nestoriens qui vont quêter jusqu'en Amérique, en Chine, en Australie et en Nouvelle-Zélande. P. de Vaucelles 452, p.52.

(2) Vision nettement plus optimiste de Maunsell 358 qui qualifie, en 1901, les Djelo de "wonderful travellers" et de "jovial beggars".

(3) Commission pontificale pour l'Oeuvre de la conversion des Nestoriens. Rapport sur la situation de l'église nestorienne (1928). Liasse 7 - On notera que la mendicité religieuse existait également dans la plaine d'Ourmiah où elle a dû être favorisée par la présence des missionnaires américains. En 1906, Aubin 281 p. 75 constate que des quêteurs nestoriens de la région d'Ourmiah, soit disant pasteurs, se rendent aux Etats-Unis. Cependant, dès 1840, cinq ans seulement après l'arrivée des missionnaires presbytériens à Ourmiah, Boré 297, t.II, p.401, fait état de "Chaldéens voyageurs" d'Azerbaïdjan persan qui parcourent toute l'Europe jusqu'en Angleterre ; en 1839, Perkins 374, p.350 cite également le cas de vagabonds chaldéens de Khosrova (il s'agit donc bien de catholiques) qui se rendent en Angleterre à travers la Russie et l'Europe porteurs de lettres truquées d'un missionnaire jésuite (?).

Quant aux mendiants ordinaires, ils étaient originaires non seulement du Djelo, mais du Tkhouma, du Gavar, etc... D'autres montagnards du Hakkâri étaient ouvriers agricoles, artisans, pratiquant des petits métiers : tisserands, cardeurs de laine ou de coton, pileurs de riz et de borghoul. Les gens du Baz étaient menuisiers, vanniers, forgerons, maréchaux et surtout maçons. Travaillant la pierre taillée, ils étaient appréciés en Turquie et en Perse sur les chantiers des mosquées et des églises et participaient à la construction des maisons fortes (kalé) des aghas kurdes (1). Les habitants du Djelo qui n'étaient pas mendiants confectionnaient des paniers, de grands vases en bois et creusaient des canaux d'irrigation, à moins que, comme ceux de Zir ils ne soient pileurs de riz et cardeurs de coton (2). En revanche, les Tiariens, plus fiers ou moins pauvres que les autres, non seulement ne pratiquent pas la mendicité, mais encore ne participaient, semble-t-il, qu'assez peu aux mouvements migratoires.

Les gens de Baz descendaient surtout vers la plaine de Mossoul ; c'était là, d'après Maclean, qu'ils apprenaient le métier de maçon. La plaine d'Ourmiah était également un champ d'action des Nestoriens de la montagne pour les travaux agricoles en été, la mendicité en hiver (3). Alors que les faux reli-

(1) Le P. Bonvoisin fait notamment état (M.C., 1885, p.195) de Nestoriens de Baz construisant le château du chef d'une tribu kurde semi-nomade.

(2) Dès la fin du XVIIe siècle, M. Febvre 224, p.466, signale que les "Tekolais" nestoriens (gens de Tkhouma ?) viennent travailler l'hiver en ville comme fabricants de paniers et de mannequins d'osier et remontent chez eux au printemps après avoir utilisé leur gain à l'achat d'un fusil ou d'un mulet.

(3) Perkins 374, p.6 ; Maclean 353, p.34 ; Maunsell 357 ; Wigram 424, p.303.

gieux de Mar Ezé avaient le privilège d'aller librement partout, des règles très strictes fixaient le champ d'action des autres villages du Djelo, afin d'éviter des concurrences inutiles. Le P. Rhétoré donne, surtout pour le Djelo, en 1885, une liste précise des zones affectées à chacun. Zérini, principal village du Grand Djelo, envoie ses émigrants dans le nord de la Mésopotamie et de la Syrie (Mardin, Diarbékir, Alep, Antioche) ; Zir va vers Mossoul (où il est entendu que les gens du Baz, qui vont aussi à Mossoul, n'exerceront pas les deux métiers qui sont la spécialité de Zir) et Kirkouk, et a vendu pour huit mulets le droit d'exploiter Bagdad à Bebraka, qui va par ailleurs à Damas, Homs et Hama ; l'Istazin va en Cilicie (Adana, Mersin) ; Mar Bicho se rend à Tiflis ; Omot exploite Urfa, Talunari Midyat et le Djebel Tour, etc... En revanche, les tribus de Dez et de Tkhouma et du pays de Walto ne disposaient pas de secteurs propres et se rendaient surtout dans le Caucase ; le P. Rhétoré explique ce fait par le caractère récent, dans ces vallées, de la pratique des migrations saisonnières. Ces dernières étaient pourtant profondément entrées dans les moeurs. Au printemps 1885, on voit par exemple plus de soixante-dix habitants du village de Gondoukhta,dans le Tkhouma, périr dans une avalanche en revenant de Géorgie, où ils avaient été passer l'hiver.

7) Le trafic.

En dépit de ses gorges apparemment inaccessibles et de l'insécurité, notamment du brigandage qui régnait en permanence, le Hakkâri n'était donc nullement un pays isolé. On est même étonné, rétrospectivement, par le nombre de voyageurs, plus spécialement de missionnaires, qui l'ont sillonné en tout sens dans les deux derniers tiers du XIXe.siècle. En revanche, les communications sont évidemment très lentes. Vers 1900, il faut normalement une dizaine de jours pour aller de Mossoul au Chem-

dinan, une semaine pour Djoulamerk, trois jours de Djoulamerk à Van, quatre jours de Van au Gavar, etc...

La montagne fournissait à la plaine de Mossoul, son débouché traditionnel, et, dans une moindre mesure, à la Perse, à Constantinople et à Alep, des troupeaux de moutons, des laines, du beurre (dont Mossoul était le principal acheteur), du miel et de la cire, des noix de galle, du tabac et du raisin sec. Elle recevait surtout en échange textiles et produits manufacturés. Il s'y ajoutait naturellement certains produits alimentaires ; avant tout les céréales, ainsi que le vin que la plaine du Gavar recevait, par exemple, de Mossoul et de la Perse (1). Mais c'était naturellement le commerce du bétail sur pied qui donnait lieu au trafic le plus ample. On voit, à la fin de septembre 1910, descendre vers Mossoul des troupeaux de moutons d'Achita achetés par les marchands. Des commerçants de Mossoul, Alep et Diarbékir venaient acheter directement des troupeaux sur les pâturages de Maidan Daoud. "Chaque année, écrit le P. Rhétoré, un commerce très important se fait des moutons du Hakkâri, et Maidan Daoud en est un des principaux centres"(2).

(1) Le P. Rhétoré 384 ter, décrit ainsi en 1882 le trafic du centre juif et arménien de Bachkalé, aux portes de la montagne nestorienne. La petite ville écoule les grains de l'Albag ; elle redistribue, d'une part, les produits de Perse : riz, fruits, bois d'oeuvre, tapis, etc... arrivés par caravanes, d'autre part, des objets manufacturés venus de Stamboul et apportés par des marchands de Van. De la même façon, F. Rouge 442 voit en 1848 les femmes du Tergavar aller vendre du caillé dans la plaine d'Ourmiah.

(2) Liasse 11. Dès 1805, Jaubert 343, p.75 note l'ampleur du trafic des ovins du Kurdistan vers Constantinople (la ville reçoit annuellement un million et demi de moutons kurdes qui mettent dix-huit mois pour faire le voyage en troupeaux de 1500-2000 têtes).

Les routes carrossables ne commenceront à aborder le Hakkâri, essentiellement pour des raisons militaires, qu'après 1930 (1). On ne dispose donc que de sentiers présentant d'innombrables passages scabreux, sentiers parfois taillés dans le roc, établis dans le lit des torrents ou encore circulant au fond des gorges, en surplomb du torrent, sur des pierres disposées sur des branches enfoncées dans les crevasses de la paroi rocheuse (2). Souvent d'ailleurs, les chemins évitent ces fonds de vallées inaccessibles et circulent sur les crêtes ou sur les hauts versants. Pour aller, par exemple, du Bas-Tiari à Djoulamerk et Kotchannès, on ne remontait pas les gorges sauvages du Grand Zab ; mais on préférait s'engager sur les hauteurs de la rive droite en recoupant les nombreuses vallées affluentes, ou remonter, sur la rive gauche, la vallée de Tkhouma et passer, de là, dans la vallée du Tal par un col à plus de 3000 mètres (3). Allant de Van à Djoulamerk vers 1900 par le haut bassin du Lewin, le P. Rhétoré écrit : "On passe presque tout le temps dans les bois au flanc de montagnes coupées de gorges profondes qui aboutissent au Zab qu'on voit parfois se dérouler au fond des précipices (4).

(1) F. Balsan 285 en décrit la construction en 1939. Avant la guerre de 1914, Wigram 424, p.227 signale que, sur l'itinéraire Bachkalé-Van, une route accessible au canon a été construite entre Bachkalé et le col de Gûh, mais est restée inachevée.

(2) Ce type de chemin est la stanya. W.A. Wigram 424, p.287.

(3) Le premier itinéraire est décrit par Ainsworth en 1840, le second par The Handbook of Mesopotamia, t. IV, pour le début du XXe siècle.

(4) Liasse 11.

Il serait fastidieux d'insister sur les innombrables difficultés de ces pistes que décrivent à l'envie les voyageurs du XIXe siècle et le tome du Handbook of Mesopotamia consacré au Kurdistan (1). Les passages les plus effroyables étaient sans doute constitués par les canons vertigineux du Chemdinan et de la région de Rawandouz (2). Lorsque les torrents n'étaient pas franchis à gué, ils étaient traversés par des ponts sans parapet de corde et d'osier tressé dont de nombreux voyageurs ont laissé des descriptions épouvantées (3).

En l'absence de tout véhicule à roue (4), le trafic se faisait donc à dos d'ânes, de mulets et de chevaux bâ-

(1) Le supérieur de la mission de Mossoul écrit dans un rapport de 1890 : "On n'y arrive et on n'y circule (au Hakkâri) que par des routes difficiles, périlleuses, coupées par les neiges pendant les longs mois de l'hiver. Les rivalités sans cesse renaissantes des tribus ne permettaient pas de circuler facilement... d'entretenir des relations amicales avec les tribus ennemies". Liasse 7.

(2) Voir B. Nikitine (1935) 71 qui utilise des souvenirs de la guerre de 1914 ; la "route des caravanes" entre Oramar et le Djelo empruntait notamment une "fissure vertigineuse" (de moins de 3 mètres de large au témoignage du Handbook).

(3) Les ponts nestoriens au tablier d'osier tendu de perches de peuplier et larges de 1m 20-1m 50 ont été décrits notamment par Ainsworth (1840) 278, t.II, p.217, Layard (1846) 347, t.I, p.192, Maclean (1892) 353, p.31 (trois ponts sur le Grand Zab en Haut-Tiari, dont l'un accessible aux mulets), Dickson (1910) 315, Wigram (1914) 424, p.287.

(4) "Nothing that runs upon wheels can enter the Kurdistan highlands". W.A. Wigram 424, p.111.

tés (1). Aucun auteur, en revanche, ne mentionne, chez les Nestoriens, le boeuf porteur que X. de Planhol considère comme caractéristique des civilisations agricoles "paléo-montagnardes" du Proche-Orient (2). En hiver, lorsque les versants sont par trop enneigés, les ballots sont déchargés et on les fait glisser

(1) Wigram 424, p.289 affirme que les ânes n'existaient pas en Tiari, du fait d'un interdit (iyba) pesant sur eux. Ajoutons que, durant l'été 1850, Sandreczki et les missionnaires américains se rendent d'Ourmiah en Gavar avec des chameaux de charge ; mais le cas paraît exceptionnel.

(2) Dickson semble opposer à cet égard, en 1910, le haut plateau arménien qui utilise le cheval et le boeuf, et la montagne kurde vouée au mulet ou au portage par homme (le chameau étant limité à la plaine de Mésopotamie). E. Smith 399, t.II, p.88, décrit ainsi en 1830 l'usage du boeuf porteur en Arménie : "Dans les vallées de la Koura et de l'Araxe et en Azerbaïdjan, le boeuf est universellement utilisé comme animal de charge. Un bât est placé sur son dos, et il est mené en caravane comme un cheval, avec une charge presque aussi lourde. Rien n'est plus commun que de voir un homme chevauchant un boeuf". Cependant, Millingen (1870) 359, après avoir signalé à Van (p.159) une caravane de 700 boeufs chargés de sel, décrit les petits boeufs bâtés du Kurdistan qui portent deux sacs totalisant 150 livres et sont utilisés par les pasteurs nomades pour le transport des bagages (p.164). Même usage des boeufs bâtés par les Kurdes signalés au XVIIIe siècle par Tournefort 417, t.III, p.123 (femmes kurdes chevauchant des boeufs) et p. 153 (boeufs et buffles "chargés à dos comme des mulets") et par Sestini 396, p.73. Sandreczki 390, p.234, voit de même en 1850 à l'est du Gavar "des caravanes de Kurdes venant de la montagne avec des boeufs porteurs se rendent au lac (d'Ourmiah) pour chercher du sel". Il voit aussi, p.247, une caravane de boeufs chargés de gros ballots descendant de Kotchannès, mais sans indiquer s'il s'agit de Nestoriens ou de Kurdes. En pays nestorien, Mme Bishop (1890) 295, p.262 décrit les traineaux à boeufs utilisés pour transporter les gerbes vers l'aire à battre.

comme des traîneaux, procédé pour lequel les Achitiens montrent beaucoup d'habileté (1). Le Hakkâri ne semble pas, en tout cas, avoir connu, à l'exception du trafic du tabac du Chemdinan, le grand trafic caravanier qui a subsisté jusqu'au début du XXe siècle sur le plateau arménien et dans les plaines de Mésopotamie (2).

Les Kurdes étaient réputés pour leur peu de goût pour les activités commerciales. Il en allait de même des montagnards nestoriens (3). Ceux-ci étaient, à cet égard, très différents des Chaldéens de Mossoul ou des gros villages de la plaine dont on trouvait les colonies de marchands et d'artisans dans

(1) Sur l'emploi des luges par les Nestoriens du Hakkâri, Ainsworth 277, t.II, p.236 ; sur les raquettes de bouleau ou de saule, E. Boré 297, t.II, p.226 ; V. Cuinet, 27, t.II.

(2) Le P. Rhétoré signale cependant à Bachkalé, en 1898, une grosse caravane portant, sans doute à Van, du raisin sec de Tkhouma. Liasse 19 - Par ailleurs, Tavernier 412 (édition de 1681) t.I, p.40, mentionne l'existence, au milieu du XVIIe siècle, d'un itinéraire caravanier permettant de faire en dix jours, par Djoulamerk et l'Albag, la route d'Amadia à Salmas. Il semblerait donc que l'on pouvait au XVIIe siècle traverser le Hakkâri assez aisément. Malheureusement, Tavernier ne donne aucun détail sur cet itinéraire, si bien que l'on peut se demander si lui-même l'a emprunté effectivement. Il y aurait eu, en tout cas, une nette agravation, en un siècle et demi, des conditions de circulation à travers le Hakkâri, car Rich 385, t.I, p.276, en 1820 considère, on le verra plus bas, comme un exploit exceptionnel le cas d'un courrier tartare qui aurait réussi, par le même itinéraire, à joindre Amadia à Van à travers le pays nestorien.

(3) B. Drouville 317 bis, t.I, p.159 fait déjà cette remarque vers 1810. Un siècle plus tard, Leach 52 note que les bazargan des petits centres du Kurdistan sont tous juifs ou arméniens.

les petites villes du Kurdistan central (1). A côté des colporteurs juifs, les marchands de Mossoul dominaient le trafic de la montagne (2). A Rawandouz, le commerce des noix de galle et des peaux de martre était entre leurs mains. A Achita, centre pourtant purement rural, des Mossouliotes étaient fixés, qui expédiaient noix de galle et laines vers la grande ville et vendaient aux autochtones étoffes, pétrole, allumettes ; en août 1909, un habitant d'Achita assassine un jeune marchand jacobite de Mossoul fixé au village depuis plusieurs années (3).

(1) Cas en 1878 de Souleimanié et de Koï. Liasse 18. A Souleimanié, il s'agit surtout de tisserands et de marchands d'arak très pauvres, sauf trois familles aisées s'appelant toutes Khoadjar. A Koï, existaient, face à 11 000 Kurdes, 200 Chaldéens et autant de juifs ; il s'agit de pauvres artisans, sauf une famille de riches orfèvres.

(2) C'est ce qui explique qu'à l'époque de Grant 328, p.62, ce soit avant tout la monnaie turque frappée à Bagdad qui circulait au Hakkâri. Cependant, la monnaie persane arrivait jusqu'à Djoulamerk.

(3) Liasse 18. Le P. Bonvoisin 296 ter signale également vers 1880 un groupe de marchands chaldéens d'Alkoche se rendant à Tkhouma et à Salabacca. De son côté, l'abbé Renault 441 note en 1912 que,dans la ville kurde de Saoudj-Boulak, au sud du lac d'Ourmiah, les Syriens de Mossoul "jouissent d'une grande autorité" ; ces derniers étaient déjà cités en 1875 par Mgr Cluzel 443 (mais il s'agit, à ses yeux, de petits marchands).

Chapitre IV

La vie sociale

La vie sociale des Nestoriens du Hakkâri était évidemment dominée par l'opposition entre les tribus (aşiret)et les raya, populations soumises dont le statut correspondait parfois à un véritable servage. Contraste si net qu'il a donné lieu à des antithèses un peu rhétoriques, comme les aimaient les romantiques. "Le chrétien des tribus, écrit un peu avant 1900 le P. Rhétoré, ne manque pas d'une certaine grandeur de caractère. Il a confiance en lui-même et en son droit, il est généreux, brave,hardi souvent jusqu'à l'excès, il méprise autant sa propre vie que celle de ses semblables", alors qu'au contraire, le chrétien de la plaine, misérable et constamment humilié par les musulmans, "est soupçonneux, défiant, manque souvent de franchise, s'aplatit devant ceux qui sont plus forts que lui" (1). Mais il

(1) Liasse 11. Il s'agit là d'un thème traditionnel. J.Perkins 374, p.7, écrit en 1843 : "Les Nestoriens des montagnes ressemblent à leurs maîtres et voisins kurdes non seulement par leur mode de vie, mais aussi par leur excessive rudesse, la sauvagerie et la hardiesse de leur caractère", tandis qu'en 1908 Aubin p.75, dit des chrétiens de la plaine d'Ourmiah :"Les caractères, rusés et sournois, se ressentent d'un abaissement séculaire". Vers 1653, le P. Denis de la Couronne d'Epines 216, p.382, oppose de façon tout aussi nette les Nestoriens de la plaine d'Ourmiah, paysans terriblement opprimés par les khans persans, aux Nestoriens de Zaïn, qui sont avant tout des guerriers, ennemis jurés des musulmans, et se signalent par "leur noblesse et leur grandeur d'âme". Le Zaïn, que ce missionnaire situe dans le Kurdistan ottoman, doit être le Hakkâri et se confond sans doute avec le Zeinalbachi de l'évêque de Sidon (1583) 208, région située près de la frontière persane où était alors réfugié le patriarche nestorien.

est vrai que ses déceptions auprès des Nestoriens des tribus le firent plus tard déchanter. Un peu après 1900, le père écrit, dans la marge d'un texte de 1892 où il exaltait la dignité et la liberté des Tiariens par opposition aux raya : "Plus tard, je devais mieux comprendre la vie des achiret nestoriennes et voir que, sous leur dehors crâne, les Tiariens ne sont que de vils serfs devant leurs chefs et des gens barbares que la conscience gêne peu".

1) L'insécurité

En réalité, toute la vie des aşiret et des raya, isolés au sein de la masse kurde ou même mêlés à elle, était dominée par le problème de leurs relations avec les Kurdes. Sous l'influence de l'idéologie anti-colonialiste, influence relayée par la sympathie pour les révoltes kurdes, J. Joseph (1961), puis des publications destinées à un public plus large ont présenté un tableau presque idyllique des rapports entre Kurdes et Nestoriens jusqu'au début du XIXe siècle. Ce serait la méfiance provoquée chez les premiers par l'arrivée des missionnaires occidentaux qui serait à l'origine des massacres de 1843-1846 et de l'état d'insécurité qui a prévalu jusqu'à la guerre de 1914 et même bien au-delà (1). Sans nier le rôle qu'ont joué les maladresses des missionnaires anglais et américains dans le déclenchement des massacres (2), il est certain que la violence fait, dès le haut moyen âge, partie intégrante de la vie du Hakkâri et des régions voisines.

(1) J. Joseph 245, p.36 sq. Le thème est repris par exemple, en 1978, par l'auteur kurde Kendal (in G. Chaliand 24, p.47-48) qui exalte la liberté dont jouissaient les chrétiens du Kurdistan vers 1840 et laisse entendre que tout le mal vient des intrigues des missionnaires, complices des autorités ottomanes...

(2) Je reprends cette question dans une étude historique à paraître.

Les travaux du P. Fiey et, avant lui, ceux de Mgr Scher, apportent, à cet égard, des précisions décisives. Le diocèse nestorien de Lâse ,qui englobe une grande partie du Hakkâri et de sa bordure (Zibar) et est attesté dès le VIe siècle,est, au moins depuis le VIIIe siècle, le théâtre de luttes constantes entre chrétiens et Kurdes ; cinq mille chrétiens y sont massacrés vers la fin du Xe siècle. Les troubles de l'époque mongole, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, se signalent par les massacres perpétrés par les Kurdes dans les villages et les couvents chrétiens de la plaine de Mossoul et par les atrocités commises contre les Kurdes par les Qayatchayé, montagnards chrétiens mercenaires des Mongols. C'est notamment en 1290 que se situe l'attaque par les Kurdes du grand centre chrétien d'Erbil. Même série de massacres dans les textes échelonnés du début du XVIe siècle au début du XIXe siècle publiés en 1910 par Mgr Scher (1). De son côté, le P. Denis de la Couronne d'Epines,

(1) J.M. Fiey 136 et 142, p.28 et 56 ; Mgr Addai Scher 264 (il s'agit d'un archevêque chaldéen de Siirt assassiné par les Turcs au moment des massacres de 1915). Un poème chrétien de 1712 décrit le saccage de la Sapna par les Kurdes : "Ils parcouraient les villages, dépouillaient les grands et les petits, les riches et les pauvres, pillant et profanant les églises et les sanctuaires, enlevant les livres pour les vendre ou les brûler. Ils pillèrent les florissants villages de la montagne et de la plaine..." - Bien entendu, les attaques kurdes ne visaient pas que les Syriens orientaux. A côté des couvents jacobites de la plaine de Mossoul, les couvents-forteresses jacobites du Taurus sont, eux aussi, attaqués par les Kurdes au moyen âge. En 1293, le patriarche jacobite est tué par les Kurdes et sa résidence, le couvent de Barsauma, situé sur un nid d'aigle de la rive droite de l'Euphrate, entre Samosate et Mélitène, détruite. E. Honigmann 155.

lorsqu'il visite en 1653 le patriarche nestorien Mar Elie, constate que celui-ci a dû se réfugier du couvent de Rabban Hormuzd au village de Tel Kef du fait des attaques des Kurdes (1).

La situation était évidemment identique durant la période qui précède immédiatement les massacres de 1843, alors que l'arrivée des missionnaires anglo-saxons (laquelle, J. Wolff et E. Smith mis à part, ne remonte qu'à 1835) n'avait pas encore eu le temps de modifier la vie locale et que la longue éclipse des missionnaires latins s'achevait à peine. En 1839, six Nestoriens du Berwari sont tués en défendant leurs troupeaux contre les Kurdes. En 1834, Fraser note combien la fertile plaine de Salmas souffre des constantes incursions des Kurdes du Hakkâri, tandis qu'en 1840 Perkins constate que le nombre des familles nestoriennes du Gavar a été réduit à une centaine du fait des pillages des Kurdes (2).

En dépit de la mise en place progressive de l'administration ottomane (3) et de la présence de postes militaires

(1) Chronique anonyme 216, t.I, p.390.

(2) A. Grant 328, p.82 ; J.B. Fraser 324, p.46. J. Perkins 374, p.414 (mêmes indications de Sandreczki 390, p.241,qui il est vrai, accompagne Perkins). Déjà, en 1807, Gardanne 325, p.26, signalait le régime de terreur auquel les Kurdes soumettaient les Arméniens du haut bassin du Murat Su et décrivait l'attaque d'un monastère.

(3) La Porte créera même en 1876 un vilayet de Hakkâri confié à Fikri Pacha, chef kurde résidant à Bachkalé. A la mort de ce dernier (1888), le vilayet sera rattaché à celui de Van. Quant aux nombreux kaymakan installés au Kurdistan, ils sont généralement décrits comme dépourvus de pouvoir réel face aux aşiret nestoriens et à l'anarchie kurde.

turcs comme de la protection exercée par la Grande-Bretagne sur les Arméniens, les Nestoriens et les Yézidis (1), l'insécurité aura plutôt tendance à s'aggraver au cours de la seconde moitié du XIXe siècle. C'est là en tout cas un thème qui revient constamment sous la plume des voyageurs et des missionnaires de la fin du XIXe siècle ; ils opposent par exemple la relative facilité avec laquelle Layard pouvait, vers 1845-1850, circuler à travers le nord du Kurdistan et le brigandage généralisé qui régnait à leur époque (2).

En réalité, la présence des Européens aurait plutôt constitué un frein à l'accroissement des violences. Ce dernier trouve sans doute son origine d'une part dans la substitution de l'autorité ottomane, souvent corrompue et inefficace, à des féodaux kurdes qui faisaient parfois régner un certain or-

(1) Cette politique, inaugurée après 1840 par Stratford Canning, ambassadeur à Constantinople, et Layard, consul à Mossoul, connaîtra son apogée après le traité anglo-turc de 1877, le congrès de Berlin (1878) et la création d'un réseau de "consuls militaires" britanniques en Turquie orientale.

(2)"Le pays où Layard circulait dans une sécurité incontestée a été dans l'espace de douze mois le théâtre de deux attaques successives contre d'inoffensifs missionnaires et d'une troisième contre un consul britannique voyageant dans l'exercice de sa charge officielle" (il s'agit du major Maunsell, consul britannique à Van, attaqué en 1900 par les Kurdes Jurki, sous-groupe des Artouchis). Warkworth, 423, p.224 et 232. On notera cependant qu'en 1853, Place, consul de France à Mossoul, est, en dépit d'une forte escorte, attaqué près de Kotchannès par des brigands, semble-t-il nestoriens.

Par ailleurs, Riley 385 bis, p.13 cite le cas, le 31 juillet 1888, d'une attaque kurde contre des femmes d'Achita qui gardent les moutons en montagne ; les Nestoriennes sont tuées ou violées (nous avons décrit un peu plus haut un épisode identique légèrement postérieur). Ce type de violence ne semble pas avoir été pratiqué à l'époque des principautés kurdes. Il y aurait donc bien eu un ensauvagement des moeurs.

dre dans leurs domaines (1) ; d'autre part, dans la politique favorable aux Kurdes d'Abdul-Hamid (1876-1909) qui, surtout après 1890, cherche avec succès à les utiliser à la fois contre le péril russe et contre les velléités de révolte des Arméniens et des sujets chrétiens (2).

2) La situation des raya

Il serait oiseux de reprendre ici les multiples exemples que voyageurs et missionnaires nous donnent de la condition, entre 1850 et 1914, de ces raya nestoriens "avilis et sans énergie", entièrement soumis à leurs maîtres kurdes, comme l'écrivait le P. Rhétoré à propos du Berwari.

Une note de la fin du XIXe siècle nous montre les chrétiens de la Sapna écrasés de redevances par les chefs kurdes. Les gens d'Amziré travaillent pour le mufti d'Amadia qui prélève le quart des récoltes en culture sèche et du produit des vignes, la moitié de la production des terres irriguées, sans compter de multiples autres redevances ; ceux d'Araden sont écrasés par les dîmes prélevées par le cheikh de Ramanné. Dans la haute montagne, à l'ouest d'Achita, les Nestoriens de Halmoun, village de tisserands, doivent un impôt comprenant notamment vingt chalvar (pantalon) à la fois aux Kurdes Artouchi de Balakar et à ceux de Bécachoura, sans parler des redevances à l'émir du Berwari et d'innombrables meurtres et razzias (3).

(1) Warkworth 423, p.240.

(2) J. Joseph 245, p.115. C'est alors que sont organisés, sur le modèle des cosaques, les régiments hamidié, irréguliers recrutés et commandés par des chefs kurdes. L'utilisation des Kurdes contre les tribus nestoriennes visait beaucoup moins à réprimer un hypothétique désir d'indépendance qu'à essayer de les contraindre à payer l'impôt.

(3) Quelques notes sur la situation des chrétiens dans le casa d'Amadia, s.d. Liasse 12. Sur Halmoun, liasse 18.

La situation la plus misérable est celle des mamelouk, serfs des Kurdes. Si les serfs du Bohtan avaient été théoriquement affranchis avec la mise en place de l'administration ottomane, cela ne les mettait pas à l'abri des brigandages des Kurdes (1). Encore vers 1880, à Chaklawa, dans le Kurdistan central, les paysans chrétiens restent les serfs tributaires et corvéables à merci des aghas kurdes ; ceux-ci peuvent même s'emparer du bien de ceux qui meurent sans enfant (2). Le P. Rhétoré cite le cas d'un prêtre chaldéen de Marga, près d'Amadia, mamelouk qui fut vendu quatre fois par son maître, dont une fois contre un âne (3).

La condition des tenanciers nestoriens ne différait guère en Perse où Perkins décrit en 1836 le régime quasi servile imposé par les khans et les beys musulmans aux villages chrétiens de la plaine d'Ourmiah (4) et en Turquie où l'on voit en 1890 les Nestoriens du Gavar, "industrious and inoffensive", exploités par les aghas kurdes, eux-aussi propriétaires des vil-

(1) En réalité, le consul anglais Taylor 413 décrit encore en 1862-1863 dans l'extrémité nord-est du Bohtan (Bohtan Berwari, au nord du Herakol Dağ) un régime de servage extrêmement dur auquel sont soumis les paysans nestoriens et arméniens ; attachés à la glèbe, ceux sont achetés et vendus comme du bétail par les chefs kurdes. Le P. Galland 225 ter, écrit en 1884 que le Bohtan est, pour les raya chrétiens, "le pays de la terreur et de la sujétion".

(2) Liasse 21. Même servage des Nestoriens du Chemdinan. Warkworth 422, p.164. Note sur le Bohtan ; voyage dans le diocèse chaldéen de Kirkouk (1878). Liasse 18.

(3) Liasse 18.

(4) J. Perkins 374, p.279 sq ; à la même date, J. Sheil 398, p.354, constate que l'oppression que le groupe turc dominant de la plaine d'Ourmiah, les Afchar, exerce sur les Nestoriens persans est "incroyable et indescriptible".

lages, et constamment exposés aux pillages des Herikis (1).

Dans les cas les plus graves, pillages et assassinats répétés apparaissent, tout au moins à la fin du XIXe siècle, de nature à compromettre la survie des communautés raya. Au cours de l'été 1890, les Kurdes tuent trente hommes et enlèvent 1600 moutons dans la plaine du Gavar. La population s'enfuit vers la Perse et la Russie, notamment dans le gouvernement de Kars (Arménie russe) où s'établissent cent cinquante familles nestoriennes. Quelques années plus tard, entre 1896 et 1897, les Kurdes ruinent entièrement les villages chrétiens de la haute vallée de Lewin, où ils enlèvent jusqu'au bois des toitures. Dans le Chemdinan, la pression des cheiks de Nehri est telle que le P. Rhétoré écrit en 1900 : "L'islamisme a tout envahi et les chrétiens qui restent encore ne sont plus que de petits groupes dispersés çà et là sans cohésion, n'ayant plus que le nom de chrétiens et destinés à être englobés dans un avenir prochain dans la messe musulmane comme l'ont été leurs pères" (2).

Les cas de substitution de peuplement kurde au peuplement nestorien ne sont pas en effet exceptionnels. Cette substitution était parfois le fait d'un grignotage relativement pacifique que Wigram a décrit avec précision pour les villages du Gavar. "Si jamais l'on voit un village kurde avec de bonnes ter-

(1) Mme Bishop 295, p.277 sq. Les Herikis inspirent particulièrement la terreur à l'occasion de leurs migrations pastorales, où ils apparaissent comme un "vol de sauterelles".

(2) Liasse 18 et 19. Au témoignage de Warkworth (1897) 422, p. 157, les pillages du cheikh de Nehri s'exercent jusqu'en Gavar et en Albag, à 100 km à vol d'oiseau de Nehri. Par ailleurs, le récit de Mme Bishop qui séjourne en Gavar en octobre 1890 recoupe ceux du P. Rhétoré. Elle assiste à plusieurs reprises à l'attaque des villages nestoriens par les Kurdes et parle même de 15 000 moutons enlevés durant la belle saison par les Kurdes... En 1909, Mgr Menna affirme que, chaque année, les tribus kurdes de la périphérie viennent piller au printemps, puis à l'automne, les villages chrétiens du Lewin. De là, leur état pitoyable et leur recul démographique. Arch. Aff. étr. NS 67n f° 29-31.

res et des signes de bonne culture, on peut être sûr que c'était à l'origine un village chrétien" (1). Nous avons déjà évoqué, également à la suite de Wigram (2), le régime de terreur exercé par les Herikis sur les Nestoriens du Zibar et le grand nombre de villages passés, de ce fait, d'une population à l'autre (3).

(1) Wigram 424, p.177. Le processus est toujours le même. Des Kurdes armés du voisinage s'installent dans le village comme "hôtes" et, peu à peu, mettent la main sur les terres des chrétiens que ceux-ci sont réduits à travailler pour le compte des premiers. Même accaparement du moulin du village ; filles épousées de force, etc... D'autres Kurdes arrivent et la plus grande partie des Nestoriens est expulsée, après qu'ils aient construit un fortin (kalé) pour le compte de leurs nouveaux maîtres ; seuls restent quelques serfs.

(2) W.A. Wigram 424, p.166. Le cas d'un village du Gavar a été également signalé plus haut.

(3) Une forme plus sournoise d'empiètement était l'installation hivernale des Kurdes nomades dans des villages chrétiens. Cette pratique était traditionnelle sur le plateau arménien. E. Smith 399, t.II, p.82 la signale par exemple en 1830 dans la vallée de l'Araxe, en Arménie russe, et Brant en 1838 dans la plaine de Mouch. Le P. Rhétoré note encore, en 1903, l'arrivée dans la région de Van de six cents tentes de Kurdes Haïderambi qui venaient de Perse et manquaient de tout. Ils furent répartis, pour passer l'hiver, dans les villages de la région, spécialement dans les villages chrétiens, qui eurent l'obligation de les nourrir. Liasse 19. On retrouve cependant cette symbiose chez les raya nestoriens. J. Joseph 245, p.96 cite par exemple le rapport d'un agent consulaire anglais sur le Hakkâri vers 1870 : "Les Kurdes, au nombre de plusieurs milliers, s'établissent ordinairement, eux et leur bétail, durant l'hiver dans les villages chrétiens, consommant le fourrage et les provisions que les indigènes peuvent avoir emmagasinés pour eux et leurs bêtes". Au début du XXe siècle, le P. Rhétoré note de même que les raya nestoriens de Halmoun doivent accueillir l'hiver dans leurs villages les Kurdes Jirki qui y vivent à leurs dépens. Liasse 18.

Des témoignages identiques sont fournis pour la seconde moitié du XIXe siècle par Cutts qui signale en 1876 comme détruits ou de peuplement kurde des villages de raya nestoriens mentionnés par Badger en 1850 (il s'agit notamment de trois villages dispersés parmi les Kurdes Artouchi qui groupaient, à la première date, 130 familles) ; par Mme Bishop qui montre, en Haut-Berwari, la vallée de Kotranès totalement ruinée par les Kurdes et par The Handbook of Mesopotamia qui relève l'existence, dans la région de Zakho, de nombreux villages ruinés par les Kurdes postérieurement à 1880. Le même ouvrage note, on le sait, que des villages arméniens de la vallée du Masiro (haut bassin du Bohtan Su) ont été détruits vers 1900 par les Kurdes Miran afin d'étendre leurs paturages d'été (1).

Il existait cependant des transitions entre l'extrême assujétissement de la plupart des raya et la quasi-indépendance des tribus guerrières. Bien qu'ils soient en principe des raya, les montagnards nestoriens du haut bassin du Tergavar ont une réputation guerrière sur laquelle insiste longuement Wigram au début du XXe siècle (2). Egalement en Tergavar, les habitants

(1) Cutts 314, p.355 ; Mme Bishop 295, p.323 ; Handbook of Mesopotamia, t.IV, itinéraires 80 et 90. Dans l'avant-pays, Sachau 388, p.375 décrit de façon précise, en 1880, l'éviction progressive des chrétiens par les Kurdes dans la basse vallée du Khabour, en aval de Zakho. Alors que, jadis, tout le pays était chrétien, il ne reste plus que des villages chaldéens épars, tandis que les Jacobites sont en voie de disparition. Soutenus par les Turcs, les Kurdes s'emparent, les uns après les autres, des champs des chrétiens. De même, refoulement des Jacobites par les Kurdes dans toute la steppe située au sud et au sud-ouest du djebel Tour, id p.395.

(2) W.A. Wigram 424, p.189, 191, évoque notamment les combats du chef nestorien Bajan contre les Kurdes Begzadi, le siège infructueux du village chrétien de Marwana par les Begzadi et les alliances entre Kurdes et chrétiens contre leurs coreligionaires respectifs.

du village chaldéen de Marwana sont considérés par les lazaristes d'Ourmiah comme de "terribles guerriers" capables de tenir tête aux Turcs et aux Kurdes. Ce sont ces montagnards chassés de leur village par l'occupation turque qui, durant les troubles de la révolution persane de 1908, sont employés, dans la plaine d'Ourmiah, à défendre contre les Kurdes le gros village chrétien d'Arditchay, aménagé en "place de sûreté" (1). Les chrétiens du Tergavar semblent donc très proches des aşiret, même s'ils n'en ont pas le statut.

On retrouvait ces raya armés de l'autre côté de la frontière, dans la zone ottomane des confins. Un peu avant 1870, Millingen, qui sert dans l'armée turque, évoque les Nestoriens de Saray qui sont armés et savent tenir tête au Kurdes, lesquels ont besoin, dans leurs allées-et-venues entre Perse et Turquie, du concours des habitants de cette place frontière (2). En 1890, Mme Bishop nous fait assister, dans le village nestorien de Mar Bicho, un peu à l'ouest de la frontière, à une véritable veillée d'armes dans l'attente d'une attaque kurde ; les hommes disposent de longs fusils, de dagues passées dans la ceinture et

(1) A. Chatelet 215 ; Wigram 424, p.218, 223 signale également que les villages de la plaine ont enrôlé, pour se protéger, "des groupes d'exilés appartenant aux clans combattants de Tergavar" et décrit l'échec sanglant des Kurdes devant Arditchay. En 1899, le missionnaire lazariste Demuth (A.G.M., 1900, 213 sq) exalte pompeusement Marwane, "le Sparte chaldéen, qui cache dans ses murs 300 géants de 25 à 40 ans capables de barrer le chemin à 3000 Kurdes, si féroces soient-ils".

(2) En revanche, Southgate 401, t.I, p.269 voit en 1837, non loin de Saray, le village nestorien d'Arab Souik, misérable et terrorisé par les Kurdes.

de diverses armes blanches (1).

3) L'organisation tribale.

Le général Rondot a depuis longtemps attiré l'attention du public français sur l'extrême originalité des tribus nestoriennes au sein de l'empire ottoman, et même du monde musulman. Par opposition aux raya chrétiens soumis et le plus souvent désarmés, ces tribus vivaient dans une symbiose égalitaire avec les tribus kurdes. Comme ces dernières, elles étaient accoutumées à la guerre et au brigandage et ne payaient que peu ou pas d'impôt. Les tribus nestoriennes disposaient de leurs propres raya, non seulement chrétiens, mais, fait paradoxal, musulmans. Il faudrait peut-être, pour trouver une situation comparable, aller jusqu'au Monténégro, où les princes-évêques, les Vlakikas, se succédant comme les patriarches nestoriens d'oncle à neveu, avaient, depuis le XVIe siècle, constitué une sorte de princi-

(1) F. Millingen 359, p.317 ; Mme Bishop 295, p.268. Il en allait de même de certains raya chaldéens du haut Tigre. En 1899, Sykes 408, p.75, note que les Chaldéens de Fındık, à l'extrêmité sud-ouest du Bohtan, sont des "gens d'allure farouche et tous armés"; il ajoute même qu'ils auraient, quatre ans plus tôt, aidé les Kurdes à massacrer les Arméniens (?). Un épisode datant de 1814 et raconté par Kinneir 344, t.II, p.196, va dans le même sens. Mercuri, village chaldéen et arménien de 300 habitants situé à l'ouest de Ridvan refusant de payer l'impôt, la population, retranchée dans l'église, est assiégée pendant deux mois par le Kihaya (lieutenant) du pacha de Diarbékir.

Faits plus étonnants, Sykes 411, p.351, voit en 1906 les villageois chaldéens d'Aïn Kowa, dans la plaine au sud de Mossoul, tous armés de fusils kurdes Martini, tandis qu'un rapport consulaire signale qu'à la même époque les Chaldéens d'Alkoche, au nord de Mossoul, disposent de mille fusils Martini. Les raya de la Sapna sont également armés de fusils au début du XXe siècle. P. Auguste de la Croix 282 bis.

pauté théocratique (1).

L'époque kurde.

Bien entendu, la situation des tribus nestoriennes était beaucoup plus complexe que l'image idéalisée qu'en donnant les auteurs du début du XIXe siècle : Campanile, Rich, Eli Smith, Fraser, Sheil, Southgate, etc... qui, rappelons-le, n'avaient pu visiter le Hakkâri. Tous s'accordent à présenter les tribus nes-

(1) On pourrait sans doute rapprocher du cas des Nestoriens du Hakkâri, d'une part, les Arméniens de Zeitoun, dans le Taurus cilicien, d'autre part et surtout, les Jacobites du djebel Tour. Les Zeitouniotes constituaient au XIXe siècle une communauté guerrière dirigée par une oligarchie de grandes familles. Aghassi 101. Le cas des Jacobites du djebel Tour a été mis en rapport avec celui des Nestoriens du Hakkâri. Mais le plateau de Tour était beaucoup moins isolé et la pénétration kurde beaucoup plus poussée. Néanmoins, le parallélisme a été souvent esquissé par les auteurs du XXe siècle. Après avoir constaté que les Jacobites du djebel ont tous des fusils, et que de nombreuses maisons sont surmontées d'une tour crénelée, le colonel Sheil 397 remarque en 1836 : "Dans leur allure, ils ressemblent aux virils Nestoriens indépendants d'Azerbaïdjan, sans rien de cette mesquinerie qu'un long passé de servitude a donné à la contenance et au caractère des Arméniens." Southgate 401, t.II, p.268, qui visite le djebel en 1838, note la récente soumission des Jacobites, jadis en constante hostilité avec les musulmans et se maintenant par la force des armes ; cependant, "leur caractère de peuple montagnard subsiste et ils possèdent sans aucun doute à un haut degré ces viriles et nobles qualités par lesquelles, dit-on, se distinguent les chrétiens du Kurdistan". En 1849, dans le district de Garzan, au nord du djebel Tour, Layard 348, p.43 décrit ainsi un chef de village jacobite : "Par la variété de ses armes, la richesse de son vêtement, une robe de soie, avec un manteau de fourrure précieuse, et sa jument décorée avec goût, on l'aurait plutôt pris pour un bey kurde que pour un chef de village chrétien" (on trouvera, en annexe, une note sur le djebel Tour).

toriennes comme pratiquement indépendantes, cette indépendance étant fondée sur la valeur guerrière et le refus de l'impôt (1). La plus caractéristique de cette description est le récit, dans Rich, du voyage d'un Tartare, courrier impérial, qui, pour la première fois, osa, un peu avant 1820, couper au court entre Amadia et Van par le Hakkâri nestorien. On voit le prince kurde d'Amadia, Zibar Pacha, présenter les Nestoriens du Hakkâri comme "un groupe féroce, vindicatif, capricieux et, de plus, extrêmement irritable ", tandis que le Tartare les dépeint comme plus sauvages que n'importe quelle tribu kurde ou arabe et constate avec surprise qu'ils n'ont jamais entendu parler du sultan ni des Osmanlis (2).

Le fait, pour les aşiret, de ne pas payer l'impôt (notamment la capitation pesant sur les infidèles, le kharadj) frappait évidemment les autres chrétiens. En 1831, l'évêque

(1) Ces affirmations traditionnelles persisteront longtemps. Encore dans un rapport de 1880, le consul de France à Mossoul Siouffi affirme, en exagérant un peu, que les Nestoriens de la montagne jouissent d'une "indépendance presque absolue" et que la souveraineté ottomane est, en ce qui les concerne, purement nominale. P. de Vaucelles 452, p.51.

(2) C.J. Rich 385, t.I, p.275, bien que n'ayant pas été personnellement au Hakkâri, ajoute que "les tribus les plus sauvages et les plus indépendantes du Hakkâri sont les Chaldéens (c'est-à-dire les Nestoriens)... qui vivent dans un état barbare."Quinze ans plus tard, Sheil 398, p.349, qui utilise les renseignements fournis par les Nestoriens d'Ourmiah, présente Mar Schimoun comme "un véritable pape" pouvant lever une armée de 15 000 hommes. Dans les mêmes conditions et pratiquement à la même date (1834-1835), Fraser 324, t.I, p.57, écrit que les 14 000 familles du Hakkâri (chiffre à peu près exact) constituent "a sort of commonwealth of their own, separate from the rest of the world". Forts de leurs 12 000 fusils, ils sont pratiquement indépendants, sous l'autorité toute nominale du bey kurde de Hakkâri.

de Djamalava, dans la plaine d'Ourmiah, définissait devant Eli Smith les aşiret comme "ceux qui ne paient pas tribut" et ajoutait qu'eux-mêmes prélevaient en revanche un tribut sur les Kurdes vivant parmi eux (1). En réalité, il semble bien qu'antérieurement à la mainmise ottomane, les gens des tribus payaient plus ou moins régulièrement tribut au prince kurde de Hakkâri (2).

La réputation guerrière des tribus nestoriennes correspondait en revanche à une réalité solidement établie. Un peu à la manière des Suisses de l'ancien régime, les contingents nestoriens sont traditionnellement utilisés par les princes kurdes. Sans remonter aux Qayatchayé, auxiliaires des Mongols au XIIIe siècle signalés par le P. Fiey, un texte de 1607 rédigé par un missionnaire italien (il s'agit de la réponse du patriarche nestorien à un questionnaire adressé par le pape Paul V) indique que le diocèse de Gielo (Djelo) est entièrement peuplé de chrétiens, parmi lesquels quinze mille hommes d'armes. En 1653, le P. Denis de la Couronne d'Epines dépeint les Nestoriens du Zaïn (Hakkâri) comme une race très belliqueuse, ennemie jurée des musulmans et pouvant fournir en cas de guerre douze mille soldats au prince kurde Tadj-ud-Din, dont ils relèvent. A la fin du siècle, M. Febvre insiste également sur le caractère guerrier des Nestoriens et note que ce sont eux qui constituent la garde

(1) E. Smith 399, p.218.

(2) Le fait parait attesté en 1842 pour Achita et d'autres villages du Tiari par Badger 284, t.I, p.258 : versement d'un tribut annuel et du kharadj (mais il s'agirait d'une exception) ; et en 1846 pour la tribu de Baz par Layard 347, t.I, p.211 (au moment des massacres, les Baziens se présentent comme sujets du prince du Hakkâri, afin d'échapper à Bedir Khan, prince du Bohtan). Enfin, en 1839, témoignage indirect de Boré 297, t.II, p.244, sur le tribut payé au même chef kurde par les tribus de Djelo et Tkhouma.

du prince des Kurdes (le bey d'Amadia ?) (1). Au début du XIXe siècle, le P. Campanile fait état de la férocité des Nestoriens de la principauté du Hakkâri, dont les prêtres sont toujours armés, et cite, sur le même plan que la cavalerie du Kurdistan méridional, "l'infanterie de la province de Djoulamerk et de l'illustre lignée nestorienne du Tiari qui, ne tenant compte ni de la neige, ni des glaciers ni d'aucun obstacle, a acquis dans ces montagnes une réputation redoutable."

On comprend, dans ces conditions, que lorsque le prince d'Amadia et la population de la ville vont passer, vers 1820, l'été dans la yayla établie sur la montagne dominant Amadia, une forte garde les accompagne toujours, "de crainte des invasions des Tiariens, tribu chrétienne indépendante de la nation chaldéenne, qui est redoutée par tous les musulmans"(2).

(1) Son de cloche comparable, au début du XVIIe siècle, du voyageur italien Pietro della Valle 419, t.II, p.8. Le Kurdistan abrite "une quantité de chrétiens chaldéens, de secte nestorienne ordinairement, ou jacobite, vivant sous leur empire (des Kurdes); et ces souverains (kurdes) s'en servent quelquefois en qualité de soldats". S. Giamil 226, p.511 sq ; Chronicle of Carmelites 216, t.I ; M. Febvre 224.

(2) G. Campanile 22, p.5, 205 ; C.J. Rich 385, t.I, p.156. Encore en 1840, les Tiariens massacrent toute la population d'un village kurde. Ainsworth 276. On notera cependant la position un peu différente du colonel Drouville (1812-1813) 317 bis, p.159 sq, qui reflète le point de vue du bey kurde du Hakkâri. A ses yeux, les Nestoriens sont des sortes de serfs-soldats (toufangchis), constituant une remarquable infanterie servant loyalement les "brigands" kurdes qui les oppriment (40 000 toufangchis nestoriens bien armés encadrés par 4 000 ou 5 000 Kurdes). Dans quelle mesure Drouville a-t-il confondu les levées effectuées parmi les raya et les contingents des tribus ? ...

Notons enfin que, d'après un état des pertes établi après les massacres de 1843-1846, il y avait à Dez 920 fusils pour 200 familles, à Achita 500 pour 400 familles, à Walto 400 pour 315 familles, etc... G. Badger 284, t.I, p.366.

L'arrivée des Européens au Hakkâri n'étant pas antérieure à 1839, nous n'avons de renseignements quelque peu précis sur la vie des tribus que pour l'époque des massacres (1843-1846) et surtout pour la période immédiatement postérieure, où l'administration ottomane s'est substituée aux principautés kurdes (1847-1915) (1).

L'époque ottomane.

Après l'implantation définitive de son autorité sur le Hakkâri, la Porte avait mis en place un réseau de collecteurs d'impôts dont Badger décrit la malhonnêteté et les abus. Il semble que les tribus s'en soient rapidement affranchies. La question du paiement de l'impôt a constitué en tout cas, jusqu'à la fin, l'un des principaux litiges entre les tribus nestoriennes et les autorités ottomanes. On voit par exemple, dans les premières années du XXe siècle, Nemrod, cousin du patriarche et chef du parti catholique, préconiser, afin de se concilier les Turcs, le paiement d'un impôt modéré (2). Inversement, le patriarche nestorien, en tant que chef de la nation, recevait une pension du gouvernement turc.

(1) Antérieurement à Grant, les voyageurs européens doivent, on le sait, recourir à des témoignages indirects. Ceux-ci sont fantaisistes (Walsh ; Rich qui s'appuie notamment sur le récit du courrier tartare déjà évoqué) ou nettement hostiles. Mgr Coupperie, évêque latin de Babylone 219, qui s'est renseigné auprès de son hôte, le pacha kurde d'Amadia, écrit en 1827 que les Nestoriens de "l'Accarie" se signalent "par une étrange ignorance et une grossièreté stupide et cruelle".

(2) Mgr Lion 349 bis signale qu'en 1863 le patriarche et les tribus sont menacés d'une intervention militaire turque en raison de l'importance des arriérés d'impôts. A la fin du XIXe siècle, l'impôt versé à la Porte par les tribus nestoriennes par l'intermédiaire du patriarche était de 500 livres. Mais le gouvernement ottoman avait tendance à substituer à ce système celui dela perception directe, au besoin avec l'appui de détachement de l'armée turque. Warkworth 422, p.23 (l'auteur voit en 1899 un corps de troupe envoyé à cette fin en Djelo).

De même, la période véritablement militaire de la vie des tribus ne dépasse guère le milieu du XIXe siècle. Les auteurs du début du siècle insistaient sur le rôle militaire du patriarche, que Rich présente comme le second du prince du Hakkâri dans ses guerres contre la Perse (1). En 1836, un contingent nestorien avait résisté aux côtés des Kurdes à une armée turque commandée par Rachid Pacha ; en 1842, Mar Schimoun XVII Abraham conduit plusieurs milliers d'hommes contre Amadia afin d'appuyer le chef kurde Ismaël Pacha (2). Encore en 1880, un contingent de trois cents Nestoriens du Hakkâri figure dans les troupes du Cheikh de Nehri venu assiéger Ourmiah (3).

La violence.

En réalité, la "période turque" de la vie des tribus se caractérise plutôt par la vendetta, par des razzias et par le pur et simple brigandage (4). L'un des fondements de ces troubles constants résidait dans le fait que les tribus nestoriennes pratiquaient le système des deux partis (dits parfois ailes droite et gauche) que l'on retrouve dans tout le monde kurde et dont l'origine doit peut-être être trouvée dans l'Asie

(1) C.J. Rich 385, t.I, p.275 : "aussi grand adepte de l'usage du fusil et de l'épée que le voleur le plus accompli de son troupeau".

(2) J.M. Hornus 240, p.6 sq, 50 ; Badger 284, t.I, p.258 sq.

(3) J. Joseph 245, p.111 -- Peut-être trouverait-on ailleurs d'autres exemples de chrétiens combattant pour le compte de chefs musulmans. Brant 298 signale en 1838 qu'avant sa soumission par Rachid Pacha, le bey kurde de Tiriki, dans la région de Mouch, recrutait dans ses troupes des paysans arméniens qui étaient traités sur un pied d'égalité avec les Kurdes (Kinneir 344, p.331, en 1813, et Southgate 401, t.I, p.240, en 1837, notent, il est vrai, le statut particulièrement favorable des Arméniens de la région de Bitlis).

(4) Encore en 1922, lady Drower 318, p.148, voit à Mossoul "les vaillants Assyriens de la montagne ressemblant à des brigands".

centrale turco-mongole. Tribus nestoriennes et tribus kurdes étaient regroupées entre parti droit et parti gauche ; de là, un système complexe d'alliances et d'inimitiés dont le résultat était, notamment, de fréquents conflits entre tribus chrétiennes (1).

C'est ainsi que les Tkhoumiens étaient les alliés des Kurdes Pinianitch et que les gens d'Achita, en Bas-Tiari, étaient, explique le P. Rhétoré (2), les alliés des Kurdes du Berwari, et notamment des Jirki. Un traité d'amitié conclu en mai 1909 entre les uns et les autres organise la compascuité des troupeaux des Kurdes et des Achitiens et, surtout, prévoie une sorte d'alliance défensive contre les gens de Lizan, Nestoriens établis à l'aval de la vallée d'Achita. Les Achitiens ne devaient pas, notamment, donner le passage aux gens de Lizan pour attaquer le Berwari. Cette alliance entre Achita et Berwari était d'autant plus significative qu'une lutte constante opposait Berwari et Lizan depuis qu'en 1901, Rachid Bey, émir du Berwari, avait pris par traitrise, puis assassiné Mélik Joseph, chef de Lizan. En 1908, les Kurdes avaient pillé et incendié les villages de Lizan sans qu'interviennent pour les défendre ni les Achitiens ni les méliks du Tiari (3).

(1) Ce système a notamment été décrit par Warkworth 423, p.240. L'aile gauche était constituée par Tiari, Baz et les Kurdes Artouchi et Dereni (ces derniers à l'ouest de la plaine de Gavar); l'aile droite par Tkhouma, Dez et les Kurdes Oustik, Oramar et Apencha. Le P. Bonvoisin 296 ter fait le récit de la guerre assez meurtrière survenue en 1884 entre Tiari et Tkhouma à la suite d'un conflit pastoral.

(2) Liasse 18. Récit identique de Mgr Menna en 1909. Arch. Aff. étr. NS 67, f° 29-31.

(3) Les conflits constants entre Lizan et Berwari s'expliquent, indique le P. Bonvoisin 296 ter, par le fait que les chrétiens, manquant de pâturages peu élevés, sont souvent obligés, notamment à la fin d'un hiver rigoureux, d'empiéter sur les pâturages des Kurdes de la bordure montagneuse.

Quelques années plus tôt, lord Warkworth décrivait des évènements à peu près semblables. La vallée de Dez était constamment attaquée par les Kurdes d'Oramar et par les Kurdes Chikkah qui relevaient du cheikh de Nehri ; ces Kurdes empruntaient les hautes passes du massif du Cilo et traversaient le territoire des Djelo sans que ceux-ci cherchent à les arrêter (1).

De tels clivages se retrouvaient jusqu'au niveau des villages. Au milieu du XXe siècle, le village d'Araden, dans la Sapna, était encore divisé en trois groupes de familles, dont deux en opposition constante, le troisième s'alliant tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Selon que ces groupes s'entendaient ou non, Araden possédait un, deux ou trois chefs de village (2).

Une telle structure était naturellement à l'origine de vendettas et de conflits sans nombre. Comme c'est souvent le cas dans les sociétés pastorales primitives, les vols de bétail étaient un élément essentiel de ces conflits. Wigram constate d'ailleurs, au début du XXe siècle, que les razzias de moutons constituent, aux yeux des Nestoriens, une preuve d'esprit chevaleresque (3). Il donne l'exemple du combat entre les Tiariens de

(1) Warkworth 422, p.157, 423, p.185 et 193.

(2) H. Ishow 46. Les trois groupes en question étaient les kacha (prêtres), les samâ (ingénieux) et les raîs (chefs) ; ils pratiquaient une certaine endogamie.

(3) Le brigandage pur et simple n'était évidemment pas loin. Marco Polo remarquait déjà que les Kurdes chrétiens et musulmans des montagnes du royaume de Mossoul étaient également redoutés des marchands. Trois siècles plus tard, le voyageur allemand Rauwolff 383, p.206 présente comme d'abominables brigands les Nestoriens de Mossoul (s'agit-il, en fait, de ceux de la montagne, ou l'auteur a-t-il confondu les Nestoriens de la région de Mossoul avec les Kurdes ou les Yézidis ?).

Salabacca et les Kurdes de Çal provoqué en 1912 par le vol par les premiers de cinq cents moutons. Récit plus long encore de Warkworth consacré aux conflits entre Tiariens et Kurdes du Lewin ; l'agha de Lewin ayant tué plusieurs Tiariens et enlevé une centaine de moutons, six cents Tiariens, sous mélik Ismaël, attaquent en représaille, en décembre 1899, les villages musulmans de la vallée (1). Enfin, deux cents Kurdes Goyan attaquent au point du jour, à la fin de mars 1910, les troupeaux d'Achita qui pâturaient au dessus de Challek, dans le bassin du Khabour ; ils pillent le campement et tuent plusieurs Achitiens. Ceux-ci contre-attaquent peu après, tuent cinq Kurdes, en blessent plusieurs et récupèrent leurs moutons. Cette fois, les Turcs organisent, depuis Van, une expédition punitive ; quarante-cinq Goyans sont tués et leur village brûlé (2).

Nombreux sont, dans ces conditions, les gens des tribus qui ont tué trois, cinq Kurdes ou davantage. Cela pose d'ailleurs, du point de vue du droit canon catholique, un problème pour l'ordination des jeunes prêtres chaldéens ayant ainsi du sang sur les mains. "C'est, il est vrai, un titre de recommandation par ici", ajoute le P. Rhétoré. Il semble d'ailleurs qu'à partir de la fin du XIXe siècle, les tribus nestoriennes aient été de plus en plus surclassées, en ce qui concerne l'armement, par les Kurdes armés par le gouvernement turc et qui, outre les fusils de contrebande qu'ils pouvaient se procurer en Perse, disposaient des excellentes copies de fusils Martini fa-

(1) Bien entendu, de telles razzias étaient déjà monnaie courante à l'époque des principautés kurdes. Grant 328, p.57, décrit en 1839 les luttes pastorales entre Achitiens et Kurdes du Berwari : 5000 moutons enlevés d'un côté, 4000 de l'autre.

(2) Liasse 18. Episode très comparable remontant à 1880 et rapporté par Maclean.

briqués artisanalement à Souleimanié. Les Djelo faisaient cependant exception ; leur situation leur facilitait, à eux aussi, l'accès au marché persan, tandis que les tribus de l'ouest devaient encore se contenter de fusils à pierre (1).

Souvent aussi, ces meurtres ne sont même pas liés à des conflits pastoraux ou à des vendettas, mais sont en quelque sorte gratuits et dirigés cas échéant contre des tribus alliées. "Parfois, écrit le P. Rhétoré en 1909, entre amis on se dit : "Allons donc tuer un Kurde, enlever des troupeaux, détrousser des passants", et cela d'un coeur aussi serein qu'on s'invite à Paris à absorber une prune chez la mère Moreau". Le brigandage, lui aussi, était, au témoignage de Wigram, considéré comme un fait honorifique. Une dîme sur le produit des expéditions était même attribuée à l'église Mart Marian de Walto (2).

Qu'on ajoute à cela la fréquence des empoisonnements (c'est ainsi que disparaissent en 1882, le mélik du Petit Djelo et l'archevêque du Chemdinan) (3). On en arrive, tout au moins dans les dernières années de la vie du Hakkâri, à une véritable

(1) Maclean 353, p.38 ; Warkworth 423, p.223. L'armement des Nestoriens tribaux avait été longtemps le même que celui des Kurdes. Encore vers 1875, ils utilisaient le petit bouclier kurde en cuir renforcé de fer, rond et muni d'une pointe centrale, décoré de broderie, de franges et de glands. Cutts 314, p.195. Sykes 409, p.206 (plus de 150 armuriers artisans à Souleimanié en 1903) et p.160 dans la partie du Kurdistan située à l'est de Zakho, tout le monde possède des fusils de guerre modernes à chargement par la culasse.

(2) W.A. Wigram 424, p.290.

(3) Liasse 7. Lettre du 31 août 1902. Citons encore l'assassinat en 1896 par le cheikh Saddik, de Nehri, de l'archevêque nestorien d'Ourmiah, Mar Gabriel, et d'une dizaine de notables qui revenaient de Kotchannès en Perse en passant sur ses terres.

loi de la jungle :"Parmi eux, point d'autorité qui réprime le crime. Chacun se fait justice comme il sait et comme il peut, sans que personne ne lui demande compte de ses actes". (1).

On comprend dans ces conditions la sévérité que les missionnaires dominicains, déçus par ailleurs par les échecs répétés de l'union des Nestoriens avec Rome, ont fini par manifester à l'égard des tribus montagnardes. Le P. Rhétoré renvoie par exemple dos à dos les Achitiens et leurs adversaires de Lizan. Les premiers se caractérisent par "l'avidité, la ruse, la duplicité, les jalousies mutuelles, l'indiscipline sociale, le fanatisme national et religieux" ; les seconds, qui ne cessent de provoquer les Kurdes du Berwari par leur insolence, sont "vaniteux, prétentieux, vantards, querelleurs, intrigants, très avides, trompeurs et de mauvaise foi dans les affaires". Quelques années plus tôt, son confrère, le P. Bonvoisin, décrit l'ensemble des Nestoriens du Hakkâri comme "cupides, trompeurs, rongés par leurs divisions" (2).

(1) Liasse 18. Lettre du 6 décembre 1909.

(2) Liasses 7 et 18 (lettre du P. Bonvoisin datée du 31 août 1902). A la même époque cependant, le son de cloche traditionnel est encore représenté par Sykes 409, p.168 qui écrit en 1904 : "Il est dommage que les Nestoriens soient si occupés de combats et de rivalités tribaux, car, bien que mendiants impudents et fanfarons, c'est un peuple beau, viril et hardi, avec toutes les vertus des musulmans et aucuns de leurs vices : chose rare chez les chrétiens indigènes" (le turcophile qu'est Sykes considère en effet, p.233, les chrétiens de Mésopotamie comme "gras, fuyants, insolents et serviles").

Les structures sociales.

Ni le P. Rhétoré ni les auteurs anglo-saxons ne nous donnent malheureusement d'indications très précises sur la structure sociale des tribus nestoriennes. Tout au plus savons-nous qu'il existait de grandes familles où se recrutaient méliks, évêques et autres dignitaires ecclésiastiques. Chaque tribu ou fraction de tribu était dirigée par un mélik que distinguait une plume de paon passée à son bonnet et qui, selon les cas, était désigné à vie ou à temps. Cependant, on voit, au milieu du XIXe siècle, Badger énumérer quatre méliks pour les deux Tiari et deux pour le Dez et Layard en signaler trois pour la tribu de Tkhouma (1).

Le P. Bonvoisin décrit ainsi un groupe de méliks à la fin du XIXe siècle : "Petits seigneurs montagnards... coiffés majestueusement du royal bonnet de feutre, sorte de mitres autour desquelles s'enroulent plusieurs étages de foulards et pendeloques de soie, le poignard au côté, la pipe à la main".(2)

Badger a reproduit des données chiffrées établies, après les massacres de 1843-1846, par une commission anglo-turque à Mossoul au sujet des pertes des Nestoriens (3). On peut avoir ainsi quelque idée de l'importance des biens des méliks et des chefs de village (les pertes de ces derniers étaient,

(1) G.P. Badger 284, t.I, p.366 ; A.H. Layard 347, t.I, p.204. Le P. Rhétoré 384 ter et, à sa suite, Krajewski affirment en 1903 que chaque tribu possède un mélik principal désigné par le patriarche et des méliks secondaires placés sous son autorité. Archives Aff. N.S. 150, f° 150 sq, p.23.

(2) A.D., 1899, p.360.

(3) G.P. Badger 284, t.I, p.366.

semble-t-il, comptées à part). En fait, la seule tribu pour laquelle l'état des pertes paraisse complet est celle de Dez (deux cents familles). Les pertes des églises et des maisons ordinaires s'élèvent à 42 540 tcerkhies ; celles des deux méliks et d'un chef de village sont de 11 000 tcerkhies (1). On peut donc supposer que ces trois notables possédaient en moyenne des biens près de vingt fois supérieurs à ceux des autres habitants. En Tiari, les pertes de Mélik Ismaël sont évaluées à 100 000 tcerkhies (le double de celles du patriarche lui-même) ; celles du mélik et d'un chef de Lagippa à 600 tcerkhies contre 27 000 pour les cinq villages de Lagippa. En revanche, les pertes des quatre cents familles d'Achita, pourtant entièrement pillées, ne sont estimées qu'à 31 500 tcerkhies (soit 80 par famille). Toutes ces indications incomplètes et d'interprétation difficile donnent néanmoins l'impression d'une société très inégalitaire (2)

Comme l'écrivait en 1916 des Nestoriens du Hakkâri, le rédacteur du Handbook of Mesopotamia, pensant sans doute à des exemples de l'Inde du nord-ouest : "They are highland tribesmen of the ordinary half-civilized type" (3). Société non seulement inégalitaire au sujet des biens des familles, mais aussi société très hierarchisée en ce qui concerne les groupes sociaux. Le P. Rhétoré indique que les Tal, raya chrétiens dépendant de la tribu du Tkhouma, ne pouvaient ni porter les armes, ni épou-

(1) Le tcerkhy vaut un 1/24e de livre sterling.

(2) Dans son rapport de 1909 déjà cité, Mgr Menna signale qu'en pays raya, près de Djoulamerk, le village de Khananès du bas appartient à Nimrod chef nestorien membre de la famille patriarcale, tandis que Khananès du haut a été accaparé par un musulman de Djoulamerk. Archives Aff. étr., NS 67, f° 29-31.

(3) Handbook of Mesopotamia, t.I, p.90.

ser les filles des villages aşiret, considérées comme de sang noble. Un autre exemple de raya chrétiens dépendant d'une tribu nestorienne était constitué par les six villages du Queramoun qui, jusqu'en 1890, étaient les raya d'Achita, situé immédiatement à l'ouest. Ils tombèrent ensuite sous le joug de l'émir du Berwari (1). Cependant, les familles nobles des tribus étaient parfois alliées aux chefs des villages raya. C'est ainsi qu'en 1910, Mélik Ismaël, chef du Haut-Tiari, qui avait marié son fils à une soeur du patriarche, marie un autre de ses fils à la fille du chef chaldéen du village d'Araden, dans la Sapna, pays raya ; le P. Rhétoré note même qu'il existait une "antique affinité" entre les deux familles (2).

On sait enfin que les voyageurs du XIXe siècle ont été frappés par le fait que les tribus nestoriennes comptaient aussi des villages kurdes parmi leurs vassaux. Tel était le cas de Touvaï, tributaire de Baz, et, dans les vallées affluentes du Grand Zab, en aval de Djoulamerk, de Pir Beka et d'un village de la vallée de Kiyan, tributaires du Haut-Tiari (3).

(1) J'ignore en revanche quel était le statut exact du Walto, groupe de cinq villages vassal du Haut-Tiari ; on a vu que les Walto étaient armés au milieu du XIXe siècle.

(2) Liasse 18.

(3) W.F. Ainsworth 277, t.II, p.230, 239. Il est d'ailleurs possible que des cas comparables aient existé au Proche-Orient. Perkins 375 mentionne en 1851 des serfs arabes du village syrien occidental de Bartelli, près de Mossoul, et Sykes 89 une tribu arabe serve des Yézidis du Sindjar.

CHAPITRE V

La vie religieuse

La religion constitue évidemment la raison d'être des tribus et des raya nestoriens. On n'abordera pas ici les dogmes, la liturgie et la discipline ecclésiastique de l'église nestorienne, qui ont d'ailleurs fait l'objet de multiples travaux(1); l'on se bornera à ce qui intéresse la géographie sociale et culturelle.

Depuis le milieu du XIXe siècle, l'église nestorienne se limitait pratiquement au Hakkâri, à ses bordures méridionales (Bohtan, Berwari, etc...) et orientales (bassins du Tergavar, Mergavar et Somay, en Perse) et à la plaine d'Ourmiah. Le patriarche nestorien (catholicos et patriarche de l'Orient, selon la titulature officielle) résidait à Kotchannès, près de Djoulamerk, depuis le XVIIe siècle. Héréditaire d'oncle en neveu (2), il exerçait son autorité sur les deux archevêques de Chemdinan et d'Ourmiah et sur une dizaine d'évêques répartis sur

(1) On renverra essentiellement aux études de Badger, de Maclean et Browne et du cardinal Tisserant. Du P. Rhétoré, Rites et coutumes des Nestoriens (mars 1891). Liasse 19.

(2) La succession par voie héréditaire des patriarches nestoriens avait été établie au XVe siècle. Cette règle était renforcée par une interdiction de caractère rituel. De même que les évêques, les patriarches nestoriens étaient non seulement astreints au célibat, mais encore à l'obligation de ne jamais manger de viande : souvenir sans doute du temps où ces dignitaires se recrutaient parmi les moines. Cette interdiction s'étendait même à la mère du prélat durant le temps où elle le portait. Dans de telles conditions, les possibilités de choix d'un patriarche étaient évidemment très réduites.

le territoire dont il s'agit.

1) Le patriarche.

La situation qui vient d'être définie était assez récente. Du milieu du XVIIe siècle à la fin du XVIIIe siècle, il y eut deux lignées patriarcales nestoriennes. Aux Mar Schimoun (1), résidant à Kotchannès s'ajoutaient les Mar Elias d'Alkoche, au nord de la plaine de Mossoul, tout près de Rabban Hormuzd, resté jusqu'à nos jours le centre monastique de l'église syrienne orientaj mais le patriarcat nestorien d'Alkoche disparut à la fin du XVIIIe siècle, et les diocèses qui en dépendaient - essentiellement, la plaine de Mossoul et ses bordures - passèrent à l'église chaldéenne, c'est-à-dire au catholicisme (2).

C'était d'ailleurs le patriarche d'Alkoche qui, fixé dans cette ville (ou, plus fréquemment, dans le monastère de Rabban Hormuzd) au milieu du XVIe siècle à la suite de multiples déplacements, constituait la suite authentique de l'illustre patriarcat nestorien de Babylone, puis de Bagdad, du haut moyen âge. De façon quelque peu paradoxale, la lignée des Mar Schimoun de Kotchannès, dont le successeur est encore aujourd'hui à la tête de l'église nestorienne, a été fondée par des patriarches catholiques. Le premier de ceux-ci, Sulaqa, supérieur de Rabban Hormuzd, avait été en effet nommé patriarche chaldéen (1552-1556)

(1) Ce nom (Simon) était pris à leur avènement par tous les patriarches de la lignée. Le mot mar désigne en syriaque à la fois les saints et les évêques.

(2) Je décris ailleurs le ralliement au catholicisme d'une partie de l'église nestorienne, ralliement qui s'est poursuivi du XVIe siècle jusqu'aux premières années du XXe siècle. Par ailleurs, je juge inutile d'aborder ici la vie des diocèses et des paroisses chaldéens de la montagne, ou plutôt de sa bordure. On retrouverait à ce sujet les problèmes bien connus de l'uniatisme en Orient.

après son ralliement à Rome. D'abord établis à Diarbékir et à Siirt, puis réfugiés en Perse, ses successeurs revinrent très vite au nestorianisme. Ce retour devint définitif lorsque, dans des conditions d'ailleurs mal connues, ils s'installèrent dans le Hakkâri, postérieurement à 1660 (1). Ils devaient y rester jusqu'en 1915.

Au XIXe siècle, le patriarche nestorien gouvernait directement un diocèse qui comprenait plus de la moitié du Hakkâ-

(1) Cette installation dans le Hakkâri a été le fait de Mar Schimoun XIII Denka (1662-1700), revenu au nestorianisme bien que confirmé par Rome en 1670 - Déjà très distendues à la fin du XVIe siècle (A. d'Avril 208 : mission en 1583 de l'évêque de Sidon auprès des patriarches orientaux), les liaisons de la lignée des Mar Schimoun avec Rome devinrent bientôt à peu près nulles. Lorsque le P. Denis de la Couronne d'Epines le visite en Perse au milieu du XVIIe siècle, Mar Schimoun XI a conservé de l'attachement au pape : mais il est, de même que son troupeau, entièrement nestorien - Il semble d'ailleurs que l'installation définitive des Schimoun au Hakkâri ait été précédée par plusieurs installations provisoires. En 1583, l'évêque de Sidon (j'ignore qui était exactement cet émissaire pontifical : un maronite, un melkite ou un évêque latin in partibus ?) signale que Mar Schimoun IX, troisième successeur de Sulaqa (avènement en 1580 ?) a du quitter Siirt pour s'installer dans le "Zeinalbachi", aux confins de la Perse. Mais en 1652, le P. Denis de la Couronne d'Epines constate que Mar Schimoun XI (avènement en 1638) a du fuir récemment Zaïn, son pays d'origine, où il disposait de revenus importants, pour la plaine de Salmas, où il vit dans un état voisin de la misère. Or, comme on l'a noté plus haut, il est vraisemblable que le Zaïn (ou Zeinalbachi) n'est autre que le Hakkâri.Mar Schimoun IX ayant, semble-t-il, porté le titre d'archevêque de Djelo avant son accession au patriarcat, on peut se demander si ce patriarche et tel ou tel de ses successeurs ne se sont pas tout simplement réfugiés dans leur diocèse d'origine. De là, sans doute, l'établissement de la lignée à Kotchannès.

ri (1). Mais son mode de vie et ses préoccupations sont surtout ceux d'un chef temporel. Les voyageurs le décrivent parfois vêtu comme un prélat oriental. En 1839 et 1840, Grant et Ainsworth voient le patriarche Mar Schimoun XVII Abraham (1820-1861), âgé alors de moins de quarante ans, vêtu d'une longue robe flottante, avec un turban kurde et une grande barbe grise ; Grant ajoute toutefois qu'il porte souvent un fusil (2).

Mais, plus fréquemment, le patriarche porte plutôt le vêtement d'un bey kurde. C'est ce qui apparaît dans la description minutieuse de Mar Schimoun XVIII Ruben (1861-1903), alors âgé de vingt-quatre ans, par Mgr Lion en 1863 à Bachkalé (où il est venu voir le pacha, escorté de 150 Nestoriens), puis à Kotchannès. Le jeune patriarche a des souliers rouges, un large pantalon violet de soie et coton orné de galons de soie verte, un gilet vert d'eau avec un liseré de soie rouge et de petits boutons ronds de cuivre argenté, une chemise fine formant de nombreux plis. Par dessus, il porte une robe de soie vert pâle à manches fendues jusqu'au coude, une ceinture multicolore, une petite veste et un manteau vert en soie et coton, le tout orné d'ordres ottomans. Son fez est rouge et entouré d'un turban de soie noire (3).

(1) Cette ampleur du diocèse patriarcal paraît de règle chez les Syriens orientaux. Jusqu'au lendemain de la deuxième guerre mondiale, le diocèse patriarcal chaldéen réunissait Bagdad et Mossoul, c'est-à-dire les deux centres principaux de l'église chaldéenne.

(2) A. Grant 328 ; W.F. Ainsworth 277, t.II, p.246. Même description de Layard 348, p.423, en 1850.

(3) Liasse 19 ; Maclean et Browne 353, p.15 ; Mgr Lion 349 bis. Déjà vers 1845, Fletcher 322, t.I, p.330 décrivait Mar Schimoun Abraham, alors réfugié à Mossoul, vêtu à la façon d'un chef kurde, et non d'un prélat oriental.

Les missionnaires catholiques, généralement plus malveillants que leurs confrères protestants, attribuent au patriarche le style de vie d'un évêque féodal du XIe siècle. Mar Schimoun Ruben et son successeur Benjamin (1903-1918) sont présentés par le P. Rhétoré comme perdus de vices. Le premier, notamment vivrait en concubinage avec une Persane et aurait tué deux hommes depuis son accession au patriarcat (1).

Les bâtiments et la petite cour de Kotchannès ont été décrits à plusieurs reprises. Avant les massacres de 1843, le patriarche possédait une autre résidence à Rabban Audicho, à l'aval de la vallée de Dez, dont on a déjà noté les liens particuliers avec le patriarche, et à proximité immédiate d'un château du bey de Hakkâri. Si l'on en croit Perkins, le patriarche n'aurait abandonné que pendant une dizaine d'années pour Rabban Audicho (que Layard voit ruiné en 1850, après les massacres) sa résidence traditionnelle de Kotchannès (2).

La résidence de Kotchannès était constituée de quelques maisons basses de pierre de taille défendues par une entrée voutée et situées près d'une tour de guet et, un peu à l'écart, de l'église patriarcale Mar Shalita (3). C'est là qu'habitaient, avec leurs familles, les différents membres de la famille du patriarche. Vers 1890, quatre frères, un demi-frère et

(1) Liasse 18. Par ailleurs, le consul de France à Bagdad, Pognon déclare, au sujet du premier, dans un rapport du 10 novembre 1890, que c'est "un ivrogne incorrigible". P. de Vaucelles 452, p.53.

(2) A.H. Layard 348, p.428. Le fait est également signalé par Perkins 374, p.18, en 1835 et par Grant 328, p.62, en 1839.

(3) Pour la description du site de Kotchannès, voir chapitre II, 2), a) - On sait que les Nestoriens assimilaient à l'un des fleuves du paradis le Grand Zab, dont Kotchannès domine à pic les gorges. De là, la formule figurant sur certaines lettres patriarcales : "De ma cellule, sur la rivière du jardin d'Eden" W.A. Wigram 424, p.264.

un cousin du patriarche vivent ainsi à Kotchannès (1). Madame Bishop y voit par exemple le demi-frère du patriarche, Ishaï, avec sa femme , Asiat, et leurs quatre enfants.

Les voyageurs ont conservé de Kotchannès la double impression d'une simplicité évangélique et d'une petite cour d'allure médiévale. C'est ainsi que Madame Bishop décrit en 1890 "cette étrange petite cour, l'étiquette rigide, le cliquetis des armes, une hospitalité sans limite, les fonctions politiques et judiciaires du patriarche, la grossiéreté des bâtiments et du mobilier". Un exemple significatif de l'étiquette de Kotchannès a été conservé par le P. Gourmachtigh décrivant l'audience solennelle accordée en 1869 par Mar Schimoun au P. Lemée, porteur d'une lettre personnelle de Pie IX invitant le patriarche à assister au concile du Vatican : "Le P. Lemée s'y rendit, accompagné d'un prêtre chaldéen, de plusieurs serviteurs et de soldats turcs qui le précédaient l'épée haute. Mar Schimoun XVIII Ruben était dans son divan, entouré de ses prêtres, de plusieurs membres de sa famille et de nombreux serviteurs debouts, le poignard à la main". (2).

En 1839, Grant n'avait trouvé dans la maison patriarcale qu'une dizaine de personnes : trois frères et soeurs et quelques serviteurs. Mais en 1876 comme en 1890, la cour patriarcale paraît à Madame Bishop et à Cutts beaucoup plus étoffée.

(1) Maclean 353, p.15.

(2) Madame Bishop 295, p.291 ; B. Gourmachtigh 228 ; Riley 385 bis, p.19. Egalement remarques de Cutts en 1876 sur la cour du patriarche : le bouffon, le majordome, l'écuyer, le porteur de café, les usages alimentaires, le recours constant aux pipes le jeu d'échecs et autres habitudes turques. "La combinaison d'une maison et d'un ameublement grossiers, avec une petite cour, un nombreux personnel et une étiquette cérémonieuse nous aide à comprendre la vie de nos barons de l'époque féodale" (p.182).

Après que Mar Schimoun fût revenu de Gavar avec une suite de près de quarante personnes, Madame Bishop assiste à la vie quotidienne du patriarche qui reçoit et nourrit à Kotchannès environ soixante hôtes par jour ; aussi tue-t-on quotidiennement deux ou trois moutons, sans parler des autres provisions. Le centre de la maison est la chambre du patriarche où celui-ci dort, mange (sur un grand plateau portant des bols de cuivre étamés, sans couteaux ni fourchettes), reçoit et même officie. C'est, note Sandreczki en 1850, une salle noircie par la fumée à laquelle on accède par un couloir sombre taillé dans le roc.

Chaque soir, écrit Wigram en 1914, le patriarche tient son divan où chacun peut se présenter. Le café et le tabac circulent, tandis que l'assistance, ecclésiastiques et montagnards aux nattes tressées sous leur haut bonnet de feutre, se livre à une discussion générale et que sont traitées, le cas échéant, les questions religieuses ou temporelles. En revanche, la bibliothèque de Kotchannès dans laquelle les érudits occidentaux espéraient trouver des trésors, se révèlera fort décevante ; Grant, avant même les destructions de 1843, n'y trouvera guère qu'une soixantaine de volumes (1).

Tout cela évoque un peu la cour d'un potentat kurde, avec des serviteurs "ressemblant à des bandits" et le bouffon Shlimon, venu tout droit du moyen âge (I Bishop). Seule particularité chrétienne, déjà notée par Grant en 1839, le rôle joué à Kotchannès par la soeur ou la tante du patriarche, femme forte selon la tradition biblique qui régit toute la maison patriarca-

(1) Grant remarque d'ailleurs en 1839 que le patriarche est seul, dans tout le Hakkâri, à posséder l'ensemble des livres de la Bible. Madame Bishop 295, p.290 ; W.A. Wigram 424, p.276 ; J. Perkins 374, p.14. Vains espoirs de Southgate 401, t.I, p.304, qui pense en 1837 trouver auprès du patriarche "le plus riche trésor de l'ancienne érudition syriaque". Tableau purement négatif de Cutts 314, p.293, en 1876.

le et a parfois un rôle politique ou religieux (1). Tel fut le cas de Sulti, à l'époque du patriarche Ruben, et de Surma, sous Benjamin. Cette dernière, "femme exceptionnellement cultivée et d'esprit élevé", deviendra même après 1918 le chef véritable de la nation assyrienne en exil, sous le régne de son second frère Polos, puis de son neveu mineur Ishaï (2).

Dans de telles conditions, l'administration patriarcale est évidemment réduite à sa plus simple expression ; elle est en fait toute familiale. Le patriarche est "assisté de ses parents qui lui servent d'officiers pour transmettre ses ordres et prélever les redevances". Maclean précise à cet égard le rôle de son demi-frère Ishaï et des cousins du patriarche : Mar Abraham, Absalon, Nimrod, Samuel et Salomon. Ils constituent une sorte de conseil informel et sont envoyés dans les villages pour arbitrages, collectes d'impôts, etc... (3).

A l'époque kurde, le patriarche joue le rôle, notamment sur le plan militaire, de lieutenant ou, plus exactement, de grand vassal du prince du Hakkâri. Chef, en cas de guerre, d'une aile de l'armée princière, il gouverne Djoulamerk lorsque

(1) Remarquons cependant qu'il existe d'assez nombreux exemples dans la société féodale kurde, de femmes ayant joué un rôle dirigeant. Ceci jusqu'au lendemain de la guerre de 1914.

(2) W.A. Wigram 424, p.268 - Surma Khanum (1884-1976), connue plus tard sous le nom de lady Surma, avait été élevée par le missionnaire anglican Browne. Hornus-Reed 239, p.20-31. C'était déjà, lorsque le colonel Massy 355 la vit à Kotchannès en 1899, "a very attractive girl". Déjà en 1834, la soeur du patriarche était la seule femme nestorienne à savoir lire. R. Anderson 201, t.II, p.133.

(3) Liasse 7 - Maclean 353, p.15. Cependant, peu après 1890, trois proches parents du patriarche, l'archevêque Mar Abraham, le diacre Nimrod et Absalon se révoltent, sans doute avec l'appui des Turcs. Warkworth 422, p.158.

le bey est absent et réside alors au château de la ville (1). Peu après 1810, Drouville écrit que le patriarche est ménagé par tous les petits souverains du Kurdistan, qu'il déteste cordialement malgré les présents considérables qu'il en reçoit (2).

Sous le régime turc, le patriarche, assimilé à un chef de millet, apparaît surtout, du point de vue temporel, comme un collecteur d'impôts. Warkworth le décrit en 1897 partant, à la demande du mutasserif du sandjak de Djoulamerk, recueillir l'impôt réclamé par la Porte à une tribu récalcitrante, celle de Dez. Inversement, Mar Schimoun, de même que certains chefs kurdes, reçoivent, on le sait, du gouvernement turc une pension, d'ailleurs irrégulièrement payée (3). L'autre ressource du patriarche est constituée par l'impôt qu'il perçoit sur les tribus et les raya nestoriens. Perkins évalue vers 1835 à 250 ou 300 dollars le montant de l'impôt collecté par les évêques nestoriens en faveur du patriarche, tandis que Boré affirme, à peu près à la même époque, que, du fait de la pauvreté de la montagne, ce sont les contributions de la plaine d'Ourmiah qui représentent l'essentiel des revenus du patriarche (4).

(1) C.J. Rich 385, t.I, p.275 ; W.F. Ainsworth 277, t.II, p.245. De là, l'assertion fréquemment répétée par les voyageurs, selon laquelle le patriarche avait, en l'absence du bey, la garde de son harem.

(2) G. Drouville 317 bis, t.I, p.164.

(3) D'après J. Tfinkdji. Notice sur les églises assyro-chaldéennes nestoriennes et les Nestoriens (1913), liasse 7. Cette pension était de 500 livres turques avant 1914 (une livre turque valait 13 francs-or).

(4) Warkworth 422, p.149 ; J. Perkins 374, p.20 ; E. Boré 297, t.II, p.243.

2) Les diocèses.(fig. 5).

Au milieu du XIXe siècle, l'église nestorienne comptait encore, en dehors de la province patriarcale, deux archevêchés : celui de Chemdinan, au sud-ouest du Hakkâri, et celui d'Ourmiah , lequel perdra, semble-t-il, son titre métropolitain durant la seconde moitié du siècle (1). L'archevêque (matran, c'est-à-dire métropolitain) de Chemdinan, qui est de droit le consécrateur du patriarche, réside au hameau de Deira Rach, près du sanctuaire de Mar Huanicho, dont il porte toujours le nom (2). A la fin du XIXe siècle, les Nestoriens avaient pris l'habitude d'appeler simplement "le Matran" ce prélat qui était resté le seul archevêque résidentiel de leur église. Il semble que trois diocèses de montagne du versant persan : Mergavar, Tergavar et Somay-Baradost, dépendirent longtemps de l'archevêque de Chemdinan ; mais ils avaient fini par être réunis au diocèse

(1) Challaye, dans son ouvrage de 1854, publié par J.M. Hornus, est formel sur le caractère métropolitain du siège d'Ourmiah, tout en signalant que ce titre est pratiquement tombé en désuétude, 240, p.64. D'ailleurs, P. Kawerau 247,mentionne un métropolite d'Ourmiah en 1834. En revanche, les Anglo-Saxons : Perkins, Badger, Maclean, semblent considérer Ourmiah comme un simple évêché.

(2) Le diocèse de Chemdinan porte aussi le nom de Roustaqa qui paraît s'être primitivement appliqué à un diocèse du haut moyen âge au nord-est de la plaine de Mossoul (actuel Cheikhan). De tels transferts de titres semblent avoir été fréquents dans les églises syriennes.

D'après le P. Fiey 136, le Chemdinan correspondait à peu près au Bét Bgâsh, diocèse nestorien du haut moyen âge relevant de la province ecclésiastique d'Adiabène (Assyrie). Ce diocèse, attesté du Ve au XIIIe siècles, mais disparu avant le XVIIe siècle, avait son siège dans la localité inconnue de Baï. Au VIIIe siècle, c'était là une zone de peuplement nestorien particulièrement vivace. C'est de là qu'est originaire le plus illustre patriarche nestorien, Timothée Ier (728-813), qui fut d'ailleurs évêque de Bet Bgâsh avant son accession au trône de Babylone. R.J. Bidawid 108 bis.

métropolitain (1).

L'ancien archevêque d'Ourmiah résidait depuis longtemps au village d'Arditchay, à 20 kilomètres au sud de la ville (2) ; le bas Barandouz et le Soldouz relevaient directement de lui. Les autres diocèses nestoriens de la plaine d'Ourmiah ont varié au cours du XIXe siècle par le nombre et par l'emplacement du siège. Vers le milieu du siècle, E. Smith (1831) et Challaye (1854) signalent des évêchés à Ada, Geuk Tepe et Gavlan (ce dernier évêque, dont le diocèse comprenait le nord de la plaine d'Ourmiah et la plaine de Salmas, résidait à Djamalava, tout près de Gavlan, lors du passage de Smith). Il existait en outre, en 1831, un autre évêché à Armoud-Agadj, au nord-ouest d'Ourmiah, évêché qui, d'après Challaye, disparut vers 1850. En fait, Cutts ne trouve plus en 1876 d'évêques en dehors d'Arditchay, qu'à Soupourgan (dans le delta du Nazlou) et à Gavlan. Les trois diocèses correspondaient approximativement au sud, au centre et au nord de la plaine, le diocèse d'Arditchay comptant, à lui seul, presque trois fois plus de villages que les deux autres réunis.

Tout ceci est d'ailleurs assez peu clair. Il y a, d'après Smith, douze villages dans le diocèse de Gavlan-Djamalava

(1) J'interprète ici des textes quelque peu divergents de Badger (1850) 284, p.399, et de Cutts (1876) 314, p.202. Le premier considère les trois suffragants de Mar Huanicho comme à la tête de diocèses territoriaux correspondant à ces hauts bassins ; pour le second et pour Riley, ces évêques n'ont pas de diocèse propre et exercent leur autorité conjointement avec le matran . Ajoutons que, d'après Smith (1831) 399, t.II, p.220, quatre villages du Tergavar relevaient du diocèse de Gavlan-Djamalava, dans la plaine d'Ourmiah...

(2) La présence d'un évêque nestorien à Arditchay était certainement ancienne. Cutts 314, p.265, voit en effet en 1876 plusieurs tombes d'évêques dans l'église et dans le cimetière d'Arditchay.

en 1831 ; Cutts en dénombrera trente-quatre en 1876 ! il est vrai qu'un ou deux diocèses paraissent avoir disparu dans l'intervalle (1).

Enfin, plusieurs évêques sont les suffragants directs du patriarche. A côté du vaste diocèse patriarcal, qui englobait Tiari, Queramou et Walto, Dez, Haut-Berwari, etc... (une centaine de villages) (2), c'était le cas de l'évêque de Djelo résidant à Matha d'Umra, dont le diocèse (plus de quarante villages) comprenait aussi les tribus de Baz et de Tkhouma (plus Tal, dépendance de cette dernière) (3) ; et de l'évêque de Gavar (quarante-cinq villages d'après Badger, soixante-dix d'après Cutts) au diocèse uniquement constitué de districts raya : Gavar, Albag, Lewin, Nordouz, etc... et empiètant d'ailleurs sur

(1) Le meilleur guide de la géographie ecclésiastique de la plaine d'Ourmiah est certainement, à côté des auteurs anglo-saxons, le texte de Challaye (1854) inspiré par le futur Mgr Cluzel et publié et commenté par J.M. Hornus 240, p.58 sq.
Malgré la présence d'un évêque nestorien, Arditchay et Gavlan comportaient, à la fin du XIXe siècle, une importante population chaldéenne : 200 Chaldéens contre 300 Nestoriens et quelques protestants à Gavlan en 1884. Riley 385 ter.

(2) Ce diocèse ne paraît pas très ancien. D'après le P. Fiey 136, il a succédé au diocèse nestorien du haut moyen âge de Dâsen et Bet Tûré (Pays des montagnes), diocèse attesté du VIe au XIVe siècles. Le Dâsen, qui faisait partie de la province ecclésiastique d'Adiabène (Erbil), s'étendait vers le sud jusqu'au Zibar, tandis que le Bet Tûré semble avoir correspondu à la grande boucle du Zab, en aval de Djoulamerk.

(3) Je suis ici Badger (1850) qui rattache Tal au diocèse de Djelo, tandis que, pour Cutts, il relève du diocèse de Gavar. Par ailleurs, la liste épiscopale donnée par Maclean et Browne (1892) 353, p.195 ne recoupe pas exactement celles de Badger et Cutts. Riley donne également des listes d'évêques nestoriens pour 1884, 1886 et 1888.

la Perse (il résidait à la fin du XIXe siècle au village de Gargoran, au sud de la plaine).

Ajoutons, dans les montagnes bordières, un certain nombre de diocèses dont certains relevaient précédemment du patriarcat nestorien d'Alkoche, disparu à la fin du XVIIIe siècle. Il s'agissait essentiellement du diocèse de Berwari, dont l'évêque résidait à Douré et dont dépendaient, vers 1850, Amadia et vingt-six villages du Berwari, de la Sapna et du petit district de Nerwa (1). Le diocèse nestorien de Gondouk, également décrit par Badger, était vraisemblablement l'ancien diocèse d'Akra, lui aussi partiellement conquis par les catholiques ; il était fort, à cette époque, de quinze villages du Zibar, de Misouri et du Gara Dağ.

A l'ouest, enfin, la province ecclésiastique nestorienne de Bohtan paraît avoir achevé de se désagréger, à la mort en 1846 du dernier archevêque régulier (lequel n'était que le successeur, établi à Sah, ou Chakh, des anciens métropolitains nestoriens de Djéziré-ibn-Omar) (2). Au témoignage de Badger et de Riley, il y avait encore, en 1850 comme vers 1880, deux évêques au Bohtan, dans le district d'Atel (ou Gueratel), qui exerçaient leur autorité sur une vingtaine de villages. Les évêchés nestoriens du Bohtan végèteront, on l'a vu plus haut, jusque vers la fin du XIXe siècle ; il en ira de même de l'évê-

(1) Le diocèse de Berwari n'est sans doute autre que l'ancien diocèse nestorien d'Amadia, dont le nom est resté attribué à un diocèse chaldéen. J.M. Fiey 136 ; J.M. Hornus 240, p.79.

(2) E, 1844, Southgate 402, p.172 considère ce prélat comme le seul suffrageant de l'ancien patriarcat d'Alkoche non passé au catholicisme.

ché nestorien qui existait encore vers 1890, à l'ouest de Siirt, dans le village de Zoghket, près des ruines de la ville antique d'Arzun (1).

Le même principe héréditaire que pour le patriarche règlait, en fait, sinon en droit, la succession des évêques (dits souvent abouna, père, ou encore kalifa, tout au moins en Perse) qui portaient souvent, de même que le patriarche, un nom dynastique lié à leur siège et indépendant de leur nom personnel (2). Au sein de chaque famille épiscopale, un ou plusieurs nziré étaient dans les conditions pour devenir évêque. L'un d'eux avait parfois un droit immédiat de succession ; c'était le nator koursi, ou gardien du siège. Il n'était pas rare, dans ces conditions, qu'on devînt évêque à douze ou quinze ans (3). Bien entendu, les conflits de succession étaient fréquents. Il arrivait d'ailleurs parfois que deux candidats de la même famille s'accordent pour devenir l'un le grand, l'autre le petit abouna, en se partageant les revenus du diocèse. Le P. Rhétoré cite le cas de deux abouna cousins germains établis à Douré, chef-lieu du Berwari (4).

(1) J.M. Fiey 143, p.187.

(2) Par exemple, tous les évêques d'Arditchay portent le nom de Mar Guriel (Gabriel) ; celui siègeant en 1876 était le quinzième de ce nom. E. Cutts 314, p.264 ; E. Smith 399, t.II, p.245, signale par ailleurs que l'évêque régnant en 1831 est le septième évêque de sa famille à occuper le siège d'Arditchay. Cas identique des Mar Sarkis (Serge) de Djelo, des Mar Sliwa de Gavar, etc...

(3) Warkworth voit, en 1899, l'évêque de Djelo, garçon de quatorze ans revêtu d'une vieille capote et coiffé d'un turban. Il lui apparaît ensuite en robe bleu ciel. E. Smith note de même que l'évêque Mar Guriel, d'Arditchay, a occupé son siège en 1824, à l'âge de treize ans.

(4) Liasse 19. Warkworth note le même fait pour le Gavar ; Cutts 314, p.202 cite même en 1876 trois évêques pour le Berwari.

Dans de telles conditions, il est extrêmement difficile de donner, pour une date déterminée, un état précis des diocèses et des évêques nestoriens. La liste la plus sûre, établie par Maclean et Browne vers 1890 (1), énumère, en dehors du patriarche et du Bohtan, douze ou treize évêques (Perkins, en 1835, donnait un chiffre de dix-huit). Mais cinq seulement sont à la tête de véritables diocèses. S'y ajoutent les deux évêques qui se partagent le diocèse de Gavar, Mar Abraham, cousin et successeur désigné du patriarche (2), qui administre le Haut-Berwari (il est seulement âgé de vingt-six ans en 1890), et plusieurs évêques dont la juridiction se limite à un village dans le Berwari (Akri), dans le Chemdinan (Tis) et en Tergavar (Tulaki) (3).

Cette organisation quelque peu déroutante ne s'explique pas seulement par le profond déclin de l'église nestorienne ; elle est également liée au fait que la structure diocésaine des églises orientales est beaucoup moins rigide que celle de

(1) Maclean 353, p.195 ; voir également Cutts 314, p.201, Warkworth 423, p.199.

(2) Il sera plus tard destitué à cause de son ralliement aux catholiques et deviendra alors archevêque chaldéen.

(3) Si l'on s'en rapporte aux noms dynastiques des évêques, on constate que l'un des deux évêques de Gavar et les évêques de Tulaki figurant sur la liste de 1890 ne sont autres que les trois évêques suffragants de l'archevêque de Chemdinan considérés par Cutts en 1876 comme étant sans diocèse propre. L'évêque résidant dans le petit village d'Akri, en Berwari, est mentionné en 1868 dans un document cité par Cutts 314, p.5 et en 1888 par Riley 385 bis. Il s'agit évidemment d'une organisation assez floue...

l'église latine (1). L'instabilité paraît avoir été au contraire la règle dans les diocèses des églises nestoriennes et jacobites. Créations et disparitions apparaissent à tout moment, du haut moyen âge aux temps modernes, à travers les travaux du P. Fiey qui constate d'ailleurs, en 1977, qu'"il est très difficile de retracer la carte mouvante des diocèses syriaques" postérieurement au XIVe siècle (2).

Les évêques nestoriens, tout au moins ceux de la montagne, étaient généralement fort ignorants ; l'évêque de Gavar, vers 1840, était même illettré et ne comprenait pas le sens de la liturgie syriaque qu'il récitait (3). Le niveau des évêques de la plaine d'Ourmiah, qui sont bien connus, à partir de 1830, grâce au rapport de Challaye-Cluzel complété par les notes de J.M. Hornus, aux visites des voyageurs anglo-saxons et, surtout, aux multiples contacts de ces évêques avec les missionnaires américains d'Ourmiah qui les pensionnaient, paraît avoir été,

(1) Dans la plupart des pays de l'Europe occidentale, l'organisation des diocèses et provinces ecclésiastiques est restée longtemps calquée sur le découpage administratif (cités et provinces) du Bas-Empire. L'intégration de l'église dans la société féodale, l'autorité pontificale et la naissance précoce des monarchies centralisées ont toutes contribué au maintien de ces structures. La situation canonique et l'évolution historique des diocèses (ou éparchies) des églises orientales ont certainement été très différentes. Mais je n'ai pas cherché à approfondir cette question qui dépasse de beaucoup le cas des Nestoriens du Hakkâri et de ses bordures.

(2) J.M. Fiey 143, p.228. Maclean 353, p.194 constate également en 1890 les fréquents changements de diocèses nestoriens en pays raya. De la même façon, Smith 399, t.II, p.122 note en 1833 que les limites des diocèses grégoriens varient constamment.

(3) J. Perkins 374, p.414.

dès l'origine, plus élevé (1) et s'améliorer par la suite au contact des Américains (2). Leurs ressources fondées sur la dîme et sur une capitation prélevée sur les hommes adultes, étaient d'ordinaire des plus réduites (3). C'est ainsi que le P. Rhétoré décrit en 1898, Mar Icho, évêque du Berwari : "Dans la belle saison, sa principale occupation est d'arroser ses rizières, les jambes nues, pataugeant dans la boue et une pelle à la main".

Cette pauvreté se retrouvait souvent dans l'épiscopat nestorien. Warkworth note en 1899 que l'évêque de Gavar vit "dans un taudis de terre comme le reste". C'est également sous le signe de la simplicité évangélique que Layard (1850) et Maclean (1892) décrivent la résidence de l'archevêque de Chemdinan, Grant (1839), Ainsworth (1840) et Badger (1850) celle de l'évêque de Berwari. Le premier habite un ancien couvent, dans un enclos comportant en outre l'église Mar Icho et une bergerie. "Des tapis en loque et des pièces de feutre, écrit Layard, avaient été étendus dans le sombre vestibule de l'église, au milieu des sacs de grains, de borgul et autres provisions de la résidence de l'évêque. On y trouvait des instruments aratoires et du matériel que les Nestoriens avaient entreposés dans la résidence de l'évêque, pour les protéger de la rapacité des Kurdes".

L'évêque de Berwari habitait, dans un hameau situé un peu à l'écart de Douré, une résidence presque troglodyte dont

(1) D'après Perkins 374, p.182, Mar Elias, évêque de Geuk Tepe et en même temps maître d'école, était réputé pour ses multiples connaissances.

(2) Mar Yohannan, évêque de Gavlan, séjourne à New York avec Perkins dès 1842-1843.

(3) E.L. Cutts 314, p.201 sq.

le seul attrait était l'ombre fournie par de grands mûriers. A côté de la petite église rupestre badigeonnée de blanc de Mar Kayomah, "plutôt un ermitage qu'un temple" (Ainsworth), la maison de l'évêque était constituée d'une grande pièce à demi-souterraine et de quelques dépendances. Cette pièce unique était habitée également par la soeur de l'évêque et par quelques parents et leurs enfants. On y trouvait aussi "des outres et des coffres de terre remplis de riz, de blé et de beurre, quelques outils agricoles, des ustensiles de cuisine, des jattes de bois et de la literie roulée" (Badger) (1).

De même que pour le patriarche, l'apparence de ces évêques se partageait entre celle d'un prélat oriental et celle d'un chef kurde. Warkworth décrit en 1899 l'archevêque de Chemdinan barbu, coiffé d'un bonnet conique tronqué et revêtu d'une grande robe flottante, avec une ceinture de tissu kurde rayé. L'évêque de Chemdinan, vu par Badger en 1850, porte de larges chalvar (pantalon turc) et une veste, tous de laine brune, et un bonnet de feutre entouré d'un petit turban noir. Quant à l'évêque de Djelo, que rencontre Layard, également en 1850, c'est un jeune homme de haute taille qui porte le vêtement à rayures des Kurdes et qui ne se distingue d'un guerrier kurde que par son turban de soie noire (2). Même chose en Perse où Eli Smith, en 1831, voit Mar Guriel d'Arditchay habillé à la persane, remplaçant seulement le bonnet de peau de mouton traditionnel par une

(1) Warkworth 423, p.211 ; Layard 348, p.377 ; Maclean et Browne 353, p.20 ; Grant 328, p.52 ; Ainsworth 277, t.II, p.207 ; Badger 284, t.II, p.381.

(2) Description identique du même évêque par Sandreczki 390, p.237 qui le voit quelques semaines plus tard ; il porte des vêtements très colorés avec un immense turban noir.

alotte rouge, et Mar Abraham , d'Armoud-Agadj, à cheval, en costume kurde, l'épée au côté et son bâton d'évêque à la main ; et où, en 1835, Sheil voit un évêque originaire du Hakkâri avec d'énormes pantalons rouges et noirs et un manteau de poil de chameau en lambeaux. Enfin, Isabelle Bishop, sensible aux beaux hommes en dépit de sa vocation missionnaire, voit en 1890, dans la suite du patriarche, Mar Guriel, successeur du précédent et âgé environ de quante-cinq ans, "bel homme à longue barbe avec un turban nestorien, de larges pantalons, une tunique rouge garance avec une ceinture de couleur vive où un khadjar étincelait, et une robe par dessus le tout, en apparence un chef de bande armée", ainsi que l'évêque de Djelo, "homme d'apparence magnifique avec une superbe barbe grise, le beau idéal (en français dans le texte) d'un ecclésiastique oriental". Le premier voyage avec une suite de treize hommes bien armés et bien montés, plus des serviteurs à pied également armés (ce qui ne l'empêchera pas d'être,quelques années plus tard, assassiné au cours d'un voyage analogue par le cheikh de Nehri) (1).

En pays raya, les évêques nestoriens étaient étroitement soumis au chef kurde local. Tel était le cas de Mar Icho qui dépendait entièrement de l'émir de Berwari ou encore de l'archevêque du Chemdinan que le P. Rhétoré présente comme "confiné dans ses montagnes isolées du reste de la nation et esclave du cheikh du Chemdinan" (2). On voit même le cheikh intervenir en

(1) Warkworth 423, p.241 ; Badger 284, t.II, p.381. Layard 348, p.434 ; Smith 399, t.II, p.245. Même remarque de Drouville 317 bis, t.I, p.164 et 259 ; Madame Bishop 295, t.II, p.282.

(2) Point de vue confirmé par Wigram 424, p.164 qui écrit en 1914 : "Parmi ses biens (du cheikh de Nehri), il y a un archevêque" ; ce dernier,ajoute-t-il, est pratiquement prisonnier du cheikh qui l'utilise, comme c'était le cas pour certains papes du Xe siècle", comme le meilleur instrument pour gouverner ses sujets".

1903 pour obliger l'archevêque à consacrer, contre son gré, un patriarche appuyé sur le parti anglais et par le vali de Van (1). Mar Huanicho d'ailleurs n'était pas seulement le sujet des Kurdes ; ceux-ci ne se privaient pas non plus de venir enlever ses troupeaux (2).

Adolescents ou vieillards blanchis par les ans, ces évêques étaient souvent vénérés par les montagnards chrétiens. Warkworth voit tous les gens de Djelo embrasser la main de leur jeune évêque, tandis qu'un demi-siècle plus tôt, Ainsworth et Badger sont édifiés par le respect des Berwariens pour le vieux Mar Yeshua-Yan (ou Mar Icho), rivalisant pour satisfaire ses désirs et courant de loin lorsqu'il se déplace de village en village, pour s'attrouper autour de lui et lui baiser la main (3).

3) Les prêtres.

La plupart des auteurs insistent sur le grand nombre des prêtres chez les Nestoriens : parfois plusieurs dizaines par village (4). Avec des prêtres dans la plupart des familles, les Nestoriens constituent un "peuple de prêtres". Pourtant, les

(1) Liasse 19 - Tel est, du moins, le point de vue des dominicains. En fait, l'archevêque était, d'après Maclean, très favorable aux anglicans.

(2) Maclean 353, p.20.

(3) Ainsworth 277, t.II, p.207 ; Badger 284, t.II, p. 381.

(4) Le P. Fiey 137 note par exemple la présence de soixante-quinze prêtres à Achita en 1892 (Cutts en signale vingt en 1876); Madame Bishop 295, p.211 cite le cas d'un village où l'on comptait quinze prêtres (plus cinquante diacres) pour une seule église. Beaucoup plus tôt, le P. Denis de la Couronne d'Epines 216, note en 1653 la présence, dans le seul village de Tel Kef, de plus de cinquante prêtres nestoriens, d'ailleurs misérables.

diverses statistiques, émanant sans doute de l'entourage du patriarche, sont relativement modérées : un nombre de prêtres ayant varié, de 1850 à 1914, entre deux cents et trois cents pour une population oscillant elle-même entre soixante-dix mille et cent mille fidèles en Turquie et en Perse (1). Ce sont là des chiffres comparables à ceux des vieilles chrétientés occidentales (2). Mais il est vraisemblable que ces statistiques ne concernent que les cacha, curés ayant charge d'âmes ; il faudrait, dans ce cas, au moins tripler le nombre des prêtres nestoriens. L'importance numérique du clergé n'empêchait d'ailleurs pas certains villages isolés de demeurer pratiquement abondonnés. Le village nestorien d'Erdil, dans les gorges sauvages de la région d'Oramar, n'avait pas, bien que disposant d'une église et de biens fonds destinés au desservant, vu, vers 1914, de prêtre depuis une trentaine d'années et devait se contenter des rares passages d'un diacre itinérant (3).

Les prêtres ne se distinguaient des autres Nestoriens que par le port fréquent d'un turban sombre enroulé autour du bonnet et par leur barbe entière. Le P. Rhétoré décrit un prêtre à "mine farouche, dont le profond regard se à demi sous

(1) J'utilise les études de Badger (1850) :190 prêtres, et de Cutts (1876) 250 prêtres ; et une statistique pour 1914 donnée par le prêtre chaldéen J. Tfinkdji. Notice sur les églises assyro-chaldéenne nestoriennes et les Nestoriens (1913), texte dactylographié, liasse 7 : 300 prêtres.

(2) Pour fixer les idées, le diocèse de Rodez en 1976 compte, d'après l'Annuaire pontifical, un prêtre séculier pour quatre cent soixante fidèles et celui de Mende un pour deux cent quarante (contre, approximativement, un pour trois cent vingt chez les Nestoriens du XIXe siècle).

(3) W.A. Wigram 424, p.153.

INSTITUT KURDE DE PARIS
Bibliothèque

d'épais sourcils, qui porte son large bonnet de feutre incliné sur l'oreille, un fusil sur l'épaule, un poignard à la ceinture". De même, peu après 1835, les missionnaires américains ont affaire dans le Tergavar à Gavergis, à la fois diacre et brigand, dont les multiples armes faisaient une sorte d'"arsenal vivant"(1).

Ces prêtres, tous mariés, se succèdent souvent de père en fils. En dépit de la dîme et du petit casuel dont bénéficient les cacha, lesquels ont également un rôle de juge local, la plupart travaillent : cultivateurs, pasteurs durant l'estivage, journaliers, artisans et colporteurs. Leur ignorance est bien connue. Si beaucoup de prêtres sont guérisseurs ou un peu magiciens, la plupart ne savent pas écrire ; ils se contentent de savoir suffisamment lire pour déchiffrer les livres liturgiques syriaques (2). Cependant, Grant, en 1839, Layard, en 1846, voient encore à Achita et à Gondoukhta (Tkhouma) des prêtres instruits, habiles copistes de manuscrits (3).

Au dessus des prêtres, il existe deux archidiacres pour le Tkhouma et le Tiari ; eux aussi se recrutent dans certai-

(1) Liasse 19. Mémoire de 1891 ; Madame Monod 257, p.231 - Au milieu du XVIIe siècle, le missionnaire carme déjà cité constate que les prêtres et évêques nestoriens ne se distinguent en rien des laïques par leur tenue ; ils montent à cheval et combattent comme ces derniers.

(2) Madame Bishop 295, t.II, p.281 note de même que beaucoup de prêtres et de diacres travaillent comme ouvriers et sont d'une totale ignorance. Les devins étaient très nombreux parmi les montagnards nestoriens. Wigram 424, p.305.

(3) Layard 347, t.I, p.204 insiste sur la dignité de nombreux prêtres nestoriens ; avec Ainsworth, il les estime proches, à cet égard, d'un clergyman anglais...

nes familles privilégiées (1). En dessous, il y avait d'innombrables diacres (2), ou chammas, car beaucoup de Nestoriens, notamment les plus âgés, se faisaient conférer les ordres mineurs tout en conservant leurs activités ordinaires. Parmi eux, les sacristains ou gardiens (saora ou serder) et marguilliers (mekil) entretenaient l'église grâce à une part de la dîme et aux quelques terres de l'église dont ils assuraient la culture (3). Les scribes (garôies, ou "gens de science") avaient, conformément à une vieille tradition orientale et sémitique (4), le monopole héréditaire de la copie au calame des manuscrits syriaques. Cela leur donnait un grand prestige, au sein de l'ignorance générale, et était indispensable à une église ne disposant pas d'ouvrages imprimés, à l'exception des bibles et livres liturgiques fournis par les missionnaires (5).

(1) Cutts 314, p.276 signale, en outre, à Tcherbach, près d'Ourmiah, Cacha Elias qui joue le rôle de vicaire général du patriarche pour les Nestoriens de Perse.

(2) Aucun chiffre à ce sujet, si ce n'est que Cutts note la présence à Achita de plus de 50 diacres à côté de 20 prêtres.

(3) Souvent en effet, signale Cutts, les églises possédaient des champs ou des vignes ; mais il ajoute que, dans la plupart des cas, le gardien conservait pour lui presque tout le revenu. Id Badger 284, t.I, p.228 et Ch. Bonvoisin 296 ter (caractère lucratif de la fonction de serder).

(4) Cette fonction quasi liturgique du scribe se retrouve non seulement dans les églises orientales, mais dans le judaïsme ; elle est encore vivante en Israël. Antérieurement à Rabban Yonan, dont il sera question plus bas, Grant 328, p.55 a conservé le nom du prêtre achitien Abraham qui, en 1839, copiait depuis vingt ans des manuscrits et était considéré comme le prêtre le plus savant du Hakkâri.

(5) Les écoles nestoriennes, décrites par le P. Rhétoré, se bornaient à l'explication de la bible et à apprendre à lire les textes liturgiques syriaques sans en donner le sens. L'apprentissage de l'écriture se faisait seulement dans les familles des scribes. Liasse 18.

Symptôme de profonde déchéance, l'église nestorienne, qui avait possédé au moyen âge des centaines de couvents(1), n'en avait plus aucun depuis la disparition du patriarcat d'Alkoche et la perte de Rabban Hormuzd. C'est là une carence irrémédiable au sein d'églises orientales où le clergé marié n'occupe qu'une place subalterne et dont l'épiscopat et les docteurs se recrutent essentiellement parmi les moines.

Il n'y avait plus, dans le Hakkâri du XIXe siècle et sur ses pourtours, que quelques rares vestiges de la vie monastique. C'est ainsi que Badger fit étape en 1850 au couvent de Gondouk, qui n'était plus occupé que par un prêtre et une religieuse, et y assista à un office nocturne. L'abbé Tfinkdji mentionne également le couvent de Mar Audicho, à Tal, où il y avait encore deux religieux en 1911. Mais en réalité, ces deira (couvents) avaient depuis longtemps cessé d'abriter de véritables communautés monastiques. Ils n'étaient plus que des résidences épiscopales, ou encore des sortes d'ermitages où vivait un prêtre célibataire qui desservait la paroisse voisine (2).

Les quelques rabban et rabbanta (religieux et religieuses) qui subsistaient avaient fait des voeux monastiques (célibat, abstention de la viande), mais vivaient dans leur famille, sans communauté ni règle, se consacrant à des bonnes oeuvres

(1) Ces couvents médiévaux sont étudiés dans les travaux du P. Fiey, notamment l'Assyrie chrétienne. Une lettre du patriarche Elie VII au pape Paul V cite encore, au début du XVIIe siècle, trente couvents nestoriens, dont trois au Hakkâri. Mais étaient-ils encore vivants à cette époque ?

(2) Badger 284, t.II, p.179.

et au service de l'église locale (1). Les solitaires, restés fidèles à la vieille tradition de l'anachorétisme syrien, avaient pratiquement disparu à la fin du XIXe siècle. Le dernier de ces ermites, Rabban Yonan, mourut en 1886. Il avait partagé sa vie entre des retraites dans la montagne et une cellule de l'église Mar Pétion, de Tkhouma, puis de l'église de Kotchannès. Il se nourrissait d'herbes et était réputé comme prophète, visionnaire et faiseur de miracles. Considéré comme l'homme le plus instruit de la nation nestorienne et comme excellent copiste de manuscrits, il avait été chargé de l'instruction du futur patriarche dont il devint plus tard le conseiller. Il n'hésitait pas, dit le P. Rhétoré, à réprimander le patriarche et les grands (2).

Chose curieuse, le dernier moine du Hakkâri fut le pasteur anglican Browne qui demeura à Kotchannès de 1887 jusqu'à sa mort en 1908, à l'exception d'un bref séjour en Inde et en Angleterre. Il avait en quelque sorte ressuscité le monachisme nestorien. Peu après 1890, Madame Bishop et le P. Rhétoré le voient avec une large barbe et des cheveux tombant sur les épaules, vêtu d'une robe noire grossière, coiffé comme les cacha, du kulah, haut bonnet de feutre conique blanc entouré du turban de soie noire des Tiariens, le pagri, chaussé de rechik, sanda-

(1) Wigram 424, p.113 et 268 et un siècle plus tôt, Rich 385, t.II, p.100, voyaient à Tel Eskof un groupe de religieuses chaldéennes sans qu'il existât de couvent. Aux yeux de Layard 347, t.II, p. 201, les rares religieuses se recrutaient parmi les femmes qui n'avaient pu se marier du fait d'un défaut physique.

(2) Liasse 18 - Rapport sur les Nestoriens, 5 mai 1891. Les anglicans, auxquels Rabban Yonan était très favorable, ont laissé de nombreux témoignages à son sujet. Un chapitre de Cutts lui est consacré ; également Maclean 353, p.19 et Riley cité par Reed et Hornus 239, p.23.

les en tresses de laine, et portant un long bâton recourbé en crosse. Il était "retiré dans une cellule étroite et obscure sans autres ornements que quelques croix de bois brut appendues aux murs sans l'image du Christ, selon l'usage des Nestoriens"(1).

4) La vie spirituelle.

Le peuple nestorien était profondément pieux. Comme toujours en Orient, religion et sentiment national étaient intimement liés. Mais les Nestoriens du Hakkâri étaient restés beaucoup plus fidèles à leurs croyances que leurs voisins arméniens, très touchés, du moins dans les milieux aisés, par l'influence matérielle et intellectuelle de l'Europe. Les missionnaires américains et catholiques, très sensibles aux difficultés des rapports avec les tribus, aux palinodies des nouveaux convertis, à l'anarchie du pays et au déclin spirituel de l'église nestorienne, étaient sans doute injustes lorsqu'ils parlaient avec Perkins de la "mort spirituelle" des Nestoriens, de "chrétiens de nom" parmi lesquels "subsistait à peine un symptôme de vie spirituelle", ou qu'ils déclaraient avec le P. Rhétoré : "En pratique, toute la religion des Nestoriens se borne,à peu de choses près, à la pratique du jeûne et de l'abstinence" (2).

(1) Liasse 18 - Madame Bishop 295, t.II, p.284 ; également Hornus-Reed 239.

(2) J. Perkins 374, p.246 sq (1835) ; liasse 18. Ainsworth 277, t.II, p.283, quoique très favorable aux Nestoriens, écrivait en 1843 : "Abandonné à lui-même et sans instruction, le peuple s'est dégradé et, avec la négligence et l'ignorance des laïcs, sont venus le relâchement et la légèreté parmi le clergé".

Tout, en fait, témoignait d'une réelle ferveur. On baisait le seuil d'une église lorsqu'on y entrait. Même les simples prêtres étaient vénérés ; on leur baisait la main, comme c'est encore l'usage en Orient, et on leur témoignait d'autres formes de respect (1). Lorsque le patriarche visita Achita en 1908, les malades accoururent pour être guéris et les "femmes se couchaient sur son chemin pour être foulées par ses pieds sacrés". Bien qu'illettrées et privées de toute instruction religieuse, les femmes nestoriennes étaient en effet d'une extrême piété. Mais l'on voit aussi, en 1898, Ismaël, mélik du Haut-Tiari, faire réciter les vêpres tous les jours dans sa grande salle par le prêtre du lieu et se joindre aux prières avec les chammas. A Tkhouma-Gawâia, centre principal de la tribu, le zèle est si grand que le clergé chante toute la nuit l'office dans l'église, tandis que, très souvent, les fidèles communient et jeûnent (2).

Ce zèle religieux semble avoir été plus vif parmi les tribus, sauf peut-être les Djelo, que chez les raya du pourtour. Le P. Rhétoré écrit en 1892 d'un village mixte situé près de Bachkalé : "Les Nestoriens, comme partout où ils sont mêlés aux musulmans, donnent le spectacle d'une population avilie,

(1) Enumérées par Badger t.I, p.228, notamment l'emploi du titre de Rabi (sage).

(2) Liasses 11 et 18 - Wigram 424, p.303 cite de même le village de Rabat, dans le district de Tal, dont toute la population travaillait à la reconstruction de l'église. Le pays étant sans bois, on n'hésita pas, pour faire fonctionner le four à chaux, à sacrifier les noyers qui entouraient le village. Aussi, les habitants durent-ils désormais se passer d'huile de noix" seul luxe accordé à ces gens durant leur long et rigide carême". Nous avons déjà fait allusion au rôle de foyer religieux d'Achita. Le rédacteur de l'Oeuvre des Ecoles d'Orient écrivait avec quelque exagération (1905, p.5) : "Achita est le vrai centre religieux du nestorianisme, le foyer des traditions nationales et aussi une sorte de ville sacerdotale".

immorale, sans foi ni loi" (1).

Les missionnaires les plus prévenus reconnaissent la sévérité des multiples jeûnes nestoriens. Le grand jeûne, celui du Carême, dure sept semaines. Aucun aliment liquide ni solide ne peut être pris jusqu'à midi et souvent même jusqu'au soir. On se nourrit alors uniquement de légumes, de fruits secs, de pain de millet et de riz cuit à l'huile de noix, à l'exclusion de tout produit lacté ; on ne boit pas de vin et on ne fume pas. Le jeûne, absolument général, affecte même les enfants de six ans, les mères allaitant, les malades et les vieillards. Ce sacrifice, rendu plus dur encore par le climat, est considéré comme le centre de la vie chrétienne (2).

(1) Liasse 17 - J'évoque ailleurs cette littérature de dénigrement, aussi abondante chez les protestants que chez les catholiques. Je me limiterai ici à ce petit texte de Harris (1896) 331, p.149 sur les Nestoriens de la plaine d'Ourmiah, qui reflète le point de vue des missionnaires protestants : "Extremely religious in form, still more extremely immoral in domestic life, and hopelessly mendicant and avaricious".

(2) "On conçoit à peine,écrit Drouville 317 bis, t.I, p.162, vers 1810, à propose du carême nestorien, comment des gens laborieux peuvent résister à d'aussi longues et si sévères abstinences sans éprouver des maladies graves ; d'autant que ces privations ne leur font jamais interrompre ni suspendre leurs travaux agricoles".

A tout ceci, s'ajoute un parti-pris de rigueur qui fit considérer un peu vite les Nestoriens par les Anglo -Saxons comme les "protestants de l'Asie" (1). Les images sont presque

(1) Cette expression, utilisée par Grant et Layard, semble correspondre à une vieille tradition protestante qui remonte peut-être à un orientaliste protestant du début du XVIIIe siècle, l'ancien bénédictin La Croze. Ainsworth 277, t.II, p.275, écrit en 1842 : "Nous trouvons là une église qui, n'ayant pas eu de contact pendant douze cents ans (?) avec les communions de Constantinople, Antioche ou Rome, préserve la plus grande partie de la doctrine admise par les protestants et rejetée en tout ou partie par ces églises" (ignorance de la transsubstantiation, des sacrements de pénitence, de confirmation, d'extrême-onction et du mariage, du purgatoire, du culte des images et, naturellement, de la primauté pontificale). Le pasteur missionnaire J. Wolff 426, t.II, p.236, note en 1845 que les Nestoriens "ressemblent beaucoup aux protestants d'Angleterre et d'Allemagne, car ils n'ont ni images, ni monastères, et leurs prêtres sont mariés". Layard 347, t.I, p.201, admire de même en 1849" les rites simples et primitifs" des Nestoriens, les "murs sans ornement et sans image" de leurs églises, si opposés aux "mascarades insensées" et aux "rites dégradants" adoptés par les Chaldéens catholiques de la plaine.

Le rapport très précis du P. Denis de la Couronne d'Epines (1653), qui remonte à une date antérieure à toute influence en profondeur des Occidentaux, permet également de saisir l'intérêt suscité par le nestorianisme chez les protestants: outre l'absence des sacrements déjà cités, répudiation possible de la femme pour cause de stérilité, messes peu nombreuses et absence d'obligation dominicale, croix sans crucifié, etc... Remarque identique du missionnaire capucin Febvre 224, p.464 quelques années plus tard, sur la répugnance des Nestoriens pour les images.

inexistantes et le crucifié n'apparaît jamais sur les croix (1). Le P. Rhétoré en déduira même qu'il faut multiplier les chromos dans les nouvelles églises catholiques de la montagne, afin de rompre nettement avec l'iconoclasme local (2) ! Le petit nombre des messes était sans doute lié au même principe d'austérité. Il n'y avait de messe que le dimanche, parfois même seulement les jours de grande fête, et une seule par village, en dépit du grand nombre des prêtres (3). Ajoutons qu'au grand scandale des missionnaires, la foule restait souvent devant l'église (généralement trop petite pour contenir tous les fidèles) jusqu'à la communion, moment où elle se précipitait à l'intérieur pour communier sous les deux espèces. Il arrivait même, les jours de

(1) Grant affirme que les Nestoriens considéraient leurs voisins arméniens comme des idolâtres, à cause du culte des images pratiqué par eux. Ainsworth 277, t.II, p.249, raconte de même l'indignation du patriarche devant un crucifix catholique ; il accuse même les juifs de l'avoir confectionné - Cette hostilité envers les images était moins marquée chez les Jacobites. Mais, de toute façon, J. Dauvillier 129 a démontré que l'église nestorienne du moyen âge pratiquait le culte des images (icônes, fresques, etc...). L'abandon de celles-ci parait lié aux ruines qui se sont succédées depuis le XIVe siècle et à la perte des anciennes traditions iconographiques. Quant à l'absence du crucifié sur la croix, elle est générale jusqu'au VIe siècle et témoigne avant tout d'une perte précoce de contact entre l'église nestorienne et le reste de la chrétienté.

(2) Liasse 18 - Rapport du 15 août 1909.

(3) Cette eucharistie exceptionnelle imposait au prêtre nestorien de longues ablutions préalables et l'absence de rapports avec son épouse la veille ou l'avant-veille du sacrifice. De là, un motif de scandale à l'égard des prêtres catholiques mariés qui, ignorant cet interdit, disaient la messe tous les jours !...

fêtes, que l'on dansât devant l'église pendant la messe (1).

Dans ce contexte d'ignorance et d'isolement séculaire, laisser-aller et superstitions cohabitaient en effet avec la rigueur nestorienne. A côté de la sorcellerie, de la divination, de l'usage des talismans (2), subsistaient de multiples vestiges de paganisme : les fous que l'on enfermait la nuit, pour les guérir, dans certains sanctuaires, les moutons que l'on

(1) De façon plus judicieuse qu'à propose des convergences supposées entre Nestoriens et réformés, on a souvent insisté sur l'archaïsme de la liturgie nestorienne et les survivances judaïques qu'elle comporte. Le bêmâ (estrade réservée au clergé) des anciennes églises nestoriennes existait déjà dans les synagogues hellénistiques et, sans doute, mésopotamiennes. Outre le P.Fiey, J. Dauvillier 128 et R.G. Coquin 127. De là, le mythe des "tribus perdues" qui a séduit de nombreux auteurs du XIXe siècle, notamment Wolff et Grant : les Nestoriens descendant des dix tribus juives déportées par les Assyriens et non revenues en Terre Sainte à l'époque perse. Il s'agit d'ailleurs d'un thème fréquent en Orient, que l'on retrouve à propose des juifs du Caucase et de Perse. R.E. Waterfield 271, p.98 et 116 (points de vue des missionnaires anglicans J. Samuel, vers 1835-1840, J.H. Brühl, vers 1880), ou même pour certaines tribus afghanes. Isaac Ben Zvi 107. A. Grant 328, p.161 allait jusqu'à reprendre à son compte la légende selon laquelle la famille patriarcale était issue de la tribu juive de Nephtali, en Galilée.
Ajoutons que K.E. Müller 65 bis a insisté sur la similitude de certaines pratiques religieuses entre, d'une part, Jacobites et, plus encore, Nestoriens et, d'autre part, Yézidis et autres sectes ésotériques du Proche-Orient. Cette similitude atteste, à ses yeux, l'influence, chez ces divers groupes religieux, du vieux fond judéo-chrétien du Croissant fertile.

(2) Les auteurs insistent également sur les moeurs patriarcales des montagnards nestoriens. Layard, notamment, a été beaucoup frappé par le fait que les Nestoriens et, plus encore, les Nestoriennes jeunes et vieilles se baignaient nus en public, parfois en plein village, avec l'assentiment de leur clergé. Layard 347, t.I, p.196, 217, 363 ; beaucoup plus tard, remarques identiques de Wigram 424, p.294 et de Sykes 411, p.336 (à propos des Kurdes). Trait culturel significatif, Layard raconte que les Arabes étaient scandalisés, à cet égard, par les réfugiés du Hakkâri qu'il employait dans ses fouilles de la plaine de Mossoul.

sacrifiait aux fêtes, notamment à la fête des morts, en octobre (1), le culte de pierres remarquables, les qaddida, en montagne, que l'on oignait de beurre, etc...

5) Les églises nestoriennes.

Les deux cent cinquante ou trois cents églises nestoriennes que, d'après Badger et Cutts, comptaient le Hakkâri et ses bordures sont, aujourd'hui, à peu près toutes détruites ou abandonnées (2). Les voyageurs du siècle dernier ont laissé de multiples descriptions, plans et dessins de ces églises. Mais il n'existe malheureusement aucune étude archéologique d'ensem-

(1) Les sacrifices sanglants portant sur des moutons (jusqu'à 200 moutons sacrifiés annuellement, d'après Maclean 353, p.334, dans les églises les plus fréquentées),des chèvres et même des boeufs (Chantre 25 signale le sacrifice du boeuf le jour de la fête patronale d'un village nestorien de Transcaucasie) ont été également interprétés comme une survivance juive. Wigram 424, p.186 remarque à ce sujet que les rites observés par les Nestoriens sont ceux-là même que préscrit le Lévitique. Cependant, ces sacrifices, que l'on retrouve chez les Arméniens et les Ossètes (chrétiens de rite georgien), peuvent être aussi liés à des influences païennes ou musulmanes.

(2) Ne font guère exception que les églises, le plus souvent en briques crues, de la plaine d'Ourmiah dont la plupart paraissent peu anciennes. L'abbé de Mauroy leur a plus spécialement consacré son article de 1972, 173 et une note inédite que j'ai pu consulter à l'archevêché chaldéen d'Ourmiah. Eglises assyriennes (anciennes ou plus récentes) du diocèse d'Ourmiah-Salmas. Cutts comptait, en 1876, 225 églises nestoriennes en montagne (Bohtan et diocèse de Berwari exclus) contre 65 dans la plaine d'Ourmiah. En 1968, H. Anschütz 202 estime que subsistent une vingtaine d'églises nestoriennes dans la montagne, utilisées comme bâtiments agricoles kurdes, postes militaires, etc...

ble sur les églises nestoriennes de la montagne (1). Lacune d'autant plus regrettable qu'une telle étude aurait constitué un moyen sûr de dater les différentes étapes du peuplement nestorien de la montagne (2).

Je juge inutile de décrire en détail, après tant d'autres, les églises du réduit nestorien. "Chaque village nes-

(1) Rappelons que le P. Fiey, en revanche, a étudié de façon souvent très précise les couvents et les anciennes églises nestoriennes et jacobites de la ville et de la plaine de Mossoul, dont certains peuvent remonter aux IVe-Ve siècles - A ma connaissance, seules, en montagne, les églises de Douré et de Lizan ont fait l'objet d'une étude de caractère scientifique. Bachmann (1913) 104 ; mais cet auteur n'a pas proposé de datations.

(2) A supposer qu'elle soit encore possible de nos jour, cette enquête chronologique serait certainement très délicate. Les églises nestoriennes du Hakkâri étaient des bâtiments assez frustes, ne possédant presque aucun élément sculpté, très différents par conséquent des églises arméniennes souvent richement décorées de l'Albag et du haut bassin du Bohtan Su, qui ont récemment fait l'objet des relevés très complets du Dr. Thierry, ou des couvents jacobites du djebel Tour, dont l'étude archéologique, popularisée par Gertrude Bell, a été reprise par l'abbé Leroy (1967-1968). La datation systématique des églises nestoriennes serait d'autant plus difficile que, comme c'est souvent le cas en Orient, on y a, au cours des temps, accumulé des ajouts dont le style est peu différent de celui des éléments primitifs (constructions, écrit J. Leroy en 1968, qui "ont été tellement reprises, réparées, "rafistolées", transformées qu'on ne reconnait même plus le plan initial") - Ajoutons que les noms de saints auxquels ces églises sont dédiées, noms dont Cutts a établi le relevé, pourraient peut-être nous renseigner sur l'âge des églises, si nous connaissions les périodes auxquelles ces noms ont été en vogue : sur 290 églises, 63 Saint-Georges, 61 Sainte-Marie, 26 Saint-Cyriaque, 13 Saint-Jean, 12 Mar Schalité, 9 Mar Schimoun (Saint-Pierre), 8 Beni Shmouni (les Macchabées), 5 Saint-Serge (patron du Tiari), etc...

torien, écrit le P. Rhétoré, possède au moins une église (1). Ces édifices ne ressemblent qu'à des souterrains : la lumière ne s'y introduit que par quelques trous pratiqués dans les épaisses murailles. Pour pénétrer à l'intérieur, il faut passer par une porte si basse et si étroite qu'on ne peut y entrer qu'en descendant à reculons" (2). A ces églises voûtées (voutes dont la portée ne dépassait pas six mètres) et en maçonnerie de la montagne qui avaient, à l'extérieur, l'aspect d'un cube de pierre, s'opposent les églises de terre, à plafond de nattes, branchages et terre battue, de l'avant-pays et des hautes plaines ; elles ressemblaient à des étables à moutons, écrit le chanoine Maclean.

Mais les unes et les autres ont un sol de terre battue et sont recouvertes d'une terrasse, les toits en pente étant, de même que les clochers, pratiquement inconnus. Même en montagne, les églises de pierre de taille étaient exception-

(1) La réalité est plus complexe. D'après les tableaux de Cutts, de nombreux villages n'avaient pas d'église, spécialement dans les districts raya (Chemdinan, plaine d'Ourmiah). En revanche, certains villages qui n'étaient pas forcément les plus importants (Achita, le plus gros village du Hakkâri, n'avait qu'une église, Saint-Georges) en avaient jusqu'à quatre (cas de Minyanish, en Bas-Tiari, et de Terkonès et Sakerran, en Haut-Berwari) et même cinq (Matha Tahteitha,en Baz).

(2) Liasse 19 - Autre description d'Ainsworth 277, t.II, p.227, en 1842 : "Les églises de village sont de solides édifices de pierre, d'architecture simple, voûtés, mais sans tour, cloche ou clocher, souvent badigeonnés de blanc avec soin, et généralement construits sur une éminence ou une légère élévation de terrain". Bonne description de l'intérieur de l'église de Djamalava, l'une des rares églises en pierre de la plaine d'Ourmiah, par E. Smith 399, p.433 à une époque (1831) où aucune influence occidentale ne s'était encore exercée.

nelles (1). De même, ces églises étaient généralement très exigües. A peine cite-t-on quelques églises un peu plus importantes, telle que la grande église carrée de Mar Aziza, à Zerani, l'église de Mar Bicho (ancien couvent), cube de 25 mètres de côté, l'église double de Mar Zaia, toutes en Djelo, cette dernière considérée par Warkworth comme l'une des plus grandes du Hakkâri (2) ; ou encore l'église de Baboulane (14 mètres sur 24), en Mergavar, qui, d'après H. de Mauroy, est la plus grande église ancienne de l'Azerbaïdjan. On accèdait souvent à l'église par une cour clôturée où les offices étaient célébrés pendant l'été (3).

Ajoutons que certaines églises étaient en tout ou partie troglodytes, telles l'église rupestre de Douré, en Berwari , grotte fermée par un grand mur appareillé, et l'église de Mar Bicho, près de la frontière persane, dont le sol se trouvait à un mètre de profondeur (4). De telles églises évoquent les anciens couvents et ermitages, souvent rupestres, de la montagne

(1) Il s'agit essentiellement de l'église Mar Shalita de Kotchannès, à laquelle Cutts 314, p.213 sq, a consacré un chapitre de son livre ; également Madame Bishop 295, p.297, Maclean 353, p.291, Wigram 424, p.271, (tous avec plans, photos, etc...). Helga Anschütz 203 a visité et photographié en mai 1967 l'église de Kotchannès, où je n'ai pu me rendre moi-même. Le bâtiment principal était encore intact et était utilisé pour faire sècher des bouses pour le chauffage. Cas également des églises de Surum et de Mar Bicho, toutes deux près de la frontière persane.

(2) Layard 348, p.432, attribue en 1850 à Mar Zaia une tour et une cloche qui appelle à la messe le dimanche ; il devait s'agir soit d'une simandre de bois, soit de l'une des nombreuses cloches ramenées d'Occident à Mar Zaia en ex-voto.

(3) Le cimetière est généralement voisin, avec, comme en Arménie, des tombes portant un animal sculpté symbolisant les vertus du défunt.

(4) Madame Bishop 295, p.368. L'église troglodyte de Douré a été décrite de façon détaillée en 1849 par Stern 406, p.228.

nestorienne, dont Rabban Hormuzd est l'exemple le plus célèbre (1) ; d'ailleurs, les montagnards nestoriens désignaient souvent les églises par le mot deira (couvent).

Il est certain que les églises de pierre de la montagne ont souvent servi de réduits défensifs. Ainsi s'expliquent leurs fenêtres en meurtrières qui les vouaient à une constante obscurité et leur porte unique qui ne dépassait généralement pas une hauteur de 75 à 90 centimètres(l'église de l'archevêque de Chemdinan était, d'après Maclean, l'une des rares à avoir une porte de hauteur normale).

Ex-voto mis à part, la décoration est presque inexistante. L'église patriarcale de Kotchannès présente une simple corniche à double rainure à la base de la voûte ; s'y ajoutent, à l'extérieur et à l'intérieur, de modestes éléments sculptés : rosettes, croix, entrelacs, spires, ainsi que des alternances de pierres blanches et noires ; ou encore des inscriptions syriaques gravées, comme à l'église de Talana (Djelo) récemment visitée par D.C. Hills (2). L'église Mar Aziza de Zerani (Djelo) présentait aussi quelques décorations : des cornes de bouquetin au dessus de la porte, un carreau de faïence persane à côté des croix exposées sous le porche et, surtout, la très ancienne porte de chêne noire sculptée du baptistère (3).

(1) Rabban Hormuzd, ancien couvent nestorien et résidence patriarcale, situé à flanc de montagne au dessus d'Alkoche, est partiellement taillé dans le roc ; sa fondation, sinon la construction actuelle, remonte au VIIe siècle. J.M. Fiey 137 ; Leroy 164.

(2) H. Anschütz 203 ; D.C. Hills 335, p.172.

(3) Warkworth 423, p.196.

Il est vrai que les principaux sanctuaires possédaient de multiples ex-voto pendus le long des murs et sous la voûte, le plus souvent étoffes multicolores qui, d'après le P. Rhétoré, "donnent aux lieux saints l'aspect d'un magasin de friperie". Si Mar Shalita de Kotchannès ne présentait que des bottes de plantes aromatiques suspendues sous la voûte (Wigram), Mar Zaia, en Djelo, était, au contraire, réputée pour la multitude des ex-voto que les émigrants temporaires de la vallée avaient ramenés d'Europe. L'église avait été épargnée au moment des massacres de 1843-1846 (on prétendait que c'était grâce à la possession d'un firman sur tissu de lin, bien entendu apocryphe, signé de Mahomet lui-même !). Jusqu'à la destruction de 1915, on y trouvait un extraordinaire bric à brac de tout âge et de toute origine. Les murs étaient couverts de vêtements liturgiques russes ou occidentaux, d'étoffes de soie, de tissus imprimés anglais. Des cordes tendues sous la voûte portaient d'innombrables cloches aussi bien chinoises qu'européennes, généralement d'ailleurs de petite taille, du fait des difficultés du transport à bât. A côté de pendules et de réveils-matin américains ou d'épaulettes en vieil or, il y avait aussi des bronzes anciens, des coraux de Malabar, des oeufs d'autruche décorés à la pointe d'aiguille et surtout des porcelaines chinoises : vases et animaux, qui remontaient peut-être au haut moyen âge (1). On trouvait donc, dans cette église située à plus de 2000 mètres d'altitude, le témoignage de l'ancienne expansion de l'église nestorienne vers l'Extrême-Orient.

(1) La porcelaine proprement dite n'apparaît en Chine que sous les Song, postérieurement au Xe siècle, donc après la grande époque des missions nestoriennes vers la Chine ; mais il y avait peut-être, à Mar Zaia, des "protoporcelaines" beaucoup plus anciennes - Description de Mar Zaia d'après Layard 348, p.433, Warkworth 422, p.200 et Wigram 424, p.171.

Le P. Fiey a essayé, notamment d'après les récits des réfugiés assyro-chaldéens, d'établir un tableau d'ensemble des lieux saints de l'ancien Hakkâri (1). Sans parler même des églises paroissiales, ceux-ci étaient extrêmement nombreux, ce qui suffit à mettre en évidence la profonde imprégnation chrétienne de la montagne. Il y avait notamment des sanctuaires célèbres dans tout le pays, qui étaient le plus souvent des lieux de pélerinage. Outre Mar Zaia, c'était notamment le cas de Mar Sawa, en Tiari, sur la rive gauche des gorges du Grand Zab, de Mar Bicho, à l'est du Gavar, et de Mar Audicho, en Tal, siège d'un pélerinage que fréquentaient même les Kurdes et les Persans (2). Mar Audicho, établi dans une grotte et vénéré particulièrement par les femmes stériles, possédait une fontaine miraculeuse qui se remettait à couler le jour de la fête du saint (3).

Citons enfin le sanctuaire de Mar Addaï, dans la montagne au-dessus de Zakho, auprès du tombeau supposé de l'apôtre de la Mésopotamie : ici, il s'agissait d'un abri sous roche muré proche d'une fontaine douée de vertus salutaires et siège d'un pélerinage où les musulmans venaient également sacrifier des moutons (4). Le P. Fiey évoque de même le caractère re-

(1) J.M. Fiey 136 (1964).

(2) Les pélerinages communs à plusieurs religions sont assez fréquents en Orient. C'était le cas du sanctuaire de l'Arche, au djebel Djoudi.

(3) Outre J.M. Fiey, Maclean 353, p.304, Warkworth 422, p.164, Wigram 424, p.306.

(4) Liasse 18 - J. Rhétoré. Tournée dans les villages du diocèse chaldéen de Zacho (avril-mai 1876).

ligieux d'une grotte de Walto et d'une source du Gavar, ainsi que le sanctuaire de Mar Qayyuma, en Baz, constitué d'une cellule délimitée par quatre gros blocs de pierre (1).

Nous ne disposons malheureusement que de notions éparses sur l'âge des églises du Hakkâri. Pour certains, Mar Shalita de Kotchannès ne remonterait qu'au milieu du XVIIe siècle (Warkworth) ou même au début du XIXe (Cutts), en tout cas, à une date assez récente (Mgr Lion), alors que Helga Anschütz estime qu'elle date peut-être du IIIe siècle (?). L'église d'Erdil, selon Wigram, daterait du XVIe siècle. En revanche, Mar Bicho serait une église du XIe (Mme Bishop) et surtout,à côté de Mar Zaia, considérée comme l'église la plus ancienne du Hakkâri, la montagne aurait compté un certain nombre d'églises préislamiques (2). Des données plus précises jetteraient évidemment un jour décisif sur les origines du peuplement chrétien du Hakkâri.

La plupart des églises se trouvaient au XIXe siècle dans un état de délabrement avancé qui met en évidence non seulement l'ignorance et l'incurie du clergé, mais surtout le profond déclin de l'église nestorienne. Le P. Rhétoré signale

(1) Le P. Rhétoré signale également dans la montagne de Chaklawa (bassin du Petit Zab) le site rupestre de l'ermitage et du tombeau de Rabban Bia (saint Tobie). Liasse 18 - On pense évidemment, devant ce rôle religieux des grottes et des sources, à la christianisation d'anciens cultes des forces de la nature. Mais il faut également souvenir du rôle joué, à partir du IVe siècle, par solitaires et ermites dans l'évangélisation de la montagne.

(2) Ce serait, outre Kotchannès, le cas de l'église Saint-Georges de Khananès (Haut-Berwari) et de deux églises de Tal (Maclean), d'une église de Dez (Warkworth), de l'église en pierre de taille de Surum (Khoumaro) à la frontière persane (liasse 17). Sur ces églises pré-islamiques, B. Nikitine 68. Dans son ouvrage de 1841, Grant 328, p.51 notait déjà que les Nestoriens du Hakkâri faisaient remonter au Ve siècle certaines de leurs églises.

sans cesse le mauvais état des églises qu'il visite. Il y trouve souvent un fouillis de provisions, d'instruments et même des bâtons terminés par un bec en forme de béquille sur lesquels, à la manière des moines éthiopiens, s'appuient les vieillards au cours des interminables offices. Les églises sont "sales, mal entretenues, enfumées, remplies des ordures des oiseaux qui y entrent et y nichent à volonté" ; d'autres sont "pleines de scorpions en été". Les ornements sont déchirés et souillés, les livres liturgiques, parfois très anciens, pourris et mangés des rats(1).

(1) Liasses 17, 18 et 19, notamment J. Rhétoré. Rites et coutumes des Nestoriens (1891). Liasse 19 - Sur la misère des églises du Hakkâri, en pays raya, Riley (1886) 385 ter, p.29 ; le culte, dans ces églises, constitue "une scène presque sans parallèle depuis l'époque des catacombes" - Les bâtons destinés aux vieillards sont notamment décrits par le P. Gourmachtigh (1872) 327 bis.

Chapitre VI

Phénomènes d'endémisme et problèmes d'origine

1) Les diversités locales.

En dépit de la forte cohérence que présentait la "nation nestorienne" dans le domaine des genres de vie et dans celui de la vie politique, sociale et religieuse, la plupart des voyageurs du siècle dernier ont été frappés par les profondes différences existant entre les tribus, notamment en ce qui concerne le costume, le dialecte et le type physique. Pour Warkworth, par exemple, les gens de Djelo ne ressemblaient en rien aux Tiariens et aux Tkhoumiens.

Mais ce n'est malheureusement guère qu'au sujet des Tiariens, tribu la plus importante et d'accès le plus aisé, que notre documentation est réellement abondante. Voici par exemple une description du costume masculin du Tiari en 1898 : "Pantalon de laine rayée, assez large, tombant jusqu'en bas, mais lié au dessus du genou, chapekta ou justaucorps de même étoffe que le pantalon avec manches étroites fendues au poignet, bonnet de feutre (culak) à larges bords terminé en pointe avec une plume d'oiseau sauvage qui s'y trouve généralement fixée". Ajoutons que les Tiariens, tous moustachus et souvent barbus, ont la tête généralement rasée, à l'exception de deux longues nattes tressées, ce qui, tenu compte de leur bonnet conique, les

fait, aux dires d'Ainsworth et de Layard, ressembler à des Chinois(1) et qu'ils portent des sandales (rechik) de cuir cru ou de cuir fin ou, pour la montagne, de peau de chèvre au poil tourné vers l'extérieur.

(1) Cette description du P. Rhétoré provient de la liasse 11, de même que, plus bas, la description des Tkhoumiennes ; A.H. Layard 347, t.I, p.193 ; W.F. Ainworth 277, t.II, p.212 ; Mme Bishop 295, p.314, admire en 1890, la splendeur du vêtement et des armes d'un groupe de Tiariens venus visiter le patriarche, donc dans leurs plus beaux atours : "Leur veste est une masse de broderies d'or (faites par les juifs), leur chemise, aux manches pendantes, est de satin rayé ; leur pantalon, de même forme que celui des marins, est d'une soie faite des cocons de leurs propres vers à soie et porte une large bande cramoisie sur fond blanc, par dessus laquelle est un dessin en zig-zag ; ils ont de belles chaussures de cuir cramoisi. Avec leurs bonnets de feutre pointus blancs ou rouges, leurs garnitures de soie tressée, leurs riches ceintures, leurs dagues décorées et leurs pistolets, ils sont réellement imposants". Un peu plus tard, Wigram 424, p.112 écrit : "Le costume masculin consiste en une sorte de veste de zouave, portée ouverte sur une ample chemise. Le contact entre ces deux vêtements est masqué par une large ceinture d'étoffe. Ces vêtements sont généralement faits d'un tissu grossier couleur isabelle, rayé à assez larges intervalles d'étroites lignes rouges ou bleues. Le vert est moins fréquent, car c'est la couleur du faux prophète, mais, quand le fond est pourpre, il est parfois rayé de vert. Les bandes sont disposées verticalement sur la veste et le pantalon, horizontalement sur les manches ; mais le vêtement n'est souvent qu'un amas de pièces dont peu de chose subsiste de l'original. La coiffure est un chapeau conique de feutre, qui est souvent entouré d'un turban. La moitié antérieure de la tête est tondue et les hommes de Tiari portent leurs cheveux noirs tressés en deux petites queues sur chaque côté. La ceinture est généralement garnie d'un couteau ou d'un pistolet quand les hommes sont dans leurs montagnes ; souvent aussi, ils portent un vieux fusil pendu en travers de leurs épaules". J'ajoute que les auteurs sont unanimes à signaler le goût des montagnards nestoriens pour les tissus rayés qui figurent déjà sur un dessin de Rich en 1820. Cutts 314, p.195 en 1876, après avoir noté le caractère très coloré du costume (à dominante cramoisie chez les jeunes gens), précise que les larges rayures du tissu sont formées de deux raies jaune clair reliées par un dessin en zig-zag. Quant aux enfants du Tiari, ils portent un costume blanc avec des croix brodées sur les coutures. Liasse 18.

Ailleurs, le costume masculin parait se rapprocher davantage du costume kurde (1). C'est ainsi que les Tkhoumiens portent l'ample pantalon et la veste brodée des Kurdes et, au lieu du bonnet des Tiariens,un turban de toile rouge ou noir ; il en va de même pour les Baziens, ainsi que pour les Djelo. "Hommes et femmes, écrit Layard en 1850 à propos de ces derniers, étaient gaiement habillés des vêtements multicolores portés d'ordinaire par leurs voisins musulmans"(2). Il en allait de même des Nestoriens raya dont on nous dit souvent qu'ils ne se distinguaient guère des Kurdes par le vêtement (3).

Nous connaissons moins bien les costumes féminins, sauf celui des Tkhoumiennes, qui parait avoir été assez original au sein du Hakkâri. Le P. Rhétoré note qu'elles ont des tresses sur les épaules, alors que les femmes de Tiari ont les cheveux dissimulés sous un fichu noué derrière le cou. Et surtout, elles portent, sur un corsage rayé de blanc et de rouge, une jupe brodée ouverte sur la chemise qui s'arrête aux genoux, découvrant

(1) C'est cependant un costume de type tiarien que, d'après la description de Warkworth 422, p.149, portent en 1897 à Kotchannès les membres de la famille du patriarche : "Une courte veste atteint la taille, où la chemise lâche est retroussée dans des pantalons extrêmement amples et serrés par une ceinture portant une large dague. D'épaisses chaussettes tricotées en laine grossière et de couleur vive et des chaussures de feutre sans talon maintenues sur la cheville par des lacets complètent leur vêtement". Par ailleurs, leurs cheveux noirs tombent sur la poitrine en longues nattes de dessous de hauts bonnets de feutre blanc et noir. Id.Sandreczki 390, p.249.

(2) A.H. Layard 347, t.I, p.198 et 348, p.431. Warkworth 422, p.195 oppose, de son côté, au bonnet de feutre blanc ou noir des Tiariens, le bonnet multicolore, à dominante rouge, proche de la coiffure kurde, des Djelo.

(3) Tel est le cas des raya de la Sapna, vêtus au début du XXe siècle, d'après le P. Auguste de la Croix 282 bis, d'un large pantalon et d'un gilet étroit de gros feutre gris, avec un turban noir de forme pointue. Le P. Rhétoré note d'ailleurs, au début du XXe siècle, que même le costume des Tiariens d'Achita tend à se transformer sous l'influence kurde. Liasse 7.

leurs jambes et leurs bas bariolés. Cette description recoupe à peu près les tableaux plus anciens de Layard et de Sandreczki, ou plus récents de Wigram. A côté de leur chemise richement brodée, ornée de perles et de pièces de monnaie autour du cou et du buste, les Tkhoumiennes se signalent particulièrement par leur petite calotte ronde brodée ou bordée de pièces d'argent d'où sortent des cheveux épars ou nattés (1) ; le P. Rhétoré, parle, lui, d'une petite toque bariolée et couverte de clinquant (2).

Le morcellement linguistique paraît avoir été encore plus marqué encore que celui des costumes. Les Nestoriens du Hakkâri et de ses bordures (y compris la plaine de Mossoul) parlaient, on le sait, le soureth, dialecte néo-araméen dérivé

(1) Sandreczki 390, p.265 (celui-ci signale la jupe courte des Tkhoumiennes, mais indique qu'elles portent aussi un pantalon long) ; A.H. Layard 348, t.II, p.198 ; Wigram 424, p.152. C'est ce missionnaire anglican qui nous a laissé le portrait le plus chaleureux et le plus détaillé des femmes nestoriennes, à propos de celles d'Erdil, village raya en nid d'aigle au sud d'Oramar. Dans ce village très isolé, où abondent les belles filles très bronzées, au joli teint et aux cheveux noirs, les femmes portent une blouse de tissu imprimé bleu, serrée à la taille par une écharpe bleue et descendant à mi-distance entre genou et cheville. Cette blouse dont les longues manches ouvertes s'attachent ensemble derrière le dos, est recouverte par une veste de tissu rayé généralement rouge ou indigo, de longueur identique, ouverte sur le devant et fendue derrière jusqu'à la taille. Les cheveux, dans le dos, sont tressés en plusieurs longues nattes (jusqu'à cinq), chacune ornée à l'extrêmité d'une houppe de cuir d'une quinzaine de centimètres.

(2) Peu après 1810, Drouville 317 bis, t.I, p.163, signale que toutes les Nestoriennes du Hakkâri ont, dans la narine droite, un énorme anneau d'or qui leur pend jusque sur le menton. Plus avant dans le XIXe siècle, les auteurs ne signalent plus qu'un ornement de nez plus léger et, semble-t-il, d'usage moins général.

des anciennes langues mésopotamiennes (1). Mais le soureth était morcelé à l'infini entre tribus et vallées, d'autant qu'il s'est agi longtemps d'une langue exclusivement parlée (2)."Almost every village has its own way of speaking", écrit le chanoine Maclean en 1895 dans la préface de son ouvrage fondamental sur la grammaire du soureth (3) ; de là, de constantes difficultés d'intercommunications(fig. 6).

(1) Comme l'a noté Maclean 353, p.323, la langue morte qu'est le syriaque représente l'araméen d'Edesse tel qu'il était parlé au début de l'ère chrétienne, devenu la langue littéraire et liturgique des églises syriennes ; mais les dialectes néo-araméens n'en dérivent pas directement.En 1840, Southgate 401, t.II, p.244 insiste cependant sur le fait que le soureth du Hakkâri est resté beaucoup plus pur (donc plus proche du syriaque) que celui de la plaine de Mossoul, corrompu par l'arabe et le kurde. Les montagnards nestoriens sont donc mal compris par les chrétiens de Mossoul, sauf par ceux qui connaissent le syriaque.

(2) En dehors de quelques tentatives dans la région d'Alkoche, le soureth n'est devenu une langue écrite qu'après 1835, avec la création d'une imprimerie par les Américains d'Ourmiah, puis beaucoup plus tard par les dominicains de Mossoul.

(3) A la suite de l'Américain Stoddart et des Allemands Nöldeke, Socin et Sachau, le chanoine A.J. Maclean 170 a publié à Cambridge en 1895 la première grammaire concernant le soureth de la montagne, les ouvrages précédents intéressant plutôt la plaine d'Ourmiah, la communauté juive de Zakho et la plaine de Mossoul. J'ai également utilisé un manuscrit inédit de 307 pages, achevé en 1911,du P. Rhétoré. Grammaire du soureth oriental régulier. Liasse 20. On notera que pour le P. Rhétoré, le soureth occidental est le tourani, relativement proche du syriaque, et qu'il appelle soureth régulier un soureth écrit selon une orthographe fondée sur le syriaque.

Le soureth, d'après Maclean, se divisait en une douzaine de dialectes que l'on pouvait répartir en quatre groupes. A côté du groupe de la plaine d'Ourmiah et de celui de la plaine de Mossoul qui, en dehors du dialecte majeur, celui d'Alkoche, s'étendait à Zakho et au Bohtan, on pouvait distinguer le groupe des Asiret (tribus) et le groupe septentrional. Le premier comprenait les dialectes du Haut-Tiari, de Tkhouma (débordant sur le sud-ouest de Djelo et l'est de Tiari), celui de Baz, Dez, Tal et Walto, le dialecte d'Achita, très différent de celui du Haut-Tiari et plus proche du dialecte d'Alkoche, enfin les dialectes du Chemdinan, de Mar Bicho, de Tergavar, Mergavar et Baradost (ces derniers combinant le dialecte d'Ourmiah et celui d'Achita et représentant peut-être une colonisation des Tiariens vers l'est). Quant au groupe septentrional, il comprenait les dialectes de la plaine de Salmas, de Kotchannès et le dialecte commun au Gavar et à Djelo. Un tel éparpillement ne peut se comprendre qu'en supposant à la fois un établissement déjà ancien des montagnards nestoriens et une vie repliée dans le cadre de la vallée ou de la tribu (1). A la diversité vestimentaire et linguistique correspondait, selon toute apparence, un

(1) Le P. Rhétoré donne comme exemples de ce morcellement les différentes formes locales du mot signifiant maison : baitha, baita, baicha, baisa, baia, bia (araméen bét).

morcellement comparable en ce qui concerne les coutumes et les mentalités (1).

Enfin, de vives oppositions caractérisaient le type physique de certaines tribus. Pour le P. Rhétoré, alors que "le Tiarien est élancé, maigre, les longues tresses noires de ses cheveux, qui retombent sur sa poitrine, généralement noires de jais comme sa barbe et ses yeux, la figure ovale, généralement très régulière", les Tkhoumiens sont trapus, blonds, leur visage coloré contrastant avec le blanc pâle des Tiariens (2). Madame

(1) Wigram 424, p.280 note par exemple que l'interdit alimentaire d'origine biblique frappant le porc et le lièvre que pratiquent les Tiariens n'est pas observé à Tkhouma.

Le P. Rhétoré s'est essayé à distinguer les traits psychologiques des cinq tribus : entreprise fatalement quelque peu subjective. Les Tiariens, si barbares soient-ils, sont "braves, honnêtes , fidèles à leur parole et de bonnes moeurs". Les Djelo sont au contraire "la bohême du Kurdistan"; la mendicité les a rendus "corrompus et trompeurs" ; la religion n'est pour eux qu'une source de gain. Dez a les mêmes vices, mais à un moindre degré ; ses habitants sont "fiers et bons soldats". Les gens de Baz ont la réputation d'être les Nestoriens les plus honnêtes et d'avoir le meilleur caractère. Enfin, les Tkhoumiens, corrompus et barbares, sont à la fois les meilleurs guerriers et les pires brigands du Hakkâri. J. Rhétoré 384 ter et texte cité par L. Krajewski. Arch. aff. étr. NS 150, f° 150 sq, p.25.

(2) Liasse 2 - Ainsworth 277, t.II, p.267, affirme, sans préciser, que de nombreux Nestoriens ont le teint clair, les yeux gris et la barbe rousse (1840). Remarque identique de Khanikoff (1866) 48, sur l'existence, parmi les montagnards nestoriens, d'individus blonds et roux. A la fin du siècle, Maclean 353, p. 44, note que nombreux sont les Nestoriens qui, malgré leurs cheveux noirs, ont le teint clair et parfois les yeux bleus et Warkworth 422, p.149 constate que tous les membres de la famille patriarcale ont les cheveux très noirs et les yeux bleus. Le P. Bonvoisin 296 bis écrit de même en 1886 : "Le Tiarien est élancé, sec, nerveux ; la figure qu'encadrent toujours de longues tresses de cheveux noirs est très fine. Le Tkhoumien est trapu, gros ; il a des cheveux blonds ou châtains, des traits moins réguliers". Le même décrit plus tard à Tkhouma (A.D., 1901, p.314) des "bandes d'enfants lutins, à la figure rose et joufflue, aux cheveux blonds".

Bishop note de son côté qu'il existe des Djelo presque blonds, tandis qu'à la même époque, Warkworth les voit roux, avec des yeux bleus et le teint clair, donc très proches de ce qui vient d'être dit des Tkhoumiens (1). De façon quelque peu contradictoire, Maclean, dans ses deux ouvrages de 1892 et 1895, signale enfin le type juif qui différencierait les Djelo des autres aşiret (2).

On devine qu'il n'est guère utile de faire appel, pour mettre de l'ordre dans toutes ces remarques, à l'anthropologie physique encore balbutiante du XIXe siècle. Alors que Khanikoff (1866) estime que les Nestoriens du Hakkâri ont un crâne "parfaitement sémitique", Chantre (1891 et 1893) considère que les Nestoriens de Transcaucasie (Aïssores), hyperbrachycéphales, ont des affinités évidentes avec les Arméniens, les juifs, les Kurdes et les Lazes (3)...

Comme, avant lui, Badger, le P. Rhétoré voyait dans toutes ces différences entre vallées la preuve de l'hétérogénéité des réfugiés chrétiens qui, par vagues successives, avaient peuplé le Hakkâri. L'argument n'est pas absolument décisif. On retrouvait des particularités de ce genre, notamment

(1) Mme Bishop 295, p.306 ; Warkworth 423, p.195. L'ennui est que, dans le même passage, Warkworth oppose en bloc aux Djelo les Tiariens et les Tkhoumiens, aux yeux et aux cheveux noirs et au nez aquilin.

(2) Maclean 353, p.44 et 170, p.XIII.

(3) N. de Khanikoff 48, p.110 ; E. Chantre 25 et 26. Khanikoff a été consul général de Russie à Tabriz ; Chantre est un naturaliste lyonnais. Ajoutons qu'en 1934 H. Field 31 bis, t.II, 2, p.64-71 a mensuré et photographié en Irak une centaine d'auxiliaires assyriens de l'année anglaise et un nombre comparable de femmes, tous réfugiés de Hakkâri. Les Assyriens paraissent issus d'un fond ethnique très varié et être assez proches des Kurdes, notamment par la brachycéphalie. H. Field constate en outre que de nombreux Assyriens ont pratiquement le même teint clair que les Européens du nord.

en matière de costumes locaux, dans les vallées du versant français des Pyrénées au XIXe siècle, sans que rien n'autorise à penser que l'origine ethnique des diverses populations ait été réellement différente. Même en matière somatique, un endémisme suffisamment prolongé permet sans doute d'expliquer ces multiples diversités.

2) L'origine des montagnards nestoriens.

Quoi qu'il en soit, le problème des origines des Nestoriens du Hakkâri a fortement préoccupé les auteurs du XIXe siècle. A la thèse de Grant pour qui les Nestoriens sont des autochtones (ou, plus précisément, les descendants des dix tribus d'Israël déportées au VIIIe siècle avant notre ère), s'oppose, dès les premières découvertes, celle des auteurs anglais : Ainsworth, Badger, Layard, etc... qui voient en eux des réfugiés venus de la plaine de Mésopotamie et installés en montagne aux XIVe et XVe siècles, à la suite des invasions turco-mongoles (1).

Remarquons tout d'abord que le Hakkâri appartient, de même que l'ensemble du Kurdistan septentrional, au groupe de ce que X. de Planhol a appelé, par opposition aux montagnes refuges et aux "montagnes bédouinisées" (montagnes transformées en terrains de parcours par les pasteurs nomades), les "montagnes intactes", occupées par des populations "paléo-montagnardes" antérieures aux invasions arabes et turques. On retrouverait ces "paléo-montagnards" dans de nombreuses montagnes sèches du

(1) Ainsworth 277, t.II, p.256 écrit dès 1842 : "Les Chaldéens (c'est-à-dire les Nestoriens) se considèrent comme les descendants des anciens Chaldéens d'Assyrie, Mésopotamie et Babylonie refoulés par les persécutions des musulmans vers leur actuel réduit montagnard, où leurs patriarches se sont également retirés du fait des progrès du papisme". Même tradition relevée un peu avant 1870 par Millingen 359, p.269 chez les Nestoriens du Hakkâri.

Maghreb et du Proche-Orient avec des caractéristiques comparables : déplacements pastoraux à court rayon d'action, arboriculture et agriculture irriguées, terrasses de culture, culture pluviale de céréales sur les hauts versants, fréquence de gros villages à toits plats et à maisons souvent en partie enterrées et, souvent aussi, emploi des boeufs porteurs (1).

Mais comment les Nestoriens se sont-ils intégrés dans cette vieille civilisation agro-pastorale (2) ? La thèse

(1) Outre ses ouvrages de 1957 et 1968, 74 et 77, j'ai utilisé les articles de X. de Planhol de 1962 et 1969, 76 et 78.

(2) Le problème a été très clairement posé, à soixante ans d'intervalle, par M. Sykes (1908) et X. de Planhol (1968)."La question de savoir si ces chrétiens nestoriens du Hakkâri, à l'organisation tribale, sont des Kurdes autochtones ou des fugitifs chrétiens de souche araméenne est, je crois, encore ouverte. Plusieurs notables kurdes instruits pensent que les Nestoriens du Hakkâri sont des Kurdes convertis au christianisme avant la venue de l'Islam ; d'un autre côté, le clergé chrétien est fermement convaincu que ce n'est pas exact. Personnellement, je suppose que les deux théories sont en partie vraies et que, lorsque les chrétiens fuirent de Mossoul et de l'Irak, ils trouvèrent refuge chez les chrétiens kurdes du Hakkâri" (M. Sykes 89) - "Il est difficile de préciser la part exacte que tiennent dans le Kurdistan les Assyro-Chaldéens qui ont préservé dans leurs vallées reculées, au coeur de la montagne, dans la région du Grand Zab, mais aussi jusque sur les rives occidentales du lac d'Ourmiah, la religion chrétienne. S'agit-il d'une résistance locale, témoins de secteurs intacts et non remaniés du milieu montagnard, ou plutôt d'un refuge de populations des plaines ? Il semble bien qu'il faille plutôt admettre la seconde hypothèse, si l'on se fie aux traditions qui reportent leur installation dans les montagnes aussi tard qu'à l'époque de Timour et placent le premier siège de leur patriarche à Bagdad, puis à Mossoul. Ce serait la plus septentrionale des montagnes refuges au dessus du désert arabe. Mais ils comportent sans doute aussi d'anciens éléments autochtones". (X. de Planhol 77, p.219). Ajoutons que, depuis qu'il a écrit ces lignes, X. de Planhol a eu tendance à vieillir la mise en place de la chrétienté du Hakkâri. - Essai de synthèse entre les deux hypothèses dans l'introduction de l'ouvrage de H. de Mauroy 59, p.4-5.

d'un refuge tardif se heurte à de grosses objections. On voit mal, tout d'abord, comment les raya chrétiens de Mésopotamie, refoulés au Hakkâri aux XIVe et XVe siècles, auraient pu se tailler, en plein pays kurde, des territoires autonomes où ils auraient adopté l'existence des tribus guerrières (1). N'oublions pas en effet que les pays du haut Zab n'étaient pas une terra nullius à la fin du moyen âge ; ils font partie d'un domaine où les Kurdes sont vraisemblablement installés depuis le premier millénaire avant notre ère (2).

Mais surtout, le meilleur connaisseur de l'antiquité et du moyen âge chrétiens de Mésopotamie, le P. Fiey, a rassemblé un impressionnant faisceau d'arguments contre l'idée d'une installation tardive des Nestoriens au Hakkâri. En fait, le pays semble avoir été converti dès la seconde moitié du IVe siècle par des moines d'origine souvent lointaine (3). Leurs noms :

(1) Tel était pourtant le point de vue de Soane 400, p.51 et 156.

(2) On pourrait naturellement "vieillir" cette théorie du refuge nestorien, par exemple en la faisant remonter aux VII-VIIIe siècles à l'arrivée des Arabes musulmans en Mésopotamie. Mais sans parler des difficultés chronologiques que nous allons évoquer, rien ne semble indiquer que la conquête arabe ait entrainé la fuite massive des chrétiens de Mésopotamie. J.Labourt 161, p.349.

(3) On aborde là les discussions concernant l'historicité de Mar Awgin (saint Eugène), considéré par la tradition orientale comme le père du monachisme mésopotamien. Eugène (mort en 362) serait arrivé d'Egypte, pays d'origine du monachisme, avec ses disciples et se serait installée à Nisibe, puis immédiatement au nord, dans le djebel Tour, resté jusqu'à nos jours le siège d'une des plus fortes concentrations de couvents de l'Orient. Pour le P. Fiey 140, les disciples d'Eugène auraient, dès la fin du IVe siècle, essaimé dans le nord de la Mésopotamie et, plus encore peut-être, dans la montagne (Berwari et vallées du Hakkâri). Egalement B. Nikitine 68. Mais il convient de rappeler que l'historicité de saint Eugène avait été niée en 1904 par l'abbé Labourt 161, p.202 sq qui y voyait une légende du Xe siècle ; même la curie romaine avait considéré l'existence de ce saint comme assez douteuse pour faire disparaître son nom en 1830. St. Bello 209, p.105.

Aziza, Bishoi, Qayyuma, Sawa, Thouma, etc... ont longtemps survécu dans ceux de nombreux sanctuaires et couvents de la montagne, dont le caractère pré-islamique est donc évident aux yeux du P. Fiey. Des diocèses sont, on le sait, attestés dès le Ve ou le VIe siècle dans la grande boucle du Zab, en Berwari et dans la région du Zibar et d'Oramar (diocèses de Dâsen, Bét Tûré et Bét Bgâsh)(1).

On s'oriente, dès lors,vers l'hypothèse d'une conversion précoce au christianisme, à partir des plaines mésopotamiennes, d'une partie des populations kurdes ou, en tout cas, iraniennes de la montagne. Les Nestoriens seraient donc des Kurdes sémitisés ou,plus précisément, araméanisés. Le christianisme était en effet porteur d'une langue - le syriaque d'Edesse - et d'une culture supérieures qui ont pu assez rapidement imprégner les nouveaux convertis (2). On comprend donc l'entière intégration des tribus nestoriennes au genre de vie et au système féodal kurde (3), les uns et les autres dérivant d'un même tronc commun.

Comme le notait déjà Sykes, les Nestoriens d'aujourd'hui repousseraient certainement une telle interprétation. Ils se disent et se veulent Assyriens, se considérant comme les authentiques descendants de ces conquérants sémites des second et premier millénaires. Mais il ne s'agit là que d'une tradition - plus exactement, d'un mythe - tardive et d'origine savante, surtout propagée par les missionnaires anglo-saxons. Badger

(1) Signalons à cet égard que, dans la zone bordière du Zibar, les fouilles des années 50 (R.S. Solecki) ont mis en évidence un niveau de céramiques chrétiennes (marquées par des croix et autres symboles remontant aux VIe-IXe siècles).

(2) Tel parait être également le point de vue de B.Nikitine 69.

(3) L'ethnologue Leach 52, p.6 écrit en 1940 : "Apart from religious differentiation, there was formely little ethnic or cultural difference between Assyrians and Kurds".

insiste longuement sur le fait que, vers 1850, les Nestoriens du Hakkâri s'appelaient eux-mêmes non Assyriens, mais Nazaréens (Nasrâni), Syriens (Sourayé) ou, tout simplement, Nestoriens (1).

Bien entendu, le caractère autochtone des Nestoriens de la montagne : les tribus et sans doute une partie au moins des raya, n'est nullement incompatible avec l'arrivée dans le santuaire montagnard de réfugiés des plaines environnantes, certains de ces mouvements d'immigration pouvant être assez tardifs (2). Inversement, les Nestoriens de la montagne ont du, à plusieurs reprises, repeupler la plaine d'Ourmiah et la plaine de Mossoul, périodiquement ravagées par des invasions.

Il est à peine besoin d'ajouter que l'appartenance au monde kurde des Nestoriens de la montagne n'est, malgré tout,

(1) Mêmes appellations signalées par Grant 328, p.136, plus celle, sans doute fantaisiste, de Beni Israël (1841). Un peu auparavant Perkins 374, p.175, note que les Nestoriens de la plaine d'Ourmiah s'appellent eux-mêmes le plus souvent Syriens, ou encore Chaldéens (Kaldanès), ou Nazaréens.

Vers 1845, Fraser 324, t.I, p.57 et Sheil 398, p.349 sq, signalent de même l'appellation de Nasserânès, Nasserani, pour les Nestoriens de la plaine d'Ourmiah. A la même époque, Parrot, le premier ascensionniste de l'Ararat 372, signale que les Nestoriens sont appelés Yedsdih par les Tartares, les Turcs et les Arméniens ; mais il doit confondre avec les Yézidis de Transcaucasie.

On trouvera, dans l'annexe III, un bref historique de l'appellation d'Assyriens appliquée aux Nestoriens.

(2) Le P. Fiey 136 relève lui-même l'existence, dans certaines familles des tribus nestoriennes, de traditions concernant l'émigration, entre la fin du moyen âge et le XVIIIe siècle, de leurs ancêtres de la plaine mésopotamienne (Erbil, Takrit, Alkoche, etc...) vers le Hakkâri. Warkworth 424, p.195 notait déjà en 1901 des traditions identiques.

qu'une hypothèse (1). Seules pourraient la confirmer des recherches linguistiques et historiques approfondies.

(1) L'expression de "Kurdes chrétiens" pour désigner les Syriens orientaux, que l'on trouve chez de vieux auteurs, par exemple Campanile (1818), et qui semble avoir été reprise, à partir de la révolte de 1961, par les nationalistes kurdes, parait cependant à proscrire. Les luttes entre Kurdes (musulmans presque par définition) et chrétiens ont été en effet à la base de l'histoire du pays jusqu'au XXe siècle.

ANNEXES

I - La population des villes de Mésopotamie du nord, d'après les voyageurs.

L'absence de recensement et le caractère douteux des rares dénombrements officiels rendent obligatoire le recours aux indications numériques fournies en assez grand nombre, en général postérieurement au milieu du XVIIIe siècle, par voyageurs et missionnaires. Ces indications fournissent en particulier les seuls ordres de grandeur dont nous disposions sur les diverses minorités religieuses. Si j'ai systématiquement écarté les manuels géographiques de l'époque et autres ouvrages de seconde main, j'ai,en revanche, fait une place à quelques données trouvées dans les rapports administratifs ecclésiastiques (données qui devraient sans doute être complétées par le dépouillement des rapports consulaires) et aux deux compilations bien informées que sont le grand ouvrage de Cuinet (1890-1894) et surtout The Handbook of Mesopotamia (1916-1917). J'ajoute que Ritter (1843-1844) avait déjà réuni la plupart des chiffres de population des villes de Mésopotamie donnés par les voyageurs. C'est le cas par exemple pour Mossoul de 1756 (Ives) jusqu'à 1840 (Ainsworth)(1).

On ne doit pas se dissimuler la médiocrité des sources dont il s'agit. Les écarts entre estimations pratiquement contemporaines sont énormes et sont évidemment liés au coefficient personnel des auteurs et à la nature des sources utilisées

(1)C. Ritter 81 bis, vol. II, p. 204-205.

par eux (la tendance des prélats orientaux à exagérer les effectifs de leurs communautés est, à cet égard, bien connue). Cependant, il faut également tenir compte de l'instabilité de pays à l'administration embryonnaire ; la démographie urbaine est extrêmement sensible aux catastrophes naturelles, aux famines et épidémies, aux guerres civiles, aux crises politiques, etc...

Certains auteurs du XIXe siècle étaient très conscients du caractère aléatoire des indications chiffrées qu'ils recueillaient. Ainsworth, dans son ouvrage de 1842, a par exemple rassemblé les chiffres de ses devanciers concernant Tokat et Mossoul, et en a mis en évidence le caractère presque systématiquement exagéré. Exagération liée, on vient de le voir, à la psychologie de certains informateurs, peut-être aussi au prestige de villes illustres dont le passé voilait la médiocrité présente ; ce sont surtout d'ailleurs les voyageurs les plus anciens qui paraissent le plus exposés à cette déformation et donnent les chiffres les plus invraisemblables. L'archéologue et orientaliste Budge (1857-1934) adopte, dans le récit de ses missions en Mésopotamie à la fin du XIXe siècle, une position encore plus critique. Il est, à ses yeux, impossible de connaître la population de Mossoul ou de Mardin. Cette dernière ville est par exemple estimée à 50 000 habitants par les autochtones, à 15 000 par les membres de la mission presbytérienne américaine (1).

(1) W.F. Ainsworth 278, t.II, p.18, 128 ; E.A.W. Budge 301, t.I, p.46. De la même façon, les capucins de Mardin notent en 1900 que les estimations sur la population de Diarbékir varient entre 20 000 et 60 000. M.C., 1902, p.594.

Ce sont donc moins les chiffres bruts qui sont intéressants que la situation relative des diverses minorités et que l'évolution à long terme. Il semble bien que la plupart des villes mésopotamiennes aient connu un net recul au cours de la première moitié du XIXe siècle, période de déclin des industries traditionnelles et de luttes aboutissant à l'élimination des principautés kurdes et des anciens pachaliks quasi indépendants. La population paraît remonter lentement après 1850, atteignant, puis dépassant les chiffres de la fin du XVIIIe siècle.

Je n'insiste pas sur le poids des diverses communautés que j'ai essayé plus haut d'étudier en détail. A la différence de Bagdad, les juifs n'ont d'importance numérique que dans les petites villes kurdes du nord : Amadia, Zakho. Les Arméniens ont une place prépondérante parmi les chrétiens de l'ouest : Diarbékir, Mardin (où ils sont passés au catholicisme au XVIIIe siècle), Siirt ; ils ne comptent guère à Mossoul et à l'est. Comme il est normal, les Syriens occidentaux (parmi lesquels les Syriens unis sont toujours minoritaires, y compris à Zakho, dont les Jacobites résident en fait au village voisin de Mohallé) l'emportent nettement sur les Syriens orientaux à Diarbékir et Mardin. Parmi les Syriens orientaux, les Nestoriens disparaissent partout devant les Chaldéens à la fin du XVIIIe siècle, sauf à Amadia.

Ajoutons que les protestants, qui se recrutent surtout parmi les Arméniens, apparaissent à partir du milieu du XIXe siècle ; mais leurs effectifs resteront modestes, en dépit de l'activité des missions américaines. En dehors des Scemsites de Mardin et Diarbékir, qui disparaissent au début du XIXe siècle, les sectes ésotériques, telles que les Yézidis, sont pratiquement exclues des villes.

X Communauté existant, sans précision numérique
. Archives du Saulchoir.

AMADIA		TOTAL	Musulmans	Juifs	Chrétiens	Arm. grég.	Arm. cath.	Jacobites	Syriens Unis	Nestoriens	Chaldéens
Campanile vers	1800	3 000		80							< 100
Kinneir	1813	3 600									
Rich	1820	8 000	6 000	1 200		X		X		300	
Grant	1839	1 500 (5000 avant 1830)	300	600						300	300
Ainsworth	1840	1 200 (6 000 auparavant)	360	420						90	30
Badger	1842			300 (3 000 vers 1830)		12				130	60
Sandreczki	1850	Plusieurs milliers vers 1830		300		6				30	
Auriema	1853	2 000 surtout Kurdes, également Arméniens et quelques Nestoriens									
Rhétoré	1875	600								60	12
Cuinet	1892	5 000	2 500	1 900							600
Handb. of Mesop.	1914	2-3 000	majorité	X						X	

DIARBÉKIR	Total	Musulmans	Juifs	Chrétiens	Arm. Grég.	Arm.Cath.	Jacobites	Syriens Unis	Nestoriens	Chaldéens	Grecs	Protestants	Sectes
A. Gabriel (voyageur portugais XVIe s.)				4-5000	X		X		X				
Chesneau 1548	Population presque entièrement arménienne et jacobite, très peu de musulmans (?)												
Tavernier 1664				> 20 000	14 000		X		6 000				
Ives 1750	400 000(?)			26 000									
Niebuhr 1764	96 000	72 000		24 000									
Sestini 1780	> 50 000				X		X				X		
Campanile vers 1800	50 000	30 000	X	20 000									
Dupré 1807	77 000	50 000	300		24 000		1 800			500	300		
Gardanne 1808	80 000									2 100			
Kinneir 1813	38 000												
Buckingham 1816	50 000	38 000	70	12 000	6 000		2 400	3 000 catholiques divers					
Southgate 1838	16 200	9 000	300	6 500	3 000	900	1 700	150		600	120		100
Hommaire de H. 1847	26 500	14 000	400	12 000	9 000	900	1 000			850	300		
Badger 1850	vers 28000	≥ 15 000		13 500	10 000	450	1 500	240		720	400	180	
Oppert 1852	30 000	20 000	300	10 000									
Lycklama 1868					3 000		900						
Cernik 1873	40 000												
Otts 1876	25 000	>10 000	300	14 000 (?)	9 000	1 200	1500-1800	180		1 200	330	6 000(?)	
P. Moyse d'Orléans 1888	21 550	6 000 (?)	150	15 400	8 700	1 200	1 500	460		1 600	420	1 000	
Cuinet 1892	35 000	20 000	300		8 500	900	950	400		1 000	960	900	
Wilson 1895	30 000	>15 000		<15 000									
Vannutelli 1906	36 000	21 000		15 000	12 000		3 000						
Handb. of Mésop. 1914	40 000	27-30 000		10-13 000									

DJÉZIREH-IBN-OMAR	Total	Musulmans	Juifs	Chrétiens	Arm. Grég.	Arm. Cath.	Jacobites	Syriens Unis	Nestoriens	Chaldéens
Ainsworth 1840	1 000								X	
Stern 1849	5 000		Nombreux juifs et chrétiens							
Petermann 1865	4 200	3 600	120				180			300
Cernik 1873	2 500									
Sachau 1880	3500-5000		X	600			260	100		240
Müller-S. 1888	4 800	4 000		720	60		240	90		320
Cuinet 1890	9 500	4 500 (?)			4 750 (?)		100			350
Nolde 1892	10-12 000									
Handb. of Mesop. 1914	9 500	9 000		600						

MARDIN	Total	Musulmans	Juifs	Chrétiens	Arm.Grég.	Arm.Cath.	Jacobites	Syriens Unis	Nestoriens	Chaldéens	Grecs	Protestants	Sectes
Grey (marchand italien) 1511			Arméniens et juifs > musulmans										
Niebuhr 1764	18 000	12 000	60	5 300									600
Sestini 1780	50 000					X	X			X			
Olivier 1795	15 000	10-11 000	120				1 500			1 500			
Rousseau 1800		musulmans à peine plus nombreux que les chrétiens											
Dupré 1807	27 200	20 000	800	5 650	40	2 000	3 200			400			800
Gardanne 1808	72 000(?)					24 000 catholiques (?)			4 200				
Kinneir 1813	11 000		200			1 500							
Buckingham 1816	20 000	14 000	500	6 000	700	1 400							
Heude 1817	20 000			7 000									
Aucher-Eloy 1835	12-15 000	10 000		> 4 000		2 000	1 000	1 000					
Southgate 1838	18 000	10 500	60	7 500		3 000	2 400	1 500		600			
Southgate 1841				7 100		3 000	2 700	1 200		240			
P. Clemente da T. 1841	19 000	7 000	100				5 000 environ	6 000 catholiques syriens, chaldéens, arméniens					
Badger 1850	16 700	9 000		7 500		3 000	3 600	720		360			
Jullien 1850						3 000				400			
Anderson 1860	20 000			>10 000									
Petermann 1865	23 000	15 000	300	7 600		3 000	4 200			400			
Cernik 1873	15-18 000												
Rhétoré 1874	25 000	15 000		8 500		4 200	1 500	1 200		600		800-100	
Sachau 1880	20 000					X	X			X			
Lion 1881	30 000	15 000		15 000									
P. Moÿse d'Orléans 1887	18 000	10 000		8 000		4 200	1 500	1 200		600		600	
Cuinet 1890	25 000	15 700		9 000	3 300(?)	1 200	800	90		580			
Sykes 1900	35 000	17 500		17 300		6 200	10 000			1 100			
Vannutelli 1906	35 000	18 000		17 000		6 000	10 000			1 200 (semble reprendre Sykes)			
Beylié 1907	30 000												
Finkdji 1910	50 000	30 000		20 000		6 500	7 000	4 000		1 000		1 000	
Simon 1914	42 700	25 000		17 000		6 000	7 000	3 000		1 200		500	
Rhétoré 1914				16 500		6 500	7 000	1 750		1 100		120	
Handb. of Mesop. 1914	30 000	15 000	X	<15 000									

MOSSOUL		Total	Musulmans	Juifs	Chrétiens	Arm. Grég.	Arm. Cath.	Jacobites	Syriens Unis	Nestoriens	Chaldéens	Protestants
P. Denis Couronne Epines	1653				3 000			1 200 (1)		1 800		
Fiey (texte cité par)	1753				6 000			3 000		3 000	50	
Ives	1758	300 000(?)		10-12 000 (5 000 seulement en 1758)								
Niebuhr	1764			900	7 200			5 350		7 850		
Goormachtigh (texte cité par)	1770				6 000			X 5 000			<1 000	
Olivier	1795	63 000	55 000	1 000	7-8 000			X		X	X	
Rousseau	1800				5 000			Chrétiens presque tous Chaldéens et Syriens Unis				
Campanile	vers 1800				5 000			1 000	4 000			
Gardanne	1807	120 000							4 000			
Dupré	1807	50 000	39 000	750	10 000			2 600	2 500		5 000	
Kinneir	1813	35 000										
Buckingham	1816	< 50 000		1 800				1 800	3 000		6 000	
Heude	1817	40-50 000			12 000							
Coupperie	1828	60 000			12-15 000			X	X		X	
Aucher-Eloy	1835	30 000	>25 000	X	<3 000			1 000	1 000		1 000	
Southgate	1838	40 000	33 000	1 000	6 000			1 500	1 500		3 000	
Ainsworth	1840	18-19 000	13-14 000	1 000	4 000			1 000	1 000		2 000	
Southgate	1841	20 000	>12 000	1 000	6 000			2 500	1 500		2 000	
Badger (recensement local)	1849	20 000	12 300	1 200	6 600			2 700	1 800		2 100	
Oppert	1852	70 000	55 000		15 000(?)							
Rose	1860	80 000			12 000							
Petermann	1865	45 000		1 200	3600-4200						3 600	
Vaucelles	1879	40 000										

Rapport Dom. Mossoul	1880	70 000	50 000	5 000	15 000			5 000	5 000	(disparus vers 1800)	5 000	
Sachau	1880	42 000	26 000	1 800	14 000	70		5 400	1 800		6 600	100
Müller-Simonis	1888				6 300			2 700	1 800		2 100	
Duval	1888	57 000	48 000	3 000	6 500			2 000	2 000		2 250	250
Cuinet	1890	61 000	48 000	3 000	10 000			3 400	3 100		3 500	
Nolde	1892	75 000			20 000							
Parry	1892	70 000		X	17 500			6 000	2 400		9 000	180
Oppenheim	1893	40-50 000	<30 000		15 000							
Wilson	1895	40 000	31 500	1 500	7 000							
Vannutelli	1906	90 000										
Bérard	1907	65 000	55 000(?)	30 000(?)	10 000(?)							
Beylié	1907	40 000										
Soane	1908	92 000										
Wigram	1910	80 000		5 000	20 000							
Berré	1910	<100 000		4 000	16 000	X		5 000	4 500		5-6000	
Handb. of Mesop.	1914	80-100 000	60-75 000	nombreux	15 000							
Recensement britannique	1922	97 000	74 000	4 000	19 000							

(1) La Boullaye Le Gouz affirme, certainement à tort, en 1664 que la ville est en majeure partie peuplée de jacobites.

SIIRT		Total	Musulmans	Juifs	Chrétiens	Arm.Grég.	Arm. Cath.	Jacobites	Syriens Unis	Nestoriens	Chaldéens	Protestants
Sheil	1836	6 000										
Auremia	1853	4 000	surtout Kurdes, quelques Arméniens									
Rhétoré	1880	15 000	12 000		3 000	1 800		180			600	120
Duval	1882	15 000	13 500		2 350	1 500		250			500	100
Müller-Simonis	1888	12 000	8 500			1 500	25	300	50		600	180
Cuinet	1890	15 000	9 700		5 300	2 800	-	500			1 500	520
Nolde	1892	15 000										
Rhétoré	1914		1/2			2e position		4e position			3e position	
Handb. of Mesop.	1914	environ 15 000	9 500		4 500	Maj. Arm.						

ZAKHO		Total	Musulmans	Juifs	Chrétiens	Arm. Grég.	Arm. Cath.	Jacobites	Syriens Unis	Nestoriens	Chaldéens	Yézidis
Campanile	1800	5 000	3 000	1 000	1 000			X			X	
Ainsworth	1837	2 500	1 800						30		70	600
Southgate	1841	600		nombreux				35				
Auriema	1853	3 000 Kurdes, Arméniens, Nestoriens										
Petermann	1865	> 2 000	600-700	1 200					120-150			
Lycklama	1868	1 800		600								
Cernik	1873	2 000		> 700								
Sachau	1880	2400-3000	600-750	1200-1500	600-750				120		500-700	
Cuinet	1890	2 500	900	1 500	100							
Handb. of Mésop.	1914	2500-4000										
Edmonds	1923	4 000	1 000	2 000	1 000							

II - Note sur le djebel Tour.

On a souvent établi un parallèle entre les deux grands refuges chrétiens des bordures montagneuses de la Mésopotamie septentrionale : le Hakkâri nestorien et le djebel Tour jacobite. Ce parallèlisme n'est en réalité qu'approximatif. On ne saurait comparer les hautes montagnes englacées du Hakkâri au bas plateau du djebel, voué à des cultures méditerranéennes, voire subtropicales. Alors que le Hakkâri a été longtemps quasi inaccessible, le djebel Tour n'oppose pas d'obstacle sérieux à la circulation. Enfin, le Hakkâri était le domaine de tribus guerrières, tandis que le djebel s'est longtemps signalé par un semis serré de monastères qu'évoque son nom syriaque de Tour Abdin (fig. 7).

Il n'en est pas moins vrai que les deux "refuges" présentent certains traits comparables : cohabitation entre chrétiens et Kurdes, armement des chrétiens, maintien d'un dialecte néo-araméen (ici, le tourani),prolongement de l'aire chrétienne dans les régions basses du pourtour (c'est d'ailleurs dans cet avant-pays que résidait le patriarche jacobite, au couvent du Safran, près de Mardin, alors que, du XVIIe siècle jusqu'à 1915, le patriarche nestorien était établi en pleine montagne, à Kotchannès).

La relative facilité d'accès du djebel Tour et sa position à proximité immédiate de Mardin et de la grande route caravanière du nord de la Mésopotamie font que les visites des voyageurs y ont été précoces et nombreuses. Niebuhr (1764) en parle de façon assez précise, bien qu'il n'y soit pas allé. Au XIXe siècle, les premiers visiteurs occidentaux seront J. Wolff (1824) et le colonel Sheil (1836), suivis de nombreux autres : Southgate, Badger, Taylor, Socin, Sachau, Parry, etc..., sans parler du jésuite Laborde qui y vivra de 1851 à 1857 et du domi-

nicain Galland qui a consacré un assez long article à Azakh (actuel Hazak), à l'est du djebel, où il a séjourné trois semaines en 1882 (1). La révélation de la richesse archéologique du djebel, qui souleva l'enthousiasme de Gertrude Bell (2), y a amené, au début du XXe siècle, de nombreux archéologues principalement allemands. Récemment, le djebel Tour a été visité à nouveau par l'abbé Leroy (1967), par Claudine Dauphin et surtout par Madame Helga Anschütz, qui a eu l'obligeance de me communiquer ses longues et minutieuses études (3). Je n'ai fait moi-même que passer brièvement à Midyat et me limiterai à une rapide présentation qui permettra au lecteur de comparer lui-même Hakkâri et djebel Tour.

Le djebel Tour (Mont Izala des anciens et Tour Abdin des chrétiens syriaques) (4) constitue sur la rive droite du Tigre un plateau calcaire d'allure karstique ne disposant que de mares artificielles et de citernes, d'environ 5000 km2 et généralement inférieur à 1200 mètres d'altitude. Seule fait exception la bordure septentrionale, proche de 1500 mètres,

(1) Malheureusement, J. Wolff ne donne, du moins dans ceux de ses nombreux ouvrages que j'ai pu consulter, aucun récit de son passage au djebel . Socin présente dans son article de 1881, 87, une carte des itinéraires de sept voyageurs au djebel Tour ; J. Galland 324 bis.

(2) G. Bell 291 a laissé un bon itinéraire (1909) à travers l'est du djebel ; elle le visitera à nouveau en 1912, 292.

(3) La région jacobite a été également visitée en 1982, postérieurement à mon propre passage, par X. Jacob 451.

(4) Tour Abdin signifie en syriaque "La montagne des serviteurs (de Dieu)" ; l'expression arabe djebel Tour constitue un bel exemple de pléonasme

qu'entaillent les gorges sauvages du Haltan Su. Nettement délimité au nord et à l'est par les gorges du Tigre, le djebel Tour tombe au sud, vers Nisibe, sur la plaine de Mésopotamie par un rigide rebord tectonique d'un commandement de près de 800 mètres. Tout à fait au sud-est, des hauteurs volcaniques (Elim Dağ, vers 1000 mètres) relaient le plateau calcaire (1).

L'originalité essentielle du djebel est constituée au XIXe siècle par un peuplement jacobite réparti entre soixante ou soixante-dix villages que domine la petite ville de Midyat, à 950 mètres d'altitude et forte, à la fin du siècle, de 5 à 8000 habitants (2). Le tout représente entre 30 000 et 40 000 âmes. Les autres chrétiens : quelques Arméniens sur la bordure ouest et un petit noyau chaldéen concentré surtout à Midyat, ne comptent pratiquement pas, même si l'on y ajoute certains Jacobites convertis au catholicisme ou au protestantisme. Les Kurdes, en revanche, sont plus nombreux que les chrétiens :

(1) Dans sa thèse de 1962, le colonel Dillemann 132, p.29 sq et 233 a donné des cartes et une bonne description du djebel Tour.

(2) Tfinkdji 266 compte à Midyat, avant la guerre de 1914, 8000 habitants, dont 6000 Jacobites, 450 protestants (Jacobites convertis), 80 Syriens unis (id.), 100 Chaldéens et 1300 musulmans (Kurdes et fonctionnaires turcs).

près des deux tiers de la population (1). Répartis en une quinzaine de tribus généralement sédentaires, ils sont souvent étroitement mêlés aux Jacobites ; certains d'entre eux sont partiellement arabisés, notamment par la langue.

En fait, la partie ouest du djebel Tour est, ainsi que le notait Badger dès 1850, essentiellement kurde. Cette division de part et d'autre du méridien de Midyat, doit d'ailleurs être ancienne. L'aire de localisation des évêchés jacobites et

(1) Sur les Kurdes du djebel Tour au début du XXe siècle, M. Sykes 89 ; sur les chrétiens, J. Tfinkdji (1910) 266 : il y aurait eu alors au djebel seulement 500 Syriens unis, 200 Chaldéens et 600 protestants (les statistiques un peu antérieures de V. Cuinet sur le kaza de Midyat sont totalement incohérentes et dues sans doute à quelque confusion) - On est frappé par la résistance victorieuse de l'église jacobite au djebel Tour, face aux missionnaires catholiques de Mardin (capucins) et de Djézireh-ibn-Omar (dominicains) et à la mission américaine solidement implantée à Mardin, en dépit d'assez nombreuses conversions individuelles d'évêques et de prêtres jacobites. Les vicissitudes du long séjour à Midyat, au milieu du XIXe siècle, du père jésuite Laborde : maladies, persécutions des Jacobites et de l'administration turque, etc... M. Jullien, 246, t.I, p.237-256, évoquent celles que connaîtra, un demi-siècle plus tard, le P. Rhétoré à Achita, au Hakkâri. Il faut sans doute penser à un rejet émanant d'une société à structure autant religieuse que séculière.

des monastères encore debout au début du XXe siècle (il est vrai qu'il n'yen avait plus alors qu'une quinzaine, contre peut-être 70 ou 80 au moyen âge) coïncide à peu près avec le domaine des villages entièrement ou partiellement jacobites, tels qu'ils existaient dans la seconde moitié du XIXe siècle et jusqu'à la guerre de 1914 (1).

Il paraît néanmoins certain qu'il y a eu peu à peu réduction de l'aire jacobite du fait de la poussée musulmane. D'après Sachau, le district de Savur, au nord-ouest du djebel, avant tout kurde à son époque (1880), était encore chrétien au début du XIXe siècle. Le grignotage kurde s'est effectué, sans doute depuis le début du XVIe siècle, par une succession de poussées violentes et de vagues de conversions. La présence de Yézidis et d'éléments turkmènes ou arabes avait fait de certains secteurs du djebel, notamment au nord-est, un véritable puzzle ethnique. L'existence au djebel de tribus mixtes regroupant Kurdes, Yézidis et Jacobites (M. Sykes) va dans le même sens.

Quoiqu'il en soit, dès le milieu du XIXe siècle, il n'y a plus guère, à l'ouest, que des éléments isolés, notamment le gros village de Killith, dans le haut bassin du Savur Su. Le secteur de quasi-monoculture viticole que décrit Parry en 1892 autour de Maasirta (actuel Maserti, au nord-est de Mardin) paraît presque purement kurde (2). En revanche, les villages jacobites parsèment toute la moitié est du djebel, de Hasankeyf et

(1) J'ai établi la carte des villages jacobites de djebel Tour, en utilisant les listes figurant dans l'article de Mme Anschütz (1967) 202 et dans une note inédite sur "Les Chrétiens de Djézireh" aimablement fournie par le colonel Dillemann ; j'y ai ajouté les localisations relevées chez les voyageurs d'avant 1914.

(2) Tfinkdji 265 compte cependant en 1914 120 Jacobites et Syriens unis à Maserti sur 300 habitants.

des bords du Tigre jusqu'au rebord escarpé qui domine Nisibe. C'est notamment là que se trouve, à la fin du XIXe siècle, le second centre du djebel, le gros village jacobite d'Azakh, Idil ou Hazak actuel (environ 2400 habitants), à 30 km à l'ouest de Djézireh-ibn-Omar. On sait que cette aire chrétienne se prolonge, au nord du Tigre, sur le bas plateau du Bicheir (monastère de Mar Kuriakos), au sud du djebel, dans la steppe de Djeziré, autour d'Aznavour et enfin, tout à fait à l'est, vers Djézireh-ibn-Omar, dans l'Elim Dag, où Sykes observe, avant 1914, des Jacobites de langue kurde ne différant en rien des tribus kurdes.

Le djebel Tour est resté jusqu'à la fin l'un des foyers religieux les plus caractéristiques du Proche-Orient : de nombreux couvents et cinq ou six évêques (nombre variant considérablement selon les auteurs et les époques). A côté d'évêques résidentiels (Midyat, Salhi, Hakh et, tout à fait à l'est, Azakh dont l'évêque n'était autre, sans doute, que celui de Djézireh-ibn-Omar) (1), il y avait des évêques que Parry appelle "oecuméniques", évêques sans diocèse propre résidant dans un couvent (2).

Les deux types d'évêques ont coexisté jusqu'au début du XXe siècle. En 1914, le futur cardinal Tappouni, alors

(1) Le P. Galland ne signale cependant pas en 1882 d'évêque à Azakh, qui possède alors 4 prêtres jacobites pour un peu plus de 2000 fidèles (s'y ajoutent un peu moins de 200 Syriens unis et une centaine de protestants).

(2) Tout ceci est fort ancien. Honigmann 154, p.105 note que l'évêché de Tour Abdin (siège au couvent de Mar Gabriel) remonte au début du VIe siècle ; ultérieurement, 155, il cite sept évêchés de Tour Abdin entre le VIe et le XVe siècles. Il y aura même, dans le djebel, un patriarche jacobite dissident, de 1364 à 1494. L'Oriens Christianus 163, t.II, col. 1477-1518, cite, de son côté, cinq évêchés jacobites au Tour Abdin. Liste des couvents les plus anciens dans A. Vöörbus 198, t.I, p.224 sq.

vicaire patriarcal syrien uni de Mardin, décrit minutieusement la composition du diocèse jacobite de Mar Malké, au nord-est de Nisibe, sur le rebord méridional du djebel. De l'évêque, qui réside au monastère de Mar Malké, près du village de Kharabalé, dépendent dix villages groupant 2300 fidèles (dix prêtres) et répartis sur une aire d'environ 120 km2 ; s'y ajoutent quatre couvents peuplés de six moines, dont ceux de Mar Malké, remontant sans doute aux IV-Ve siècles, et de Mar Abraham (VIe siècle). Peu auparavant, Gertrude Bell voit, à quelques kilomètres de là, au couvent de Mar Augen qui comprend dix moines, un évêque de quatre-vingts ans qui vit reclus dans sa cellule aménagée à flanc de falaise, à une quinzaine de mètres de haut ; on lui monte tous les jours sa nourriture dans un panier avec une corde, comme pour les stylites syriens de l'antiquité (1).

Les textes et l'archéologie s'accordent pour attester l'ancienneté d'une colonisation religieuse qui remonte certainement aux Ve-VIe siècles. Le djebel apparaît en effet dès l'origine comme un centre de monachisme monophysite. Le grand nombre de grottes a pu favoriser, au départ, le développement de l'érémitisme sur le plateau. L. Dillemann a, par ailleurs, émis l'hypothèse que le djebel Tour constituait, après le traité de 363, un saillant du limes romain face à la Perse, saillant où les empereurs monophysites du début du VIe siècle auraient favorisé l'implantation des moines de la secte (2).

(1) Diocèse de Mar Malké. Mgr Tappouni, 264 bis et J.M. Fiey (1977) 143, p.134 sq ; Mar Eugen, G. Bell 291, p.310.

(2) Rappelons en outre que les couvents nestoriens de la bordure sud du djebel (montagne de Nisibe), bordure appartenant au territoire perse depuis 363, seront peu à peu annexés par les Jacobites. J.M. Fiey 143, p.134-159.

En 1892, le délégué anglican Parry décrit comme "florissants" les villages chrétiens en dépit des luttes tribales et du brigandage endémique (1). Cependant, le grand nombre d'églises en ruines, notamment au nord du djebel et dans la région de Hakh, à l'est de Midyat, mettait en évidence le recul du christianisme. Il décrit le djebel comme un "pays de collines nues (ou couvertes de taillis de chênes), comportant ça et là des vallées aux riches pâturages et des versants cultivés avec soin pour la vigne et le coton" ; s'y ajoutent, dans les fonds, des cultures irriguées de riz,de maïs et de tabac (2). A côté des vergers (exportation d'abricots secs) et de la sériciculture, la vigne constituait cependant la ressource principale de djebel. Les raisins de Maasirta, à l'ouest, étaient réputés dans toute la Mésopotamie ; ces vignes, semées de cabanes où les familles s'installaient en été et s'étendant sur plusieurs kilomètres, produisaient surtout des raisins secs.

Le progrès, lié sans doute à la mise en place de l'administration ottomane - si médiocre fut-elle -, était net par rapport au milieu du XIXe siècle, époque à laquelle les voyageurs trouvaient misérables Midyat ("groupe de misérables taudis construits en pierres grossières", Taylor) et les villages du djebel (c'était peu de temps, il est vrai, après les ravages du bey de Rawandouz et de Bedir Khan). En 1906, au contraire, Midyat, d'après Sykes, était non seulement prospère, mais présentait des maisons bien bâties et remarquablement décorées. Ce sont

(1) Les chefs tribaux jacobites sont généralement désignés du nom d'agha; encore en 1914, ces aghas et leurs suites sont armés jusqu'aux dents. J'ai noté plus haut l'ancienneté des habitudes guerrières au dejbel Tour.

(2) D.H. Parry 373, p.314 ; Taylor 413 voit de même,en 1861, de beaux champs de coton au nord du plateau, vers Kefr Djoz. Le même voyageur signale la luxuriance de la haute vallée du Djagdjag, en amont de Nisibe et au sud de Midyat, que parsèment des ruines antiques (?) : vallée profonde bénéficiant sans doute des résurgences des eaux enfouies du plateau.

sans doute les mêmes maisons en calcaire jaune du djebel et aux façades sculptées qui, reconstruites après les destructions de la guerre de 1914, font, avec les nombreuses églises jacobites aux clochers élancés, la beauté de la petite ville. Ce luxe relatif s'expliquait sans doute, dès le début du XXe siècle, par les ressources de l'émigration (1).

En dépit des massacres de la première guerre mondiale et d'une émigration massive des Jacobites qui a largement contribué au peuplement des villes neuves de Kamechlié (prolongement méridional de Nisibe) et de Hasseké, créées en Djeziré syrienne dans les débuts du mandat français, la chrétienté de djebel Tour n'a pas subi l'éradication totale des Nestoriens du Hakkâri. Vers 1965, Helga Anschütz avait trouvé au djebel une communauté réduite en nombre et en extension, mais encore vivante : plus de 23 000 fidèles, 35 villages chrétiens ou mixtes, dont 8000 chrétiens sur 12 000 habitants à Midyat, demeuré le seul centre urbain du djebel. Les Jacobites de Midyat contrôlaient d'ailleurs l'essentiel de l'activité commerciale et artisanale du plateau (2). Certains monastères, qui disposent tou-

(1) Je n'insiste pas sur l'ancien particularisme vestimentaire du djebel, que signalent les premiers voyageurs. A côté des hommes, habillés à la kurde, avec le poignard à la ceinture et un grand turban de mousseline sombre marquée de rouge, Badger (1850) avait été frappé par le vêtement des femmes jacobites : robe rouge à longues manches, au très profond décolleté en pointe, et haute tiare couverte de pièces d'argent ; avant lui, Sheil (1836) voyait déjà les femmes du djebel toutes vêtues de rouge. Peu après Badger, Lycklama, 351, t.IV, p.209, décrit également ce casque de pièces d'argent chez les femmes jacobites de Kenniki, sur les marges sud-est du djebel. A la fin du XIXe siècle, Parry voit les Jacobites du djebel plutôt habillés à l'arabe, avec le keffieh rouge et de longs fusils. Bonnes photos de Jacobites du djebel données en 1914 par Tfinkdji 266 et Mgr Tappouni 264 bis.

(2) Chiffres à peu près comparables donnés par Cl. Dauphin 222, en 1972 ; X. Jacob 451 (1982).

jours de biens fonciers (vakouf), conservaient une certaine activité religieuse ou, même, étaient en cours de restauration.

Mais, depuis quinze ans, la chrétienté du djebel Tour - seul secteur chrétien de quelque importance que compte encore la Turquie - a subi une nouvelle saignée ; celle-ci est due à une émigration massive vers l'Europe occidentale et les pays anglo-saxons, émigration encore renforcée durant les années 70, par une situation troublée et par la remontée du péril kurde. D'après le P. Jacob, le djebel ne comptait plus en 1982 que 12 000 Jacobites répartis en une vingtaine de villages et Midyat ne possédait plus que 4000 chrétiens sur 18 000 habitants.

L'effondrement est encore plus marqué à Diarbékir et Mardin. Il n'y aurait plus à Diarbékir en 1982, sur 255 000 habitants, que 200 chrétiens, dix fois moins qu'en 1960. La population chrétienne à Mardin a diminué de façon massive après 1914 : on est passé de 15 à 20 000 chrétiens au début du XXe siècle à 4000 vers 1960 et à moins de 500 aujourd'hui.

III - L'appellation d'Assyriens appliquée aux Nestoriens.

Dans un article de 1965, le P. Fiey a retracé l'histoire de cette évolution sémantique dont les retombées politiques ont parfois été tragiques (1). Je me bornerai à ajouter quelques compléments à cette étude qui, dans ses grandes lignes, reste parfaitement valable. L'attribution du terme "Assyriens" aux Nestoriens de la montagne représente d'ailleurs un mythe qui intéresse moins l'origine des Nestoriens eux-mêmes que l'histoire missionnaire du XIXe siècle et l'évolution politique des Nestoriens, partiellement rejoints par les Chaldéens, après 1918.

Il semble y avoir eu, en gros, chez les auteurs anglo-saxons du siècle dernier, passage de l'expression purement géographique "The Assyrian Christians" (les chrétiens d'Assyrie), qui apparaît en 1850 dans "The Assyrian Mission" (de Mossoul) des presbytériens américains ("The Assyrian Mission was so named for geographical reasons" écrit en 1872 R. Anderson) et chez les anglicans après 1870 ("The Archbishop's Assyrian Mission", c'est-à-dire la mission assyrienne de l'archevêque de Canterbury au Hakkâri) à l'appellation "The Assyrians", qui implique que ces chrétiens sont les descendants des Assyriens de l'antiquité. Typique de cette évolution est un texte de 1870 du primat d'Angleterre cité par Cutts, où il est question des "Christians of Assyria"... (or) Assyrian Christians... commonly called Nestorians" (l'appellation géographique étant visiblement préférée à cette dernière appellation parce que celle-ci comporte une imputation d'hérésie) (2).

La double qualité de Layard, archéologue ressuscitant l'ancienne civilisation assyrienne et agent britannique s'attachant à la découverte et à la protection des Nestoriens

(1)J.M.Fiey 225.

(2) R. Anderson 201, t.II, p.83 ; Cutts 314, p.348.

de la montagne, a évidemment joué en faveur de cette identification. Du côté catholique, le même thème sera repris vers 1900 par un érudit chaldéen, Mgr Scher, archevêque de Siirt.

La longue discussion sémantique par laquelle s'ouvre l'ouvrage de J. Joseph (1961) aboutissait à une conclusion identique. "C'est du fait de la localisation géographique de leur patriarche que les Syriens orientaux ou Nestoriens furent appelés Chaldéens, et non à cause de leur origine ethnique" (p.8). "De même que l'église catholique avait popularisé le mot Chaldéens, de même la mission anglicane mit en circulation l'expression Assyriens" (p.13). "Les Nestoriens ne s'appelèrent jamais eux-mêmes Assyriens jusqu'à la fin du XIXe siècle" (p.15). "Les Nestoriens sont un mélange de races et il est possible qu'ils aient du sang assyrien dans les veines, particulièrement certaines fractions de leur communauté, de même que d'autres fractions ont du sang perse, kurde ou araméen. De même, la majorité de leurs descendants sont aujourd'hui des Arabes, Kurdes et Persans musulmans" (p.21) (1).

Cependant, l'idée d'une filiation Assyriens (antiques) - Nestoriens, même si elle n'apparaît réellement qu'au XIXe siècle, est sans doute un peu moins tardive que ne le voient le P. Fiey et J. Joseph. Le missionnaire épiscopalien américain Southgate (voyage en 1837-1838) signale que les Nestoriens de Mésopotamie affirment descendre des Assyriens. Il n'est pas même impossible que, beaucoup plus tôt, les appellations ecclésiastiques de Chaldéens et d'Assyriens aient suscité l'idée d'une filiation par rapport aux peuples antiques de ce nom. Au début

(1) J. Joseph 295, p.4-21. La Mésopotamie semble d'ailleurs avoir été une véritable mosaïque ethnique au début de l'ère chrétienne. J. Neuxner 178 bis.

du XVIIe siècle, le voyageur italien Pietro della Valle, parlant de sa femme Maani, issue d'une grande famille nestorienne de Mardin, dit qu'elle est "Assyrienne de nation, et du sang des anciens chrétiens". C'est sans doute dans le même esprit qu'Otter appelle en 1737 Assyriens les Nestoriens de Karamless, près de Mossoul (1).

Tout ceci évidemment en rapport avec une tradition savante que reprendra la chancellerie pontificale à partir des XVIe-XVIIe siècles. Cette dernière, qui, à l'origine, ne paraît pas avoir distingué nettement les termes Chaldéens et Assyriens orientaux" finira par appeler "patriarche des Assyriens orientaux" le patriarche de Kotchannès, pour le distinguer de son rival d'Alkoche, dit "patriarche de Babylone", le mot Chaldéen étant, de façon quelque peu arbitraire, réservé aux Syriens orientaux passés au catholicisme.

On notera enfin une dernière ambiguïté : les Arméniens et, à leur suite, les Russes de Transcaucasie et les Persans, paraissent désigner depuis longtemps les Nestoriens des noms d'Aïssore, Asori, Asuri, etc... Mais, comme l'a bien vu J. Joseph, il s'agit de dérivations d'un radical concernant la Syrie, sans référence aucune aux Assyriens de l'antiquité ; il s'applique aux Syriens ou, plus précisément, aux gens parlant le syriaque. Southgate signale d'ailleurs que ces noms servent aussi à désigner les Jacobites d'Arménie occidentale (2). Or, les Jacobites, qui représentent l'ancienne église syrienne (et syriaque) d'Antioche et ne sont apparus qu'au VIe siècle, comme des tard-venus, dans la plaine de Mossoul, n'ont jamais revendiqué aucune filiation par rapport aux Assyriens de Ninive et Assur.

(1) H. Southgate 401, t.II, p.179 ; P. della Valle 419, t.I, 1ère partie p.73 ; Otter 370, t.I, p.146.

(2) H. Southgate 402, p.87. Quarante ans plus tard, le P. Rhétoré (M.C., 1881, p. 566) note également que les Jacobites de Bitlis sont appelés Eski Assuri (les anciens Assyriens).

Mais le drame, c'est que cette appellation forgée et cette ascendance mythique encouragèrent, à partir de 1918, le développement d'un nationalisme assyrien ou assyro-chaldéen qui fut l'une des causes des malheurs de ces populations et aboutit notamment au massacre de Simel en 1933. On mentionnera, après le P. Fiey, un fait typique : la multiplication au XXe siècle, chez les Nestoriens, à côté des noms bibliques traditionnels, de noms (Sargon, Sennacherib, etc...) empruntés à l'histoire assyrienne.

IV - Les voyageurs du XIXe siècle en Mésopotamie et au Kurdistan

A défaut d'archives administratives, une grande partie de notre documentation sur l'Orient antérieur à 1914 est constituée par des récits de missionnaires et de voyageurs. Même à ne considérer que les Occidentaux, ces récits constituent une série presque continue depuis le XIIIe siècle. Mais la grande époque des récits de voyage est constituée par le XIXe siècle, un XIXe siècle que l'on peut faire remonter jusqu'aux dernières décennies du XVIIIe siècle et prolonger jusqu'à la guerre de 1914. Typique est, à cet égard, l'état donné en 1910 par Louis Massignon des voyageurs européens ayant laissé une description de Bagdad : 2 au XVIe siècle, 4 au XVIIe siècle, 2 au XVIIIe siècle (chiffre trop faible lié à l'omission des Anglais Ives, Jackson, etc..., du Français J. de Beauchamp, vicaire général de Babylone jusqu'à la Révolution), 29 au XIXe siècle (1). La vogue de l'orientalisme, l'amélioration des transports au moins maritimes, la mise en place, avec le Tanzimat (1839), de structures administratives modernes suffisent à expliquer cet afflux.

Le premier guide touristique concernant la Mésopotamie, celui de Murray, voit le jour dès la fin du XIXe siècle. C'est presque la fin d'une époque qu'auront marquée successivement les Lumières et le Romantisme. Après la guerre de 1914, le "genre littéraire" si longtemps vivace que constitue le "Voyage en Orient" tend à s'épuiser, victime d'une certaine banalisation. Il s'éteindra dans notre domaine avec les mémoires des officiers et des hauts fonctionnaires fondateurs de l'Irak britannique (Edmonds, Hay, Longrigg, Budger, etc...). Des voyageuses telles que lady Drower ou Freya Stark prendront à cet égard comme un relais tardif, de même que les expéditions d'alpinistes qui se succèderont au Hakkâri à partir à partir du milieu du XXe siècle.

(1) L. Massignon 172, t.II, p.55.

Il faut bien avouer que le Hakkâri et la montagne chrétienne constituent des parents pauvres. J'ai fait état plus haut de la "légende noire" du Hakkâri qui l'empêche d'être réellement abordé avant Grant (1839) et Ainsworth (1840). Mais, en dehors des incontestables difficultés physiques et humaines du pays, ce dernier présente l'inconvénient de se situer dans une sorte d'angle mort, à l'écart des routes empruntées depuis le XVIe siècle par la plupart des voyageurs. Au sud, ceux-ci utilisent avec une constance qui, dans leurs récits, finit par devenir lassante, la célèbre route caravanière qui unit Alep à Mossoul et Bagdad par Urfa, Mardin et Nisibe, sans parler des variantes par Diarbékir, Djézireh-ibn-Omar, Zakho, etc... ou encore d'une descente éventuelle du Tigre en radeau à outres (kellek) en aval de Diarbékir. Au nord, c'est la grande route de Constantinople et Trébizonde vers Tabriz et Téhéran par Erzeroum, Bayazit et Khoy. La liaison entre les deux axes s'effectue, à l'est du Sasun, par une transversale que jalonnent Miyafarkin ou Siirt, Bitlis et Van. Ainsi, la plupart des récits de voyages ne concernentque les raya chrétiens du pourtour de la montagne et ne nous donnent que des renseignements de seconde main sur les Nestoriens du Hakkâri (renseignements d'ailleurs utiles lorsqu'ils sont antérieurs aux premières explorations sur place).

Seuls se lancent au XIXe siècle dans le Hakkâri et la haute montagne kurde quelques personnages officiels, des consuls notamment, disposant de moyens particuliers et, surtout, des missionnaires : dominicains de Mossoul, anglicans, Américains, etc... Rares en fait sont, jusqu'à la fin du XIXe siècle, les voyageurs purement laïques qui visitent Kotchannès et le patriarche nestorien. Ainsworth, le premier Anglais au Hakkâri (1807-1896), voyageait à la fois pour le compte de la Royal Geographical Society dont il fut l'un des premiers membres, et de la Society for Promoting Christian Knowledge. Outre Layard

(1814-1894, visites en 1846 et 1850), on ne peut guère citer que Mrs Bishop (1831-1904, visite en 1890) - mais c'est aussi une manière de missionnaire - lord Warkworth, plus tard comte de Percy (1871-1909, visites en 1897 et 1899), à la fois sportsman et homme politique spécialisé dans la question d'Orient, et, à la même époque, le colonel Maunsell, consul britannique à Van. Ajoutons le français Binder (1885), chargé d'une mission géographique et archéologique (?), qui, chose curieuse, passe en vue de Kotchannès sans juger bon de s'y arrêter.

Mésopotamie et Kurdistan constituent un domaine anglo-saxon, et ceci dès les XVIIe-XVIIIe siècles. La raison en est plus géopolitique que géographique. La Mésopotamie et la Perse représentent en quelque sorte, aux yeux des Anglais, une annexe de l'Inde sur le triple plan des voies d'accès, du commerce et de la stratégie. C'est là une conception qui durera jusqu'à la première guerre mondiale, avec le débarquement de l'armée anglo-indienne près de Bassorah (novembre 1914), et qui ne s'effacera qu'après 1918, avec le développement d'une grande politique arabe. La célèbre expédition du futur général Chesney, visant à relier, sur la route de l'Inde, Alexandrette et Alep au Golfe Persique par la navigation de steamers sur l'Euphrate (1834-1837), a été le premier élément spectaculaire de cette présence britannique. Mais, dès la fin du XVIe siècle, de nombreux Anglais ont pratiqué, entre les Echelles du Levant et l'Inde, la route overland à travers la Mésopotamie ; c'est ainsi que, dès 1686, on voit Hedges, résident au Bengale de la Compagnie des Indes, re-

venir en Angleterre par la Perse, la Mésopotamie et Alep (1).

Sur 122 auteurs de récits de voyage (ouvrages ou articles) relatifs au nord de la Mésopotamie et du Kurdistan et parus entre 1750 et 1914 que j'ai répertoriés (il s'agit naturellement d'un relevé sans prétention exhaustive), 62 sont de langue anglaise contre 38 écrivant en français, 19 en allemand, 3 en italien (je n'ai pas recouru aux textes, sans doute peu nombreux, rédigés en russe (2), ni les textes arabes, peu nombreux également, à l'exception des articles généralement d'origine ecclésiastique, parus dans Al-Machriq, revue des jésuites de Beyrouth). Aux nombreux Britanniques sans caractère religieux : simples particuliers, militaires, fonctionnaires, archéologues et érudits divers (nous verrons que, dans la pratique, les diverses catégories se mêlent souvent chez le même personnage), s'ajoutent, à partir de 1824, les délégués, pasteurs ou non, de l'église anglicane (3) et, dès 1830, les missionnaires presbytériens de Nouvelle-Angleterre.

(1) Zaki Saleh (1966) 185, donne de nombreuses indications sur l'histoire de la présence anglaise et allemande en Mésopotamie. A côté de la route de la Djéziré et de la vallée du Tigre, les Anglais utilisent d'assez bonne heure les pistes caravanières du désert syrien : route du "Grand Désert", directement d'Alep à Bassorah, route du "Petit Désert" d'Alep à Bagdad par l'Euphrate. D. Carruthers 301 ter. On admet généralement que c'est le marchand londonien Ralph Fitch qui a le premier utilisé la route de l'Inde overland : aller en 1583 d'Alep à Bagdad et Bassorah par l'Euphrate, retour en 1591 par le Tigre jusqu'à Mossoul, puis par Mardin et Urfa.

(2) J'ai cependant signalé plus haut le récit de voyage au Cheikhan, chez les Yézidis (1843),du voyageur russe I. Berezine, publié en 1854 et traduit en anglais dans l'ouvrage de H. Field 31 bis, t.II, p.67-79.

(3) La série est ouverte par l'extravagant missionnaire aventurier Joseph Wolff, juif franconien passé successivement au catholicisme et à l'anglicanisme, qui, après avoir accompli l'une des plus extraordinaires carrières religieuses du XIXe siècle, finira paisiblement ses jours comme curé d'une paroisse de la campagne anglaise.

Les auteurs français sont principalement des religieux, conformément à une tradition qui remonte au moins au grand essor des missions des capucins, des carmes et des jésuites (et, un peu plus tard, des lazaristes) qui marque le début du XVIIe siècle (1). Ces missions gravitent, au XVIIe et au XVIIIe siècles, autour de la Perse des Safavides, de l'évêché français de Babylone, du nouveau patriarcat chaldéen de Diarbékir et, enfin, de l'Arménie turque. Peu à peu, apparaîtront les traducteurs - interprètes et agents consulaires d'Orient, longtemps quasi héréditaires, tels les Petis et les Rousseau, puis les missions scientifiques, les diplomates et les voyageurs, ces derniers relativement peu nombreux.

Enfin, la présence allemande en Mésopotamie et Kurdistan est tardive, en dehors de quelques éléments précurseurs comme le naturaliste Rauwolff, à la fin du XVIe siècle, et, dans une large mesure, du grand voyageur danois Carsten Niebuhr (1733-1815) (2). Longtemps, les voyageurs allemands travaillèrent surtout pour le compte d'autres pays. A côté de Wolff, qui s'exprime en anglais, c'est le cas de Sandreczki, Polonais passé au protestantisme et écrivant en allemand, qui visite en 1850 le Hakkâri et la Turquie orientale pour le compte de The Church Missionary Society. Sur un plan plus général, des organisations anglicanes telles que cette dernière société ou The London Society for promoting Christianity among the Jews employèrent assez souvent des missionnaires allemands : membres de la Société des Missions de Bâle pour la première, juifs convertis d'origine

(1) G. de Vaumas 268.

(2) Niebuhr est sujet danois et a pu se révéler grâce à une grande expédition danoise en Orient (1761-1767). Mais il écrit en allemand, s'est formé en Allemagne et est originaire d'un territoire allemand, le Lauenbourg. Son fils, le célèbre historien de l'antiquité, aura une carrière beaucoup plus prussienne que danoise.

allemande pour la seconde (cas de Stern).

Ce sont également des scientifiques, notamment des philologues. Citons l'infortuné Schulz († 1829), envoyé en 1826 en Turquie orientale sur l'initiative de Saint-Martin, grand maître à cette époque des études arméniennes ; ou encore l'assyriologue Jules Oppert, juif de Hambourg envoyé en mission par la France en Mésopotamie en 1851 et qui, une fois naturalisé, fera d'ailleurs en France une brillante carrière universitaire (1). Cependant, l'ère des réformes suscitera bientôt l'arrivée en Turquie d'une mission militaire prussienne, dont le membre le plus connu est le futur maréchal Moltke qui assistera impuissant à la défaite de Nizib (1839). Viennent enfin des Allemands de la Baltique, sujets du tsar, comme F. Parrot, qui effectuera en 1829 la première ascension de l'Ararat, et le baron Nolde (1849-1895), qui visitera la Mésopotamie et le Kurdistan en 1892.

Relativement nombreux à visiter la Mésopotamie dès le milieu du XIXe siècle (voyages de Blau en 1857, de Petermann en 1865, de Thielmann en 1872, etc...), les Allemands vont peu à peu s'imposer après la création de l'Empire. L'expédition de l'ingénieur Černik (1872) constitue la première des reconnaissances qui précèdent la mise en chantier du Bagdadbahn. A côté des archéologues et des linguistes, voyageurs et géographes allemands sont de plus en plus nombreux dans les débuts du XXe siècle, ainsi que le montre l'accroissement des articles des Petermanns Mitteilungen. L'expansion allemande tend à contrebalancer une prépondérance britannique incontestée depuis trois siècles.

(1) C'est un cas curieux que celui des trois frères Oppert. Un autre, indianiste, deviendra professeur à l'université de Madras et le troisième, négociant en Chine, sera l'un des premiers explorateurs de la Corée.

S'il est aisé d'établir la chronologie des voyages européens en Mésopotamie et de classer les voyageurs selon leur statut social ou professionnel, en revanche, rien de sérieux n'a, à ma connaissance, été tenté concernant la plus ou moins grande valeur de leur témoignage, leur sens de la nature et des réalités humaines, en un mot l'intérêt géographique de leurs publications. L'étude des voyageurs en Orient (et ailleurs) est demeurée, jusqu'à présent, un domaine littéraire ou historique(1).

La véhémente réaction anti-historique qui marque la géographie française depuis une vingtaine d'années a détourné la plupart des géographes de notre pays des études concernant voyages et explorations. Il est significatif que la collection Maspero, seule collection française destinée dans ce domaine à un large public, confie la publication de ses textes à des historiens ou à des spécialistes des sciences humaines, mais jamais à des géographes. Avec toutes les carences qu'une telle exclusivité comporte, ne serait-ce que dans le domaine de la cartographie.

En fait, la supériorité qualitative des récits de voyage britanniques s'ajoute, à l'époque qui nous intéresse, à leur supériorité numérique. De Rich à Wigram, on trouve chez les meilleurs d'entre eux d'évidentes qualités de clarté, de précision, de sens du pittoresque, de sympathie avec les populations. Tout un monde disparu ressucite parfois dans ces textes dont la vie contraste avec la sécheresse de la plupart des géographes professionnels de l'époque. "An age of splendid achievement in

(1) Je me bornerai à citer la thèse toute récente de Mme J. Dededalle Rhodes (Montpellier, 1982). Arabia deserta de Charles M. Doughty et les récits des voyageurs anglais au Moyen-Orient de 1809 à 1896. Mythes, réalités et transformations des mentalités.

travel was that which saw Rich and Layard, Chesney and Ainsworth and Rawlinson", écrit G. Bell en 1909, tandis qu'Edmonds déclare quelques dizaines d'années plus tard : "The middle years of the nineteenth century are the Golden age of exploration in the Middle East, and most of the giants of these days were Englishmen"(1).

Sans doute, cette abondante littérature est-elle souvent inégale. Elle est parfois gâchée par l'interminables remplissages historico-archéologiques, voire par de longues citations des prédécesseurs : tel est, par exemple, le cas de Buckingham (1786-1855), publiciste et polygraphe quasi professionnel (2) ; ou encore par un caractère exagérément littéraire et par un manque trop évident de connaissances de base. Citons, à cet égard, le diplomate et romancier que fut Fraser (1783-1856). C'est cette tendance au romantisme que déplore en 1940 l'ethnologue Leach chez les voyageurs britanniques du XIXe siècle au Kurdistan (3). Mais les défauts de ces minores s'effacent devant l'oeuvre d'un Layard (1817-1894), le plus illustre sans doute de ces voyageurs victoriens : archéologue, diplomate, homme politique et, de plus, véritable force de la nature, dont les récits de voyage de 1846 et 1850 au Hakkâri constituent sans doute le meilleur témoignage qui nous ait été laissé sur la montagne nestorienne.

(1) G. Bell 291, p. 282 ; C.J. Edmonds 320, p.21.

(2) J'ai naturellement utilisé, outre les notices biographiques de J.M. Hornus, 239, 240, la thèse de R.H. Perry (1965) 376 sur les voyageurs du Kurdistan turc et les divers dictionnaires biographiques, parmi lesquels l'excellent Dictionary of National Biography et le Dictionnaire de Biographie française, qui n'a malheureusement pas encore dépassé la lettre G. J'ai donné aussi quelques coups de sonde au sein de ce genre littéraire typiquement british que sont les biographies individuelles.

(3) E.R. Leach 52.

Est-il permis à un non-spécialiste d'avancer une hypothèse sur cette floraison de la littérature de voyage britannique au XIXe siècle ? Elle consisterait à mettre cette production en rapport avec le rôle prépondérant d'un milieu social caractéristique de l'Angleterre victorienne, ce qu'on appellera plus tard l'establishment. Certains voyageurs sont issus de l'aristocratie britannique, le peerage : lord Curzon (1859-1925), qui sera vice-roi des Indes et ministre des affaires étrangères, lord Warkworth (1871-1909), fils du duc de Northumberland, plusieurs fois sous-secrétaire d'Etat avant sa fin prématurée, pour ne pas parler de J. Wolff (1795-1862), qui épousera en 1827 une fille du comte d'Oxford. Mais c'est surtout dans la gentry que se recrutent ces voyageurs, dans cette catégorie sociale un peu ambiguë souvent apparentée à l'aristocratie , souvent aussi issue de la bourgeoisie d'affaires. Le cas de Gertrude Bell (1868-1926), la plus illustre, avec Lawrence, des voyageurs anglais du Proche-Orient au début du XXe siècle (une dizaine de biographies lui ont été consacrées, sans parler des thèses), est très significatif. Elle appartenait à une grande famille d'industriels du nord de l'Angleterre, mais son père et son grand-père étaient baronnets et sa famille avait de nombreuses alliances aristocratiques. Autre membre d'une famille ayant accédé au baronnetage depuis plusieurs générations, Sir Mark Sykes (1879-1919), gendre d'un consul général en Egypte, qui fut à la fois l'homme du Kurdistan et le négociateur des accords franco-britanniques sur l'Orient en 1916. Citons encore le cas plus ancien de Rawlinson (1810-1895), fondateur, avec Layard, de l'assyriologie britannique, qui appartenait à une vieille famille de la gentry du Lincolnshire et dont la femme était apparentée au duc de Somerset.

La formation de ces voyageurs de l'establishment est presque toujours la même : une grande public school, Oxford ou Cambridge. Quelques-uns, généralement de condition plus modes-

te, ont une formation botannique ou géologique, parfois même médicale, ou encore, comme Rich, orientaliste. Mais la plupart ont une culture essentiellement classique : Curzon et Warkworth sont très typiques à cet égard. Sur cette base humaniste souvent très solide, se crée toute une formation empirique où interviennent le goût de la vie au grand air, celui des voyages (lié lui-même à la tradition du Grand Tour en Europe occidentale qui remonte au moins au début du XVIIIe siècle), la vocation des affaires publiques et l'aisance dans les relations avec les chefs orientaux. Rich (1786-1821), gendre du gouverneur de Bombay et lui-même résident britannique à Bagdad, est caractéristique de cet aspect proconsulaire.

A ces traits communs à la haute société anglaise, s'ajoute assez souvent une certaine attirance pour le mysticisme oriental, très nette chez Curzon, ne serait-ce que par réaction contre le protestantisme étroit de sa famille. Le catholicisme ou l'anglo-catholicisme issu du Mouvement d'Oxford viennent parfois renforcer cet attrait pour les rites et les traditions de l'Orient. Le colonel irlandais Sheil [écrit parfois Shiel] (1803-1871), premier découvreur du djebel Tour et, plus tard, ministre d'Angleterre à Téhéran, était catholique, de même que Sykes, élève des jésuites, ou que lady Blunt (1837-1917), cette petite-fille de Byron qui, avec son mari, visita pour la première fois les tribus arabes de l'Euphrate et du Nedj. Cette adhésion profonde à l'Orient s'exprime assez souvent dans le goût du voyage déguisé en indigène que l'on retrouve, aux deux extrémités de la période, chez Rich (1786-1821) comme chez Soane (1881-1923).

Tout ceci s'exprime dans un cadre politique, administratif et universitaire moins rigide que celui de la France du XIXe siècle, avec ses corps constitués et en quelque sorte ossifiés. Le même voyageur britannique peut être, simultanément ou successivement, un géographe à l'ancienne mode, un homme de

lettres,un archéologue ou un orientaliste, un diplomate et un personnage politique, le tout dans un certain style d'amateurisme. Le passage de l'archéologie aux services de renseignement est notamment classique. Nous avons déjà cité les cas célèbres de Sykes, de Lawrence, de Gertrude Bell. On pensera aussi à Ainsworth et à Badger qui, à côté de leur mission religieuse, paraissent bien avoir été aussi des agents politiques (1). Il est très vraisemblable qu'une mission analogue était dévolue aux nombreux officiers, souvent issus de l'armée des Indes, dont les voyages à travers la Perse, le Kurdistan et la Mésopotamie font l'objet de relations dans le bulletin de la Royal Geographical Society.

Bien entendu, tous les voyageurs anglais du Proche-Orient n'appartenaient pas à l'establishment. A côté de diplomates bien apparentés comme Morier (1780-1840), Kinneir (1782-1830), Fraser (1783-1856) et le premier Curzon (1810-1873), Ives (1786) était un simple chirurgien de la marine royale, Buckingham (1786-1855), membre éphémère du parlement, était avant tout un journaliste. Le grand Layard était un autodidacte, à l'origine simple clerc d'avoué, qui se fit connaître par son voyage d'exploration chez les Baktiars du Zagros méridional.

Même origine middle class d'assez nombreux ecclésiastiques, bien que certains, notamment ceux de la High Church, fussent liés aux classes dirigeantes : le chanoine Maclean futur primat anglican d'Ecosse, Parry, futur évêque de la Guyane,

(1) J.M. Hornus (édition du rapport Challaye) 240, p.21.

W.A. Wigram, etc... (1). W.F. Ainsworth (1807-1896), fils d'officier subalterne, était, lui aussi, un chirurgien qui avait fait ensuite des études de géologie à l'Ecole des Mines de Paris ; bien que chargé d'une mission religieuse, il n'était d'ailleurs pas pasteur. G.P. Badger (1815-1888) qui,postérieurement au demi-échec de l'expédition d'Ainsworth, fut le second anglican parvenu auprès de Mar Schimoun (1843) et qui, lui, était ordonné, n'était à l'origine qu'un simple imprimeur de Malte versé dans les langues orientales (mais était-il patron ou simple compagnon ?) ; sa soeur épousa à Mossoul le chrétien indigène Rassam, qui fit ensuite carrière dans l'administration consulaire britannique. Tout se passe cependant comme si ces bourgeois assez modestes s'étaient assez vite alignés sur le style des voyageurs de la haute société. Ajoutons que les missionnaires anglicans de la fin du siècle, en général gradués d'université, ajoutent souvent à ces traits une culture syriaque et orientale remarquée par certains voyageurs non anglo-saxons qui voyaient en eux davantage des érudits que de véritables missionnaires (2).

Un dernier point surprend un peu au sein du rigorisme de l'Angleterre victorienne, mais s'explique sans doute par le goût du sport et de la vie en plein air. C'est le rôle

(1) Citons aussi, J.A. Riley (1858-1931), riche érudit, gendre du comte de Molesworth ; collaborateur zélé de l'archevêque de Canterbury pour les églises orientales, il visita celles-ci à ses frais à plusieurs reprises, notamment les Nestoriens du Hakkâri en 1884, 1886 et 1888. Le cas beaucoup plus ancien de Richard Pococke (1704-1765), dignitaire anglican gradué d'Oxford et futur évêque irlandais, qui voyage en Orient de 1737 à 1742 (effleurant d'ailleurs à peine la Mésopotamie) est très différent. Ce n'est nullement un missionnaire, mais simplement un érudit et un passionné de tours.

(2) Non sans parfois quelque injustice. Quoique M.A.de Cambridge, W.H. Browne mena à Kotchannès une existence érémitique, restaurant les traditions de l'ascétisme nestorien.

des femmes dans ces voyages pénibles et souvent dangereux. Sans doute existe-t-il une tradition anglaise de l'orientalisme féminin, qui remonte peut-être à lady Mary Montaigu(1689-1762) et à lady Stanhope (1776-1839), et qui se poursuivra avec lady Blunt, Gertrude Bell, lady Drower, Freya Stark. Quoiqu'il en soit, Mary Rich (1789-1876) accompagne son mari dans son grand voyage au Kurdistan et publiera son ouvrage quinze ans après la mort d'un époux adoré. Lady Sheil, femme du ministre à Téhéran et irlandaise comme ce dernier, publie en 1856 un livre de souvenir sur la Perse. Et surtout Isabella Bishop (1831-1904), fille de pasteur mariée sur le tard et seulement pour quelques années, fut durant toute sa vie une extraordinaire globe-trotter. Première femme à être admise dans la Royal Geographical Society (1892), elle mérite pleinement cet honneur par l'extrême précision de sa vision des hommes et des choses.

Les missionnaires américains de Nouvelle-Angleterre paraissent se situer à un niveau plus modeste que les Britanniques. Le héros de la mission nestorienne, Asahel Grant (1807-1844), docteur en médecine à vingt-et-un ans après une formation essentiellement pratique, ne bénéficia pas, dit l'un de ses biographes "des avantages d'une éducation libérale" (1). Un physique de jeune premier d'Hollywood, un courage et un dévouement à toute épreuve, mais "incredibly naïve" (R.P. Perry) et visiblement dépassé par les intrigues turco-kurdes qui précédèrent les massacres de 1843 (2). Son petit livre sur la découverte du Hak-

(1) Th. Laurie (1853), cité par J.P. Meno 435, p.51.

(2) Sur Grant, voir aussi Finnie (1967) 225 bis, p.214-215, 227-252, 235-240. Fils d'un fermier de l'Etat de New-York, "teint mat, oeil vif, aspect cordial avec une flamme d'action et d'enthousiasme", "Grant était certainement l'un des missionnaires les plus hauts en couleur et d'esprit le plus simple qui aient jamais existé". Finnie conclue, lui aussi, à sa responsabilité indirecte dans les massacres de 1843.

kâri, clair et bien mené, mais tout entier dominé par le mythe des tribus perdues d'Israël, laisse un peu sur sa faim. Bien que le fondateur de la mission d'Ourmiah, Justus Perkins (1805-1869), fut, en même temps qu'un homme de fer, un excellent érudit du syriaque, les publications des missionnaires presbytériens sont nettement en arrière de celles de leurs confrères anglais par le sens du pittoresque et de la vie humaine. L'exception qui confirme la règle est celle d'Horatio Southgate (1812-1894), calviniste du Maine passé à l'église épiscopalienne (c'est-à-dire anglicane) et très influencé par le Mouvement d'Oxford, qui fut un temps évêque missionnaire à Constantinople (1844-1849) ; ses récits de voyages parmi les chrétiens de Turquie orientale ne sont nullement inférieurs à ceux de Badger ou de Wigram.

A la différence des Anglais, la plupart des voyageurs français et allemands sont - les missionnaires français mis à part - des professionnels : universitaires et scientifiques en mission officielle, officiers ou diplomates de carrière, etc... De là, un point de vue généralement plus étroit, des intérêts moins amples que ceux des "Grands Anglais". C'est notamment le cas des Allemands, observateurs minutieux, précis et un peu secs, parmi lesquels tranche la flamme romantique du jeune Moltke.

Pour se limiter aux Français, les voyageurs indépendants sont rares, faute de tradition itinérante et peut-être aussi de moyens financiers suffisants chez la noblesse française oisive. Il serait presque cruel de mettre en parallèle avec les grands voyageurs anglais le malheureux Aucher-Eloy(1793-1838), imprimeur ruiné qui gagne sa vie en établissant des herbiers pour les amateurs et qui, poursuivi par les huées des populations, finira par périr de misère à Ispahan.

En fait, c'est le XVIIe siècle qui a été la grande époque française des voyages en Orient. Ce sont les grands

voyageurs de la Perse safavide : Tavernier (1605-1689), Thévenot (1633-1667), Chardin (1643-1713) (le premier et le dernier d'ailleurs protestants),auxquels on peut ajouter F. de la Boullaye Le Gouz (vers 1610-1665). Ce sont aussi les missions d'Orient liées à l'essor de la contre-réforme : les capucins Pacifique de Provins, Gabriel de Chinon et Raphaël du Mans, le jésuite lorrain Villette (1656-1743), etc... La mission du grand botaniste Tournefort (1656-1708) a sans doute été à l'origine du meilleur de ces récits de voyage ; mais elle effleure à peine notre région. Il en va de même, un peu plus tôt, des itinéraires des orientalistes français, tels Petis de la Croix (1653-1713), ou d'un agent de Colbert, l'abbé Barthélémy Carré (vers 1640-vers 1700 ?).

Le XVIIIe siècle constitue une époque de recul, sans doute du fait des crises de la Perse et de l'établissement de la prépondérance anglaise dans l'est du Croissant fertile. La tradition des missions scientifiques en Turquie et en Perse se poursuit avec l'orientaliste d'origine suédoise Otter (voyage de 1734 à 1744) ou avec le naturaliste Olivier (voyage de 1792 à 1798). Egalement à la fin du siècle, le voyage en Mésopotamie de l'abbé florentin Sestini (1781-1782) est rédigé en français, bien qu'il ait été effectué dans la mouvance anglaise. C'est un récit de bonne qualité tout imprégné d'esprit voltairien, alors qu'il y a peu à tirer de l'ouvrage contemporain du comte de Ferrières-Sauvebeuf (1762-1814), aventurier et espion, bien qu'issu d'une vieille famille militaire du Périgord.

Le XIXe siècle est, dès ses débuts, marqué par des récits de diplomates et de consuls, notamment ceux qu'a suscités la célèbre mission en Perse du général de Gardanne

sous le Premier Empire (1), et par la poursuite des missions scientifiques officielles, certaines de celles-ci ne constituant peut-être d'ailleurs qu'une fiction destinée à faciliter les voyages de particuliers. Mais, une fois encore,la principale de ces missions, celle de l'archéologue Jacques de Morgan en Perse occidentale de 1889 à 1891, ne concerne guère la montagne chrétienne.

Certains voyageurs français, notamment les couples, se rapprochent du modèle anglais. Hommaire de Hell (1812-1848), géologue alsacien au service de la Russie, puis du gouvernement français, voyage avec sa femme qui a rédigé une partie de ses ouvrages. Il en va de même, à la fin du siècle, d'un Lyonnais fortuné, Ernest Chantre (1843-1924) qui, avec le seul titre de sous-directeur du muséum de Lyon, monte à ses frais, avec sa femme, de nombreuses expéditions anthropologiques au Proche-Orient (2). Plus original encore est le ménage toulousain Dieulafoy. Marcel Dieulafoy (1844-1920) est un polytechnicien, ingénieur des Ponts passé à l'archéologie, qui finira à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tandis que son épouse,

(1) Parmi ceux-ci, outre Arthur de Gobineau, en poste à Téhéran de 1855 à 1858 et de 1861 à 1864, on citera Aubin (pseudonyme de Desnos, ministre à Téhéran, ouvrage publié en 1908), Botta (consul à Mossoul, le premier découvreur des sites assyriens, 1849), Dupré (attaché d'ambassade en Perse, 1819), Fontanier (consul à Bassorah, 1844), A. de Gardanne (secrétaire d'ambassade à Téhéran, 1809), Jaubert (chargé d'une mission en Perse, captif en 1805-1806 du bey kurde de Bayazit, 1821), J.R. Rousseau (consul de France à Bagdad, 1809), le comte de Sercey (ambassade temporaire en Perse en 1839-1840), Siouffi (consul à Mossoul, 1880).

(2) Chantre fut à la fois un géologue, un anthropologue, un préhistorien, un archéologue et un ethnologue. Il serait tentant de mettre ses voyages en rapport avec les liaisons, très serrées à cette époque, de la soierie lyonnaise avec le Proche-Orient. Mais je n'ai aucune indication à ce sujet.

Jane Magre (1851-1916), est une femme de lettres qui tire ses récits de voyage des expéditions auxquelles elle participe.

Le comte de Cholet, jeune et riche officier qui voyage au Kurdistan vers 1890, paraît se rapprocher également des types britanniques. Mais le cas le plus exceptionnel est celui du général de Beylié (1849-1910), un vétéran du Tonkin, qui, à partir de la cinquantaine, mène de front ses commandements et l'archéologie. Spécialiste d'Angkor, il traverse en 1907 la Mésopotamie. Il y effectue le relevé des monuments de Diarbékir, relevé qu'il adresse au savant allemand Strzygowski, lequel lui dédiera son grand livre de 1910 sur Amida. Il en va de même d'un ecclésiastique alsacien, le futur Mgr P. Müller-Simonis, qui publie d'ailleurs peu après en allemand l'excellent récit, édité à Paris en 1892, du voyage qu'il a effectué en 1888-1889 à travers l'Arménie et le Kurdistan, avec un jeune prêtre assyriologue. Enfin, Victor Bérard (1864-1931), grand universitaire et helléniste célèbre, journaliste, sénateur du Jura, appartient incontestablement à ce que l'on peut considérer comme l'équivalent français de l'establishment ; mais ses livres sur l'Orient d'avant 1914 sont moins des récits de voyage que des essais, voire des manuels de politique étrangère (1).

Le cas le plus curieux et qui mériterait sans doute une biographie approfondie est celui d'Eugène Boré (1809-1878). Fils d'un petit fonctionnaire angevin et disciple de Lamennais comme son frère, lequel fit une carrière universitaire, Eugène Boré a été un spécialiste très précoce des langues orientales. Suppléant au Collège de France, l'Académie le char-

(1) Cas assez exceptionnel que celui de cet élève de Vidal de la Blache qui appliqua sa formation géographique à l'histoire de l'antiquité et aux études diplomatiques.

ge à vingt-huit ans d'une mission en Perse au cours de laquelle ses préoccupations missionnaires semblent avoir été plus marquées que ses recherches scientifiques. Après avoir failli devenir consul à Jérusalem, il consacrera une grande partie de sa carrière au collège des lazaristes de Constantinople. Ordonné prêtre, il passera les dernières années de sa vie à Paris comme supérieur des lazaristes.

En revanche, bien que le XIXe siècle ait été la grande époque des missions catholiques française outre-mer, les missionnaires du Proche-Orient nous ont laissé moins d'ouvrages que leurs devanciers du XVIIe siècle ou que leurs collègues anglo-saxons. La moisson est, à cet égard, assez maigre, en dehors de travaux d'érudition et des lettres, récits et rapports, succincts et souvent apologétiques, parus dans l'Année dominicaine, les Annales de la Propagation de la Foi, Les Missions catholiques, etc... L'écrivain abondant, mais rarement publié, que fut le P. Rhétoré fait exception à la règle. Est-ce là l'effet d'un certain anti-intellectualisme ? ou d'une culture ecclésiastique désormais moins attentive à la nature et à la vie humaine ?

V - Le Père Jacques Rhétoré (1841-1921), o.p.

Ce sont les manuscrits, la correspondance et les journaux du P. Rhétoré tels que les conservent les archives du Saulchoir, qui m'ont fourni une grande partie de ma documentation sur le Hakkâri et les Nestoriens de la fin du XIXe siècle. Cependant, bien des éléments de la longue carrière de ce missionnaire, à commencer par ses origines familiales et ses années de formation, sont mal connus. C'est que je n'ai eu la possibilité de recourir ni à des papiers de famille (1), ni aux archives confidentielles de l'ordre de saint Dominique et de la Congrégation orientale. Aux documents émanant du P. Rhétoré, le plus souvent assez succincts sur la personnalité de leur auteur, je n'ai pu ajouter que l'article nécrologique rédigé par le P. Galland, supérieur de la mission de Mossoul (Année dominicaine, 1921, p.201-213) et une notice plus critique conservée au Saulchoir dans les archives de la province de France des dominicains, enfin quelques rares notations de voyageurs ayant rencontré le P. Rhétoré.

Jean-Jacques Rhétoré est né le 21 avril 1841 à la Charité-sur-Loire (Nièvre) dans une famille modeste. Son père était sabotier et il devait être plus tard boursier au séminaire. La famille, dans cette ville située à la limite du Cher, était peut-être berrichone, car le Père Rhétoré est présenté à plusieurs reprises comme originaire du diocèse de Bourges, et c'est dans

(1) L'espoir de retrouver des papiers de famille est sans doute très ténu. Le Père indique quelque part que sa seule proche parente, une soeur, est morte pendant qu'il était en Orient - Je suis particulièrement reconnaissant à M. J.Y. Ribault, directeur des archives du Cher, et à Mgr Girard, vicaire général de Bourges, pour les indications qu'ils ont bien voulu me fournir sur la jeunesse du P. Rhétoré.

cette ville, non à Nevers, qu'il effectua une grande partie de ses études (1). Entré dès l'âge de neuf ans à la maîtrise de la cathédrale de Bourges, il fut ensuite successivement élève du petit séminaire et du grand séminaire où il est inscrit à la rentrée de 1859. Il quitte d'ailleurs dès 1861 le séminaire tenu par les sulpiciens pour devenir profès dans l'ordre angélique où il sera ordonné en 1866. Son passage chez les dominicains est sans doute lié au fait que l'ordre s'était vu confié, de 1856 à 1860, sous l'impulsion de Lacordaire, la direction du petit séminaire Saint-Célestin, où le jeune Rhétoré avait donc été durant trois ans leur élève.

Bien qu'ayant manifesté dès le départ une vocation missionnaire, le P. Rhétoré sera longtemps maintenu dans des tâches éducatives au couvent de Mazères, près de Langon, puis à celui de Corbara, en Corse, et ne sera envoyé à l'étranger qu'en 1874. Ce retard s'explique peut-être par une mauvaise santé qui se manifestera à plusieurs reprises, sans l'empêcher d'ailleurs d'affronter les épreuves physiques les plus rudes (2). Affecté dès le départ à la mission de Mossoul, passée depuis dix-sept ans aux dominicains français, il y restera jusqu'à la fin de sa vie, ne revenant en Europe que pour un séjour de quelques mois en 1897-1898.

(1) L'acte de naissance du P. Rhétoré confirme que ses parents vivaient dans un milieu de modestes artisans (témoins : un perruquier et un tailleur d'habits). Sa mère, Rosalie, Antoinette Mathé, n'est pas autrement connue. Enfin, le nom exact du Père était Réthoré, patronyme assez courant dans le centre de la France ; la graphie Rhétoré provient sans doute d'une contamination savante intervenue au cours de ses études écclésiastiques.

(2) Cinq ans seulement après son arrivée en Orient, le P. Rhétoré, victime de la typhoïde, sera à l'article de la mort et recevra les derniers sacrements. Son supérieur écrit, à cette occasion, qu'il est "de constitution faible et délicate, d'une santé usée par le travail" (M.C. , 1879, p.350).

Le missionnaire séjournera d'abord, de 1874 à 1879, à la station de Mar Yakoub, nid d'aigle en bordure de la montagne, au nord-ouest d'Alkoche, où les dominicains avaient ouvert une école destinée aux jeunes Nestoriens du Hakkâri. Il y acquérera la pratique du syriaque et du soureth. Puis, de 1881 à 1908, il sera affecté à la nouvelle résidence dominicaine de Van, où il se familiarisera rapidement avec le turc et l'arménien. Exil très rude dans ce poste où le P. Rhétoré sera longtemps voué à une "inaction forcée", face au mauvais vouloir de l'administration turque et à l'hostilité de la hiérarchie grégorienne. Sa réputation de linguiste lui vaut, il est vrai, d'être désigné, de 1894 à 1897, comme professeur de chaldéen et d'arménien à l'école biblique des dominicains de Saint-Etienne de Jérusalem. En fait, le centre de Van ne connaîtra un réel essor qu'après les massacres de 1895, de nombreux Arméniens étant alors passés au catholicisme par souci de protection.

Il s'y ajoute, il est vrai, de fréquentes tournées dans la montagne nestorienne, au sud de Van. Le P. Rhétoré jouera, de ce fait, un rôle important dans les tentatives d'union à Rome des Nestoriens qui se succèdent avant et après 1900. C'est ainsi qu'en octobre 1890, il aura à ce sujet trois jours d'entretien en Gavar avec le patriarche Mar Schimoun XVIII Ruben, qui paraissait pencher alors vers le catholicisme (1).

Un nouveau supérieur, le P. Berré, chargea d'ailleurs en 1908 le P. Rhétoré de fonder une station à Achita, en plein Hakkâri. Il y restera d'octobre 1908 à mai 1911. Ce séjour, interrompu par une première maladie au printemps 1910, se termi-

(1) Un rapport assez long du P. Rhétoré sur cette conférence a été publié dans l'Oeuvre des Ecoles d'Orient 1891, p.3-8. Le P. Duval, supérieur du P. Rhétoré, trouva, sans doute à juste titre, trop optimistes les conclusions de ce rapport.

nera définitivement, l'année suivante, avec une rechute qui aboutira à l'administration de l'extrême-onction. On est, en fait, surpris que ses supérieurs aient pu envoyer cet homme de soixante-dix ans seul à près de deux mille mètres d'altitude,au sein d'une population particulièrement difficile.

Revenu à Mar Yakoub et à Mossoul, le P. Rhétoré sera, avec la guerre, déporté par les Turcs à Mardin (1), où il assistera, auprès du futur cardinal Gabriel Tappouni, alors vicaire patriarcal des Syriens unis, aux massacres de 1915, puis à Konya. Recueilli à Constantinople par les dominicains italiens de Saint-Pierre de Galata, il refusera ensuite de rentrer en France et reviendra le 30 janvier 1920 à Mossoul où il mourra le 12 mars 1921.

Le P. Rhétoré avait une taille assez médiocre, mais un grand air de dignité dans sa robe dominicaine, avec une barbe devenue précocement blanche (2). Ses dons intellectuels et son élévation spirituelle ont fait l'unanimité. "Belle intelligence... Exceptionnelles qualités naturelles et surnaturelles... Sa plume remarquablement alerte nous a valu une foule de renseignements sur mille événements, auxquels il a été mêlé. Il avait du poète l'imagination créatrice...", écrit l'un de ses confrères, le P. Brelet. Dès 1891, Cuinet, dans sa grande géographie de la Turquie, se réfère, sans le nommer, pour les pays nestoriens, au P. Rhétoré, "savant missionnaire français qui

(1) Alors que la plupart des dominicains de la mission de Mossoul étaient, peu après le début de la guerre, rapatriés par Beyrouth, les Turcs décidèrent de déporter le P. Berré, supérieur de la mission, le P. Rhétoré et un autre missionnaire ; il s'agissait sans doute des religieux ayant le plus de responsabilités ou de dignités.

(2) Les dossiers du Saulchoir contiennent plusieurs photos du P. Rhétoré, ainsi que le livre de P. Müller-Simonis (voyage en 1888) 363, p.225.

habite ce pays depuis une vingtaine d'années, qui parle leur langue, et qui a bien voulu nous faire part du résultat de ses études profondes et consciencieuses" (1) ; plus tard, en 1903, c'est en grande partie sur les travaux du P. Rhétoré que se fonde L. Krajewski, vice-consul de France à Mossoul, pour sa longue étude sur les Nestoriens.

Sur le plan intellectuel, ce fut avant tout un linguiste, abondant auteur, à côté de recueils d'hymnes, de fables et de lectures spirituelles en araméen, de grammaires et de dictionnaires. Sa grammaire du soureth, plusieurs fois rééditée, était encore utilisée, vers 1950, à la mission de Mossoul. S'y ajoutent de multiples notices sur les tribus, les pays, les villes du Kurdistan, des récits de voyage, des états statistiques, des exposés géographiques à la mode du XIXe siècle, ainsi que des manuscrits historiques, compilations qui n'ajoutent généralement rien à la gloire de leur auteur (2).

(1) V. Cuinet 27, t.II, p.653

(2) Je n'ai pas suffisamment de compétence en matière de littérature ecclésiastique pour situer exactement l'oeuvre du P. Rhétoré par rapport à celle de ses confrères dominicains de la même époque. A vrai dire, s'agissant d'un ordre considéré comme intellectuel, on est frappé par le relatif petit nombre des publications émanant de la mission des dominicains français de Mossoul depuis sa fondation en 1857. Ce sont surtout des récits de voyage assez banals ou des rapports d'allure administrative insérés dans l'Année dominicaine. Il est vrai qu'il s'agit par définition de missionnaires, donc d'hommes de terrain et d'administrateurs.

Parmi ses confrères de Mossoul, on ne peut guère comparer au P. Rhétoré que le P. Bonvoisin (1856-1907), autre apôtre des Nestoriens du Hakkâri. Ses Scènes de la vie nestorienne, long récit publié en 1901-1903 par L'Année dominicaine, constituent un document assez prolixe, beaucoup moins évocateur que les récits du P. Rhétoré.

Mais, par dessus tout, le "Père Jacques" (Abouna Yakoub) fut un remarquable missionnaire. "Malgré une nature peu faite pour un pareil genre de vie, écrit en 1921 le P. Galland, dans les rudes montagnes du Kurdistan, nature d'artiste très délicat et très sensible, ayant une santé assez faible, le P. Rhétoré s'applique pendant ses longues tournées à la montagne à vivre de la vie des fellahs... Il couchait sur la dure, pouvait rester de longues heures accroupi à la manière turque, lire, écrire, manger, catéchiser dans cette position, se passant de chaise, de table, et de toutes sortes de commodités européennes, se contentant de la très frugale et très grossière nourriture des montagnards, passant ses journées et une partie des nuits à recevoir les visites interminables de ces gens, leur racontant, dans leur langue qu'il possédait à merveille, les scènes de l'Evangile et de la Bible entremêlées d'histoires et d'apologues dans le goût du pays, écoutant sans se lasser leurs récits à eux, toujours les mêmes : rivalités et batailles entre tribus, misères de la vie des fellahs, vexations multiples entre les différentes races". Le P. Galland ajoute cependant plus loin : "Il faut avouer que le P. Rhétoré ne fut guère récompensé personnellement de son dévouement aux Nestoriens du Kurdistan. Il n'opéra chez eux que de rares conversions et celles-ci mêmes ont été compromises par l'isolement et le mélange avec les hérétiques" (1).

A la vérité, on peut s'étonner qu'un homme de cette envergure n'ait, en dépit d'un séjour d'un demi-siècle en Orient, jamais occupé que des emplois relativement modestes. Il fut supérieur ad interim de la mission de Mossoul en 1880,

(1) En réalité, le P. Rhétoré paraît avoir converti, à partir de Van, d'assez nombreux villages nestoriens, par exemple en Nordouz, en Lewin, dans le Gavar, etc... Mais ces conversions fragiles ne résistèrent pas aux drames de la guerre de 1914 et à leurs prodromes.

1899 et 1913, mais jamais supérieur titulaire. En fait, son premier supérieur, le futur Mgr Duval (supérieur de 1873 à 1895), ne semble pas avoir tenu en haute estime ses capacités diplomatiques et administratives. Il lui reproche son esprit utopique et obstiné et d'avoir, par maladresse, braqué contre lui les Turcs de Van, provoquant ainsi la stagnation de la mission. Impossible, faute de textes suffisamment explicites, de faire la part des inévitables jalousies et médisances ecclésiastiques, lesquelles apparaissent parfois d'ailleurs sous la plume du P. Rhétoré lui-même ...

Le P. Rhétoré ne fut effleuré par la chance qu'à une seule reprise au cours de sa longue carrière religieuse. En 1902, Mgr Altmayer, o.p. (1844-1930), archevêque latin de Bagdad et délégué apostolique pour la Mésopotamie et le Kurdistan (1), prélat autoritaire et ambitieux, mal vu à la cour de Rome pour ses échecs dans l'union nestorienne et ses longs démêlés avec les carmes de Bagdad, eut l'imprudence de présenter une démission qui fut aussitôt acceptée. Le siège de Babylone-Bagdad, fondé au XVIIe siècle et, depuis lors, réservé à un Français, était soumis au "droit de proposition" du gouvernement français. Celui-ci proposa à Rome le nom du P. Rhétoré, sur la recommandation du patriarche chaldéen et de l'ambassadeur à Constantinople, sensibles l'un et l'autre à son "esprit ouvert" et à sa réputation de linguiste et d'archéologue. Mais Léon XIII, craignant une trop grande emprise des dominicains sur la Mésopotamie, préféra un carme français de la mission de Bagdad, le P. Jean de la Sainte-Famille, qui devint Mgr Drure. En fait, le gouvernement français ne paraît pas avoir beaucoup insisté

(1) Le délégué apostolique est le représentant du pape auprès des épiscopats catholiques autochtones ; ses pouvoirs étaient ceux d'une sorte de haut-commissaire ecclésiastique.

auprès du Saint-Siège en faveur du P. Rhétoré, et il ne fut plus jamais question de lui pour un poste important durant les vingt ans qui lui restaient à vivre (1).

Il nous faut enfin porter un jugement sur l'intérêt, du point de vue géographique, des multiples rapports et documents inédits laissés par le P. Rhétoré. Il convient naturellement, pour être impartial, de tenir compte de l'état d'esprit qui était celui de la plupart des missionnaires français de l'époque : patriotisme souvent chauvin, hostilité viscérale à l'égard des protestants anglo-saxons dont les succès passaient pour être uniquement fondés sur l'or, condescendance à l'égard des chrétiens et même des évêques d'Orient qui, l'amertume venant, se muera parfois en hargne ou en mépris, enfin absence d'intérêt pour les civilisations et les spiritualités orientales. Les anglicans, sinon les presbytériens, étaient certainement plus ouverts !

Le P. Rhétoré aime les tableaux montagnards pittoresques, où l'on sent encore l'influence du romantisme. Mais sa culture profane est trop exclusivement littéraire et historique. Il n'a guère de bases naturalistes et même archéologiques. Ses descriptions d'églises nestoriennes et arméniennes sont le plus souvent décevantes et son sens du pittoresque reste en général superficiel. Il est presque toujours en retrait, quant aux préoccupations sociologiques et ethnographiques, sur les grands voyageurs de l'Ancien Régime. Pas d'analyse un peu approfondie des sociétés et des mentalités ; la logique des systèmes agro-pastoraux ou des structures foncières et tribales lui échappe, et l'on enrage parfois qu'il ne nous dise rien de faits qui se sont déroulés sous ses yeux durant de longues années, mais dont l'intérêt et la signification lui restaient étrangers.

(1) Tout ceci d'après la correspondance de 1902 conservée aux archives des Affaires Etrangères. Nouvelle série, volume 66. Saint-Siège. Protectorat de la France. Patriarcat chaldéen, II (1902-1907). Egalement J.M. Vidal 270.

En fait, le P. Rhétoré, du point de vue qui nous occupe, vaut surtout par son courage et sa ténacité. Il a, de 1875 à 1911, parcouru en tout sens la montagne nestorienne, visité la plupart des villages, vécu la vie des Nestoriens. A côté de très utiles relevés statistiques, auxquels l'a sans doute habitué la stricte administration romaine, et des croquis, pour lesquels il a un certain talent, il a, trente-cinq ans durant, accumulé presque sans y penser des observations qui nous sont d'autant plus précieuses que nul n'aura pu les reprendre après lui.

Index des noms de lieux, des groupes ethniques et religieux et des personnages historiques du Proche-Orient.

On n'a mentionné que les références en rapport direct avec le sujet et susceptibles d'aider réellement le lecteur. C'est pourquoi l'on a éliminé les noms revenant trop fréquemment pour être significatifs : Hakkâri, Kurdes et Kurdistan, Syriens (occidentaux et orientaux), chrétiens, Nestoriens, etc...

Les noms des ordres religieux ont été écartés et des noms de saints patrons des églises (Mar Shalita de Kotchannès, Mar Petion de Tkhouma, etc...) n'ont pas été considérés comme des noms de lieux (à l'exception toutefois de quelques couvents importants). On n'a pas retenu les noms de dialectes (soureth, tourani), sauf ceux qui se confondent avec une appelation ethnique (arabe, araméen, arménien).

Les noms de personnes sont soulignés. Ont été éliminés quelques anthroponymes concernant des personnages secondaires n'ayant joué aucun rôle historique. Même exclusion pour les noms des personnages historiques européens et pour les auteurs des ouvrages et articles cités dans la bibliographie.

Les noms propres figurant dans les notes infrapaginales n'ont pas été relevés lorsqu'ils le sont déjà dans le texte auquel se rapportent ces textes.

Abbasside, 59.
Abboche, 32.
Abd-El-Aziz (Djebel), 86, n.3.
Abd-El-Selim, 61, n.1.
Abdul-Hamid, 200.
Absalon, cousin du patriarche, 228.
Abyad (Djebel), 21 ; 161, n.1.
Achita (turc Aşita), 16 ; 81, n.3 ; 92 ; 93 ; 101, n.2 ; 111 ; 129 ; 135 ; 136 ; 144, n.1 ; 152, n.2 ; 154 ; 155 ; 166 ; 169 ; 170 ; 171 ; 172 ; 180 ; 181 ; 189 ; 194 ; 199, n.2 ; 200 ; 209, n.2 ; 210, n.2 ; 213 ; 215 ; 219 ; 220 ; 240, n.4 ; 242 ; 243, n.2 ; 247 ; 254, n.1 ; 263, n.3 ; 266 ; 289, n.1 ; 320.
Achitien, 193 ; 213 ; 215 ; 217.
Ada, 68, n.2 ; 231.
Adiabène, 56, n.3 ; 230, n.2 ; 233, n.2.
Adian (Kurdes), 120, n.1.
Afchar, 201, n.4.
Aghosnikh, 72 ; 178, n.1.
Ahl-é-Hakk, 82.
Ahlat, 103.
Ahpag, 67, n.3.
Aïn Kowa, 43 ; 206, n.1.
Aïn Nouné, 111.
Aïn Sifni, 38 ; 87, n.3.
Aïn Tennour (ou Aïn Poumar), 34, n.1.
Aïssore (ou Asori ou Asuri) (nom assyrien), 104 ; 105 ; 131, n.1 ; 268 ; 298.
Ak Sni, 45.
Akra, 10 ; 20 ; 21, n.1 ; 27 ; 37 ; 38 ; 41 ; 59 ; 61, n.1 ; 78, n.2 ; 79 ; 80, n.4 ; 113 ; 114 ; 115 ; 126, n.3 ; 127 ; 132 ; 157, n.1 ; 158, n.1 ; 161 ; 233.

Akra Dagh 82 ; 114 ; 115.
Akri, 235.
Albag, 20 ; 21 ; 26 ; 65 ; 69 ; 70 ; 74 ; 75 ; 102 ; 117, n.3 ; 156 ; 166 ; 193, n.2 ; 202, n.2 ; 232 ; 253, n.2.
Alep, 33, n.2 ; 86, n.1 ; 178, n.1 ; 179, n.4 ; 188 ; 189 ; 301 ; 302 ; 303.
Alkoche, 12 ; 38 ; 39, n.1 ; 86, n.1 ; 87 ; 88 ; 110 ; 114 ; 120, n.2 ; 167, n.1 ; 178, n.2 ; 184, n.1 ; 194, n.3 ; 206, n.1 ; 222 ; 233 ; 244 ; 256, n.1 ; 265, n.2 ; 266 ; 298 ; 320.
Altin Kopru, 43, n.1.
Amadia, 10 ; 13 ; 14 ; 20 ; 27 ; 37 ; 58 ; 59 ; 61 ; 78 ; 80, n.3 ; 87 ; 110 ; 112, n.1 ; 113 ; 116 ; 126, n.3 ; 131 ; 132 ; 152, n.2 ; 157, n.1 ; 158, n.1 ; 159 ; 160; 161 ; 162, n.1 ; 163, n.3 ; 181, n.1 ; 184, n.1 ; 193, n.2 ; 200 ; 201 ; 208 ; 210 ; 211, n.1 ; 233, n.1, 277; 278.
Amziré, 200.
Anatolie, 7 ; 151, n.2 ; 171 ; 177.
Ani, 10, n.1.
Ankar, 53.
Antioche, 9 ; 83 ; 86, n.1 ; 188 ; 249 ; 298.
Anzel, 50.
Apencha (Kurdes), 213.
Arab Souik, 205, n.2.
Arabe, 7, n.1 ; 24 ; 31 ; 39, n.2 ; 42 ; 57 ; 75 ; 81, n.1 ; 83 ; 88, n.2 ; 90 ; 220, n.3 ; 251, n.2 ; 265, n.1 ; 269 ; 289 ; 290 ; 294, n.1 ; 297 ; 302 ; 303.
Araden, 112 ; 152, n.1 ; 155 ; 200 ; 214 ; 220.
Araméen, 7 ; 30 ; 54 ; 64, n.1 ; 77 ; 119 ; 138 ; 264 ; 265, n.1 ; 270, n.1 ; 272 ; 321.
Ararat, 13, n.1 ; 89 ; 122 ; 305.
Araxe, 47 ; 66 ; 67, n.1 ; 104 ; 192 ; 203, n.3.

Ardelan, 59, n.2.
Arditchay, 50 ; 205 ; 231 ; 232, n.1 ; 234, n.1 ; 238.
Argan, 62, n.2.
Argana, 69, n.1.
Arménie et Plateau arménien, 18 ; 19 ; 20 ; 22 ; 23 ; 27 ; 28 ; 29 ; 56 ; 63 ; 64 ; 65-76 ; 83 ; 89 ; 103 ; 105, n.1 ; 106 ; 117 ; 140 ; 141, n.3 ; 143, n.1 ; 146 ; 153 ; 165 ; 171 ; 185 ; 192, n.2 ; 193 ; 202 ; 203, n.3 ; 255, n.3 ; 298 ; 304 ; 305 ; 316.
Arménien, 7 ; 10 ; 24 ; 30 ; 31 ; 32 ; 33 ; 34 ; 35, n.3 ; 36 ; 46 ; 47 ; 49 ; 50 ; 51 ; 52 ; 55 ; 56, n.3 ; 57-65-76 ; 89 ; 102 ; 103 ; 104; 106 ; 117, n.3 ; 118 ; 120, n.1 ; 124 ; 139 ; 140 ; 149 ; 153 ; 160, n.1 ; 182, n.2 ; 189, n.1 ; 193, n.3 ; 198, n.2 ; 199 ; 200 ; 204; 206, n.1 ; 212, n.3 ; 246 ; 250, n.1 ; 252, n.1 ; 253, n.1 ; 268 ; 273, n.1 ; 277 ; 288 ; 298 ; 305 ; 320 ; 325.
Armota, 44 ; 166.
Armoud-Agha (ou Armoud-Agau), 98, n.2 ; 231 ; 239.
Artevna (actuel Artuvin), 120 ; 123, n.1.
Artouchi (Kurdes), 58 ; 101 ; 117, n.1 ; 167, n.1 ; 199, n.2 ; 200 ; 204 ; 213, n.1.
Arwab, 120.
Arzanène (Kharzan ou Garzan turcs), 30 ; 35 ; 62 ; 124.
Arzen, 31 ; 37.
Arzun, 30 ; 89 ; 234.
Assur, 298.
Assyrie - assyriologie, 22 ; 39 ; 84, n.1 ; 230, n.2 ; 269 ; 296-299 ; 305 ; 308.
Assyrien (voir Aïssore) (Assyrien de l'antiquité ou synonyme de nestorien), 5 ; 11 ; 17, n.1 ; 25 ; 77, n.2 ; 104 ; 105, n.1 ; 212, n.4 ; 251, n.1 ; 268, n.3 ; 272 ; 273 ; 296-299 ; 315, n.2.

Assyro-Chaldéen, 11 ; 28, n.2 ; 131, n.1 ; 241, n.1 ; 270, n.1; 299.
Atel (ou Gueratel), 120 ; 233.
Atom le Martyr, 75, n.1.
Attche, 33, n.3.
Azakh (actuels Hazak ou Idil), 62, n.3 ; 122, n.2 ; 287 ; 291.
Azerbaïdjan, 7, n.1 ; 8, n.1 ; 12 ; 13, n.1 ; 27 ; 28 ; 41, n.2 ; 48, n.2 ; 60 ; 66, n.1 ; 84 ; 91, n.1 ; 105, n.1 ; 125 ; 128, n.2 ; 133 ; 167 ; 173, n.1 ; 186, n.3 ; 192, n.2 ; 207, n.1 ; 255.
Azeri (Turcs), 51 ; 55, n.1.
Aznavour, 63 ; 291.
Ba Idri, 87 ; 141, n.1.
Baban-Karaciolan (principauté kurde), 58.
Babari, 51.
Baboulane, 255.
Babylone (diocèse) (voir Bagdad), 11 ; 211, n.1 ; 222 ; 298 ; 300 ; 304 ; 324.
Bachika, 40 ; 88.
Bachkalé, 12 ; 20 ; 21 ; 27 ; 28 ; 59 ; 60 ; 70 ; 75 ; 76, n.2 ; 78 ; 80 ; 81 ; 102 ; 103 ; 189 ; 190, n.1 ; 193, n.2; 198, n.2 ; 224 ; 247.
Badinan, 58 ; 59 ; 116 ; 117 ; 161.
Bagdad (Babylone dans la titulature écclésiastique), 2 ; 11, n.3 ; 40 ; 45 ; 46 ; 47 ; 62 ; 63 ; 69, n.1 ; 73, n.2; 76 ; 83, n.1 ; 110, n.2 ; 130, n.1 ; 159, n.2 ; 176 ; 186, n.1 ; 194, n.2 ; 222 ; 224 ; 225, n.1 ; 270,n.2; 277 ; 300 ; 301 ; 303, n.1 ; 305 ; 309 ; 315, n.1; 324.
Bahram Pacha, 116.
Bahzani, 40.
Baï, 230, n.2.
Baitwata, 79.

Bajirga, 169, n.1.
Bajirge, 79; 143.
Bakous, 62.
Baktiar, 310.
Balakar, 200.
Balanouk, 82.
Bamarné, 112.
Bar Hebraeus, 74, n.3.
Baradost (vallée de l'Iran ; autre vallée de ce nom, appelée actuellement Hacibey Su, en Turquie), 19 ; 52 ; 68 ; 109 ; 145, n.2 ; 154, n.2 ; 230 ; 266.
Baradost (monts du, en Turquie), 147.
Baradost Tchay, 52.
Barandouz, 49 ; 50 ; 51 ; 52 ; 231.
Barsauma, 197, n.1.
Bartelli, 42, n.2 ; 220, n.3.
Barzan, 60 ; 61, n.1 et 2 ; 114 ; 168, n.1.
Barzani (Kurdes), 61, n.1.
Bas-Tiari, 92-94 ; 97, n.3 ; 111 ; 128 ; 129 ; 165 ; 190 ; 213; 254, n.1.
Bassorah, 46 ; 69, n.1 ; 110, n.2 ; 302 ; 303, n.1 ; 315, n.1.
Batman Su (Nymphios antique), 28, n.1 ; 30 ; 35 ; 36.
Bavian, 21, n.1 ; 82.
Bayazit, 26, n.1 ; 89 ; 301 ; 315, n.1.
Baz, 95 ; 96 ; 129 ; 133, n.1 ; 137 ; 142 ; 152 ; 155, n.2 ; 172 ; 184 ; 185 ; 187 ; 188 ; 209, n.2 ; 213, n.1 ; 220 ; 232 ; 254, n.1 ; 259; 263 ; 266 ; 267, n.1.
Bazi, 96.
Bebokra, 96.
Bebraka, 188.
Bécachoura, 200.
Bedir Khan, 59 ; 97 ; 121, n.3 ; 165 ; 209, n.2 ; 293.
Bédouin, 42 ; 63 ; 269.

Begtachi (ou Rouffad), 43, n.1 ; 82.
Begzadi (Kurdes), 204.
Beilam, 26, n.1.
Benabil, 62.
Berdük, 103.
Berwari (ou Berwari Bala, par opposition au Haut-Berwari), 28 ; 79 ; 91, n.1 ; 98, n.2 ; 110 ; 111 ; 112 ; 129 ; 154 ; 155 ; 159 ; 161 ; 168, n.1 ; 170 ; 172 ; 176 ; 179, n.1 ; 181 ; 183 ; 198 ; 200 ; 213 ; 215, n.1 ; 217 ; 220 ; 221 ; 233 ; 234 ; 235 ; 237 ; 239 ; 240 ; 252, n.2 ; 255 ; 271, n.3 ; 272.
Bét Arabayé, 31.
Bét Bgâsh, 230, n.2 ; 272.
Bét Kartwayè, 56, n.3.
Bét Roustaqa (voir Roustaqa), 88.
Bét Tannouri, 79.
Bét Tûré, 232, n.2 ; 272.
Bicheir (actuel Beşiri), 8, n .1 ; 118 ; 124 ; 291.
Bilijnai, 101 ; 129.
Birijnai, 137 ; 174.
Bismil, 82.
Bitlis, 33, n.3 ; 58 ; 64 ; 83, n.1 ; 85, n.2 ; 149, n.1 ; 212, n.3 ; 298, n.2 ; 301.
Bitlis Su, 20, n.1 ; 30 ; 35 ; 117 ; 124 ; 157, n.2.
Bochat, 33, n.3 ; 62, n.2.
Bohtan, 20 ; 23 ; 24 ; 28 ; 29 ; 32 ; 35 ; 54 ; 56 ; 58 ; 62 ; 72 ; 74 ; 77, n.1 ; 84 ; 113 ; 116-124 ; 125 ; 129 ; 133 ; 156 ; 159, n.1 ; 179 ; 180 ; 201 ; 209, n.2 ; 221 ; 233 ; 235 ; 252, n.2 ; 266.
Bohtan-Berwari, 120, n.1 ; 161, n.2 ; 168 ; 176, n.2 ; 201, n.1 ; 204, n.1.
Bohtan Su, 20 ; 23, n.1 ; 30 ; 36, n.3 ; 56 ; 66 ; 71 ; 72 ; 91 ; 102 ; 117 ; 118 ; 120 ; 121 ; 124 ; 169, n.2 ; 253, n.2.

Bola (montagne), 171 ; 173.
Borm, 36, n.3.
Bouchir, 69, n.1.
Bradusnai, 109, n.2.
Brousse, 162.
Bumteywit (Arabes), 87, n.2.
Busté, 79.
Cacha Elias, 243, n.1.
Çal, 80, n.5 ; 94, n.3 ; 149 ; 215.
Çarakli (plus trois autres graphies), 34, n.1.
Caucase, 77 ; 133 ; 138 ; 184 ; 185 ; 188 ; 251, n.1.
Chabak, 39, n.2 ; 41 ; 82.
Chaderli (Kurdes), 140.
Chah Abbas, 69.
Chaklawa, 44 ; 109 ; 163 ; 180, n.4 ; 201 ; 259, n.1.
Chaldéen (ou Kaldanès) (voir Assyro-Chaldéen). Outre les Chaldéens de l'antiquité, ce mot désigne les catholiques de rite syrien oriental et, plus rarement, les Nestoriens, 8, n.1 ; 9 ; 10 ; 11 ; 31 ; 32 ; 33 ; 34 ; 38 ; 39 ; 40 ; 41, n.3 ; 43 ; 44 ; 45 ; 46 ; 47 ; 48, n.2 ; 49 ; 50 ; 51 ; 52 ; 61 ; 61 ; 67 ; 68 ; 73, n.2 ; 87 ; 104 ; 105, n.1 ; 110 ; 113 ; 114 ; 115 ; 116 ; 118, n.3 ; 120 ; 121 ; 122, n.2 ; 123 ; 124 ; 125 ; 126, n.3 ; 128, n.1 ; 130 ; 131-132 ; 133, n.1 ; 153 ; 154, n.2 ; 163 ; 166 ; 173, n.1 ; 182, n.2 ; 183 ; 184, n.1 ; 186, n.3 ; 193 ; 194, n.1 ; 204 ; 205 ; 206, n.1 ; 208, n.2 ; 215 ; 222 ; 224, n.1 ; 232, n.1 ; 235, n.2 ; 241, n.1 ; 245, n.1 ; 249, n.1 ; 269 ; 177 ; 288, n.2 ; 289 ; 296 ; 297 ; 298 ; 320 ; 324; 325, n.1.
Challek, 215.
Chammkan, 114.
Chammar (Arabes), 42 ; 58, n.1 ; 87, n.2.
Charour, 105, n.1.
Chawoutha (ou Shawatha) (actuel Sevute), 101 ; 107.

Cheikh Adi, 84 ; 87 ; 88, n.1.
Cheikhan, 38 ; 41 ; 85 ; 87 ; 113 ; 114 ; 140 ; 141, n.1 ; 230, n.2 ; 303, n.2.
Chemchara, 148.
Chemchemal, 148.
Chemdinan (voir Şemdinan), 26, n.1 et 2 ; 28 ; 60 ; 75, n.1 ; 1 107 ; 108 ; 109, n.2 ; 113, n.1 ; 126, n.3 ; 127 ; 129 ; 157, n.1 ; 160 ; 169, n.2 ; 180 ; 188 ; 191 ; 193 ; 201, n.1 ; 216 ; 221 ; 230 ; 235 ; 237 ; 238 ; 239 ; 254, n.1 ; 256 ; 266.
Chemdinan Su, 21.
Chemsiki (Kurdes), 103.
Cherman, 114.
Chiite, 7 ; 41, n.3 ; 42, n.1 ; 50 ; 51 ; 82.
Chikkah (Kurdes), 214.
Chitirbit (ou Cutterbul), 34, n.1.
Chiyakira Dagh ,114.
Chosch, 79 ; 158, n.1.
Chouha, 32.
Cilicie, 75, n.3 ; 188.
Cilo Dag (voir Geliasin), 18 ; 19 ; 20 ; 28 ; 90, n.1 ; 94 ; 95 ; 96 ; 106 ; 133 ; 150 ; 214.
Cizre (voir Djezireh-ibn-Omar), 27 ; 41, n.1 ; 63.
Cölemerik (voir Djoulamerk), 19, n.1.
Constantinople (voir Istanbul), 10, n.1 ; 13 ; 178, n.1 ; 182, n.2 ; 184, n.3 ; 189 ; 249, n.1 ; 301 ; 313 ; 317 ; 321.
Croissant fertile, 2 ; 7 ; 146 ; 147, n.1 ; 148 ; 164, n.2 ; 251, n.1 ; 314.
Cûh (col), 190, n.1.
Cyagout, 104.
Daghestan, 77 ; 80.
Daraleh, 51.

Dâsen, 197 ; 232, n.2 ; 272.
Deh, 109.
Dehok, 21 ; 41 ; 78 ; 80, n.1 ; 82 ; 88 ; 114 ; 161, n.1.
Deir-El-Zafaran (couvent du Safran), 62 ; 286.
Deir Mariam (voir Hakots Vank), 71.
Deira Rach, 230.
Deira Zenguil, 102.
Dereni (Kurdes), 213, n.1.
Dergala, 79.
Derik, 32.
Dersim, 82, n.2.
Deyirmen Heug, 103, n.3.
Dez, 95 ; 96-97 ; 129 ; 139, n.1 ; 150 ; 155, n.2 ; 165 ; 166 ; 171 ; 172 ; 174 ; 188 ; 210, n.2 ; 213, n.1 ; 214 ; 218 ; 225 ; 229 ; 232 ; 259, n.2 ; 266 ; 267, n.1.
Diarbékir (Amida antique), 2 ; 12 ; 14 ; 18 ; 20, n.1 ; 29 ; 30 ; 31 ; 32 ; 33 ; 34 ; 37 ; 46 ; 62 ; 64, n.1 ; 65 ; 69, n.1 ; 73, n.1 ; 75, n.3 ; 82 ; 83, n.1 ; 86, n.1 et 2 ; 89 ; 141, n.1; 149, n.1 ; 155 ; 158, n.2 ; 177 ; 178 ; 188 ; 189 ; 206, n.1 ; 223 ; 276, n.1 ; 277 ; 179 ; 295 , 301 ; 304 ; 316.
Dibenek, 141, n.1.
Dih (actuel Eruh), 119.
Dilman, 50 ; 51.
Dioclétien, 23.
Diyala, 45.
Dizé (actuel Yüksekova), 70 ; 74 ; 106 ; 135.
Djagdjag, 293, n.2.
Djamalava (Djamal Abad), 68, n.2 ; 209 ; 231 ; 254, n.2.
Djebour (Arabes), 42.
Djelo (voir Gélu), 91 ; 95-96 ; 107 ; 133, n.1 ; 135 ; 151 ; 155, n.2 ; 166, n.3 ; 171 ; 172 ; 182 ; 183 ; 184 ; 185 ; 186 ; 187 ; 188 ; 191, n.2 ; 209 ; 211, n.2 ;

214 ; 216 ; 223, n.1 ; 232 ; 234, n.1 ; 238 ; 239 ;
240 ; 247 ; 257 ; 261 ; 263 ; 266 ; 267, n.1 ; 268.
Djeziré, 23, n.2 ;24 ; 27 ; 31 ; 42, n.2 ; 57 ; 63 ; 72 ; 86 ;
117 ; 160 ; 167 ; 290, n.1 ; 291 ; 294 ; 303, n.1.
Djézireh-ibn-Omar (Bezabdé antique) (Izre), 13 ; 23, n.2 ; 29 ;
31 ; 37 ; 58 ; 62 ; 85, n.2 ; 88 ; 89, n.2 ; 113 ;
119 ; 120 ; 121 ; 122 ; 123 ; 132 ; 134, n.1 ; 141,
n.1 ; 166,n.3 ; 167, n.1 ; 168 ; 178 ; 179 ; 233 ;
280 ; 289, n.1 ; 291 ; 301.
Djilmar (voir Djoulamerk), 70.
Djoudi (Djebel) (actuel Cudi Dağ), 121 ; 122 ; 123 ; 158, n.1 ;
176, n.2 ; 258, n.2.
Djoulamerk (actuel Hakkâri) (voir Cölemerik)(syriaque Djoumal ;
arménien Djilmar), 12 ; 13 ; 22 ; 27 ; 59 ; 64 ; 71 ;
75 ; 91, n.1 ; 93 ; 94, n.4 ; 95 ; 99 ; 100 ; 101, n.1;
136, n.2 ; 152 ; 157, n.1 ; 159, n.3 ; 173, n.3 ; 189;
190 ; 193, n.2 ; 194, n.1 ; 210 ; 219, n.2 ; 220 ; 221;
228 ; 229 ; 232, n.2.
Djoulafa (vallée de l'Araxe), 69.
Djoulfa (faubourg d'Ispahan), 47 ; 69.
Djoundarli, 68.
Djziey (Kurdes), 42, n.2.
Douré, 79 ; 111 ; 181, n.1 ; 233 ; 234 ; 237 ; 253, n.1 ; 255.
Drinayi (col), 107.
Duralek, 74.
Ebrou, 132.
Edesse (voir Urfa), 7 ; 265, n.1 ; 272.
Elelyan, 76, n.2.
Elie VII, 244, n.1.
Elim Dağ, 288 ; 291.
Erbil, 42, n.2 ; 43, n.1, 3 et 4 ; 44 ; 45 ; 56, n.3 ; 58, n.1 ;
77, n.2 ; 79 ; 88 ; 163, n.2 ; 167 ; 168, n.1 ; 179,
n.2 ; 197 ; 232, n.2.

Erçek, 104.
Erdil, 109 ; 241 ; 259 ; 264, n.1.
Ergub, 96 ; 137.
Erivan, 104 ; 105 ; 153, n.1.
Erzeroum, 64 ; 66, n.1 ; 73, n.1 ; 86, n.1 ; 128, n.2 ; 178, n.1 ; 180, n.1 ; 301.
Euphrate (voir Murat Su), 23, n.2 ; 24 ; 28, n.1 ; 30 ; 57, n.2 ; 64 ; 75, n.3 ; 82, n.2 ; 140 ; 147 ; 159 ; 197, n.1 ; 302 ; 303, n.1 ; 309.
Fikri Pacha, 198, n.2.
Fındık, 206, n.1.
Fenik, 141, n.1.
Gader, 51, 52.
Galaba, 139, n.2.
Gangachin, 68.
Gara Dagh(ou Djebel Gara), 112 ; 113 ; 114 ; 233.
Garagoyun, 67, n.1.
Gargoran, 233.
Garzan, 118; 124 ; 207, n.1.
Garzan Su, 36.
Gavar (ou Guéver), 20 ; 28 ; 71 ; 75, n.1 ; 79 ; 91, n.1 ; 101 ; 105-107 ; 134 ; 135 ; 140 ; 141, n.3 ; 145 ; 151 ; 153 ; 155, n.2 ; 156 ; 166 ; 169, n.1 ; 176 ; 187 ; 189 ; 192, n.1 et 2 ; 198 ; 201 ; 202 ; 203, n.2 ; 213, n.1 ; 227 ; 232 ; 234, n.1 ; 235 ; 236 ; 237 ; 258 ; 266 ; 320 ; 323, n.1.
Gavergis, 242.
Gavlan, 50 ; 231 ; 232, n.1.
Geliasin (voir Cilo Dağ), 18 ; 95, n.1.
Gelîyeh, 89, n.2 ; 141, n.1.
Gelu (voir Djelo), 95, n.2.
Géorgie, 51 ; 83 ; 105, n.1 ; 183 ; 185 ; 188 ; 252, n.1.
Gerizlas 36, n.3.

Geuk Tépé, 50 ; 231 ;237, n.1.
Gevaruk, 164, n.2.
Geznek, 123, n.1.
Ghara de Bazin (ou Gara Dağ), 172.
Ghassa, 174.
Girdi (Kurdes), 26, n.1 ; 108 ; 109 ; 150, n.1.
Gomel, 21, n.1 ; 40, n.1 ; 41.
Gondouk, 114 ; 129 ; 233 ; 244.
Gondoukhta (actuel Gundiki), 98, n.2 ; 152, n.2 ; 188 ; 242.
Goria, 45.
Gordyène, 23 ; 56 ; 118.
Govarchin, 50.
Goyan (Kurdes), 113 ; 215.
Goyzha, 44, n.1.
Grand Zab, 18; 19 ; 20 ; 21 ; 23, n.1 ; 28 ; 39, n.2 ; 41 ; 42 ; 43 ; 54 ; 56 ; 57, n.3 ; 60 ; 61, n.2 ; 65 ; 69 ; 70 ; 76 ; 88 ; 89, n.1 ; 91 ; 92 ; 93 ; 94 ; 96 ; 97 ; 99 ; 100 ; 101 ; 102 ; 103 ; 107 ; 109 ; 110 ; 111 ; 112 ; 114 ; 117, n.3 ; 137 ; 145 ; 147 ; 154 ; 167, n.1 ; 168, n.1 ; 173, n.3 ; 177, n.1 ; 181, n.1 ; 190 ; 191; 220 ; 225, n.3 ; 232, n.2 ; 258 ; 270, n.2 ; 271 ; 272.
Grec ; grecque (église), 62 ; 73, n.1 ; 75, n.3 ; 176, n.3.
Gueratel (voir Atel), 120.
Guianguiatchiu, 145, n.2.
Hacibey Su (anciennement Baradost, en Turquie), 109, n.2.
Hadamakersatan (voir Bachkalé), 70.
Haddedir (Arabes), 42, n.2.
Hafiz Pacha, 60.
Haftvan, 51.
Haïderambi (Kurdes), 203, n.3.
Hakh, 291 ; 292.
Hakots Vank (voir Deir Mariam), 71.
Hakkâri (principauté kurde), 12 ; 13 ; 58 ; 59.

Halaji (Kurdes, etc...), 57.
Halasni, 138, n.1.
Haltan Su, 288.
Halmoun, 200 ; 203, n.3.
Hamadan, 69, n.1 ; 78, n.2.
Hamawand (Kurdes), 42, n.2.
Hammam Ali, 39, n.1.
Han Deresi, 93, 94.
Hani, 133.
Harbol, 123, n.1.
Hasankeyf, 31 ; 89, n.2 ; 141, n.1 ; 290.
Hasseké, 294.
Haut-Berwari, 101 ; 204 ; 232 ; 235 ; 254, n.1 ; 259, n.2.
Haut-Tiari, 92-94 ; 97 ; 129 ; 137 ; 144 ; 170, n.3 ; 191, n.3 ; 220 ; 247 ; 266.
Haut-Tigre, 29 ; 41, n.1 ; 62 ; 84 ; 89 ; 206, n.1.
Hazé, 104, n.3.
Hazir, 41 ; 42 ; 82 ; 113 ; 114 ; 123.
Hehrivan, 123.
Herakl Dağ, 20 ; 72 ; 116 ; 201, n.1.
Heriki (Kurdes) 57 ; 58 ; 107 ; 115 ; 168, n.1 ; 173, n.2 ; 202 ; 203.
Hessana, 123.
Hezil Su (ou Hazir), 20 ; 113 ; 114, n.1 ; 117 ; 121 ; 172, n.2.
Hezzo, 31.
Hoşap Su, ou (Kochabsu), 77, n.1 ; 103.
Ingilène, 31.
Iran-iranien, 2 ; 3 ; 5 ; 7 ; 19 ; 20 ; 40, n.1 ; 82 ; 84 ; 145, n.1 ; 147, n.1 ; 151, n.2 ; 168, n.1 ; 272.
Irak, 2 ; 11 ; 15 ; 20 ; 40, n.2 ; 56, n.3 ; 110 ; 113 ; 147, n.1 ; 168, n.1 ; 268, n.3 ; 300.
Ishaï, demi-frère du patriarche, 226.

Ismaël **Pacha**, 212.
Issadeir, 34.
Istanbul (ou Stamboul) (voir Constantinople), 123, n.1 ; 189, n.1.
Istazin, 96 ; 97 ; 188.
Izala (Mont) (voir Djebel Tour), 287.
Jacobite, 7 ; 9 ; 11, n.1 ; 29 ; 30 ; 31 ; 32 ; 33 ; 34 ; 35 ; 36 ; 37 ; 39, n.1 et 2 ; 40 ; 41 ; 43, n.2 ; 46 ; 62-64 ; 72 ; 74 ; 75, n.3 ; 76, n.1 ; 83 ; 87 ; 89 ; 118 ; 122, n.2 ; 124 ; 126, n.1 ; 194 ; 197, n.1 ; 204, n.1 ; 207, n.2 ; 210, n.1 ; 236 ; 250, n.1 ; 251, n.1 ; 253, n.2 ; 277 ; 286-295.
Jaf (Kurdes), 45.
Jarmo, 148.
Jirki (Kurdes), 203, n.3 ; 213.
Jiza, 33, n.3.
Juif, 7 ; 8, n.1 ; 46 ; 51, n.1 ; 70, n.3 ; 76-81 ; 122 ; 193, n.3 ; 194 ; 250, n.1 ; 251, n.1 ; 262, n.1 ; 268 ; 269; 277 ; 304 ; 305.
Jurki (Kurdes), 199, n.2.
Kadyan, 106, n.1.
Kalé Bawé, 99.
Kamarlou, 105.
Kamechlié, 36; 294.
Kar Su, 96.
Kara Tchok, dagh, 167, n.1.
Kara Dagh, 66.
Karaca Dağ, 20, n.1 ; 29 ; 32 ; 33.
Karaciolan (Qala Chuwahan) (voir Baban-Karaciolan), 26 ; 44, n.1.
Karadag, 79.
Karakoche, 40, n.1.
Karamless, 40 ; 298.

Karapapak, 51.
Kardalanès, 133.
Kardouque, 56 ; 139.
Karim Chahir, 148.
Karmir Vank, 67, n.1.
Karoun, 147, n.1.
Kars, 202.
Kasra, 93.
Kefr Djoz, 293, n.2.
Kellek, 88.
Kenniki, 294, n.1.
Kermi 101 ; 181, n.1.
Khabour oriental (ou Habur), 20 ; 23 ; 38 ; 85 ; 89, n.1 ; 93 ; 111 ; 112 ; 113 ; 115 ; 117 ; 123 ; 170 ; 172 ; 176, n.2 ; 204, n.1 ; 215.
Khananès, 71 ; 100 ; 219, n.1 ; 259, n.2.
Khâné, 138.
Kharabalé, 292.
Kharpel, 71.
Kharpout, 64, n.1 ; 74, n.3 ; 75, n.3.
Khausser, 40, n.1.
Kherbenouz, 79.
Khoadjar, 194, n.1.
Khonara (montagne), 174.
Khorsabad, 40, n.1 ; 41, n.3 ; 184, n.2.
Khosker, 72 ; 120 ; 161, n.1.
Khosrøva (Khosrow-Abad), 12 ; 50, n.1 ; 132 ; 186, n.3.
Khoumaro, 61, n.2 ; 107 ; 259, n.2.
Khoy, 67 ; 84 ; 301.
Khushnao (Kurdes), 44.
Kifri, 45.
Killeth, 62.
Killith, 290.

Kip, 72.
Kirkouk, 40, n.1 ; 42, n.2 ; 43, n.1 et 3 ; 44 ; 45 ; 46 ; 53 ; 57 ; 69, n.1 ; 78 ; 80, n.2 ; 82 ; 148 ; 159, n.2 ; 163 ; 179 ; 188 ; 201, n.1.
Kiyan,121; 220.
Kizilbach, 82.
Kob, 41, n.2.
Kodja Elias, 38, n.2.
Koï Sandjak, 44 ; 58 ; 110, n.1 ; 163 ; 166 ; 180, n.4 ; 194, n.1.
Koïlassar (actuel Dimitrov), 105, n.1.
Kondal (col), 101.
Koniatura, 58, n.1.
Korcek (nom arménien du Hakkâri), 74.
Kordjaïq (voir Bohtan), 74.
Kotchannès (actuel Koçanis), 12 ; 23, n.1 ; 91 ; 95 ; 97 ; 99 ; 101 ; 120, n.2 ; 133 ; 137 ; 145 ; 153 ; 155 ; 176, n.3; 190 ; 192, n.2 ; 199, n.2 ; 216, n.3 ; 221 ; 222 ; 223, n.1 ; 224 ; 225 ; 226 ; 227 ; 245 ; 255, n.1 ; 256 ; 257 ; 259 ; 266 ; 286 ; 298 ; 301 ; 302 ; 311, n.2.
Kotranès, 204.
Kouban 105, n.1.
Kouné Chehr, 79.
Kour, 56, n.3.
Koura, 105, n.1 ; 192, n.2.
Ksor, 62.
Küfre, 124, n.1.
Kuriki (Mont), 181, n.1.
Lagippa, 93 ; 165 ; 219.
Larzan, 106.
Laze, 268.
Lewin (actuel Levin), 101 ; 174 ; 190 ; 202 ; 215 ; 232 ; 323, n.1.

Lizan, 91, n.1 ; 93 ; 135 ; 136, n.1 ; 139, n.1 ; 151 ; 154 ; 157, n.1 ; 159, n.3 ; 165 ; 166 ; 171 ; 173, n.3 ; 181, n.1 ; 184 ; 213 ; 217 ; 253, n.1.
Maasirta (actuel Maserti), 290 ; 293.
Mâden, 37 ; 64, n.2.
Mâdes, 97.
Mahabad (voir Saoudj-Boulak), 74 ; 177 ; 178, n.1.
Maïdan Daoud, 172 ; 189.
Makhmour, 42, n.2.
Makloub (Djebel), 21 ; 40 ; 41 ; 87 ; 88.
Makou, 66 ; 67, n.1.
Maltai, 21, n.1.
Mamach (Kurdes), 68, n.3.
Mamatier, 51.
Mandéen, 80, n.1 ; 82, n.3.
Mansouri (près de Djézireh-ibn-Omar), 122, n.2.
Mansouri (près de Mardin), 62.
Mar Abraham (couvent du djebel Tour), 292.
Mar Abraham, cousin du patriarche, 228 ; 235.
Mar Addaï, 113 ; 258.
Mar Audicho, 244 ; 258.
Mar Augen (voir Mar Awgin), 292.
Mar Awgin (voir Mar Augen), 31.
Mar Awgin, 271, n.3.
Mar Benham, 43, n.2.
Mar Bicho, 107 ; 141 ; 155 ; 188 ; 205 ; 255 ; 258 ; 259 ;266.
Mar Elias (évêque persan), 237, n.1.
Mar Elie (ou Elias) (patriarche d'Alkoche), 198 ; 222.
Mar Ezé, 185 ; 188.
Mar Gabriel (couvent du djebel Tour), 291, n.2.
Mar Gurguis, 102.
Mar Gouriya, 121.
Mar Gourwaglis, 121, n.2.
Mar Guriel (ou Mar Gabriel), 216 ; 234, n.1; 238 ; 239.

Mar Huanicho, 230 ; 231, n.1 ; 240.
Mar Icho, 237 ; 239 ; 240.
Mar Kuriakos, 31 ; 36 ; 291.
Mar Malké , 292.
Mar Matta, 40, n.1 ; 41.
Mar Qayyuma, 259.
Mar Sarkis, 234, n.1.
Mar Sawa, 258.
Mar Schimoun (nom générique des patriarches de Kotchannès), 208 ; 222 ; 223, n.1 ; 229.
Mar Schimoun IX,223.
Mar Schimoun X, 12, n.3.
Mar Schimoun XI, 12 ; 91, n.1 ; 130, n.1 ; 223, n.1.
Mar Schimoun XIII Denka, 223, n.1.
Mar Schimoun XVII Abraham , 208, n.2 ; 224.
Mar Schimoun XVIII Ruben, 224 ; 225 ; 226 ; 228 ; 320.
Mar Schimoun XIX Benjamin, 225.
Mar Schimoun XX Polos, 228.
Mar Schimoun XXI Ishaï, 228.
Mar Sliwa, 234, n.1.
Mar Yakoub (au nord de Mossoul), 38, n.1 ; 167, n.1 ; 320 ; 321.
Mar Yakoub (près de Siirt), 121.
Mar Yohannan, 237, n.2.
Mar Zaia, 95 ; 185 ; 255 ; 257 ; 259.
Maragha, 91, n.1 ; 258.
Mardin, 8, n.1 ; 18 ; 20, n.1 ; 29 ; 30 ; 32 ; 34 ; 35 ; 37 ; 46 ; 53 ; 58 ; 62 ; 73, n.1 ; 74, n.3 ; 82, n.3 ; 87, n.1 ; 89 ; 140 ; 155, n.1 ; 158, n.1 ; 188 ; 276 ; 277 ; 281 ; 286 ; 289, n.1 ; 292 ; 295 ; 298 ; 301 ; 303, n.1 ; 321.
Marga, 201.
Marnik, 139, n.3.

Marta Mar Zaia (ou Mar Ezé), 96.
Marta d'Umra, 232.
Marvane (ou Marwane), 71 ; 102 ; 133 ; 140, n.1 ; 153 ; 171.
Marwana 52 ; 138, n.1 ; 204, n.2 ; 205.
Masiro, 117, n.3 ; 204.
Marwitha, 135, n.1.
Matha de Lizan, 93 ; 97, n.3.
Matha Tahteita, 96 ; 254, n.1.
Matineh (Djebel), 112.
Maziro Su, 117, n.3.
Mélik Ismaël, 144 ; 173, n.3 ; 215 ; 219 ; 220 ; 247.
Mélik Joseph, 213.
Mélitène, 30 ; 64, n.1 ; 103 ; 197, n.1.
Memedik Su, 104.
Mengor (Kurdes), 68, n.3.
Mercuri, 206.
Mergavar, 19 ; 26 ; 52 ; 221 ; 230 ; 255 ; 266.
Merwa, 109, n.1.
Mésopotamie - Mésopotamien, 5 ; 20, n.1 ; 21, n.1 ; 22 ; 24 ; 26 ; 18 ; 29 ; 30, n.1 ; 40 ; 46 ; 58 ; 59, n.4 ; 62 ; 64, n.1 ; 65, n.1 ; 72, n.1 ; 75 ; 77 ; 130, n.1 ; 132 ; 158, n.1 ; 269 ; 271 ; 273, n.2 ; 275 ; 276 ; 286 ; 288 ; 293 ; 297 ; 302 ; 303 ; 304 ; 305 ; 306 ; 310 ; 311, n.1 ; 314 ; 324.
Midyat, 30 ; 34 ; 188 ; 287-295.
Milli (Kurdes), 32 ; 58.
Minyanish, 254, n.1.
Mir Mohammed, 59.
Mir Zig, 85.
Miran (Kurdes), 117 ; 168 ; 204.
Misouri, 112 ; 113 ; 114 ; 158, n.1 ; 160, n.1 ; 161 ; 233.
Miyab Izani (actuel Sevikasrani), 92 ; 136.
Miyafarkin (Martyropolis antique, Silvan actuel), 33 ; 75, n.3; 301.

Mohallé, 115 ; 277.
Mokri (Kurdes), 51 ; 58 ; 175, n.1.
Mossoul (ville), 2 ; 3 ; 8, n.1 ; 19 ; 20 ; 21 ; 27, n.2 ; 32, n.1 ; 37 ; 38 ; 40, n.1 ; 41 ; 42, n.2 ; 43, n.1 et 2 ; 44, n.1 ; 47, n.3 ; 55, n.1 ; 58, n.1 ; 69, n.1 ; 73, n.2 ; 76, n.2 ; 78 ; 80, n.3 ; 82 ; 83, n.1 ; 84, n.2 ; 85 ; 86 ; 87 ; 88 ; 95 ; 110 ; 130, n.1 ; 156 ; 158, n.1 ; 159 ; 161 ; 163 ; 165, n.2 ; 176 ; 178, n.1 et 2 ; 179, n.4 ; 180, n.3 ; 188 ; 189 ; 191, n.1 ; 193 ; 194 ; 208, n.1 ; 212, n.4 ; 214, n.3 ; 218 ; 220, n.3 ; 224, n.1 ; 253, n.1 ; 265, n.1 et 2; 270, n.2 ; 275 ; 276 ; 277; 282-283 ; 296 ; 298 ; 301; 303, n.1 ; 311 ; 315, n.1 ; 318-326.
Mossoul (plaine), 10 ; 18 ; 24 ; 26 ; 27 ; 30 ; 37 ; 39 ; 41 ; 42, n.2 ; 54 ; 62 ; 82 ; 83 ; 88 ; 110 ; 111 ; 113 ; 133 ; 139 ; 147 ; 158, n.1 ; 161 ; 167 ; 184 ; 185, n.1 ; 187 ; 189 ; 193 ; 197 ; 206, n.1 ; 222 ; 230, n.2 ; 251, n.2 ; 253, n.1 ; 264 ; 265, n.1 et 3 ; 266 ; 273 ; 298.
Mouch, 86, n.1 ; 139, n.3 ; 182, n.2 ; 203, n.3 ; 212, n.3.
Mousasir, 22; 23, n.1.
Moxoène, 23 ; 25 ; 31 ; 64, n.2 ; 72 ; 76 ; 120, n.1.
Müküs, 24 ; 72.
Müküs Su, 72.
Mungaychi, 159, n.3.
Murat Su (Euphrate), 66, n.1 ; 89, n.3 ; 198, n.2.
Mustapha Barzani, 61.
Mustapha Bey, 13.
Nadir Châh, 25.
Nahla, 114.
Nakhitchevan, 104 ; 122, n.2 ; 182, n.2.
Naqshbendi, 60, n.2.
Nasrâni (nazaréen), 273.

Nathan, oncle du patriarche, 173.
Natoufien, 147.
Navdacht, 33, n.3.
Navkour, 41.
Nazlou Tchay, 49 ; 52 ; 53 ; 68 ; 183 ; 231.
Negadeh, 51 ; 78.
Nehil, 69 ; 101 ; 102 ; 106 ; 107 ; 145 ; 156, n.1 ; 181, n.1.
Nehri, 60 ; 61, n.2 ; 79 ; 107 ; 150, n.1 ; 160 ; 181 ; 202 ; 212 ; 214 ; 216, n.3 ; 239.
Nemrut Dağ, 85, n.2.
Nerwa, 233.
Nephtali, 251, n.1.
Nimrod (cousin du patriarche), 211 ; 219, n.2 ; 228.
Ninive, 298.
Nisibe (actuel Nusaybin), 29 ; 30 ; 31 ; 35 ; 63 ; 72 ; 75, n.3 ; 78, n.2 ; 86 ; 103, n.3 ; 155 ; 271, n.3 ; 288 ; 292 ; 294 ; 301.
Nordouz (actuel Norduz), 23 ; 71 ; 72 ; 91, n.1 ; 101 ; 129, n.1 ; 133 ; 140 ; 145 ; 150 ; 153 ; 171, n.1 ; 174 ; 175 ; 232 ; 323, n.1.
Nordus Su, 121 ; 123.
Nouroullah, 12 ; 59, n.3.
Obeidullah, 60.
Omot, 188.
Oramar, 109 ; 136, n.2 ; 151 ; 159, n.1 ; 191, n.2 ; 213, n.1 ; 214 ; 241 ; 264, n.1 ; 272.
Oramli (Kurdes), 109.
Orisa, 133.
Orsirank (voir Gavar), 75, n.1.
Osman Pacha, 60.
Osmanli, 208.
Ossète, 252, n.1.

Ottoman (voir Osmanli), 19 ; 25 ; 58 ; 59 ; 60 ; 69, n.1 ; 73, n.1 ; 81, n.1 ; 82, n.3 ; 84 ; 99 ; 131, n.2 ; 198 ; 201 ; 205 ; 206 ; 209 ; 211 ; 224.
Ouchnou, 51 ; 52 ; 68, n.3.
Ouhnou, 61, n.2.
Ourartou, 22 ; 23, n.1 ; 25, n.1.
Ourmiah (ville), 2 ; 6 ; 12 ; 14 ; 16 ; 27 ; 48, n.2 ; 49 ; 50 ; 53 ; 60 ; 65 ; 68 ; 78 ; 79 ; 95, n.2 ; 104 ; 105, n.1 ; 106 ; 126, n.3 ; 127 ; 128, n.1 ; 129 ; 131, n.1 ; 132 ; 133, n.1 ; 160 ; 183 ; 186 ; 191, n.1 ; 208, n.2 ; 212 ; 216, n.3 ; 221 ; 230 ; 231 ; 236 ; 242, n.1 ; 252, n.2 ; 265, n.2 ; 266 ; 313.
Ourmiah (plaine), 7 ; 10 ; 12 ; 48 ; 49 ; 52 ; 54 ; 55 ; 65 ; 68 ; 98, n.2 ; 125 ; 126, n.3 ; 128 ; 130;131, n.1 ; 139 ; 141, n.3 ; 145, n.2 ; 153 ; 158, n.2 ; 181, n.1 ; 183, n.1 ; 184, n.1 ; 187 ; 189, n.2 ; 195, n.1 ; 201 ; 205 ; 209 ; 229 ; 231 ; 232, n.1 ; 236 ; 254, n.1 et 2 ; 265, n.3 ; 266 ; 273.
Ourmiah (lac), 18 ; 19 ; 28, n.1 ; 48 ; 52 ; 58 ; 91 ; 133 ; 168, n.1 ; 192, n.2 ; 194, n.3 ; 247, n.1 ; 252, n.2 ; 270, n.2.
Oustik (Kurdes), 213, n.1.
Pagan, 70, 99.
Parskahayk (voir Chemdinan), 71, n.1.
Patavour, 50, n.1.
Patto (mélik), 184.
Pechabour, 37 ; 113 ; 167, n.1.
Persan, 6 ; 7 ; 26, n.1 ; 42, n.1 ; 47 ; 48 ; 58 ; 60 ; 70, n.3 ; 79 ; 104 ; 106 ; 141 ; 160 ; 186, n.3 ; 195, n.1 ; 205 ; 215 ; 225 ; 255, n.1 ; 297.

Perse, 5 ; 6 ; 13 ; 25 ; 26 ; 27 ; 35, n.3 ; 48 ; 52 ; 55 ; 57 ; 59, n.2 ; 65, n.2 ; 66 ; 71 ; 95 ; 98 ; 104 ; 106 ; 107 ; 127 ; 128 ; 130, n.1 ; 131, n.2 ; 141, n.1 ; 145, n.1 ; 160 ; 178, n.3 ; 183, n.2 ; 185 ; 187 ; 189 ; 201 ; 202 ; 203, n.3 ; 212 ; 215 ; 223 ; 233 ; 234 ; 241 ; 243, n.1 ; 251, n.1 ; 292 ; 302 ; 303 ; 310 ; 312 ; 314 ; 315 ; 317.
Petit Zab, 42, n.2 ; 68, n.3 ; 148 ; 158, n.2 ; 163 ; 167, n.1 ; 169, n.2 ; 259, n.1.
Pinianitch (Kurdes), 94, n.3 ; 213.
Pir Beka, 220.
Porte (abréviation de Sublime Porte), 25 ; 55 ; 107 ; 211 ; 229.
Pseudo-Moïse de Khoren, 178, n.1.
Pirbadelan, 71.
Piris Dagh, 113.
Piroz, 124.
Qaradj, 167, n.1.
Qayatchayé, 197 ; 209.
Quéramoun (actuel Geramus), 93 ; 128 ; 180 ; 220 ; 232.
Rabat, 247, n.2.
Rabban Audicho, 97 ; 225.
Rabban Bia, 259, n.1.
Rabban Hormuzd, 12 ; 87, n.3 ; 198 ; 222 ; 244 ; 256.
Rabban Yunan, 243, n.4 ; 245.
Rachid Bey, 213.
Rachid Pacha, 60 ; 85, n.1 ; 89 ; 116, n.2 ; 212.
Ramanné, 200.
Rassam, 311.
Rawandouz, 23 ; 25, n.1 ; 28 ; 58 ; 59 ; 61, n.2 ; 79 ; 81, n.1 ; 110 ; 116, n.2 ; 139, n.2 ; 150, n.1 ; 153, n.1 ; 158, n.1 ; 175, n.3 ; 176 ; 178 ; 179, n.1 ; 194 ; 293.

Rawandouz Su, 21 ; 109 ; 191.
Rekan, 109, n.1.
Resko, 18, n.2 ; 95.
Rezor Su, 121.
Ridvan, 36 ; 37 ; 85, n.1 ; 89, n.2 ; 118 ; 124 ; 206, n.1.
Roudbar (près d'Amadia), 161.
Roudbar (Iran), 40, n.1.
Roudbare-Sin, 19 ; 61, n.2 ; 95 ; 96 ; 109 ; 133 ; 168, n.1.
Roustaqa, 230, n.1.
Sadak, 120, n.2.
Saddik, 60, n.3 ; 216, n.3.
Safavide, 25 ; 46 ; 304 ; 314.
Sah (ou Chakh), 120 ; 123 ; 233.
Sakerran, 254, n.1.
Sakkys, 79.
Salabacca (ou Raola) (actuel Sivaslibey), 93 ; 94 ; 129 ; 137 ; 139, n.1 ; 144 ; 154 ; 165 ; 172 ; 194, n.3 ; 215.
Salah, 291.
Salmas (ville), 50 ; 53 ; 67, n.3 et 4 ; 73 ; 79 ; 80 ; 104, n.3 ; 126, n.3 ; 132 ; 193, n.2 ; 252, n.2 ;
Salmas (plaine), 12 ; 48, n.1 ; 49 ; 50 ; 65 ; 67 ; 95, n.2 ; 104 ; 105, n.1 ; 126, n.3 ; 153 ; 182, n.2 ; 183 ; 198 ; 223, n.1 ; 231 ; 266.
Salomon, cousin du patriarche, 228.
Samosate, 197, n.1.
Samuel, cousin du patriarche, 228.
Sandour, 80, n.1 ; 81.
Saoudj-Boulak (actuel Mahabad), 51 ; 68, n.2 ; 79 ; 194, n.3.
Saoura, 67, n.4.
Sapna, 28 ; 110 ; 111, n.1 ; 112 ; 116 ; 125 ; 134 ; 142 ; 152, n.1 ; 153 ; 155 ; 159, n.3 ; 161 ; 197, n.1 ; 200 ; 206, n.1 ; 214 ; 220 ; 233 ; 263, n.3.

Sapna Su, 112.
Sapor II, 77, n.1.
Saray, 104 ; 146, n.2 ; 205.
Sargon II, 22 ; 23, n.1.
Sarli (dits aussi Kakaï ou Sarabus), 39, n.2 ; 41 ; 82.
Sassanide, 6 ; 35 ; 40, n.1.
Sasun, 20, n.1 ; 33 ; 182, n.1.
Sat, 25 ; 109 ; 132 ; 136, n.2.
Sat Daǧ, 19 ; 20 ; 28 ; 79 ; 90, n.1 ; 91 ; 95 ; 107, n.1 ; 109 ; 150 ; 164, n.2 ; 173, n.2.
Şatak, 72.
Savur, 290.
Savur Su, 290.
Scemsite, 82, n.3 ; 140.
Scher (Mgr Addai), 119, n.4 ; 197 ; 297.
Seil Kilisse, 103.
Sekunis, 71.
Sel, 103.
Seldjoukide, 24 ; 75.
Şemdinan (ou Şemdinli) (voir Chemdinan), 21, n.2 ; 168, n.1.
Semkhor, 167
Semsik, 96.
Senna (actuellement Sanandaj), 45 ; 46 ; 59, n.2 ; 78, n.2 ; 132 ; 140.
Ser Amadia, 112 ; 157, n.1.
Setak, 37.
Shapour, 51.
Char-i-Zor (Siarsoura byzantine), 45.
Siaros (Mont), 170.
Sidékeur, 81, n.1.

Siirt (anciennement Seert), 8, n.1 ; 12 ; 18 ; 20, n.1 ; 27 ; 28 ; 29 ; 30 ; 31 ; 32 ; 36 ; 37 ; 62 , 65 , 73 ; 75, n.3 ; 77, n.1 ; 85, n.1 ; 89, n.2 ; 119 ; 120 ; 124 ; 127 ; 132 ; 138, n.1 ; 166, n.3 ; 178 ; 197, n.1 ; 223 ; 234 ; 277 ; 284 ; 297 ; 301.
Siman (Djebel), 86, n.1.
Simel, 37 ; 88 ; 167, n.1 ; 299.
Sindi (Kurdes, etc...), 57, n.1.
Sindjar (Djebel), 20 ; 35 ; 83 ; 84 ; 85 ; 86 ; 87 ; 88, n.2 ; 220, n.3.
Sios, 38, n.1.
Sirgan, 52.
Sirnak, 113, n.1 ; 121.
Sirvan, 37 ; 118 ; 124.
Siverek, 32 ; 33, n.1.
Siwine, 101.
Soldouz, 8, n.1 ; 26, n.1 ; 49 ; 52, n.1 ; 68 ; 78 ; 231.
Somay, 19 ; 52 ; 221 ; 230.
Sophène, 64 ; 103.
Soran, 58.
Souleimanié, 44 ; 45 ; 58 ; 79 ; 144, n.1 ; 150, n.1 ; 177 ; 178, n.1 ; 194, n.1 ; 216.
Soupourgan, 231.
Sourayé (syrien), 273.
Souryi, 61, n.2.
Souva (ou Soumma), 97.
Sulaqa, 222 ; 223, n.1.
Süphan Dağ, 86, n.1.
Suppa Durak, 150.
Surchi Baïza (Kurdes), 175, n.3.
Surma Khanum (ou lady Surma), 228.
Surum, 255, n.1; 259, n.2.

Syrien uni (église catholique), 9 ; 11, n.1 ; 32, n.3 ; 33, n.1 ; 37, n.1 ; 39, n.1 ; 62, n.3 ; 122, n.2 ; 277 ; 288, n.2 ; 290, n.2 ; 291, n.1 ; 292 ; 321.
Tabriz, 26, n.1 ; 83 ; 134, n.1 ; 268, n.3; 301.
Tadj-ud-Din, 209.
Taï (Arabes), 42, n.2 ; 58, n.1 ; 63.
Takrit, 40.
Tal, 91, n.1 ; 94 ; 151 ; 152 ; 154, n.2 ; 185, n.1 ; 190 ; 219 ; 232 ; 244 ; 247, n.2 ; 258 ; 259, n.2 ; 266.
Talana, 114 ; 256.
Talun ari, 188.
Tamerlan, 6 ; 46 ; 54 ; 270, n.2.
Tanina, 113.
Tappouni (cardinal Gabriel), 291 ; 321.
Taurus, 18 ; 20 ; 21 ; 22 ; 23 ; 24 ; 29 ; 37 ; 58 ; 59 ; 62, n.2 ; 72 ; 75, n.3 ; 83 ; 125 ; 126 ; 147, n.1 ; 148 ; 167 ; 169 ; 197, n.1; 207, n.1.
Tauzin , 119,n.4.
Tchalbek, 170.
Tchalderan, 102 ; 103.
Tchallek, 98, n.2.
Tchammanies, 135, n.1.
Tchar Tchay, 49.
Tchara, 50, n.1.
Tcherbach, 243, n.1.
Tchôl, 63.
Tchomba, 93.
Téhéran, 2 ; 67, n.1 ; 301 ; 309 ; 312 ; 315, n.1.
Tel Afar, 43, n.1.
Tel Armen (actuel Kiziltepe), 34 ; 73, n.1 ; 75, n.3.
Tel Eskof, 245, n.1.
Tel Kef (ou Tel Képé), 39, n.1 ; 41, n.3 ; 47, n.3 ; 184, n.1 ; 198 ; 240, n.4.

Tergavar, 19 ; 26 ; 52 ; 109, n.2 ; 138, n.2 ; 141, n.1 ; 152, n.1 ; 154, n.2 ; 173, n.1 ; 189, n.1 ; 204 ; 221 ; 230 ; 231 ; 235 ; 242 ; 266.
Terkonès, 254, n.1.
Terter, 105, n.1.
Teuwla, 68, n.3.
Tiane, 110, n.1.
Tiari (voir Haut et Bas-Tiari), 14, n.1 ; 53 ; 91 ; 92 ; 94 ; 95 ; 111 ; 134 ; 143, n.1 et 2 ; 144, n.1 ; 156 ; 159, n.2 ; 165 ; 166 ; 169 ; 172 ; 178, n.3 ; 181 ; 183 ; 193, n.1 ; 209, n.2 ; 210 ; 213 ; 218 ; 219 ; 232 ; 242 ; 258 ; 261 ; 262, n.1 ; 263 ; 266.
Tiarien, 155, n.2 ; 159, n.2 ; 170 ; 180 ; 184 ; 187 ; 196 ; 210 ; 214 ; 215 ; 261 ; 263 ; 267 ; 268, n.1.
Tiflis, 89; 105 ; 131, n.1 ; 183.
Tigrane le Grand, 72 ; 75.
Tigranocerte, 72 ; 75, n.2.
Tigre (en turc, Dicle) (voir aussi Haut-Tigre), 6 ; 18 ; 19 ; 20 ; 23 ; 27 ; 28, n.1 ; 29 ; 31 ; 33 ; 34 ; 35 ; 36, n.3 ; 37 ; 38, n.1 ; 39, n.1 ; 42 ; 56 ; 64, n.1 ; 82 ; 85, n.2 ; 117 ; 118 ; 122 ; 123 ; 124 ; 132, n.3 ; 147, n.1 ; 159 ; 167, n.1 ; 168 ; 176 ; 268 ; 291 ; 301 ; 303, n.1.
Til, 124.
Timothée Ier, 230.
Tiriki, 212, n.3.
Tirsin, 164, n.2.
Tis, 235.
Tkhouma, 93 ; 94 ; 96 ; 97 ; 98, n.2 ; 128 ; 129 ; 133 ; 135 ; 137 ; 138 ; 139, n.1 ; 149 ; 152 ; 154 ; 157, n.1 ; 159 ; 165 ; 166 ; 172 ; 174 ; 178, n.3 ; 179, n.4 ; 181 ; 183 ; 187 ; 188 ; 190 ; 193, n.2 ; 194, n.3 ; 209, n.2 ; 213, n.1 ; 218 ; 219 ; 232 ; 242 ; 245 ; 266 ; 267, n.1 et 2.

Tkhouma-Gawâia, 94 ; 135 ; 247.
Tomboul, 182, n.2.
Tour (Djebel) (voir Tour Abdin et Mont Izala), 20, n.1 ; 29 ; 31 ; 34 ; 35 ; 57 ; 62 ; 72 ; 83 ; 89, n.2 ; 118 ; 124 ; 141, n.1 ; 160 ; 161 ; 188 ; 204, n.1 ; 207, n.1 ; 253, n.2 ; 271, n.3 ; 286-295 ; 309.
Touvaï, 96 ; 220.
Tovi, 172.
Toz (col), 103.
Transcaucasie, 28 ; 56, n.3 ; 66, n.1 ; 83 ; 89 ; 103 ; 131, n.1 ; 252, n.1 ; 268 ; 273, n.1 ; 298.
Tulaki, 235.
Turc (voir ottoman), 3 ; 6 ; 7, n.1 ; 8, n.1 ; 11 ; 26, n.1; 31, n.1 ; 46 ; 51 ; 55 ; 57 ; 58 ; 66, n.1 ; 79 ; 85 ; 90 ; 100, n.1 ; 106 ; 108 ; 110, n.2 ; 113 ; 119, n.2 et 4 ; 143 ; 166, n.3 ; 194, n.2 ; 204, n.1 ; 205 ; 211 ; 212 ; 213 ; 215 ; 217, n.2 ; 226 ; 228, n.3 ; 229 ; 269 ; 273, n.1 ; 288, n.2 ; 304 ; 312 ; 321 ; 324.
Turcoman (ou turkmène), 43 ; 82 ; 290.
Turquie (voir ottoman et Porte), 2 ; 5 ; 10, n.1 ; 18, n.2 ; 26 ; 27 ; 66, n.1 ; 70, n.3 ; 123, n.1 ; 127 ; 131 ; 156 ; 165, n.1 ; 186, n.1 ; 187 ; 199, n.1 ; 201 ; 241 ; 295 ; 304 ; 305 ; 313 ; 314 ; 321.
Tuz Khumarta, 40, n.1.
Urfa (Edesse antique), 33 ; 58 ; 73, n.1 ; 188 ; 301 ; 303, n.1.
Van (ville), 14 ; 18 ; 22 ; 26, n.1 ; 27 ; 53 ; 60 ; 70 ; 71 ; 77, n.1 ; 83, n.1 ; 103 ; 104; 106 ; 110, n.2 ; 117, n.1 ; 127 ; 133, n.1 ; 175 ; 192, n.2 ; 193, n.2 ; 198, n.3 ; 199, n.2 ; 203, n.3 ; 215 ; 240 ; 301 ; 302 ; 320 ; 323, n.1 ; 324
Van (lac), 18 ; 19 ; 24 ; 31 ; 56, n.3 ; 58 ; 76 ; 84 ; 86, n.1 ; 103 ; 168 ; 208.

Vaspourakan, 24 ; 67 ; 74.
Vastan, 103.
Viranşehir (Constantia antique), 32.
Walto, 91, n.1 ; 93 ; 94, n.1 ; 165 ; 166 ; 188 ; 210, n.2 ; 216 ; 220, n.1 ; 232 ; 259 ; 266.
Waranchem (montagne), 173, n.3.
Yélader (actuel Bajirge Dere), 107.
Yerda, 113.
Yézidi, 20 ; 35 ; 36 ; 37, n.1 ; 38 ; 39, n.1 ; 40, n.1 ; 41 ; 42, n.2 ; 63 ; 80, n.1 ; 82-89 ; 104 ; 105 ; 115, n.2 ; 119, n.4 ; 122 ; 124 ; 140 ; 141, n.1 ; 199 ; 214, n.3 ; 220, n.3 ; 251, n.1 ; 273, n.1 ; 277 ; 290 ; 303, n.2.
Zagros, 20 ; 21 ; 56 ; 69 ; 146 ; 147, n.1 ; 148 ; 310.
Zaîn (voir Zeinalbachi), sans doute le Hakkâri au XVIIe s., 195, n.1 ; 209 ; 223, n.1.
Zakho, 10 ; 13 ; 14 ; 20 ; 27 ; 37 ; 41 ; 42, n.2 ; 59 ; 78 ; 79 ; 80, n.1 et 3 ; 85 ; 88 ; 89, n.1 ; 110 ; 112 ; 113 ; 115 ; 125 ; 126, n.3 ; 133 ; 158, n.1 ; 204 ; 216, n.1 ; 258 ; 265, n.3 ; 266 ; 277 ; 285 ; 301.
Zarzien, 147.
Zawi Chemi Chanidar, 147 ; 148, n.1.
Zawitha, 93 ; 151.
Zeinalbachi (voir Zaîn), 195, n.1 ; 223, n.1.
Zeitoun, 207, n.1.
Zerani, 96 ; 255 ; 256.
Zéré, 33, n.3.
Zerin, 79 ; 108.
Zérini, 188.
Zibar, 28 ; 110 ; 112 ; 113 ; 114, n.1 ; 115, n.1 ; 132 ; 147 ; 160, n.1 ; 161, n.1 ; 203 ; 232, n.2 ; 233 ; 272.
Zibar Pacha, 208.
Zir, 96 ; 187 ; 188.

Zoghket, 37 ; 234.
Zola, 50.
Zorawa, 93.

Documents d'archives

I - Archives dominicaines du Saulchoir

Cet établissement conserve les archives de la province de France des dominicains (non utilisées par moi à l'exception d'une notice sur le P. Rhétoré établie par le P. de Ruder) et celles de la mission de Mossoul, tenue par les dominicains français entre 1859 et les années qui suivent 1970. J'ai dépouillé onze paquets d'archives (ou liasses) dont on trouvera ci-dessous un état très sommaire :

N° 6 Texte du P. H.Simon sur les massacres de Mardin (1915 et années suivantes), 185 pages.

N° 7 Rapports annuels du supérieur sur la mission de Mossoul (1880-1905).

Notes diverses du P. Rhétoré sur les Nestoriens, le Hakkâri, etc... Père V. Lemée. Aperçu historique sur les Nestoriens et sur les missions des religieux dominicains parmi eux (au XVIIIe siècle) 152 pages. Père Marchi. Cenni sullo stato attuale del nestorianismo nell'Impero ottomano (1852), 29 pages dactyl. J. Tfinkdji. Notice sur l'église assyro-chaldéenne nestorienne et les Nestoriens (1923), 27 pages.

N° 9 Divers textes du P. Rhétoré, notamment une notice de 40 pages sur la mission des dominicains italiens à Mossoul (1908).

N° 11 Texte d'une conférence du P. Rhétoré (53 pages) intitulée "Kurdistan. Aperçu géographique. Moeurs et cultures. Peuples divers. Religion. Action d'un missionnaire".

N° 16 Notes diverses du P. Rhétoré pour une histoire de la mission des dominicains français à Mossoul. Textes divers des P.P. Berré, Galland, Fiey, etc...
N° 17 Cahier de 379 pages du P. Rhétoré, Les Chrétiens aux bêtes ! (sur les massacres de Mardin) précédé par des notes sur les pays du Haut-Tigre. Journal de Van, t.I (1881-1885), t.II (1883-1899) .
N° 18 Récits divers de voyage du P. Rhétoré (à partir de 1874) dans le Hakkâri et le reste du Kurdistan.
Rapports et notes divers sur Van, la région de Siirt, le Bohtan, le djebel Tour, etc...
J. Rhétoré. Grammaire du tourani (1899), 159 pages.
N° 19 Voyages divers : région de Van, Hakkâri, Azerbaïdjan persan.
N° 20 J. Rhétoré. Grammaire du soureth oriental régulier (1911), 307 pages.
N° 21 J. Rhétoré. Notice sur la mission de Mossoul, de 1750 à 1856 (1908-1910), cahier de 117 pages.
Du même, manuscrit de 300 pages sur l'histoire de l'Arménie ; cours de syriaque professé à Jérusalem (1894) ; ouvrage de 194 pages sur le Coran (1919), etc...
N° 22 Textes divers du P. Rhétoré.

II - Archives du Ministère des Affaires Etrangères.

Saint-Siège. Protectorat catholique de la France. Patriarcat chaldéen. Nouvelle série, vol. 65, 66, 67.
Turquie. Politique intérieure. Mésopotamie. Golfe Persique. Nouvelle série, vol. 149, 150, notamment vol. 150, f° 150-187.
Léon Krajewski, vice-consul de France à Mossoul. Le Nestorianisme. Ses origines. Son passé. Son présent. Son avenir (1903), 75 pages dactyl. et une carte (assez complète).
(a beaucoup utilisé le P. Rhétoré)

du même, f° 206-236. Les Yézidis, adorateurs du diable. Leurs croyances. Leurs moeurs. Leurs coutumes (1904), 60 pages manuscrites.

Bibliographie

En dehors de quelques exceptions (des ouvrages étrangers que je n'ai pu me procurer et qui sont désignés par un astérisque), la présente bibliographie est uniquement constituée des ouvrages que j'ai utilisés pour mon travail. Elle est évidemment très incomplète, tant l'Orient et les chrétiens d'Orient ont suscité depuis le XVIe et le XVIIe siècles l'intérêt des voyageurs, des missionnaires et des diplomates. Nombreuses sont, en particulier, les publications en anglais ou en allemand qui manquent à l'appel. J'ai, par ailleurs, déjà signalé que je n'avais pu aborder que superficiellement la masse abondante des publications missionnaires du siècle dernier.

Enfin, j'ai systématiquement écarté, en dépit de la valeur de certains d'entre eux, les manuels d'enseignement supérieur et ouvrages de vulgarisation relatifs au Proche-Orient et aux différents pays du Croissant fertile. Sauf exceptions, j'ai également omis tout ce qui concerne l'évolution économique, sociale,politique et religieuse postérieure à 1914.

Afin de permettre au lecteur d'avoir une vision plus claire de la personnalité des auteurs cités, j'ai assez souvent indiqué les titres et les grades (à l'exception du "Docteur" allemand, quasi systématique avant 1914...). De même, j'ai signalé par Rev (erend) les pasteurs protestants anglo-saxons et indiqué l'appartenance des religieux catholiques par les sigles traditionnels :

a.a. : assomptioniste
c.m. : lazariste
o.c.d. : carme
o.f.m. : franciscain
o.f.m. cap. : capucin
o.p. : dominicain
s.c.j. : prêtre du Sacré-Coeur de Bétharram
s.j. : jésuite.

Conformément à la règle, j'ai répertorié selon leur prénom les auteurs appartenant à des ordres religieux (capucins, carmes) dont les membres prennent un nom différent du nom séculier. Exemples : le P. Raphaël du Mans, le P. Elisée de la Nativité, etc... Par ailleurs, si les dominicains sont toujours publiquement désignés par leur nom de famille (le P. Rhétoré), un certain flottement peut affecter leurs prénoms, lorsqu'ils utilisent, outre leurs prénoms de baptême, leur prénom religieux.

On trouvera enfin ci-dessous les abréviations utilisées pour les périodiques les plus fréquemment cités :

A.C.M. : Annales de la Congrégation de la Mission (lazaristes)
A.D. : Année dominicaine
A.G. : Annales de Géographie
A.P.F. : Annales de la Propagation de la Foi
C.H.M. : Cahiers d'Histoire Mondiale
C.S.C.O. : Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium
E.G. : Economic Geography
E.O. : Echos d'Orient
G. : la Géographie
G.J. : Geographical Journal ; antérieurement, Journal of the Royal Geographical Society

G.R.	: Geographical Review
J.A.	: Journal asiatique
J.R.C.A.S.	: Journal of the Royal Central Asian Society
M.C.	: Les Missions catholiques
O.C.P.	: Orientalia Christiana Periodica
O.E.O.	: Oeuvre des Ecoles d'Orient
O.S.	: L'Orient syrien
P.M.	: Petermanns Mitteilungen
P.O.	: Paroles de l'Orient
P.O.C.	: Proche-Orient chrétien
R.E.A.	: Revue des études arméniennes
R.G.A.	: Revue de géographie alpine
R.G.E.	: Revue géographique de l'Est
R.G.L.	: Revue de Géographie de Lyon
R.H.M.	: Revue d'Histoire des Missions
R.H.R.	: Revue de l'Histoire des religions
R.O.C.	: Revue de l'Orient chrétien.

I - Atlas

1 - Beek (Martin A.). Atlas of Mesopotamia.
Londres, Nelson, 1962, 164 p.

2 - Brice (William C.) (edited by). An Historical Atlas of Islam.
Leiden, E.J. Brill, 1981.

3 - Despont (abbé J.). Nouvel Atlas des Missions.
Paris et Lyon, aux bureaux de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi, 1951.

4 - Heussi (K.) et Mulert (H.). Atlas zur Kirchengeschichte.
Tübingen, J.B. Mohr, 1905.

5 - Historical Atlas of Iran.
Tehran University 1971 (26 pl. ; textes en persan, anglais et français).

6 - Meer (F. van der). Atlas de l'antiquité chrétienne.
Paris-Bruxelles, 1960.

7 - Tübinger Atlas des Vorderen Orients.
Université de Tubingue, Sonderforschunsgbereich.
Wiesbaden (en cours de publication depuis 1977).

8 - World Missionary Atlas.
H.P. Beach et Ch. H. Fahs, New-York, Institute of Social and Religious Research, 1925, 249 p.

II - Géographie - Sciences humaines (en particulier populations non chrétiennes) - Sciences naturelles.

10 - Al-Kasab (N.N.). Die Nomadenausiedlung in dem Irakische Jezira.
Tübingen geogr. Studien, 20, 1966, 148 p.

11 - Awad (M.). Geographical aspects of the Mosul question.
The Scottish Geogr. Magazine, 1927, 1-20, 65-78.

12 - Barth (F.). Principles of social organization in Southern Kurdistan.
Bull. Univ. Ethnograph. Museum, n°7. Oslo, 1953, 146 p.
(Universitetets Etnografiske Museum Bulletin n°7)

13 - Bérard (Victor). La politique du Sultan.
Paris, Calmann-Levy, 1897, 363 p.

14 - Bérard (Victor). Le sultan, l'Islam et les puissances - Constantinople - La Mecque - Bagdad.
Paris, A. Colin, 1907, 445 p.

15 - Bérard (Victor). Les révolutions de la Perse. Les provinces, les populations et le gouvernement du Roi des Rois.
Paris, A. Colin, 1910, 368 p.

17 - Berthaud (abbé Edmond). La vie rurale dans quelques villages chrétiens de l'Azerbaïdjan occidental.
R.G.L., 1968, 291-331.

18 - Beşikçi (Ismail). Doğuda değisim ve yapısal sorunlar (göçebe Alikan aşireti). (Transformations et problèmes structurels dans l'Est : la tribu nomade des Alikan).
Ankara, 1969, 155 p.
(résumé de X. de Planhol, R.G.E., 1971, 431-434).

19 - Bobek (Hans). Forschungen in Zentralkurdischen Hochgebirge zwischen Van und Urmia-See.
P.M., 1938 I, Kartogr., Geol., Tekt., 152-162 ; II Landschaftskundliche Ergebnisse, 215-228.

20 - Bois (Th.), o.p. La religion des Kurdes.
P.O.C., 1961, 105-136.

21 - Byhan (Arthur). La civilisation caucasienne.
Paris, Payot, 1936, 259 p.

22 - Campanile (Giuseppe) o.p. Storia della regione del Kurdistan e delle Sette di religione ivi existenti.
Naples, Stamperia de Frat. Fernandez, 1818, XX-215 p.
(préfet de la mission dominicaine de Mésopotamie et Kurdistan, 1802-1815).

23 - Carr (R.E.). The Kurdistan mountain. Ranges in reference to a Russian Advance on the Tigris Valley.
Journal of the Royal United Service Institution, 22 (1878-1879), 153-183.

24 - Challand (sous la direction de Gérard). Les Kurdes et le Kurdistan. La question nationale kurde au Proche-Orient.
Paris, Maspero, 1978, 354 p.

25 - Chantre (Ernest). Recherches anthropologiques sur les Aïssores, ou Chaldéens émigrés en Arménie.
Société d'Anthropol. de Lyon, 1891, 28 p.

26 - Id. Rapport sur une mission scientifique en Arménie russe. Ministère de l'Instruction publique. Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires, 1893, 48 p.

27 - Cuinet (Vital). La Turquie d'Asie. Géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de chaque province de l'Asie mineure.
Paris, Leroux, 1890-1894, 4 volumes.

28 - Davies (D.M.). Observations on Land use in Iraq.
E.G., 1957, 122-134.

29 - Davis (A.). Lake Van and Turkish Kurdistan. A botanical Journey.
G.J., 1956, 156-166.

30 - Drower (lady Ethel Stefana, précédemment Mrs E.S. Stevens). The Mandeans of Iraq and Iran.
Oxford, Clarendon Press, 1931, XXVI-436 p.

31 - Field (Henry). Contribution to the Anthropology of Iran.
Chicago. Field Museum of National History. Anthropological Series, vol. 29 (1 et 2), 1939, 2 volumes.

31 bis - Field (Henry). The Anthropology of Iraq. 4 vols : I, 1 et 2. Anthropological Series, Field Museum of Natural History, Vol. 30, I, 1. 1940 ; I, 2, 1949 ; II, 1 et 2-3 (Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Harvard University, XLVI, 1 (1951) et 2-3 (1952).

32 - Fischer (Theobald). Der Olbaum. Seine geographische Verbeitung, seine wirtschaftliche und kulturhistorische Bedeutung.
P.M. Ergänzungs heft 147, 1904, 85 p.

33 - Fischel (Walter). The Jews of Kurdistan, a hundred years ago.
Jewish Social Studies, 1944, 195-226.

34 - Id. The Jews of Persia.
Id, 1950, 119-160.

34 bis - Franco (Moïse). Essai sur l'histoire des Israélites de l'Empire ottoman depuis les origines jusqu'à nos jours.
Paris, A. Durlacher, 1897, VI-296 p.

35 - Gabriel (Alfons). Religionsgeographie von Persia.
Wien, Hollinek, 1971, 198 p., 16 pl h-t.

36 - Galland (J.). o.p. Dans le Kurdistan.
G., t.IV (1901), 393-402.

37 - Galloway (J.P.N.). A Kurdish village of North-East Iraq (Rust, à l'est de Rawandouz).
G.J., 1958, 361-366.

37 bis - Grandsen (A.H.). Chaldean Communities in Kurdistan.
J.R.C.A.S., 1947, 79-82.

38 - Grenard (M.F.). Une secte religieuse d'Asie Mineure : les Kyzyl-Bâchs.
J.A., 1904 I, 511-522.

39 - Güdalı (Nuri). Geomorphologie der Türkei. Erläuterungen zur geomorphologischen. Übersichtskarte der Türkei 1/ 2 000 000.
Wiesbaden, L. Reichert, 1979, XIII-265 p.

40 - Günther (R.T.). Contributions to the Geography of lake Urmi and its Neighbourhood.
G.J.1899 II, 504-523.

41 - Handbook of Mesopotamia. I Généralités, II Sud (y compris Bagdad), III Centre (y compris Kurdistan du sud et désert syrien), IV Nord.
Admiralty War Staff, Intelligence Division, 1916-1917, 4 volumes.

43 - Hasson (Ibrahim). La culture du blé dans les départements de Ninive et Dahok (nord-ouest de l'Irak).
Thèse de troisième cycle Paris VII, 1975, 152 pages ronéot.

44 - Hommes et montagnes du Kurdistan turc. Sat Dag 1973.
Expédition de "Grenoble Université Montagne", brochure de 63 pages.

45 - Hütteroth (W.D.). Bergnomaden und Yaylabauern im mittleren Kurdischen Taurus.
Marburger Geogr. Schriften, 11, 1959, 190 p.

46 - Ishow (Habib). Un village irakien, Araden en 1961 (dans la Sapna).
Cahiers de l'Orient contemporain, 1966, 609-622.

46 bis - Id. Araden ou le "Jardin du Paradis". La terre et les hommes dans un village chaldéen du nord de l'Irak.
Etudes rurales, 1979, 97-112.

47 - Izbırak (Reşat). Cilo dağı ve Hakkâri ile Van gölü çevresinde coğrafya araştırmaları.(Cilo dağ et Hakkâri. Recherches géographiques dans la région du lac de Van, du Cilo dağ et du Hakkâri).
Publications de l'Université d'Ankara. Institut de Géographie.
Istanbul, Anıl Matbaası, 1951, 149 p.

48 - Khanikoff (Nicolas de). Mémoire sur l'ethnographie de la Perse.
Paris, Martinet, 1866, 146 p.

49 - Kellersohn (H.). Die Landwirtschaft in Irak.
Erdkunde, 1953, 122-134.

50 - Kinneir (John Macdonald). A geographical Memoir of the Persian Empire.
Londres, J. Murray, 1813, VIII-486 p.

51 - Kotschy (Théodore). Les chênes de l'Europe et de l'Orient. Description et figures de toutes les espèces.
Paris, Rothschild, 1864, 40 pl. avec notices.

52 - Leach (E.R.). Social and Economic organisation of the Rowanduz Kurds. The London School of Economics and Political Science. monograph on Social Anthropology.

53 - Lebon (J.H.Q.). Population distribution and the agricultural regions of Iraq.
G.R., 1953, 223-228.

54 - Lees (G.M.) et Falcon (L.N.). The geographical history of the Mesopotamian plains.
G.J., CXVIII, 1952, 24-39.

55 - Lefebvre (Théodore). Le vilayet de Mossoul (d'après le rapport de la S.D.N., 86).
A.G., 1927, 76-81.

56 - Lescot (Roger). Enquête sur les Yézidis de Syrie et du Djebel Sindjar.
Mémoires de l'Institut français de Damas. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1938, 282 p.

57 - Mauroy (abbé Hubert de). Mouvements de population dans la communauté assyro-chaldéenne en Iran.
R.G.L., 1968, 333-356.

58 - Id. Les minorités non musulmanes dans la population iranienne.
R.G.L., 1973, 165-206.

59 - Id. Les Assyro-Chaldéens dans l'Iran d'aujourd'hui.
Publications du Département de géographie de l'Université Paris-Sorbonne, n° 6.
Paris, 1978, 93 p.
Publication partielle d'une thèse de troisième cycle de l'Université de Paris-Sorbonne. Contribution à la connaissance des Assyro-Chaldéens en Iran. Communautés chrétiennes syriennes orientales, 3 vol. ronéot., 1973 IX-448 p.

60 - Mecquenem (R. de). Le lac d'Ourmiah.
A.G., 1908, 128-144.

60 bis - Menant (Joachim). Les Yézidis, épisodes de l'histoire des Adorateurs du Diable.
Paris, Leroux, 1892, 232 p.

61 - Minorsky (Vladimir). Notes sur la secte des Aklé-Haqq.
Revue du Monde musulman, 40-41 (1920), 19-97 et 44-45 (1921), 205-302.

61 bis - Id. The Mosul question.
Bulletin of Reference Service on International Affaires, n° 9-10, 1926, 44 p.

62 - Mokri (Mohammad). Recherches de Kurdologie, contribution scientifique aux études iraniennes. Etudes d'ethnographie, de dialectologie, d'histoire et de religion (1956-1964).
Paris, Klincksieck, 1970, 420 p.

63 - Montagne (Robert). Notes sur le Kurdistan de Mossoul.
A la bibliothèque du Centre des Hautes-Etudes administratives Afrique-Asie, 1931, 30 pages dactylog.

64 - Id. Quelques aspects du peuplement de la Haute-Djezireh.
Bulletin d'études orientales de l'Institut français de Damas, t.II (1932), 53-66.

65 - Morgan (Jacques de). Mission scientifique en Perse.
Paris, Leroux, 1894-1905, 5 tomes en 6 volumes.

65 bis - Müller (Klaus E.). Kulturhistorischen Studien zur Genese pseudo-islamicher Sektengebilde in Vorderasien.
Wiesbaden, F. Steiner Verlag, 1967, XI-414 p.

66 - Nau (abbé F.) et Tfinkdji (abbé J.). Recueil de textes et de documents sur les Yézidis.
R.O.C., 1915-1917, 142-200 et 225-275.

67 - Nikitine (Basile). La vie domestique kurde.
Revue d'Ethnographie et des Traditions populaires, 1922, 334-344.

68 - Id. Les Kurdes et le christianisme.
R.H.R., 1922, 147-156.

69 - Id. Les superstitions des Chaldéens du plateau d'Ourmiah.
Revue d'Ethnographie et des Traditions populaires, 1923, 149-181.

70 - Id. La vie domestique des Assyro-Chaldéens du plateau d'Ourmiah.
L'Ethnographie, 1925, 356-380.

71 - Id. Le système routier du Kurdistan.
G., 1935, 363-385.

72 - Id. Les Kurdes, étude sociologique et historique.
Paris, Imprimerie nationale Libr. Klincksieck, 1956, 360 p.

73 - Planhol (Xavier de). Vie pastorale caucasienne et vie pastorale anatolienne.
R.G.A., 1956, 371-381.

74 - Id. Le monde islamique. Essai de géographie religieuse.
Paris, P.U.F., 1954, 146 p.

75 - Id. Montagnards du Proche et du Moyen-Orient. Etudes et exploration récentes.
A.G., 1960, 194-199.

76 - Id. Caractères généraux de la vie montagnarde dans le Proche-Orient et dans l'Afrique du Nord.
A.G., 1962, 113-130.

77 - Id. Les fondements géographiques de l'histoire de l'Islam.
Paris, Flammarion, 1968, 442 p.

77 bis - Id. Pression démographique et vie montagnarde dans la ceinture alpino-himalayenne.
R.G.A., 1968, 531-551.

78 - Id. Le boeuf porteur dans le Proche-Orient et l'Afrique du Nord.
Journal of the Economic and Social History of the Orient. 1969, 290-321.

79 - Id. Pour une géographie viticole du monde musulman.
Actes du Colloque de Géographie Agraire, Madrid, 23-27 mars 1971 : les sociétés rurales méditerranéennes, Aix en Provence, 1972, 147-151.

80 - Id. Le vin de l'Afghanistan et de l'Himalaya occidental.
R.G.E., 1977, 3-26.

81 - Rathjens (C.), Troll (C.) et Uhlig (H.). Vergleichende Kulturgeographie der Hochgebirge des südlichen Asien.
Wiesbaden, F. Stiener Verlag, 1973, XV-186 p.

81 bis - Ritter (Carl). Die Erdkunde im Verhältnis zur Natur und zur Geschichte der Menschen...
t. VII. Das Stufenland der Euphrat-und Tigrissystems.
Berlin, Reimer, 2 vol., 1843-1844 (reprend pratiquement tous les auteurs antérieurs).

82 - Rousseau (Jean-Baptiste). Description du pachalik de Bagdad (consul de France à Bagdad).
Paris, Treuttel et Würtz, 1809, 261 p.

83 - Schweizer (Günther). Untersuchungen zur Physiogeographie von Ostanatolien und Nordwestiran.
Tübinger Geogr. Studien, 60, 1975, 145 p.

84 - Siouffi (Nicolas). Note sur la secte des Yézidis.
J.A., 1882 II, 252-268 et 1885 I, 78-98.

85 - Id. Etude sur la religion des Soubbas ou Sabéens. Leurs dogmes, leurs moeurs.
Paris, Imprimerie nationale, 1880, 211 p.

86 - Société des Nations. Question de la frontière entre la Turquie et l'Irak. Rapport présenté au Conseil par la Commission constituée en vertu de la résolution du 30 septembre 1924.
Genève, 1925, 90 pages, 11 cartes.

87 - Socin (Albert). Zur Geographie der Tur Abdin.
Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft, 35 (1881), 237-269.

88 - Supan (A). Die Verbreitung der Armenien in der Türkei und in Transkaukasien.
P.M., 1896, 1-10, 1 carte h-t.

89 - Sykes (Sir Mark). The Kurdistan tribes of the Ottoman Empire.
Journal of the Royal Anthropolog. Institute, 38 (1908), 451-486.

90 - Thoma (Hans) et Vogel (Anselm). Bergen am Rand von Eden. Geographie, Kultur und Geschichte des Hakkâri Distrikts.
Jahrbuch des Deutschen Alpenvereins, 1969, 166-178 et 1970, 156-171.

91 - Vannutelli (Capitaine de corvette Lamberto). Anatolia meridionale e Mesopotamia. Rendiconto di una missione di geografia commerciale (1906).
Rome, Presso la Societa Geografia italiana, 1911, 416 p.

92 - Viltchevskiĭ (O.). Kourdy Uvedenie u etnitcheskouyou istoriou Kourdskogo naroda, Moscou, Leningrad, 1961. Editions de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., 1961, 166 p. (Travaux de l'Institut d'Ethnographie, t. 67).

93 - Wigram (colonel Sir Edgar T.A.). The Ashiret Highlands of Hakkari.
J.R.C.A.S., 1916, 40-59.

94 - Weulersse (Jacques). Problèmes d'Irak.
A.G., 1934, 49-75

95 - Id. Paysans de Syrie et du Proche-Orient
Paris, Gallimard, 1946, 329 p.

96 - Wilson (major-general Sir Charles). Handbook for travellers in Asia Minor, Transcaucasia, Persia, etc.
Murray's Foreign Handbooks.
Londres, J. Murray, 1895, XII-416 p.

97 - Wirth (Eugen). Agrargeographie der Irak.
Hamburger Georgr. Studien, 13, 1962, 193 p.

98 - Zahedi (H.) Les vignobles iraniens.
Acta Geographica, 1968, 35-38.

99 - Zwiedinek (J. von). Historisch-geographische Notize über die Nestorianer District Hakkari. Gesammelt auf eine Reise durch den Kurdistan in Jahre 1872.
Mitteil des K.K. geogr. Gesellschaft in Wien, 1876, 82-87.

III - Histoire - archéologie - linguistique .

100 - L'acculturation turque dans l'Orient et la Méditerranée.
Colloque internat. du C.N.R.S., 1975 (à paraître) .

101 - Aghassi. Zeïtoun (depuis les origines jusqu'à l'insurrection de 1895).
Paris, Mercure de France, 1897, 318 p.
(cas d'une communauté guerrière arménienne du Taurus) .

102 - Allen (W.E.D.) et Muratoff (Paul). Caucasian Battlefields. An history of the wars on the Turco-Caucasian borders, 1828-1921.
Cambridge Univ. Press, 1953, XXII-614 p.

103 - The Azizan or the Princes of Bohtan.
J.R.C.A.S., 1949, 249-251.

104 - Bachmann (Walter). Kirchen und Moscheen in Armenien und Kurdistan.
Leipzig, J.C. Hinrich'sche, 1913, 80 p., 71 pl.

105 - Barrelet (sous la direction de M.T.). L'archéologie de l'Iraq (sic)du début de l'époque néolithique à 333.
Colloque international du C.N.R.S., 1978.
Paris, Edit. du C.N.R.S., 1981, 385 p.

106 - Bedir Khan (émir Djeladet) et Lescot (Roger). Grammaire kurde (dialecte kurmandji).
Paris, Maisonneuve, 1970, X-374 p.
(édition par R.L. d'un ouvrage posthume de Bedir Khan) .

107 - Ben Zvi (Isaac). Les tribus dispersées.
Paris, Edition de Minuit, 1959, 219 p.

108 - Berchem (Max van) et Strzygowski (Joseph). Amida.
Heidelberg, C. Winter, 1910, 390 p.
(collaboration de Gertrude Bell. The churches and monasteries of the Tur Abdin, 224-262) .

108 bis - Bidawid (Raphaël). Les lettres du patriarche Timothée Ier, étude critique.
Citta del Vaticano, Biblioteca apostolica vaticana. Studi e testi, 187 (1956), 132 p.

109 - Blau (Joyce). Le Kurde de Amadya et du Djebel Sindjar. Analyse linguistique, textes folkloriques, glossaires.
Travaux de l'Institut d'Etudes iraniennes de l'Université de la Sorbonne Nouvelle, 8.
Paris, Klincksieck, 1976, 254 p.

110 - Botta (Paul-Emile). Monuments de Ninive, tome V. Texte.
Paris, Imprimerie nationale, 1850, XI-361 p.

111 - Braidwood (Robert J. et Linda). The Earliest village Communities of Southwestern Asia.
C.H.M., 1953, 278-310.

112 - Braidwood (Robert J.) et Home (Bruce). Prehistoric investigations in Iraqi Kurdistan.
Studies in Ancient Oriental civilisation, 31.
University of Chicago Press, 1960, XXVIII-184 p.

113 - Braidwood (Robert). The earliest village communities of Southwestern Asia reconsidered.
Actes du VIe Congrès internat. de sciences préhistoriques et protohistoriques
Rome, 1962, I, 115-126.

114 - Bricken (Anna-Dorothee von). Le nestorianisme vu par l'Occident.
1274 Année charnière. Mutation et continuité.
Colloque internat. C.N.R.S., 1974.
Paris, Editions du C.N.R.S., 1977, 1008 p., p.73-84.

115 - Cahen (Claude). La Djezira au milieu du XIIIe siècle d'après 'Izz - ad Din Ibn Chaddad.
Revue des Etudes islamiques, 1934, 109-128.

116 - Id. Le Diyar Baker au temps des premiers Urtukides (XIIe siècle).
J.A., 1935 II, 219-276.

117 - Id. La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la principauté d'Antioche.
Paris, Geuthner, 1940, VII-768 p.

118 - Id. Le problème ethnique en Anatolie.
C.H.M., 1954-1955, 347-362.

119 - Id. The Pre-Ottoman Turkey. A general survey of the material and spiritual culture and history, 1071-1330
Londres, Sidgwick et Jackson, 1968, XX-458 p.

121 - Cauvin (Jacques). Les premiers villages de Syrie-Palestine du IXe au VIIe millénaire avant J.C.
Lyon, Maison de l'Orient méditerranéen ancien, 1978, VII-161 p.

121 bis - Chabot (abbé J.B.). Les origines du patriarcat chaldéen. Vie de Mar Youssef Ier, premier patriarche des Chaldéens (1681-1695).
(traduction d'un texte arabe du patriarche chaldéen Abdoulahad, 1719)
R.O.C., 1896, 66-90.

122 - Chapot (Victor). La frontière de l'Euphrate, de Pompée à la conquête arabe.
Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, 99.
Paris, Fontemoing, 1907, XV-408 p.

123 - Charles (H.), s.j. Le christianisme des Arabes nomades sur le limes et dans le désert syro-mésopotamien aux alentours de l'Hégire.
Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes, Sciences religieuses, 52.
Paris, Leroux, 1936, 114 p.

124 - Chaumont (Marie-Louise). Les Sassanides et la christianisation de l'empire iranien au IIe s. de notre ère.
R.H.R., 1964, 165-202.

125 - Cheref Ouddîne. Cheref Nâmeh, Fastes de la nation kurde. Traduction et commentaire de F.B. Charmoy (texte d'un prince kurde du XVIe s).
Saint-Petersbourg, Imprimerie impériale, 1868-1875, 4 volumes.

127 - Coquin (René-Georges). Le "Bîma" des églises syriennes.
O.S., 1965, 443-474.

128 - Dauvillier (Jean). L'ambon ou bêmâ dans les textes de l'église chaldéenne et de l'église syrienne au moyen âge.
Cahiers archéologiques, 1955, 11-30.

129 - Id. Quelques témoignages littéraires et archéologiques sur la présence et le culte des images dans l'ancienne église chaldéenne.
O.S., 1956, 297-304.

130 - Decret (François). Les conséquences sur le christianisme en Perse de l'affrontement des empires romains et sassanides de Shâpûr Ier à Yazdgard Ier.
Recherches Augustiniennes, 1979, 91-152.

131 - Dillemann (Colonel Louis). Ammien Marcellin et les pays de l'Euphrate et du Tigre.
Syria, 1961, 87-158.

132 - Id. Haute-Mésopotamie orientale et pays adjacents. Contribution à la géographie historique de la région du VIe s. avant l'ère chrétienne au VIe s. de cette ère.
Institut français d'Archéologie de Beyrouth.Bibliothèque archéologique et historique, 72.
Paris, Geuthner, 1962, 458 p., 40 cartes, 12 pl. h-t.

132 bis - Duval (Rubens). Les dialectes néo-araméens de Salamas.
Paris, F. Vieweg, 1883, IX-144-89 p.

133 - Id. Notice sur les dialectes néo-araméens.
Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, 1896, 125-135.

134 - Erzen (Afif). Eastern Anatolia and Urartians.
Istanbul, Baka Matbaası, 1979, 33 p., 14 pl. h-t.

135 - Fiey (Jean-Marie). o.p. Mossoul chrétienne.
Institut de Lettres orientales, Beyrouth, "Recherches", 12.
Beyrouth, Imprimerie catholique, 1959, 166 p.

136 - Id. La protohistoire chrétienne du Hakkâri turc.
O.S., 1964, 443-477.

137 - Id. L'Assyrie chrétienne.
Institut de Lettres orientales, Beyrouth, "Recherches", 22, 23 et 42.
Beyrouth, Imprimerie catholique, 1965-1968, 3 vol. (1206 p.).

138 - Id. Relations entre les deux églises syriaques, de la conquête mongole à nos jours.
P.O.C., 1966, 120-132.

139 - Id. Les étapes de la prise de conscience de son identité p atriarcale par l'Eglise syrienne orientale.
O.S., 1967, 3-12.

140 - Id. Jalons pour une histoire de l'Eglise en Irak.
C.S.C.O., 310. Subsidia, vol. 36.
Louvain, 1970, XII-155 p.

141 - Id. Les diocèses du maphrianat syrien, de 629 à 1860.
Thèse de troisième cycle Dijon 1972, 2 fascicules ronéot.
110 et 61 p. Publication partielle dans P.O., 1974, 133-164 et 331-393.

142 - Id. Chrétiens syriaques sous les Mongols (Il-Khanat de Perse, XIIIe-XIVe s.)
C.S.C.O., 362. Subsidia, vol. 44.
Louvain, 1975, X-107 p.

143 - Id. Nisibe, métropole syrienne orientale, et ses suffragants des origines à nos jours.
C.S.C.O., 388. Subsidia, vol. 54.
Louvain, 1977, XVI-301 p.

144 - Id. Communautés syriaques en Iran et en Irak, des origines à 1552.
Londres, Variorum Reprints, 1979, 282 p.
(réimpression de travaux antérieurs).

145 - Gabriel (Albert). Voyages archéologiques dans la Turquie orientale.
Institut français d'archéologie de Stamboul.
Paris, E. de Boccard, 1940, 2 vol.

146 - Garzoni (Maurizio), o.p. Grammatia e vocabulario delle lingua kurda.
Roma, Stamperia della Sacra Congreg. di Propaganda, 1787, 288 p.

147 - Grousset (René). Histoire de l'Arménie, des origines à 1071.
Paris, Payot, 1947, 644 p.

* 150 - Haghnazarian (A.). Das armenische Thaddänskloster in der Provinz Westarbaidjan im Iran.
Aachen, 1973.

151 - Harley (J.R.) et Zohary (D.). Distribution of Wild Wheats and Barley (dans le Croissant fertile).
Science, 153, 1966, 1074-1080.
(sur les origines de la céréaliculture).

152 - Hartman (Martin). Bohtan. Eine topographische-historische Studie.
Mitt. der Vorderasiatischer Gesellschaft.1896, 2, 1-60 et 1897, 1, 61-163.

153 - Honigmann (Ernst). Die Ostgrenze der byzantinischen Reiches von 363 bis 1071 nach griechischen,arabischen und armenien Quellen.
Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae.
Bruxelles, Edit. de l'Institut de philologie et d'histoire orientales, 1935, 269 p.

154 - Id. Evêques et évêchés monophysites d'Asie antérieure au VIe s.
C.S.C.O. 127. Subsidia, vol.2.
Louvain, L. Durbecq, 1951, XXXVI-286 p.

155 - Id. Le couvent de Barsauma et le patriarcat jacobite d'Antioche et de Syrie.
C.S.C.O. 137, Subsidia, vol. 7.
Louvain, L. Durbecq, 1954, XXVIII-216 p.

156 - Jargy (S.). Les origines du monachisme en Syrie et en Mésopotamie.
P.O.C., 1953, 110-124.

157 - Kazemzadeh (Firuz). Russia and Britain in Persia, 1864-1914. A study in Imperialism.
New-Haven, Yale Univer. Press, 1968, XII-711 p.

158 - Kleiss (Wolfram). Le monastère arménien de Saint-Thaddée en Azerbaïdjan (Iran).
Archeologia, 19, 1967, 72-75.

159 - Krausse (Alexis). Russia in Asia. A record and a study, 1558-1899.
Londres, Grant Richards, 1899, XI-411 p.

160 - Krueger (P.). Das syrisch-monophysitische Mönchtum in Tur Abdin, von seiner Anfangen bis zum Mitte der 12 Jahrhunderts.
I Munster, 1937.
II O.C.P., 4 (1938), 5-46.

161 - Labourt (abbé Jérôme). Le christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide (224-632).
Thèse Lettres Paris.
Paris, Lecoffre, 1904, XIX-358 p.

162 - Id. De Timotheo I nestorianorum patriarcha (728-823) et christianorum orientaliorum condicione sub caliphis abbasidis.
Thèse compl. Lettres Paris.
Paris, Lecoffre, 1904, XV-87 p.

163 - Le Quien (Michel), o.p. Oriens Christianus in quatuor patriarchatus digestus.
Paris, Imprimerie Royale, 1740, 3 vol. in f°.

164 - Leroy (abbé Jules). Moines et monastères du Proche-Orient.
Paris, Horizons de France, 1958, 277 p., 64 pl. h-t.

165 - Id - Recherches archéologiques sur les églises du Tur Abdin.
C.R. de l'Académie des I. et B.L., 1967, 324-333.

166 - Id. L'état présent des monuments chrétiens du sud-est de la Turquie (Tur Abdin et environs).
Id, 1968, 478-493.

167 - Id. La renaissance de l'église syriaque aux XIIe-XIIIe s.
Cahiers de Civilisation médiévale, 1971, 239-255.

168 - Levine (Louis D.) et Young (T. Cuyler) (sous la direction de). Mountains and Lowlands. Essays in the archeology of Greater Mesopotamia.
Maliba, Undena Publications, 1978.

169 - Longrigg (Stephen Hemsley). Iraq, 1900 to 1950. A political, social and economic History.
Royal Institute of International Affairs
Oxford University Press, 1953, VIII-436 p.

170 - Maclean (Rev. Arthur John). Grammar of the dialects of vernacular Syriac as spoken by the Eastern Syrians of Kurdistan, North-West Persia and the plain of Mosul.
Cambridge Univers. Press, 1895, XIX-364 p.

171 - Markwart (J.). Südarmenien und die Tigrisquellen nach griechischen und arabischer Geographer.
Studien zur armenischen Geschichte ("Mechitharisten-Buchdruckerei", Vienne), 4 (1930), 125 + 648 p.

171 bis - Id. Introduction à la province de Parskalayk.
R.E.A., 1966, 245-314.

172 - Massignon (Louis). Mission en Mésopotamie (1907-1908)
Mémoires... de l'Institut français d'archéologie orientale, 28 et 31.
Le Caire, Imprimerie de l'Institut, 1910 et 1912, 2 volumes.

173 - Mauroy (abbé Hubert de). Lieux de culte anciens et actuels des églises syriennes orientales dans le diocèse d'Ourmiah-Salmas, en Iran, Azerbaïdjan occidental.
P.O., 1972, 313-351.

174 - Monneret de Villard (Ugo). Le chiese della Mesopotamia.
O.C.A., 128 (1940), 118 p., 93 pl.

175 - Mortensen (P.). Seasonal camps and early villages in the Zagros.
in P.J. Ucko et R. Tringham (sous la direction de).
Man, Settlement and Urbanisation, 293-297.
New-York, Duckworth, 1972, XXVIII-979 p.

176 - Nasrallah (Mgr). L'église melkite en Irak, en Perse et dans l'Asie centrale.
P.O.C., 1975 à 1977.

177 - Nau (abbé F.). Les Arabes chrétiens de Mésopotamie et de Syrie du VIIe au VIIIe s.
Cahier de la Société Asiatique, I, 1933.

178 - Neusner (Jacob). The conversion of Adiabene to christianity.
Numen, 1966, 144-150.

178 bis - Neusner (Jacob). How much Iranian in jewish Babylonia ?
Journal of the American Oriental Society, 1975, 184-190.

179 - Oranskij (Iosif M.). Les langues iraniennes (traduit par Mme Joyce Blau)
Travaux de l'Institut d'Etudes iraniennes de l'Université de la Sorbonne nouvelle.
Paris, Klincksieck, 1977, 239 p.

180 - Le plateau iranien et l'Asie centrale des origines à la conquête islamique. Leurs relations à la lumière des documents archéologiques.
Colloque Internat. C.N.R.S., 1976.
Paris, Editions du C.N.R.S., 1977, 348 p.

181 - Prym (E.) et Socin (A.). Der neuaramaische Dialekt der Tûr Abdîn.
Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1861, XXX-420 p.

182 - Richard (Jean). La confrérie des Mosserins d'Acre et des marchands de Mossoul au XIIIe s.
O.S., 1966, 451-460.

183 - Id. La papauté et les missions d'Orient au moyen âge (XIIIe-XIVe s.).
Publications de l'Ecole française de Rome.
Paris, de Boccard, 1977, XXXIV-325 p.

184 - Saint-Martin (Jean). Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie.
Paris, Imprimerie royale, 1818, 2 vol.

185 - Saleh (Zaki). Britain and Mesopotamia (Iraq to 1914). A Study in British Foreign Affaires.
Bagdad, Al-Ma'aref Press, 1966, 350 p.

186 - Segal (J.B.). Western and Eastern Mesopotamia. Communities from Julian to the rise of Islam.
Proceedings of the British Academy, 1955, 109-139.

187 - Id. Edessa, "the blessed city".
Oxford, Clarendon Press, 1970, 308 p, 44 pl h.t.

188 - Solecki (Ralph S.). Prehistory in Shanidar valley, Northern Iraq.
Science, 139 (1963), 179-193.

189 - Stark (Freya). Rome on the Euphrates. The Study of a Frontier.
Londres, J. Murray, 1966, XI-481 p.

190 - Stein (Sir Aurel). Notes on Remains of the Roman limes in Northern Iraq.
G.J., 1938, 62-66 et 1940, 428-438.

191 - Thierry (Dr Michel et Nicole). Notes sur les monuments arméniens en Turquie.
R.E.A., 1965, 165-184.

192 - Thierry (Dr Michel). Monastères arméniens du Vaspourakan.
R.E.A., 1967 à 1976.

193 - Id et Boudoyan (G.). Les églises de Thil (Korluca) dans le vilayet de Tunceli.
R.E.A., 1972, 179-191.

194 - Thureau-Dangin (François). Une relation de la huitième campagne de Sargon (714 avant J.C.).
Paris, Geuthner, 1912, XX-85 p , 30 pl h-t.

195 - Tisserant (cardinal Eugène). L'église nestorienne.
Dictionnaire de théologie catholique, t.XI (1931), colonnes 157-323.

196 - Trimingham (J. Spencer). Christianity among the Arabs in Pre-Islam Times.
Londres, Longman, 1979, XIV-342 p.

197 - Uyanık (Muaffah). Petroglyphes of south-eastern Anatolia.
Graz, 1974. Akademische Druck - Verlagsanstalt. 107 p. + 166 fig.

198 - Wöörbus (A.). History of Ascetism in North Syrian Orient.
A contribution to the history of culture in the near East.
I The origin of ascetism. Early monasticism in Persia.
C.S.C.O. 184. Subsidia, vol 14. Louvain, 1958, XXXVII-342 p.
II Early monasticism in Mesopotamia and Syria.
C.S.C.O. 197. Subsidia, vol 17. Louvain, 1960, XXXII-437 p.

199 - Wilson (lt-colonel Sir Arnold). Mesopotamia, 1914-1921.
J.R.C.A.S., 1921, 144-161.

200 - Wright (H.E.). Natural Environment of Early Food Production North of Mesopotamia.
Science, 1968, 334-339.

IV - Mission occidentales - Eglises d'Orient (depuis le XVIe s.)

201 - Anderson (Rev. Rufus). History of the Mission of the "American Board of Commissioners for Foreign Missions" to the Oriental Churches.
Boston, Congregational Publishing Society, 1872, 2 vol.

202 - Anschütz (Helga). Die heutige Situation der westsyrischen Christen (Jakobiten) in Tur Abdin im Südosten der Türkei.
Ostkirchliche Studien, 1967, 150-199.

203 - Id. Mar Shallita. Die alte Patriarchatskirche von Qodshanes im Bergland von Hakkari.
Kirios, 1968, 13-23.

204 - Id. Zur Gegenwartslage der syrischen Christer im Tur Abdin, im Hakkarigebiet und im Iran.
Zeitschrift der deutscher Morgenländischen Gesellschaft (XVII. deutscher Orientalistentag), 1969, 485-510.

205 - Id. Die Gegenwartslage der "Apostolischen Kirche des Ostens" in ihre Beziehungen zum "assyrischen" Nationalbewegung.
Ostkirchliche Studien, 1970, 122-145.

206 - Arberry (sous la direction de Arthur J.). Religions in the Middle East:I.Judaism and Christianity.
Cambridge Univ. Press, 1969, 595 p.

207 - Avril (Adolphe d'). La Chaldée chrétienne. Etude de l'histoire religieuse et politique des Chaldéens unis et des Nestoriens.
Paris, Duprat et Challomel, 1864, 96 p.

208 - Id. Une mission religieuse au XVIe s. (1583-1587). Relation adressée à Sixte-Quint par l'évêque de Sidon.
Paris, id, 1866, 47 p.

209 - Bello (Stéphane) (religieux chaldéens) . La Congrégation de Saint Hormisdas et l'église chaldéenne dans la première moitié du XIXe s.
O.C.A., 122 (1939), 250 p.

209 bis - Benni (Mgr Benham-Cyrille). L'église syrienne catholique à Mossoul.
O.E.O., 1866, 203-208.

210 - Berre (M.D.), o.p. L'action sociale du missionnaire et les dominicains français en Turquie d'Asie.
La Réforme sociale, 1910, 36 p.

211 - Berthaud (abbé Edmond). Chrétiens d'Iran.
Orient, 1969, 23-36.

212 - Bolschakoff (Serge). The Foreign Missions of the Russian Orthodox Church.
Londres, Society for Promoting Christian Knowledge, 1943, 120 p.

213 - Boré (Eugène). De la vie religieuse chez les Chaldéens, suivi de l'histoire du couvent catholique de Rhaban-Ormuzd.
Annales de philosophie chrétienne, 1843, 107 p.

214 - Chabot (abbé J.B.). Etat religieux des diocèses formant le patriarcat chaldéen de Babylone au 1er janvier 1896.
R.O.C., 1896, 433-453.

215 - Chatelet (Aristide), c.m. La mission lazariste en Perse.
R.H.M., 1933-1940 (inachevé).

216 - A Chronicle of the Carmelites in Persia and the Papal Mission of the XVIIth and XVIIIth centuries.
Londres, Eyre et Spottiswoode, 1939, 2 vol. (par H.G. Chick, o.c.d.) 1376 p.

217 - Clemente da Terzorio, o.f.m. cap. Le missioni dei Minori Cappucini. vol VI. Missione di Persia e Mesopotamia.
Rome, Coop. Tipogr. Maurizio, 1920, 515 p.

218 - Clercq (chanoine C. de). Les Eglises unies d'Orient.
Paris, Bloud et Gay, 1934, 160 p.

218 bis - Cluzel (Mgr Augustin), c.m. Etat actuel du christianisme en Perse.
O.E.O., 1871, 164-174 et 196-203. Id A.C.M. 1870, 473-500.

219 - Coupperie (Mgr Pierre-Alexandre) (évêque latin de Babylone) Lettres au Conseil central du Midi (de l'Association de la Propagation de la Foi).
A.P.F., 1826-1831.

219 bis - Id. Notice sur les Chaldéens.
A.P.F., 1831, 229-272.

220 - Dahane (Dominique).Réorganisation des diocèses chaldéens.
O.S., 1957, 433-435.

221 - Dalmais (I.H.) o.p. La difficile unité dans la diversité. Tension, ruptures et coexistences dans le patriarcat d'Antioche.
O.S., 1963, 107-120.

222 - Dauphin (Claudine). Situation actuelle des communautés chrétiennes de Tur Abdin (Turquie orientale).
P.O.C., 1972, 323-327.

222 bis - Duval (Charles), o.p. Aperçu général sur la mission de Mossoul.
A.D., 1888-1889 ; Id M.C.1888, 110-113.

222 ter - Duval (Ch.), o.p., Salomon (D.), c.m., etc... Les Nestoriens. Leur mouvement de retour vers le catholicisme.
O.E.O., 1891, 2-16.

223 - Elisée de la Nativité, o.c.d. Deux siècles de vie chrétienne à Bagdad (1721-1921).
R.H.M., 1936 à 1939.

224 - Febvre (Michel) (en religion, le P. Justinien de Neuvy-sur Loire, o.f.m. cap) . Théâtre de la Turquie.
Paris, Edme Couterot, 1682, 558 p.

225 - Fiey (Jean-Marie), o.p. Assyriens ou Araméens ?
O.S., 1965, 141-160.

225 bis - Finnie (David H.). Pioneers East. The Early American experience in the Middle East.
Cambridge (Mass.), Harvard Univ. Press, 1967, X-333 p.

225 ter - Galland (J.), o.p. Les communautés chrétiennes du Bohtan.
A.D., 1884-1885. Id D.E.O., 1884.

226 - Giamil (Samuel) (représentant à Rome du patriarche chaldéen) . Genuinae relationes inter Sedem apostolicum et Assyriorum Orientalium Chaldaeorum ecclesiam.
Rome, E. Loescher, 1902, XLVIII-648 p.

227 - Glasberg (abbé A.). Les Assyro-Chaldéens devant la conscience européenne.
Esprit, 1949, 256-274.

228 - Goormachtigh (Bernard), o.p. Histoire de la mission dominicaine en Mésopotamie et au Kurdistan depuis les premières origines jusqu'à nos jours (1864).
Analecta Sacri Ordinis Fratrum Praedicatorum, 1895 à 1898. (complété pour la période 1864-1873 par un manuscrit conservé au Saulchoir) .

229 - Griselle (Chanoine Eugène). Syriens et Chaldéens. Leur martyre, leurs espérances.
Paris, Bloud et Gay, 1918, 110 p.

230 - Günel (Aziz) évêque jacobite . Türk Süryaniler Tariki (histoire des Jacobites turcs) .
Diarbékir, 1970, 446 p.
(résumé par L.A. Missir, P.O., 1971, 417-431).

231 - Habbi (Joseph) (prêtre chaldéen) . Signification de l'union de Mar Sulaya avec Rome en 1559.
O.S., 1966, 99-132, 199-230.

232 - Id. L'unification de la hiérarchie chaldéenne dans la première moitié du XIXe s.
O.S., 1971, 121-143, 305-327.

233 - Hajjar (Joseph) (prêtre melkite catholique) . Les Chrétiens uniates du Proche-Orient.
Paris, Le Seuil, 1962, 321 p.

234 - Id. Collaboration à la Nouvelle Histoire de l'Eglise. t IV. Siècle des Lumières, Révolutions, Restauration (1715-1848).
Paris, Le Seuil, 1966, 587 p.

235 - Id. L'Europe et les destinées du Proche-Orient (1815-1848). Bibliothèque de l'Histoire de l'Eglise.
Paris, Bloud et Gay, 1970, IX-632 p.

236 - Id. Le Christianisme en Orient. Etudes d'Histoire contemporaine, 1684-1968.
Beyrouth, Librairie du Liban, 1971, 330 p.

237 - Id. Le Vatican, la France et le catholicisme oriental (1878-1914). Diplomatie et Histoire de l'Eglise.
Paris, Beauchesne, 1979, 592 p.

238 - Hornus (pasteur Jean-Michel). Bibliographie relative aux églises orientales.
Centre protestant d'études et documentation, 1964, brochure de 15 p.

239 - Id. Publication de l'ouvrage de George S. Reed. La mission de l'archevêque de Canterbury auprès des Assyriens.
Cahiers d'Etudes chrétiennes orientales, 6 (1967), 59 p.

240 - Id. Un rapport du consul de France à Erzeroum sur la situation des chrétiens en Perse au milieu du XIXe s. (1854) (publication, avec introduction et très nombreuses notes, d'un rapport du comte de Challaye, consul de France à Erzeroum, rédigé à partir d'éléments fournis par M.Cluzel, supérieur de la mission lazariste d'Ourmiah).
Id, 8-11 (1970-1973), 208 p. et P.O.C., 1970 à 1972.

241 - Id. Introduction aux églises orientales.
Id, 12 (1974), 100 p. (également Foi et Vie, janvier 1974).

242 - Ignazio da Seggiano, o.f.m. cap. L'opera dei Cappuccini per l'Unione dei cristiani nel Vicino Oriente duranti il secolo XVII.
O.C.A.163 (1962), XXIV-515 p.

243 - Janin (A.), a.a. La ruine des chrétiens de Turquie.Bilan d'après-guerre.
E.O., 1923, 66-72.

244 - Id. Les Eglises orientales et les rites orientaux.
Paris, le Touzey et Ané, 1955 (4e édit.), 548 p.

245 - Joseph (Julien). The Nestorians and their Muslim Neighbours. A Study of Western influence on their Relations.
Princeton Univ. Press, 1961, XV-281 p.

246 - Jullien (Michel), s.j. La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie (1831-1895).
Tours, Mame, 1898, 2 vol.

247 - Kawerau (P.). Die nestorianischen Patriarchat in der neuer Zeit.
Zeitschrift für Kirchengeschichte, 1956, 119-131.

248 - Id. Amerika und die orientalischen Kirchen. Ursprung und Anfang der amerikanischen Mission unter der Nationalkirchen Westasiens.
Berlin, W. de Grunther, 1958, 772 p.

249 - Koury-Sarkis (Mgr Gabriel). Les églises syriennes.
O.S., 1956, 3-30.

250 - Lemmens (Léonard), o.f.m. Relationes nationem Chaldaeorum inter et Custodiam terrae Sanctae (1551-1629).
Archivum Franciscanum Historicum, 1926, 17-28.

251 - Lettres édifiantes et curieuses... (missions jésuites du XVIIIe s.) Edition de L. Aimé-Martin (Panthéon littéraire).
t I Missions de Syrie, d'Arménie et de Perse.
Paris, A. Desprez, 1838, XII-820 p.

252 - Martin (abbé P.). La Chaldée, esquisse historique, suivie de quelques réflexions sur l'Orient.
Rome, Imprim. de la Civilta cattolica, 1867, 216 p.

253 - Metzler (sous la direction de J.). Sacrae congregationis de Propaganda Fide Memoria Rerum. Trois cent cinquante ans au service des missions (1622-1972).
Rome - Fribourg - Vienne, Herder, 1972, 5 volumes.

254 - Missir (Livio Amedeo) (nom modifié à plusieurs reprises). Présence chrétienne en Turquie. Aperçus et perspectives.
P.O.C., 1970, 30-51.

255 - Id. Eglises et Etat en Turquie et en Proche-Orient.
Bruxelles, chez l'auteur, 1973, 163 p.

256 - Id. Rome et les églises d'Orient vues par un Latin d'Orient.
Paris, la Pensée universelle, 1976, 206 p.

256 bis - Moyse d'Orléans, o.f.m. cap. Mésopotamie (supérieure) et Kurdistan.
O.E.O., 1887, 266-273.

256 ter - Id. Préfecture apostolique des Capucins en Mésopotamie et dans l'Arménie seconde.
M.C., 1888, 292-296.

257 - Monod (Mme William). Ourmiah, récits de la mission américaine en Perse.
Paris, Bonhoure, 1874, III-292 p.

258 - Nonciature apostolique à Téhéran. Eglises en Iran.
Annuaire publié en 1977 et 1979 (en 1979, 186 pages ronéot.).

259 - Oriente cattolico. Cenni storici e statistiche.
Citta del Vaticano. Congregazione per le Chiese orientali.
Annuaire publié en 1929, 1931, 1962 et 1974 (en 1974, 857 p.)

260 - Piolet (J.B.), s.j. (sous la direction de). Les missions-catholiques françaises au XIXe s. t.I.Missions d'Orient.
Paris, A. Colin, 1902, 431 p.

261 - Ratel (A.). L'église nestorienne en Turquie et en Perse.
E.O., 1904, 285-292 et 348-353.

261 bis - Rhétoré (Jacques), o.p. Notice sur Mélik Haroun, chef catholique de la tribu de Djelo.
M.C., 1885, 236-238 et 249-252.

262 - Rondot (général P.). Les chrétiens d'Orient.
Cahiers de l'Afrique et de l'Asie, 4.
Paris, Peyronnet, 1955, 322 p.

263 - Scheil (S.), o.p. Une page de l'histoire de Mardin au début du XVIIIe s.
R.O.C., 1896, 43-87.

264 - Scher (Mgr Addaï)(archevêque chaldéen de Siirt) . Episodes de l'histoire du Kurdistan.
J.A., 1910 I, 119-139.

264 bis - Tappouni (Mgr Gabriel) (futur patriarche et cardinal) Conversion et souffrances d'un archevêque jacobite à Mardin.
M.C., 1914, 181-183.

265 - Tfinkdji (abbé Joseph) (prêtre chaldéen). Mardin, Mésopotamie.
Etudes ecclésiastiques, 1910, 138-140.
Article remanié sous le titre "Le catholicisme à Mardin".
M.C., 1914, 28-31.

266 - Id. Le christianisme à Tour Abdin (Mésopotamie).
Id, 1910, 330-336 Id M.C., 1914, 450-452.

267 - Id. L'Eglise chaldéenne, autrefois et aujourd'hui.
Paris, Bureau des Etudes ecclésiastiques, 1913, X-82 p.
Annuaire pontifical catholique, 1914, 459-525.

268 - Vaumas (Guillaume de). L'éveil missionnaire de la France, d'Henri IV à la fondation du séminaire des Missions étrangères.
Lyon, Imprim. Express, 1942, 454 p.

269 - Vernier (Donat), s.j. Histoire du patriarcat arménien catholique.
Paris-Lyon, Delhomme et Briguet, 1891, 247 p.

270 - Vidal (J.M.). La France et l'archevêché de Bagdad.
R.H.M., 1934, 321-371.

271 - Waterfield (Robin E.). Christians in Persia. Assyrians, Armenians, Roman Catholics and Protestants.
Londres, G. Allen et Unwin, 1973, 192 p.

272 - Zal'oum (N.). Les chrétiens de Syrie dans l'Amérique du Nord (incomplet).
E.O., 1912, 427-441.

V - Récits de voyage et de séjour

275 - Ainsworth (William Francis). Notes of an excursion from Mosul to El Hadhr.
G.J., 1841, 1-20.

276 - Id. An account of a visit to the Chaldeans inhabiting central Kurdistan and of an Ascent of the peak of Rowandiz in the summer of 1840.
G.J., 1841, 21-76.

277 - Id. Travels and Researches in Asia Minor, Mesopotamia, Chaldaea and Armenia.
Londres, Parker, 1842, 2 vol.

278 - Id. A personal narrative of the Euphrates Expedition.
Londres, Kegan Paul, etc..., 1888, 2 vol.

278 bis - Allo (Bernard), o.p. Voyage à Mossoul.
A.D., 1904-1906. Id, M.C., 1907.

279 - Amy (Bernard). La montagne des autres. Alpinisme en pays kurde (massif du Cilo en 1969).
Paris, Arthaud, 1972, 239 p.

280 - Ashenden. Hakkari, 1965.
Blackwood's Edinburgh Magazine, avril 1966, 313-328.

281 - Aubin (Eugène) (pseudon. d'E.A. Descos, ministre de France à Téhéran). La Perse d'aujourd'hui. Iran. Mésopotamie.
Paris. A. Colin, 1908, 442 p.

282 - Aucher-Eloy (Rémy). Relations de voyages en Orient de 1830 à 1838.
Paris, Roret, 1843, 2 vol (ouvrage posthume).

282 bis - Auguste de la Croix, o.c.d. Visite pastorale (de Mgr Drure, délégué apostolique) aux villages chaldéens des vilayets de Mossoul et de Van concerne la plaine de Mossoul, la Sapna et la région de Zakho .
M.C., 1906.

283 - Bachmann (Wilhelm). Bericht zur Routenkarte von Mossul nach Van.
P.M., 1914 I, 21-25.

284 - Badger (Rev. Percy George). The Nestorians and their rituals, with the Narrative of a Mission in Mesopotamia and Coordistan in 1842-1844 and of a late visit to those countries.
Londres, J. Masters, 1852, 2 vol.

285 - Balsan (F.). Les surprises du Kurdistan (voyage 1939) .
Paris, J. Susse, 1946, 313 p.

286 - Banse (Ewald). Durch der Norden Mesopotamiens (Mardin-Nisibe, 1908) .
P.M., 1911 I, 119-122 et 172-175.

290 - Barbaro (Josafa) et Contarini (Ambrogio). I viaggi in Persia degli ambasciatori veneti Barbaro e Contarini (XVe s.).
Rome, Istituto poligr. dello Stato, 1973, XIII-415 p.
Egalement traduction anglaise Hakluyt Society, 1873.

291 - Bell (Miss Gertrude Lothian). Amurath to Amurath.
Londres, W. Heimmann, 1911, XVII-370 p.

292 - Id. Churches and monasteries of the Tur-Abdin and Neigbouring districts.
Zeitschrift für Geschichte der Architektur, 9, 1913, 59-112.

292 bis - Bell (Mark S.). Reconnaissance in Mesopotamia, Armenia, Kurdistan and Azerbaidjan in 1885-1886.
Simla, 1889.

293 - Bianchi (capit. Alessandro de). Viaggi in Armenia, Kurdistan e Lazistan.
Milan, F. Gareffi, 1863, XVI-326 p.

294 - Binder (Henry). En Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse.
Paris, Quantin, 1887, 453 p, 200 ill.

295 - Bishop (Mrs Isabella Lucy) (précédemment Miss I. L. Bird)
Journeys in Persia and Kurdistan including... a visit...
to the Nestorian rayahs.
Londres, J. Murray, 1891, 2 vol.

296 - Blau (O.). Vom Urmia-See zum Van-See.
P.M., 1863, 201-210.

296 bis - Bonvoisin (Charles), o.p. Voyage de Mossoul à Van.
A.D., 1886, 448-462.

296 ter - Bonvoisin (Charles), o.p. Scènes de la vie nestorienne.
A.D, 1901-1903 (une centaine de pages ; se rapporte à la
période suivant 1880).

297 - Boré (Eugène). Correspondance et Mémoires d'un voyageur
en Orient.
Paris, Olivier Fulgence, 1840, 2 vol.

298 - Brant (James) consul d'Angleterre à Erzeroum. Notes on a
journey through a part of Kurdistan in the summer of
1836.
G.J., 1840, 341-432.

299 - Buckingham (James S.). Travels in Mesopotamia, including
a journey from Aleppo to Orfah, Nineveh, etc...
Londres, H. Colburn, 1827, XV-572 p.

300 - Id. Travels in Assyria, Media and Persia.
Id, 1829, XVI-545.

301 - Budge (Sir E.A. Wallis). By Nile and Tigris (séjours en
Mésopotamie à partir de 1888).
Londres, J. Murray, 1920, 2 vol.

301 bis - Carré (abbé Barhélémy). The travels of abbé Carré in
India and the Near East, 1672 to 1674.
Londres, Hakluyt Society, 1948, 3 vol.

301 ter - Carruthers (Douglas). The Desert Route to India.
Londres, Hakluyt Society, 1929, XXXVI-196 p.

302 - Caujole (Dr Paul). Les tribulations d'une ambulance fran-
çaise en Perse. (séjour à Ourmiah, 1917-1918 ; cf n°430).
Paris, les Gémeaux, 1922, 180 p.

303 - Chantre (Mme B.). A travers l'Arménie russe.
Paris, Hachette, 1893, 368 p.

303 bis - Chantre (Ernest). De Beyrouth à Tiflis
Paris, Hachette, 1889, 96 p.(extrait du Tour du Monde) .

304 - Chardin (Jean). Journal du voyage en Perse et aux Indes orientales.
Lyon, Amaulry, 1687, 2 vol.

305 - Chesneau (Jean). Le voyage de Monsieur d'Aramon, ambassadeur du Roi en Levant (milieu XVIe s.) , publié par Ch. Schefer.
Paris, Leroux, 1887, LXI-295 p.

306 - Chesney (général Francis Rawdon). The Expedition for the Survey of the rivers Euphrate and Tigris... in the years 1835, 1836 and 1837.
Londres, Longman, 1850, 2 vol.

307 - Cholet (comte Armand Pierre de). Arménie, Kurdistan, Mésopotamie.
Paris, Plon, 1892, 394 p.

308 - Clément (A.). Souvenirs d'un séjour en Mésopotamie.
Mémoires de la Société de Géographie de Genève, 1866, 99-169.

309 - Id. Excursion dans le Kurdistan ottoman méridional, de Kerkouk à Rawandouz en 1856 .
Id, 184-277.

309 bis - Coan (Fréderick G.). Yesterday in Persia and Kurdistan.
Claremont (Calif.), 1939, 284 p.

310 - Contenson (baron Ludovic de). Chrétiens et musulmans. Voyages et études.
Paris, Plon, 1901, 278 p.

311 - Creagh (James). Armenians, Koords and Turks.
Londres, S. Tinsley, 1880, 2 vol.

312 - Curzon (George N.) (futur lord Curzon, vice-roi des Indes, puis Foreign Secretary) . Persia and the Persian Question.
Londres, Longman, etc..., 1892, 2 vol.

313 - Curzon (lord Robert). Armenia. A year at Erzeroom and on the frontiers of Russia, Turkey and Persia.
Londres, J. Murray, 1854, XIV-253 p.

314 - Cutts (Rev. E.L.). Christians under the Crescent in Asia.
Londres, Soc. for Promoting Christian Knowledge, 1877, XII-359 p.

314 bis - Defrance (Albert), o.p. Excursions en pays jacobite, à Rhancke et à Razonan.
A.D., 1884, 205-210.

315 - Dickson (capit. Bertram). Journeys in Kurdistan.
G.J., 1910 I, 357-379.

316 - Dieulafoy (Mme Jane). La Perse, la Chaldée et la Susiane.
Paris, Hachette, 1887, 739 p.

317 - Dittert (René). Cilo et Sat. Montagnes de Turquie et d'Asie.
Les Alpes, 1968, 243-245.

317 bis - Drouville (colonel Gaspard). Voyage en Perse fait en 1812 et 1813.
Paris, Librairie nationale et étrangère, 1825, 2 vol.

318 - Drower (lady Ethel Stefana, précédemment Mrs E.S. Stevens). By Tigris and Euphrates.
Londres, Hurst et Blackett, 1923, 349 p.

318 bis - Drure (Mgr Jean), o.c.d. De Mossoul à Bagdad.
M.C., 1912, 61-63.

319 - Dupré (Adrien). Voyage en Perse fait dans les années 1807, 1808 et 1809 en traversant la Natolie et la Mésopotamie.
Paris, G. Dentin, 1819, 2 vol.

320 - Edmonds (C.J.). Kurds, Turks and Arabs. Politics, travels and research in North-Eastern Iraq, 1919-1925. (officier politique britannique) .
Oxford Univ. Press, 1957, XIII-457 p.

321 - Ferrières-Sauveboeuf(comte Louis-François de). Mémoires historiques, politiques et géographiques des voyages du Comte de F.S. faits en Turquie, en Perse et en Arabie depuis 1782 jusqu'en 1789.
Paris, Buisson, 1790, 2 vol.

321 bis - Fitch (Ralph). The voyage of Mr..., Merchant of London, to Ormus and so to Goa in the East India... (1583-1591). in John Pinkerton. A general collection of the Best and Most interesting Voyages and Travels... vol IX, 1811, Longmans,etc... , pp. 406-425.

322 - Fletcher (Rev. J.P.). Notes from Nineveh and Travels in Mesopotamia, Assyria and Syria. Londres, Colburn, 1850, 2 vol.

323 - Fontanier (V.). Voyage dans l'Inde et le Golfe Persique par l'Egypte et la Mer Rouge. t I, Paris, Paulin, 1844, 412 p.

324 - Fraser (J. Baillie). Travels in Koordistan, Mesopotamia, etc... with sketches of the character and manners of the Koordish and Arab tribes. Londres, R. Bentley, 1836, 2 vol.

324 bis - Galland (J.), o.p. Une tournée en pays jacobite (Azakh, à l'est du djebel Tour) . A.D., 1882 ; id A.P.F., 1882, 265-285 ; id M.C., 1882.

325 - Gardanne (Ange de) (nom de l'auteur, frère et collaborateur du général de G, non mentionné sur l'ouvrage) . Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse fait en 1807 et 1808. Paris-Marseille, Le Normant-Mossy, 1809, 128 p.

326 - Garden (R.J.). Description of Diarbek. G.J., 1867, 182-193.

327 - Gobineau (Arthur de). Trois ans en Asie (1855-1858)(ministre de France à Téhéran) . Paris, Hachette, 1859, 526 p.

327 bis - Goormachtigh (Bernard), o.p. Lettre de Mossoul. A.D., 1873, 238-248.

328 - Grant (Dr Asahel). The Nestorians or the lost tribes. Londres, J. Murray, 1841, 320 p. Traduction française anonyme. Les Nestoriens ou les tribus perdues. Paris, Delay, 1843, XII-217 p.

329 - Grey (Charles). A narrative of Italian travels in Persia in the XVth and XVIth centuries. Londres, The Hakluyt Society, 1873, XVII-231 p.

330 - Fruyer(Samuel). Reisen in Mesopotamien.
P.M., 1916 (4 articles).

330 bis - Hamilton (A.H.). Road through Kurdistan.
* Londres, Faber, 1937.

331 - Harris (Walter B.). From Batum to Baghdad via Tiflis, Tabriz and Persian Kurdistan.
Londres, W. Blackwood, 1896, XII-332 p.

332 - Hay (W.R.). Two years in Kurdistan. Experience of a political officer.
Londres, Sidgwich, etc... 1921, XII-284 p.

332 bis - Heazell (F.N.) et Margoliouth (Mme). Kurds and Christians.
Londres, Wells Gardner, etc... 1913, 339 p.

333 - Hedges (Sir William). The Diary of W.H. during his Agency in Bengal as well as an his voyage out and return overland, 1681-1687.
Londres, The Hakluyt Society, 3 volumes.

334 - Heude (William). A voyage up the Persia Gulf and a journey overland from India to England in 1817.
Londres, Longman, etc... , 1819, X-252 p.

335 - Hills (Denis Cecil). My travels in Turkey.
Londres, Allen et Unwin, 1964, 252 p.
(part III. On foot through Hakkari, 145-180 (1959)

335 bis - Hinrichs (Walter). Eine Karawanenreise von Môsul nach Aleppo (1911) .
P.M., 1914 I, 189-193, 257-259.

336 - Hommaire de Hell (Xavier). Voyages en Turquie et en Perse (1846-1848).
Paris, P. Bertrand, 1854, 3 volumes et un atlas.
(ouvrage posthume en partie rédigé par sa femme, Jeanne Hériot) .

337 - Honoré (Maurice). Vers Bagdad.
Paris, P. Roger, 1929, 211 p.

339 - Hubbard (G.E.). From the Gulf to Ararat. An expedition through Mesopotamia and Kurdistan.
Edimbourg - Londres, Blackwood, 1916, XV-273 p.

340 - Huntington (Ellsworth). Through the great Canon of the Euphrates River.
G.J., 1902 II, 175-200.

341 - Ives (Edward). A voyage from England to India in the year 1754... also a Journey from Persia to England by an unusual route.
Londres, Dilly, 1773, XII-506 p.

342 - Jackson (John). Journey from India towards England in the year 1797 by a route... particularly between the rivers Euphrates and Tigris through Curdistan, Diarbekir, Armenia...
Londres, T. Cadell et W. Davies, 1799, XVI-277 p.

343 - Jaubert (Amédée). Voyage en Arménie et en Perse fait pendant les années 1805 et 1806.
Paris, Pélicier et Neveu, 1821, XII-507 p.

344 - Kinneir (John Macdonald). Voyage dans l'Asie Mineure et le Kurdistan dans les années 1813 et 1814... , M. Perrin, traducteur.
Paris, Gide, 1818, 2 vol.

345 - Korab Brzezowski (C. de) forestier au service de l'empire ottoman . Itinéraire de Souleimanieh à Amadieh, 1869.
Bull. Soc. Géographie Paris, 1892, 250-264.

345 bis - La Boullaye Le Gouz (François de). Les voyages et observations du sieur... où sont décrites les religions et situations des états et royaumes...
Paris, G. Clousier, 1657, 558 p.

346 - La Forest de Bourgon (de). Relation de Perse où l'on voit l'état de la religion dans la plus grande partie de l'Orient, les diverses branches du christianisme, etc...
(publication par un érudit angevin d'une lettre d'un missionnaire anonyme) .
Angers, Jean Hubault, 1710, X-70 p.

347 - Layard (Sir Austen Henry). Nineveh and its remains, with an account of a visit to the Chaldaean christians of Kurdistan, and the Yezidis or Devil-Worshippers...
Londres, J. Murray, 1849, 2 vol.

348 - Id. Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylone with travels in Armenia, Kurdistan and the desert...
Id, 1853, XXIII-686 p.

349 - Lehmann-Haupt (C.F.). Armenien. Einst und Jezt.
Berlin, B. Behr, 1900, 2 vol.

349 bis - Lion (Mgr Louis), o.p. Un voyage en Orient (voyage à Kotchannès en 1863).
A.D., 1865-1866.

349 ter - Id. Voyage de Mossoul à Constantinople (1881).
A.D., 1882.

350 - Luke (Sir Henry Charles). Mosul and its minorities.
Londres, M. Hupkinson, 1925, 161 p.

351 - Lycklama a Nijeholt (chevalier T.M.) (voyageur hollandais 1865-1868). Voyage en Russie, au Caucase et en Perse, dans la Mésopotamie, le Kurdistan, etc...
Paris, Arthus Bertrand, 1872-1875, 4 volumes.

352 - Lynch (H.F.B.). Armenia. Travels and studies.
Londres, Longmans,etc..., 1901, 2 vol.

353 - Maclean (Rev. Arthur John) et Browne (Rev. William Henry). The Catholicos of the East and his people, being the impression of five years'work in the Archbishop of Canterbury's Assyrian Mission...
Londres, Society for Promoting Christian Knowledge, 1892, XVI-360 p.

354 - Mason (major Kenneth). Central Kurdistan.
G.J., 1919 II, 329-347.

355 - Massy (colonel P.H.H.). Explorations in Asiatic Turkey, 1896 to 1903.
G.J., 1905 II, 272-307.

356 - Maundrell (Rev. Henry). A Journey from Aleppo to Jerusalem at eastern 1697, to which is added an Account of the Author's Journey to the Banks of the Euphrates at Beer and to the country of Mesopotamia 1699 .
in John Pinkerton. A general Collection of the Best and Most interesting Voyages and Travels...
vol X, 1811, Longman,etc ..., p. 305-385.

357 - Maunsell (colonel F.R.). Kurdistan.
G.J., 1894 I, 81-95.

358 - Id. Central Kurdistan.
G.J., 1901 II, 122-144.

359 - Millingen (Frederick). Wild life among the Koords.
Londres, Hurst et Blackett, 1870, XIII-380 p.
(cet aventurier, chef de bataillon dans l'armée turque à Van en 1862-1864, est également connu sous les noms d'Osman Bey et de major Vladimir Andrejevich) .

360 - Moltke (Helmuth von). Lettres du maréchal M. sur l'Orient (1836-1839).
Paris, Sandoz et Fischbacher, 1872, III-401 p.

360 bis - Monteil, c.m. Lettre du 18 juillet 1872 (sur les Chaldéens de Sinna).
A.C.M., 1872, 579-596.

361 - Morier (James). Voyage en Perse, en Arménie, en Asie Mineure et à Constantinople, fait dans les années 1808 et 1809.
Paris, Nepveu, 1813, 3 vol.

362 - Id. A Second Journey through Persia, Armenia and Asia Minor (1810-1816).
Londres, Longman, 1818, XX-435 p.

363 - Müller-Simonis (abbé P.). Du Caucase au Golfe persique à travers l'Arménie, le Kurdistan et la Mésopotamie (1888-1889), suivi de Hyvernat (abbé H.) (assyriologue) . Notice sur la géographie et l'histoire ancienne de l'Arménie.
Paris, Delhomme et Briguet, 1892, 630 p.
(l'ouvrage du futur Mgr Müller-Simonis, ecclésiastique alsacien, a été également publié en allemand,à Mayence en 1897) .

364 - Naumann (Edmund). Vom golden Horn zu den Quellen des Euphrat.
Munich-Leipzig, Oldenbourg, 1893, 394 p.

365 - Niebuhr (Carsten). Voyages en Arabie et en d'autres pays circumvoisins. (en Mésopotamie en 1764) .
Amsterdam, S.J. Baalde, 1781, 3 volumes.

366 - Nolde (baron Eduard). Reise nach Innerarabien, Kurdistan und Armenien, 1892.
Brunswick, F. Vieweg, 1895, XV-272 p.

367 - Olivier (Guillaume-Antoine). Voyage dans l'Empire ottoman, l'Egypte et la Perse.
Paris, H. Agasse, an IX, 3 volumes.

368 - Oppenheim (baron Max von). Vom Mittelmeer zum persischen Golf.
Berlin, Dietrich Reimer, 1900, 2 vol.

369 - Oppert (Jules). Expédition scientifique en Mésopotamie. t I. Relation de voyage et résultats de l'expédition.
Paris, Imprimerie Nationale, 1862, III-370 p.

370 - Otter (Jean). Voyage en Turquie et en Perse.
Paris, Guérin, 1748, 2 volumes.

371 - Pacifique de Provins, o.f.m. cap.(nom séculier : de l'Escalle) . Relation du voyage de Perse.
Paris, N. et J. de La Coste, 1631, VI-426 p.

372 - Parrot (Friedrich). Journey to Ararat.
Londres, Longman, etc..., 1845, XII-375 p.
(traduction du texte allemand, dont la première édition est de 1834) .

373 - Parry (Rev. Oswald H.). Six months in a Syrian Monastery (couvent de Deir Zafaran, près de Mardin).
Londres, H. Cox, 1895, XIX-400 p.

374 - Perkins (Rev. Justin). A Residence of eight years in Persia among the Nestorian Christians, with notices of the Muhammedans.
New-York, Allen, etc... , 1843, XX-512 p.

375 - Id. Journal of a Tour from Urmiah to Mosul (1849).
Jal of American Oriental Society, 1851, 71-119.

376 - Perry (Robert P.). European expeditions in Turkish Kurdistan (1800-1842).
Thèse Université américaine de Beyrouth, 1965, X-206 p. dactylographiées.

377 - Petermann (H.). Reisen im Orient.
Leipzig, Verlag von Veit, 1865, 2 volumes.

378 - Petis (de la Crois) (François). Journal de voyage en Syrie et en Perse (1670-1677) présenté en 1694..., extrait publié par M. Langlès.
Paris, Ferra, 1810,126 p.

378 bis - Pococke (Rev. Richard). Voyage en Orient.
Paris, J.P. Costand, 1772-1773, 7 vol.

379 - Porter (Sir Robert Ker). Travels in Georgia, Persia, etc... (1817-1820).
Londres, Longman, etc..., 1821-1822, 2 volumes.

380 - Poujoulat (Baptistin). Voyage dans l'Asie Mineure, en Mésopotamie, etc...
Paris, Ducollet, 1840-1841, 2 volumes.

381 - Poullet (P.A.). Nouvelles relations du Levant (voyages en 1654-1662).
Paris, L. Billaine, 1667-1668, 2 volumes.

382 - Ramsay (William M.). Impressions of Turkey during twelve Years'Wanderings.
Londres, Hodder et Stoughton, 1897, XII-296 p.

382 bis - Raphaël du Mans, o.f.m. cap. (nom séculier : Jacques Dutertre). Etat de la Perse en 1660, publié par Ch. Schefer.
Paris, Leroux, 1890, CXV-464 p.

383 - Rauwolff (Leonhart). Itinerary into the Eastern countries, as Syria, Palestine..., Armenia, Mesopotamia, Chaldaea, etc... (voyage 1573-1574).
Traduction anglaise in J. Ray. Collection of Curious Travels and Voyages.
Londres, Smith et Walford, 1693, 2 volumes.

383 bis - Rawlinson (major Henry Creswick) (futur général Sir Henry Rawlinson, fondateur de l'assyriologie) . Notes on a journey from Tabriz through Persian, Kurdistan in... 1838.
G.J., 1840, 1-64.

384 - Rhétoré (Jacques), o.p. Une tournée apostolique (dans le diocèse de Zakho en 1876).
A.D., 1876-1877 ; id A.P.F.1876, 406-410. (reprend Archives Mission Mossoul, liasse 18).

384 bis - Id. Voyage d'un missionnaire dans les provinces de Kerkouk et de Soleimanié de l'Empire turc (1878).
A.D., 1879-1880 (reprend Arch. Mission Mossoul, liasse 18).

384 ter - Id. Excursion dans les pays nestoriens du nord (1882).
A.P.F., 1883, 283-308.

385 - Rich (Claudius James). Narrative of a Residence in Koordistan and on the Site of ancient Nineveh(1820-1821) .
Londres, J. Duncan, 1836, 2 volumes (ouvrage posthume publié par sa veuve, Mary Mackintosh) .

385 bis - Riley (John Athelstan). Progress and Prospects of the Archbishop's mission to the Assyrian Christians, being the report of a visit to the mission, in the Autumn of 1888, two years after his foundation.
Londres, Society for Promoting Christian Knowledge, 1889, 62 p.

385 ter - Id. The Archbishop's mission to the Assyrian Christians.
(Reprend Narrative of a Visit to the Assyrian Christians in Kurdistan (voyage de 1884) et Report of the Foundation of the Archbishop's mission to the Assyrian Christians (voyage de 1886) .
Londres, même éditeur, 1891, 48 p.

386 - Rousseau (Jean-Baptiste). Voyage de Bagdad à Alep (1808), publié... par L. Poinssot.
Paris, L. André, 1899, 168 p.

387 - Rose (Marie-Augustin), o.p. Mission de Mossoul (récit d'un voyage de France à Mossoul).
A.D. 1860-1862.

387 bis - Ryder (colonel H.D.). Demarcation of the Turko-Persian Boundary in 1913-1914.
G.J., 1925 II, 227-242.

388 - Sachau (Eduard). Reise im Syrien und Mesopotamien.
Leipzig, F.A. Brockhaus, 1884, X-479 p.

389 - Saint-Martin (Jean). Notice sur le voyage littéraire de M. Schulz [région de Van] .
J.A., 1828 II, 161-188 (voir n°393) .

389 bis - Samuel (Rev. Jacob). Journal of a missionary Tour through the desert of Arabia to Bagdad.
Edimbourg, 1844, Maclachlan, etc., XIV-323 p.

390 - Sandreczki (C.). Reise nach Mosul und durch Kurdistan nach Urumia.
Stuttgart, J.F. Steinkopf, 1857, 2 volumes.

391 - Schweiger-Lerchenfeld (baron Armand von). Ingénieur Josef Cernik's technische Studien-Expedition durch die Gebiete Euphrates und Tigris.
P.M., Ergänzungs, 44 et 45 (1875 et 1876), VIII-48 p et 47 p.

392 - Schneider (Dux). Les montagnes du Hakkâri (Turquie).
Les Alpes, 1966, 230-238.

393 - Schulz (F.E.). Mémoires sur le lac de Van et ses environs.
J.A.1840 I, 260-323 . article posthume : l'auteur a été assassiné par les Kurdes en 1829, près de Bachkalé .

395 - Sercey (comte F.E. de). Une ambassade extraordinaire. La Perse en 1839-1840.
Paris, l'Artisan du Livre, 1928, 414 p.

396 - Sestini (abbé Domenico). Nouveau voyage de Constantinople à Bassora par le désert et Alexandrie.
Paris, Veuve Devaux, 1800, VI-332 p.

397 - Sheil (lt-colonel Justin) écrit parfois à tort Shiel .
Notes on a journey from Tabriz through Kurdistan, via Van, Bitlis, Seert and Erbil to Suleimaniyeh on July and August 1836.
G.J., 1838, 54-101.

398 - Sheil (lady Mary). Glimpses of Life and Manners in Persia, with Notes (of Sir J. Sheil) on Russia, Koords, Toorkomans, Nestorians, etc...
Londres, J. Murray, 1856, XI-402 p.
(épouse du précédent, devenu dans l'intervalle Sir J.S. et ministre d'Angleterre à Téhéran (1844-1854) ; les notes de Sir Justin remontent en partie à son séjour à Ourmiah en 1835) .

399 - Smith (Rev. Eli). Researches of the Rev. E.S. and Rev. H.G.O. Dwight in Armenia... with a visit to the Nestorian an Chaldean Christians of Oormiah and Salmas.
Boston, Crocker et Brewster, 1833, 2 volumes.

400 - Soane (Ely Bannister). To Mesopotamia and Kurdistan in Disguise, with historical notices of the Kurdish tribes and the Chaldeans of Kurdistan.
Londres, J. Murray, 1926 (1ère édition, 1912), XXI-410 p.

401 - Southgate (Rev. Horatio). Narrative of a tour through Armenia, Kurdistan, Persia and Mesopotamia, with observations on the condition of Mohammedanism and Christianity in these countries.
Londres, Tilt and Boyne, 1840, 2 volumes.

402 - Id. Narrative of a visit to the Syrian (jacobite) Church of Mesopotamia...
New-York, Appleton, 1844, XVI-275 p.

403 - Speakman (Esme). Beyond the great Zap.
Blackwood's Edinburgh Magazine, décembre 1966, 509-519.

404 - Stark (Freya). Baghdad sketches.
Leipzig, etc., The Albatross, 1938, 239 p.

405 - Id. From Tarsus to lake Van.
J.R.C.A.S., 1956, 7-19.

406 - Stern (Rev. Henry Aaron). Dawnings of light in the East... A mission to the Jews in Persia, Courdistan and Mesopotamia.
Londres, C.H. Purdag, 1854, XII-278 p.

407 - Swainson-Cowper (H.). Through Turkish Arabia. A journey from the Mediterranean to Bombay by the Euphrates and Tigris valley and the Persian Gulf.
Londres, Allen, 1894, XX-490 p.

408 - Sykes (Sir Mark). Through Five Turkish Provinces.
Londres, Bickers, 1900, XI-149 p.

409 - Id. Dar-ul-Islam.
Id, 1904, XXIII-294 p.

410 - Id. Journeys in North Mesopotamia.
G.J., 1907 II, 137-154, 384-398.

411 - Id. The Caliph's Last heritage. A short History of the Turkish Empire.
(malgré le sous-titre, récits de voyage en Djéziré et Kurdistan).
Londres, Macmillan, 1915, XII-638 p.

412 - Tavernier (Jean-Baptiste). Les six voyages faits en Turquie, en Perse et aux Indes.
Paris, Clouzier et Barbier, 1676, 2 volumes.

413 - Taylor (J.G.) (consul d'Angleterre à Diarbékir). Travels in Kurdistan.
G.J., 1865, 21-58.

413 bis - Taylor (J.G.). Journal of a Tour in Armenia, Kurdistan and Upper Mesopotamia.
G.J., 1868, 281-361.

414 - Teixeira (Pedro). Voyages... (traduction française de récits de voyages effectués peu après 1600).
Paris, Cl. Barbier, 1681, 2 volumes.

415 - Texier (Charles). Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie.
Paris, Firmin Didot, 1842 et 1852, 2 volumes in f°.

415 bis - Thevenot (Jean). Suite du voyage du Levant.
Paris, Ch. Angot, 1674, 392 p.

416 - Thielmann (Freiherr Max von). Streifzüge im Kaukasus, in Persien und in der Asiatichen Türkei.
Leipzig, Duncker et Humblot, 1875, VIII-494 p.
traduction abrégée du baron Ernouf. Paris, Plon, 1876, 365 p.

417 - Tournefort (Joseph Pitton de). Relation du voyage du Levant.
Lyon, Anisson et Posuel, 1717, 3 vol.

418 - Tozer (Rev. Henry Fanschawe). Turkish Armenia and Eastern Asia Minor.
Londres, Longmans, 1881, XIV-470 p.

418 bis - Trioche (Mgr Laurent) (archevêque latin de Babylone-Bagdad). Lettre au Président du Conseil Central de l'Association de la Propagation de la Foi (voyage en 1842).
A.P.F., 1844, 34-50.

419 - Valle (Pietro della). Les fameux voyages... dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, etc. (début XVIIe s.)
Paris, Gervais Clouzier, 1663-1674, 4 volumes.

420 - Villotte (Jacques), s.j. Voyages d'un missionnaire de la Compagnie de Jésus en Turquie, en Perse, en Arménie, en Arabie et en Barbarie (voyages 1688-1708).
Paris, Vincent, 1730 (1ère édition 1714), 647 p.

421 - Walsh (Rev. Robert). A residence at Constantinople during a period including the commencement, progress and termination of Greek and Turkish Revolution.
Londres, R. Bentley, 1838, 2 volumes.
Le passage du tII, P 404-413 concernant les Nestoriens est repris d'un article du même auteur. Quelques détails sur les chrétiens appelés Chaldéens.
Bibliothèque Universelle de Sciences, Belles-Lettres et Arts, faisant suite à la Bibliothèque britannique. Genève, t31. Littérature (Genève et Paris), avril 1826, 395-400.
Cet article était lui-même la traduction d'un article de la Gazette littéraire de Londres.

422 - Warkworth (lord Henry Algernon George), ultérieurement comte Percy. Notes from a Diary in Asiatic Turkey.
Londres, E. Arnold, 1898, XVI-267 p.

423 - Id. ("Earl Percy"). Highlands of Asiatic Turkey.
Id, E. Arnold, 1901, X-338 p.

424 - Wigram (Rev. W.A. et colonel Sir Edgar T.A.). The Craddle of Mankind. Life in Eastern Kurdistan.
Londres, A. et Ch. Block, 1914, XII-373 p, 40 pl h.t.
(autre édition en 1922). (la part du colonel, frère du pasteur, concerne la partie graphique) .

425 - Wilbraham (capit. Roger). Travels in the Transcaucasian provinces of Russia and along the southern shore of the lakes of Van and Urmiah in the autumn and winter of 1837.
Londres, J. Murray, 1839, XVII-477 p.

426 - Wolff (Rev. Joseph). Narrative of a mission to Bokhara in the years 1843-1845.
Londres, John W. Parker, 1845, 2 vol.

427 - Id. Travels and Adventures.
Londres, Saunders, etc., 1861, XIII-640 p.

428 - Wünsch (Josef). Meine reise in Armenien und Kurdistan.
Mitteil der K.K. Geogr. Gesellschaft in Wien, 1883, 487-496, 513-520.

429 - Yorke (Vincent W.). A Journey in the Valley of the Upper Euphrates.
G.J., 1896 II, 317-335, 453-472.

430 - Zavie (Emile). D'Archangel au Golfe Persique.
Paris, la Renaissance du Livre, 1919, 288 p.
(même épisode que celui décrit dans le n°302) .

VI - Biographies

On s'est borné à citer quelques exemples des nombreuses biographies anglaises, lesquelles sont souvent d'origine familiale.

431 - Alexander (Constance A.). Baghdad in bygone days, from the journal and correspondance of Claudius Rich..., 1808-1821.
Londres, J. Murray, 1928, XVI-336 p.

431 bis - Bell (G.K.A.) évêque de Chichester . Randall Davidson, archbishop of Canterbury (1903-1928).
Oxford Univ. Press, 1935, XVIII-IX-1428 p. (rapports avec l'église nestorienne) .

431 ter - Benson (Arthur Christopher) (fils de l'arch. Benson) The life of Edward White Benson, sometimes Archbishop of Canterbury (1883-1896).
Londres, Macmillan, 1900, 2 volumes (fondateur de la mission auprès de l'église nestorienne) .

432 - Cartier (E.). Un religieux dominicain. Le R. P. Hyacinthe Besson. Sa vie et ses lettres.
Paris, Poussielgue, 1865, 2 vol. (le P. Besson (1816-1861) est le fondateur de la mission dominicaine française de Mossoul) .

433 - Duvignau (Pierre), s.c.j. Une vie au service de l'Eglise S.B. Mgr Joseph Valerga, patriarche latin de Jérusalem, 1813-1872.
Jérusalem, Impr. du Patriarcat latin, 1972, 319 p. (a été missionnaire à Mossoul entre 1841 et 1847)

434 - Fiey (Jean-Marie), o.p. Mgr Addaï Scher (+1915) et son apport à l'hagiographie orientale.
Analecta Bollandiana, 1965, 121-142.

435 - Meno (J.P.). Dr Asahel Grant and the Mountain Nestorian.
Thèse Univ. américaine de Beyrouth, 1969, VI-126 pages dactyl.

435 bis - Ordep (pseudonyme d'un missionnaire carme ?) . Quarante ans à son poste, essai biographique.
Paris, J. Gabalda, 1907, 108 p. (vie du P. Marie-Joseph de Jésus (nom séculier : Gustave Cancel), supérieur de la mission des carmes de Bagdad, 1830-1898) .

436 - Palmer (H.P.). Joseph Wolff. His romantic Life and Travels.
Londres, Heath Granton, 1935, 222 p.

437 - Rawlinson (George). A memoire of Major-General Sir Henry Creswick Rawlinson 1810-1895 .
Londres, Longman, etc. 1898, XXII-358 p.

438 - Waterfield (Gordon). Layard of Neneveh.
Londres, J. Murray, 1963, X-535 p.

439 - Winsen (Gerard von) La vie et les travaux d'Eugène Boré (1809-1878).
Nouvelle Revue des Sciences missionnaires, 1978, 81-91.

440 - Winstone (H.V.F.). Gertrude Bell.
Londres, J. Cape, 1978, XIII-322 p.

Addendum

441 - Renault (Emmanuel), c.m. Une tournée apostolique dans le Kurdistan (au sud d'Ourmiah, en 1912).
A.P.F., 1913, 38-48.

442 - Rouge (Félix), c.m. Lettre de 1848 (sur les chrétiens du Tergavar).
A.C.M., 1848, 628-658.

443 - Cluzel (Mgr Augustin), c.m. Voyage en Perse (1875).
M.C., 1876.

444 - Le Ray (Mme). Voyage en Orient (concerne la région de Bagdad) .
Revue géographique internationale, 1891.

445 - Decroo, c.m. En Perse. Epreuves et besoins de la mission.
M.C., 1905.

446 - Beylié (général Léon de). Prome et Samara. Voyage archéologique en Birmanie et en Mésopotamie.
Paris, E. Leroux, 1907, 144 p.

447 - Préhistoire du Levant. Chronologie et organisation de l'espace depuis les origines jusqu'au VIIe millénaire.
Colloque International du C.N.R.S., Lyon, 1975.
Paris, Editions du C.N.R.S., 1981, 606 p.

448 - Chirol (Valentine). The Middle Eastern Question or some Politicals Problems of Indian Defence.
Londres, J. Murray, 1903, XIV-512 p.

449 - Gilbert (T.). Notes sur les sectes du Kurdistan.
J.A., 1873 II, 393-395.

450 - Mélikoff (Irène). Le problème kızılbas.
Turcica, 1975, 49-67.

451 - Jacob (Xavier), a.a. Une chrétienté en désintégration (Jacobites et Chaldéens du sud-est de la Turquie actuelle)
Assomption, n°612 (1982), 15-18.

452 - Vaucelles (Pierre de). La vie en Irak il y a un siècle vue par nos consuls.
Paris, A. Pedone, 1963, 123 p.

Liste supplémentaire

453 - Jarry (Jacques). La Yazidiyya : un vernis d'Islam sur une hérésie gnostique.
Annales islamologiques, 1967.
Les Yézidis dériveraient d'un groupe kurde zoroastrien, ultérieurement influencé par la gnose en Syrie, puis superficiellement islamisé.

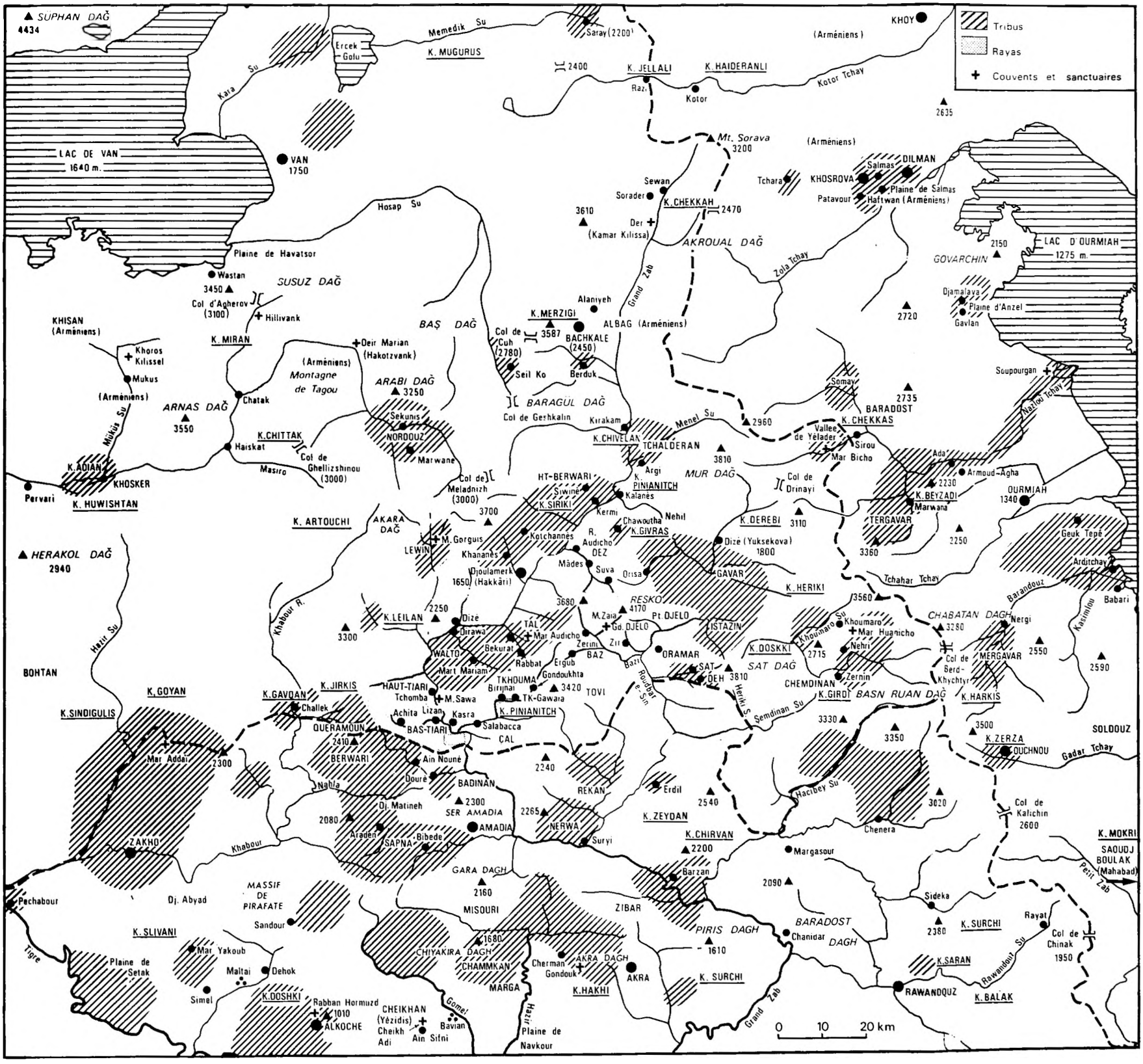
454 - Beylerian (Arthur). Les Grandes Puissances, l'Europe ottomane et les Arméniens dans les Archives françaises (1914-1918). Recueil de documents.
Paris, Publications de la Sorbonne, 1983, LXIV-793 p.
Estime le nombre des Arméniens, à la veille de 1914, à 2 100 000 dans l'empire ottoman (dont un million dans les provinces arméniennes) et à 1 600 000 dans l'empire russe. Sur cet ensemble, environ 1 500 000 disparus au cours de la première guerre mondiale;p. 475 sq.). Transmission en date du 16 janvier 1918 du rapport d'un ecclésiastique chaldéen originaire de Siirt au sujet du massacre des fidèles des diocèses chaldéens de Siirt, Diarbékir, Mardin, Djezireh-ibn-Omar en mai-juin 1915. A la date de ce rapport, "les montagnes nestoriennes elles-mêmes sont totalement vides de leurs habitants".

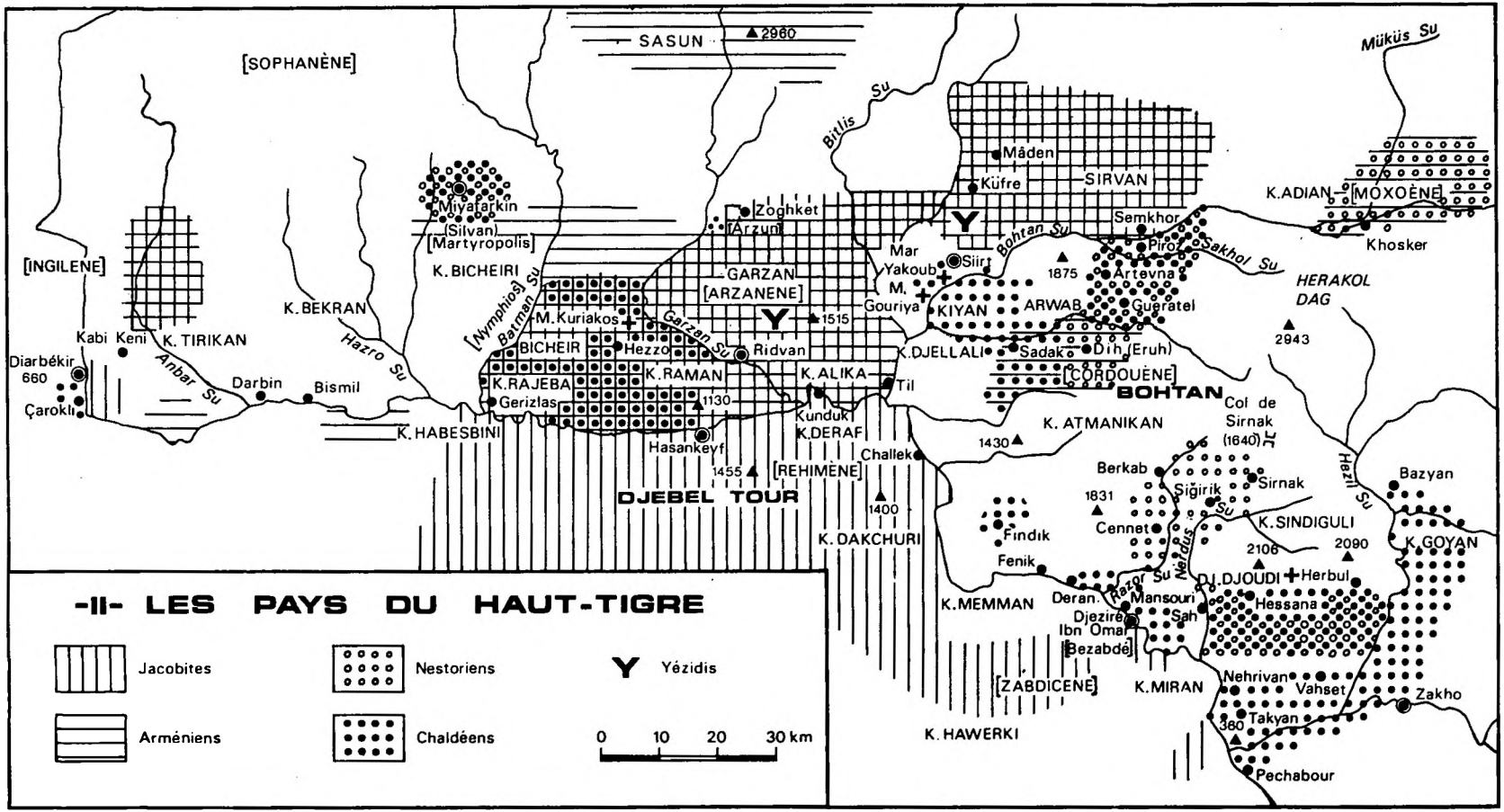
Aux périodiques cités, ajouter Studia Kurdica. Paris, depuis 1984.

455 - Broc (Numa). La géographie des philosophes géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle.
Paris, Editions Ophrys, Association de publication près les Universités de Strasbourg, 1975, 600 p.
Indications sur le voyage en Orient et, plus particulièrement, en Mésopotamie de G.A. Olivier et J.G. Bruguière (1793-1798), voir pages 365 sq.

456 - Miquel (André). La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XIe siècle, Tome II. Le milieu naturel. Paris, Mouton, Editions de l'Ecole des Hautes-Etudes en Sciences Sociales, 1980, XX-543 p.
Assez nombreuses indications empruntées aux géographes arabes du Xe siècle. Elles concernent notamment la célébrité du djebel Djudi, montagne sacrée liée au souvenir de l'Arche ; l'importance du vignoble de Nisibe et la vente à Bagdad du blé de la plaine de Mossoul ; la descente sur le Tigre, de Djéziré-ibn-Omar à Mossoul, de bateaux chargés des produits du Kurdistan : fromage, miel, figues, amandes, noix, noisettes, raisins secs, manne.

-I- LES PAYS NESTORIENS (MILIEU DU XIXe S.)




-II- LES PAYS DU HAUT-TIGRE
Jacobites
Nestoriens
Yézidis
Arméniens
Chaldéens
0 10 20 30 km
[SOPHANÈNE]
SASUN
2960
Müküs Su
Bitlis Su
Mâden
Küfre
SIRVAN
K.ADIAN
[MOXOÈNE]
Khosker
Miyafarkin
(Silvan)
[Martyropolis]
Zoghket
Arzun
Semkhor
Piroz
Sakhol Su
Bohtan Su
[INGILENE]
K.BICHEIRI
Mar Yakoub
Siirt
1875
Artevna
HERAKOL DAG
GARZAN
[ARZANENE]
M. Gouriya
KIYAN
ARWAB
Gueratel
K.BEKRAN
[Nymphios] Barman Su
M.Kuriakos
Garzan Su
1515
2943
Kabi Keni
K. TIRIKAN
BICHEIR
Hezzo
Ridvan
K.DJELLALI
Sadak
Dih (Eruh)
Diarbékir
660
Anbar Su
Hazro Su
K.RAJEBA
K.RAMAN
K.ALIKA
[CORDOUÈNE]
BOHTAN
Darbin
Bismil
Gerizlas
1130
Til
Col de Sirnak (1640)
Çarokli
K. HABESBINI
Kunduk
K.DERAF
K. ATMANIKAN
1430
Hasankeyf
Challek
1455
[REHIMÈNE]
Berkab
Sirnak
Bazyan
Hezil Su
DJEBEL TOUR
1831
Siğirik Su
1400
K. DAKCHURI
Findik
Cennet
K.SINDIGULI
K.GOYAN
2090
2106
Fenik
Nerdus Su
Razor Su
DJ.DJOUDI
Herbul
K.MEMMAN
Deran
Mansouri
Hessana
Djezire
Sah
Ibn Omar
[Bezabde]
[ZABDICENE]
K.MIRAN
Nehrivan
Vahset
Zakho
K. HAWERKI
380
Takyan
Pechabour

THIARI

BEROUARI

N
O E
S

Affluent du Khabour

R. Khabour Affluent du Tigre

Hakmann
Guenamann
Oreuh
Ashitha
Sevindo
Zaouitha
Khaniamich
Khorgol
Kouk Tè
LIZAN
Port de Guimbé
Khalik
Vallée Salabacca
Bia
Béadri M.
Dara Gué
Dechtaré M.
TCHAAL
Bèdo M.
Bèdo
Dechkaieh M.
Village de Rabbin Bey
Bahnavi M.
Mara
Bouchkè
Gina d'Hand
Lit
DJOURÉ
Birh Mara
Derouaneh M.
Pont de Babel
Malaka
Gdeir
Tchellek M.
Tachieh
Bibekki M.
Djezidi M.
Goulan M.
Alkoshka M.
Kani Balavé
Kraita Chemsi
Mougaban
Bergalé M.
Le ZAB Affluent du Tigre
Dohé
Ebina
Bamarné M.
Oradan
Bnichke
Amyzé
Bibkhé
AMÉDÉAH
Dèré
Bomané
Baardia
R. Sopna
Affluent du Khabour

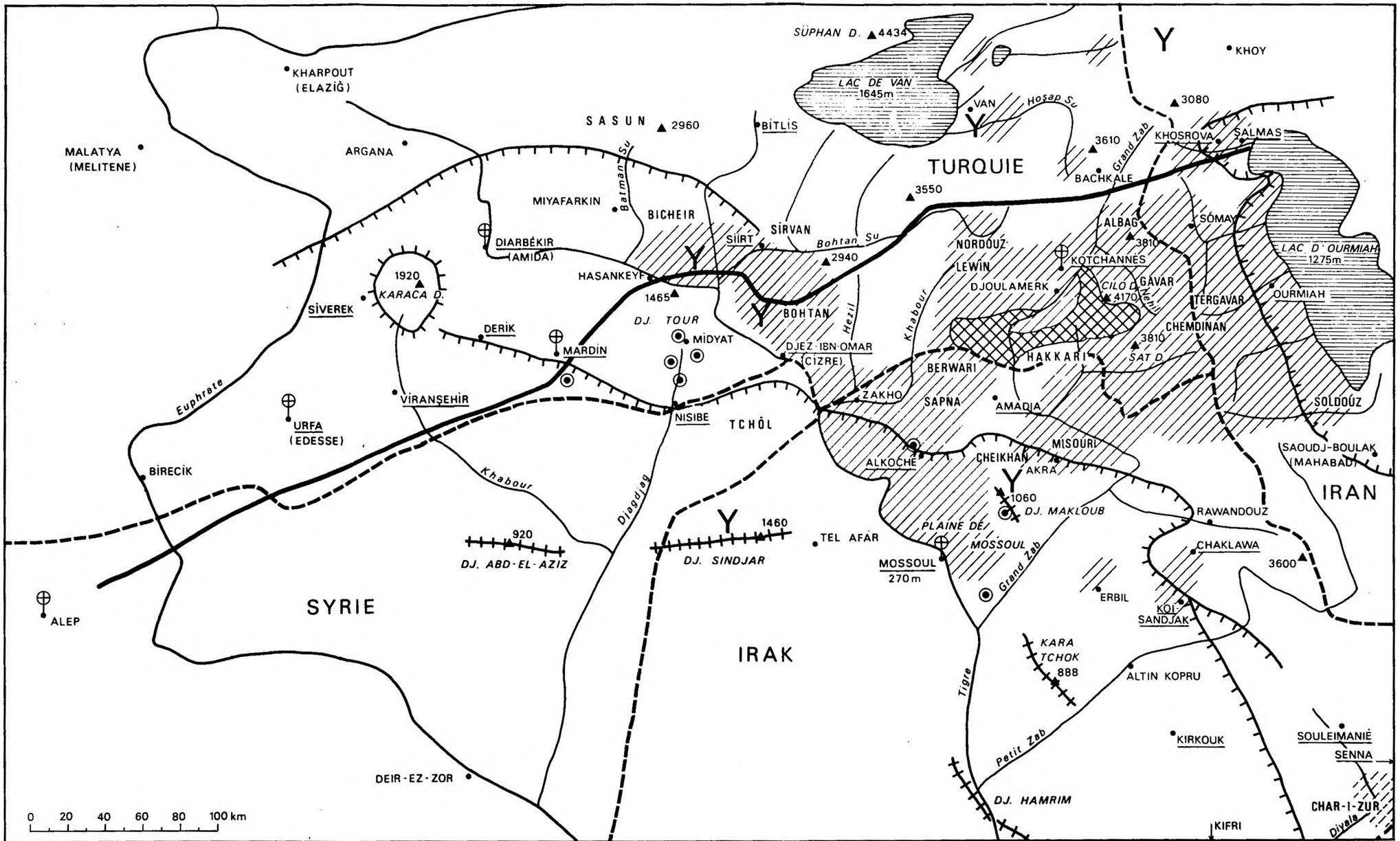
La lettre M accolée au nom d'un village signifie que ce village est Mussulman.

Les lignes pointées désignent les diverses voies de circulation à l'usage des Missionnaires.

-III- CARTE POUR L'INTELLIGENCE DE LA MISSION AU THIARI ET AU BEROUARI

CARTE REDESSINEE D'APRES L'ORIGINAL

1. LES SYRIENS ORIENTAUX DU HAKKÂRI ET DES REGIONS PERIPHERIQUES AU DEBUT DU 20e S.



Frontières actuelles

Limite plaine-montagne

Limite sud du peuplement arménien continu

Tribus nestoriennes

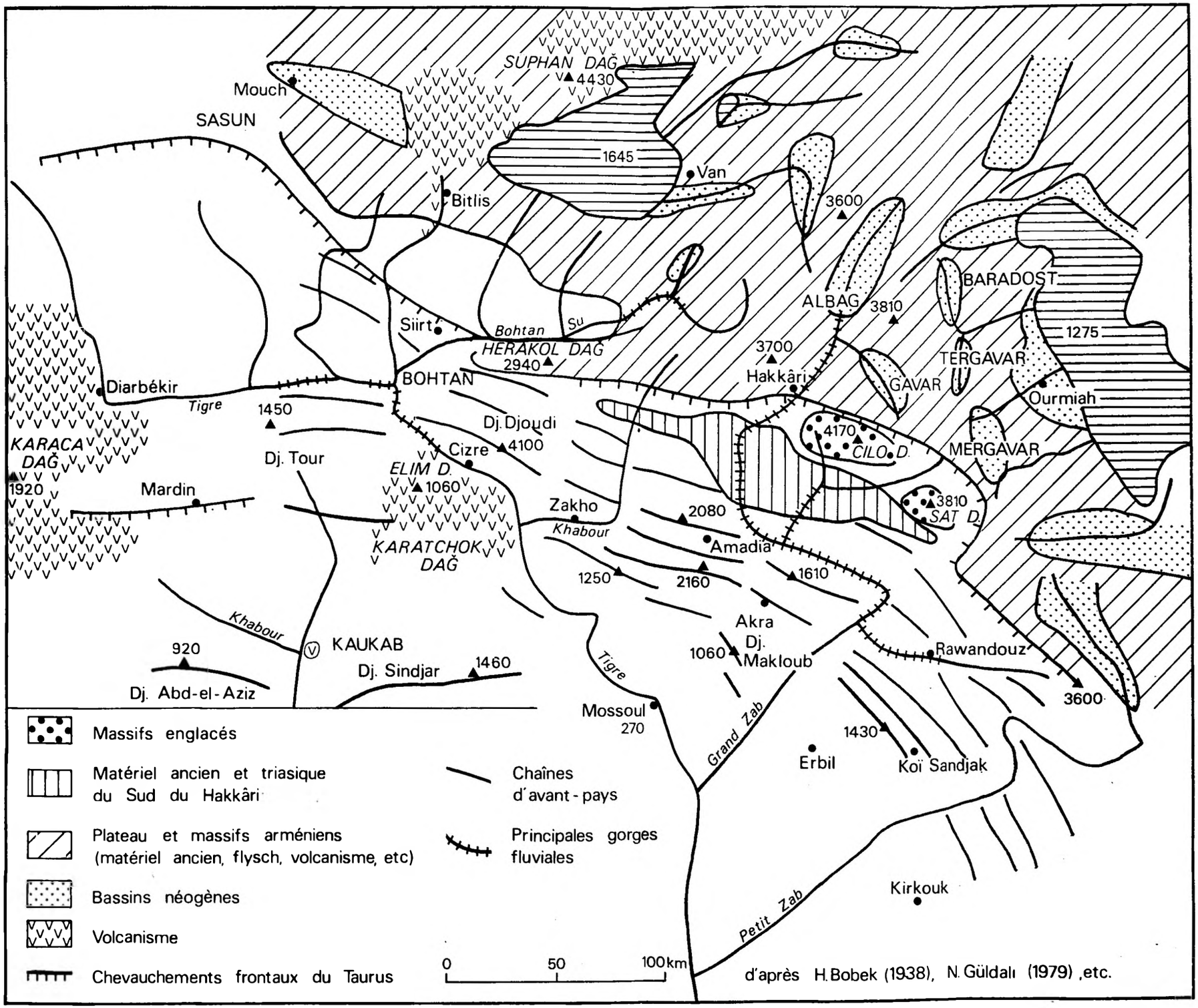
Présence de rayas syriens orientaux
Nestoriens au nord, Chaldéens au sud et à l'ouest
Le nom des villes ayant une communauté chaldéenne ou nestorienne est souligné

Patriarcats et métropoles chrétiennes traditionnelles

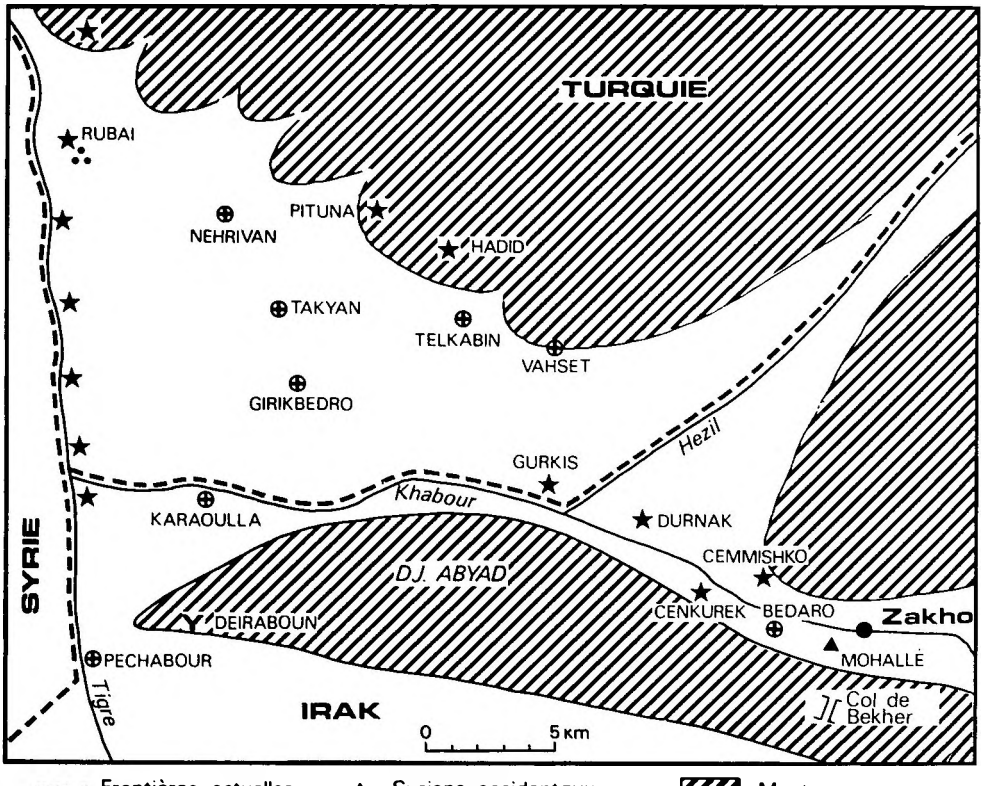
Principaux centres monastiques syriens (figuré symbolique pour le Djebel Tour)

Y Principales zones yézidies

2. CADRE STRUCTURAL

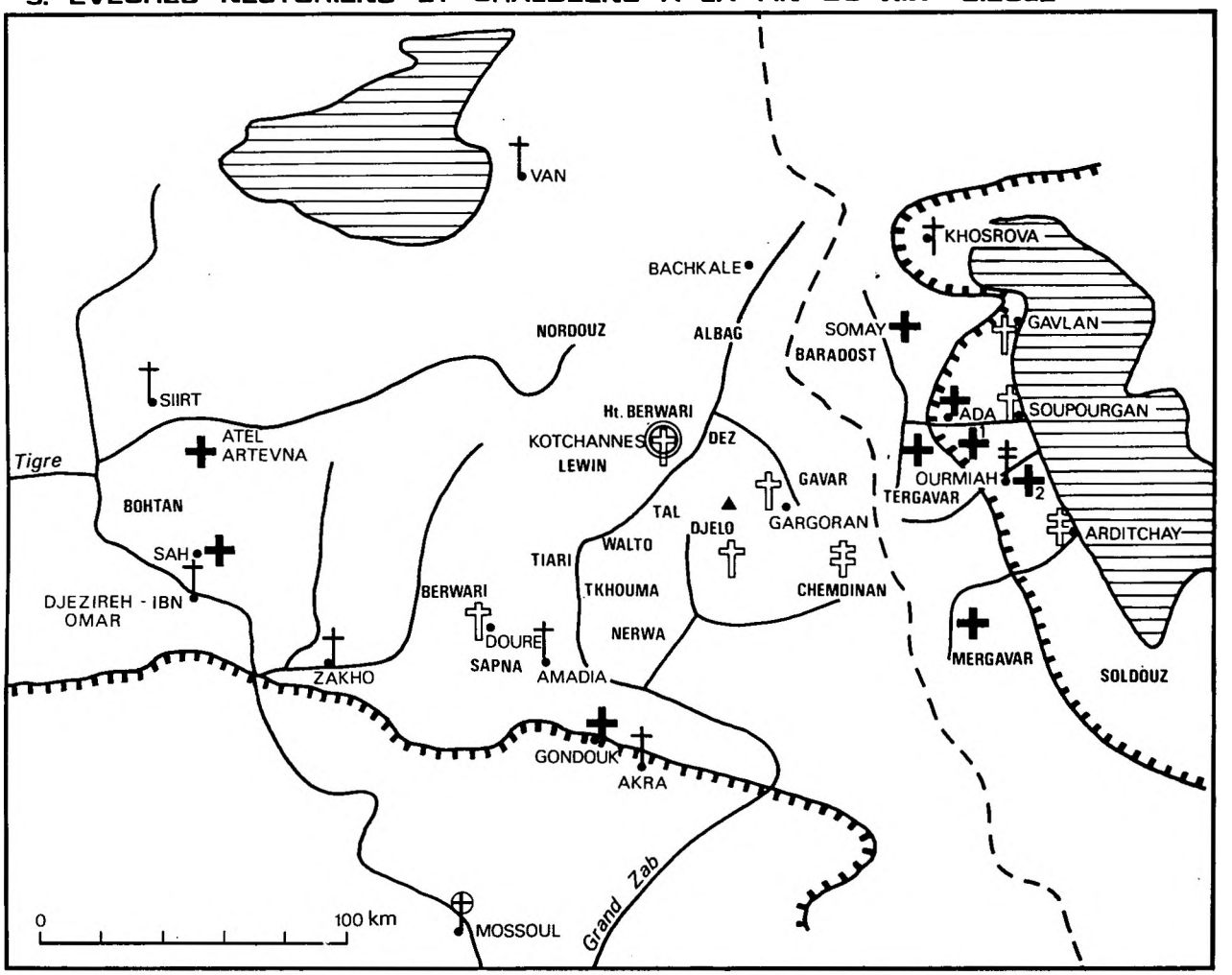


4. LA REGION DE ZAKHO
BASSE VALLEE DU KHABOUR A LA FIN DU XIX^{e} s.



Frontières actuelles
Chaldéens
Kurdes
Syriens occidentaux
Yézidis
Eglise en ruines
Montagnes

5. ÉVÊCHÉS NESTORIENS ET CHALDÉENS À LA FIN DU XIXe SIÈCLE



1 Armoud-Agha 2 Geuk Tépé

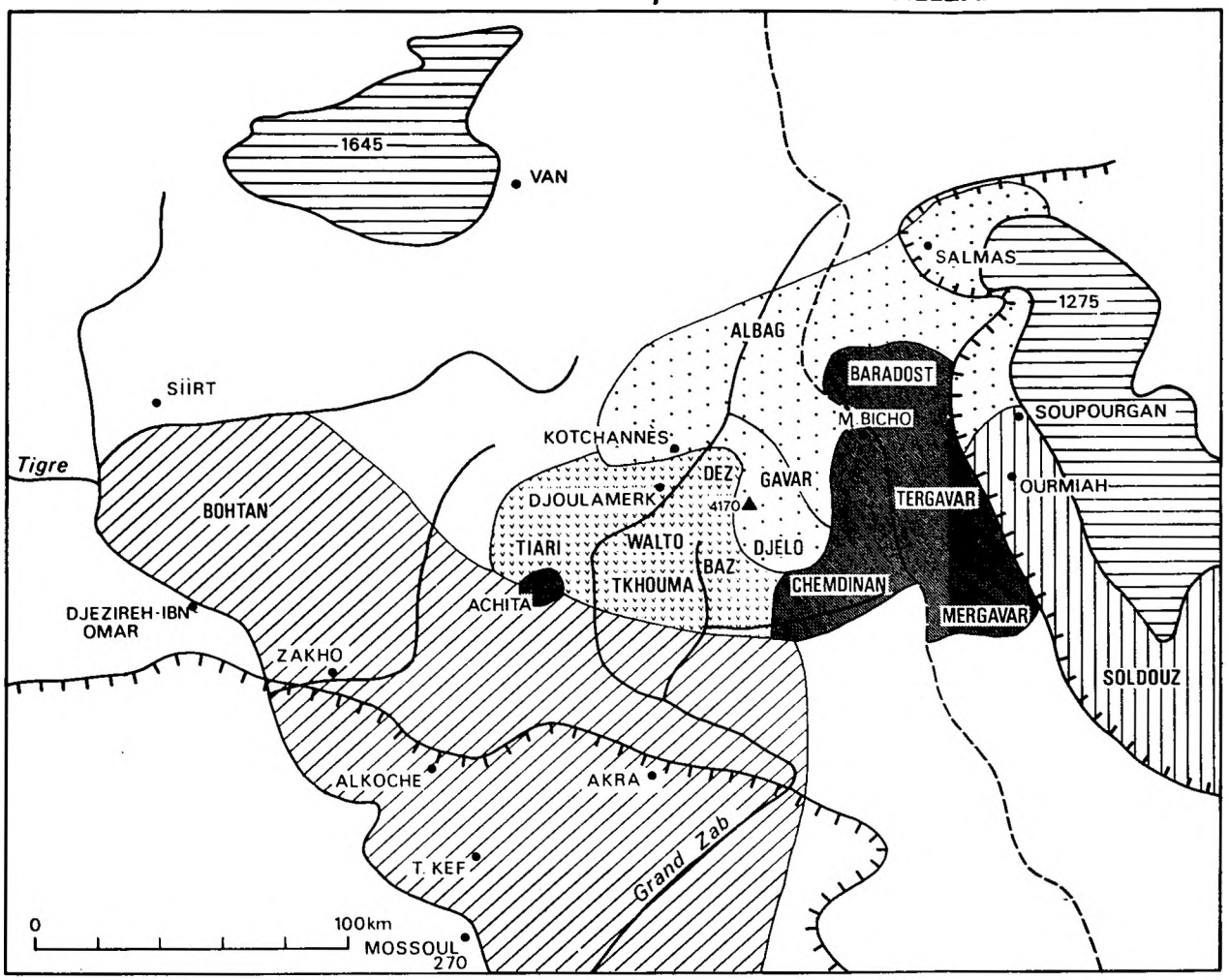
Patriarcat, archevêche évêché chaldéen

" " " nestorien

Evêché nestorien disparu au cours du XIXe siècle

Limite de la montagne

6. DIVISIONS DIALECTALES DU SOURETH, D'APRES MACLEAN (1895)



I Groupe d'Ourmiah

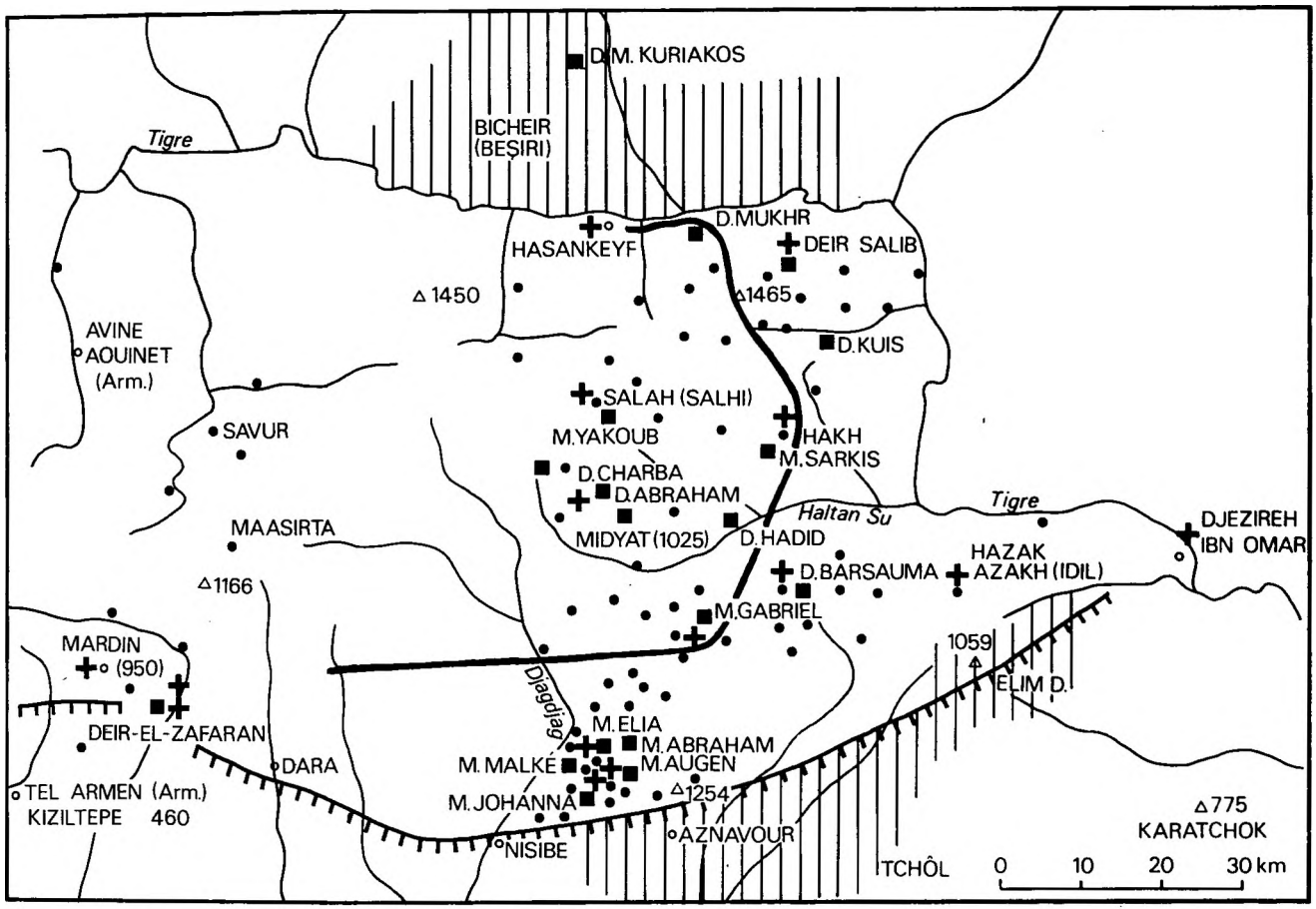
II Groupe du Nord

III Groupe des "Achiret" (tribus) (sauf Djelo)

IV Groupe du Sud: dialectes d'Alkoche (plaine de Mossoul), du Bohtan et des Juifs de Zakho

V Zones de transition: Achita, III-IV; région à l'ouest d'Ourmiah, I-III

7. LE DJEBEL TOUR JACOBITE (XIX^e s. et début XX^e s.)



Limes romain de la fin du IV^e siècle (d'après Dillemann)

Anciens évêchés jacobites (n'ont pas tous existé simultanément)

Principaux monastères

Peuplement jacobite en dehors du djebel Tour

Village entièrement ou partiellement jacobite

Escarpement sud du dj. Tour

Table des cartes

On a utilisé comme fond de carte la carte internationale du monde au 1/1.000.000e (édition américaine de 1962). Cette dernière a été complétée :

pour la Turquie, par la carte au 1/200.000e (à partir de 1950) ;

pour l'Irak, par la carte anglaise au 1/100.000e (1942) et la carte américaine au 1/50.000e (1960), cette dernière malheureusement en couverture incomplète;

pour la Syrie, par la carte au 1/200.000e des Forces françaises du Levant (1945-1950) ;

pour l'Iran, par la carte américaine au 1/250.000e (1961).

Ajoutons la carte anglo-indienne au 1/253.440e (un inch pour quatre miles) de 1941, qui est précieuse, car elle indique la localisation des tribus kurdes et chrétiennes.

Pour la période antérieure à 1914, j'ai recouru, outre aux cartes de Kiepert et à leurs multiples dérivées, aux nombreuses cartes hors-textes annexées aux ouvrages imprimés (la meilleure est celle de Layard, 1852) et à diverses cartes manuscrites conservées dans les fonds du Saulchoir et des Affaires étrangères.

Pour le Hakkâri, les excellentes cartes physiques de H. Bobek (1938) ont servi de base à toutes les publications postérieures.

I - Les pays nestoriens (milieu du XIXème siècle)

II - Les pays du Haut-Tigre

III - Carte missionnaire du Tiari et du Bervari (fin XIXe siècle)

---

1 - Les Syriens orientaux du Hakkâri et des régions périphériques au début du XXe siècle.

2 - Carte structurale

3 - Carte religieuse de la plaine du Mossoul, XIXe siècle.

4 - La région de Zakho. Basse vallée du Khabour à la fin du XIXe siècle.

5 - Evêchés nestoriens et chaldéens à la fin du XIXe siècle.

6 - Divisions dialectes du soureth.

7 - Le Djebel Tour jacobite (XIXe siècle et début XXe siècle)

TABLE DES MATIERES

Les montagnards chrétiens du Hakkâri et du Kurdistan septentrional - Essai de géographie rétrospective.

	Pages
Avant-Propos	1
Introduction	1
La survivance nestorienne	5
Note sur la terminologie des religions chrétiennes	9
La connaissance de l'ancien Hakkâri	11
Chapitre I - Le cadre de vie	18
1) La montagne	18
a) Le relief	18
b) Une montagne frontière	22
c) Une montagne arrosée	27
2) Les marges du réduit syrien oriental	28
Le secteur occidental	29
Le secteur méridional	37
Le secteur oriental	48
3) La féodalité kurde	55
4) Les Syriens orientaux et les populations non-musulmanes	61

Eglise grecque et église jacobite 62
Les Arméniens 65
Les juifs 76
Les Yézidis 82

Chapitre II - Les pays nestoriens 90
1) Les tribus 91
a) Tiari 92
b) Tkhouma 94
c) Djelo et Baz 95
d) Dez 96
2) Les pays nestoriens raya 98
a) Les pays du nord 99
b) Les hauts-pays de l'est 105
c) Les bordures méridionales 110
d) Le Bohtan 116

Chapitre III - La vie montagnarde 125
1) La population 125
a) Les Nestoriens 126
b) Les Chaldéens 131
2) L'habitat rural 133
a) Les villages 134
b) Les maisons 139
3) La vie agricole 146
a) Les origines 146
b) Paysages et techniques agricoles 149
c) La haute montagne 154
d) Les vallées 156
e) Les bordures méridionales 160

4) L'élevage et la vie pastorale 164
a) Le bétail 164
b) L'hivernage 167
c) L'estivage 170
5) Forêts et cueillettes 174
6) Artisanat et migrations 180
7) Le trafic 188

Chapitre IV - La vie sociale 196
1) L'insécurité 196
2) La situation des raya 200
3) L'organisation tribale 206
L'époque kurde 207
L'époque ottomane 211
La violence 212
Les structures sociales 218

Chapitre V - La vie religieuse 221
1) Le patriarche 222
2) Les diocèses 230
3) Les prêtres 240
4) La vie spirituelle 246
5) Les églises nestoriennes 252

Chapitre VI - Phénomènes d'endémisme et problèmes d'origine 261
1) Les diversités locales 261
2) L'origine des montagnards nestoriens 269

TABLE DES MATIERES

ANNEXES

I - Population des villes de Mésopotamie du nord, d'après les voyageurs. 275

II - Note sur le djebel Tour 286

III - L'appellation d'Assyriens appliquée aux Nestoriens 296

IV - Les voyageurs du XIXe siècle en Mésopotamie et au Kurdistan 300

V - Le Père Jacques Rhétoré (1841-1921), o.p. 318

Index des noms de lieux, des groupes ethniques et religieux et des personnages historiques du Proche-Orient. 327

Documents d'archives 359

Bibliographie 362

Table des cartes. 413

Table des matières 415

Achevé d'imprimer
sur les presses de
Copédith
7, rue des Ardennes
75019 Paris
Dépôt légal nº 5711

Publications du Département de Géographie
de l'Université de Paris-Sorbonne

191, rue Saint-Jacques - 75005 PARIS

Comité de Rédaction : Jean BASTIÉ, Michel CHEVALIER, Paul CLAVAL, Jean DELVERT, Jean-Jacques DUFAURE, Pierre FLATRÈS, Claude KLEIN, Pierre PAGNEY, Xavier de PLANHOL, Jean-René VANNEY.

Direction de la Publication : Xavier de PLANHOL.

Secrétariat de Rédaction : Jean-Robert PITTE.

1. Monique DACHARRY. Hydrologie de la Loire en amont de Gien (précipitations, écoulements). 1974. 2 vol., 334 + 285 p., 91 tabl., 168 fig., 1 carte hors-texte en couleurs.
   En vente, exceptionnellement, aux Nouvelles Éditions Latines, 1, rue Palatine, 75006 Paris.
2. Madeleine ROUVILLOIS-BRIGOL. Le pays de Ouargla (Sahara algérien) : variations et organisation d'un espace rural en milieu désertique. 1975, 389 p., 33 tabl., 55 fig., 9 cartes dans le texte, 2 cartes hors-texte, XVI pl. phot.
3. Bernard DORLÉANS. Étude géographique de trois « kampung » à Djakarta. 1976, 94 p., 11 tabl., 4 cartes, XVIII pl. phot.
4. Tatiana MUXART et Pierre BIROT. L'altération météorique des roches. 1977, 279 p., 36 fig.
5. Jean-Robert PITTE. Nouakchott, capitale de la Mauritanie. 1977, 198 p. 20 tabl., 44 fig., XVI pl. phot. dont une en couleurs, jaquette illustrée.
6. Hubert de MAUROY. Les Assyro-Chaldéens dans l'Iran d'aujourd'hui. 1978, 93 p., 12 tabl., 12 fig., 1 pl. phot. en couleurs.
7. Ali POUR-FICKOUI et Marcel BAZIN. Élevage et vie pastorale dans le Guilân (Iran septentrional), 1979, 138 p., 6 tabl., 29 fig., V pl. phot. dont une en couleurs.
8. Guy LUBEIGT. Le palmier à sucre *(Borassus flabellifer)* en Birmanie centrale. 1979, 197 p., 7 tabl., 29 fig., VIII pl. phot. en couleurs, jaquette illustrée en couleurs.
9. Paysages arborés et complantés, études réunies par les soins de Pierre FLATRÈS et Xavier de PLANHOL, 1980, 121 p., 5 fig., VI pl. phot. dont deux en couleurs, jaquette illustrée en couleurs.
10. André HUMBERT. Le *monte* dans les chaînes subbétiques centrales (Espagne du Sud). 1980, 224 p., 16 tabl., 13 fig., 32 phot., dont 9 en couleurs, en XVI pl., jaquette illustrée en couleurs.
11. Études sur l'habitat perché, réunies par les soins de Pierre FLATRÈS et Xavier de PLANHOL, 1983, 193 p., 36 fig. et cartes, XI pl. phot. dont 14 phot. couleurs. jaquette illustrée en couleurs.
12. Géographie historique des villes d'Europe occidentale. Actes du colloque tenu les 10, 11 et 12 janvier 1981 à l'Université de Paris-Sorbonne. Tome I - Villes et réseaux urbains, études réunies par les soins de Paul CLAVAL, 1984, 200 p., 45 fig., 11 tableaux.

Fr